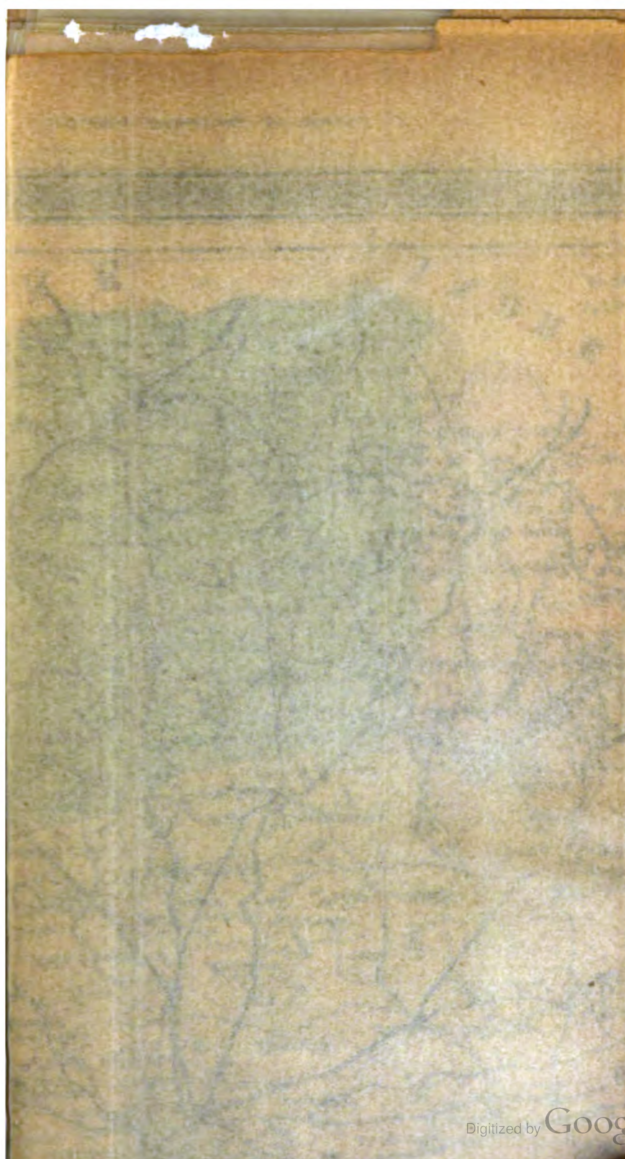


Guide illustré du touriste au Mans et dans la Sarthe

Robert Charles


LIBRARY OF
COLUMBIA UNIVERSITY
AVERY ARCHITECTURAL LIBRARY
IN MEMORY OF
HENRY OGDEN AVERY
ARCHITECT
BORN THIRTY-FIRST
JANUARY MDCCCLII
DIED THIRTIETH APRIL
MDCCCLXXXX
HIS PARENTS
SAMUEL P AVERY AND
MARY OGDEN AVERY
HAVE FOUNDED THIS
REFERENCE LIBRARY
OF ARCHITECTURE AND
DECORATIVE ART
ↀ DCCC XC



GUIDE ILLUSTRÉ
DU TOURISTE
AU MANS
ET DANS LA SARTHE

PAR

L'ABBÉ ROBERT CHARLES

Vice-Président de la Société historique et archéologique du Maine,
Correspondant de la Société des Antiquaires de France,
Membre de la Société française d'archéologie

AVEC DESSINS POUR LA PLUPART

DE G. BOUET

Inspecteur de la Société française d'archéologie.



LE MANS

PELLECHAT, Libraire-Éditeur, 1, rue St-Jacques.

1880.

PRÉFACE

L'activité de la vie moderne, la recherche du contortable dans nos goûts et dans nos habitudes, l'amour de la nouveauté ont causé depuis quelques années un préjudice sérieux à nos vieux monuments du Maine. De tous côtés ils disparaissent, avant même d'avoir été décrits et dessinés. Et cependant, les voies de communication rapide qui sillonnent la Sarthe en tous sens rendent le département d'un accès facile aux touristes.

C'est à eux, c'est aux adeptes chaque jour plus nombreux de l'archéologie que nous dédions ces pages, en les conviant à l'étude du pays pendant qu'il en est temps encore, et avant d'aller chercher au loin des paysages ou des monuments étrangers.

Sans doute, le chef-lieu avec ses principaux édifices, et quelques villes d'importance relative sont visités par le voyageur. Mais en dehors du Mans même, de La Flèche et de son Prytanée, de La Ferté et de son église, de Sablé et de l'abbaye de Solesmes, qui d'ailleurs méritent d'être mieux étudiés, on ne connait pas assez des monuments dignes d'un véritable intérêt, par

cela seul qu'ils sont cachés sous un nom dépourvu d'importance géographique. Combien peu, même parmi nos compatriotes ont pu apprécier Verdelles, Bénéhart, Courtalierru, Saint-Christophe-du-Jambet, Neuvy, Pirmil, Vivoin, sites charmants ou édifices de valeur, dont la renommée a eu le tort de ne pas franchir les bornes d'un étroit horizon. Là, le dessinateur, l'amateur de pittoresque, l'archéologue trouveront une mine vierge à explorer. Nous sommes heureux toutefois de leur en donner un avant goût dans les délicates vignettes dont le crayon de M. Bouet a illustré notre œuvre.

Le plan de l'ouvrage s'imposait de lui-même. Il s'ouvre par *l'indication bibliographique des principales sources de l'histoire de la Province.* Puis vient, résumée en quelques traits saillants, l'histoire du Maine et de son chef-lieu. Le *Guide* commence ensuite ; il donne la description de la ville du Mans et de ses environs, et se continue par l'étude des localités en suivant l'ordre dans lequel elles se présentent au voyageur sur les lignes de chemin de fer et sur les routes de voitures. Un index général alphabétique complète le volume, et offre des renseignements sur toutes les communes situées en dehors des itinéraires précédents.

Le Mans, 17 juillet 1880.

TABLE GÉNÉRALE DES MATIÈRES

ROUTES DE CHEMIN DE FER.

ROUTES DE VOITURES.

CORRECTIONS ET ERRATA

Page 21, ligne 23, supprimez *de Louis XII*.
— 23, — 22, lisez *rive droite*, au lieu de *gauche*.
— 41, — 10, lisez *fonts*, au lieu de *fonds*.
— 43, — 2, lisez *XIe siècle*, au lieu de *XIIe*.
— *Id*, — 7, L'attribution de ce tombeau est incertaine.
— 46, — 6, lisez *Psallette*.
— 47, — 13, après *XIIe siècle*, ajoutez ;.
— 63, — 2, lisez maison de *M. Triger*.
— 64, — 15, après *Clouet*, ajoutez *portraits de*
— 65, — 30, lisez *1151*, au lieu de *1150*.
— 75, — 11, lisez *ornées*, au lieu de *décorées*.
— 93, — 11, lisez *à la gare, hôtel de Marcé tenu par Hullin*, au lieu de *hôtel de la Gare tenu par Marcé-Hullin*.
— 94, — 26, lisez *à gauche*, au lieu de *à droite*.
— 106, — 9, lisez *elle représente*, au lieu de *elles représentent*.
— 108, — 2, lisez *une casemate*, au lieu *de batterie*.
— 110, — 26, après *territoire*, ajoutez ,.
— 125, — 18, lisez *en pierre*, au lieu de *en cuivre*.
— 128, — 15, après *corinthien*, supprimez *qui*.
— 133, — 9, lisez *émaillé*, au lieu de *en mosaïques*.
— *Id*, — 14, lisez *marqueteries*, au lieu de *mosaïques*.
— 135, — 26, lisez *ponts-levis*, au lieu de *pont-levis*.
— 137, — 15, lisez *géminées*, au lieu de *gaminées*.
— 139, — 27, lisez *a conservé*, au lieu de *à conservé*.
— *Id*, — 30, lisez *vicomté* au lieu de *comté*.

Page 140, ligne 21, lisez *Geoffroy de Loudon*, au lieu de *Geoffroy de Loudun.*
— 143, — 6, lisez *Lobin de Tours*, au lieu de *Fialeix de Mayet.*
— 147, — 25 et 26, lisez *Elle aurait été ensuite rétablie*, au lieu de *Il aurait été ensuite rétabli.*
— 169, — 19, lisez *Me de Bastard*, au lieu *de Me de la Girouardière.*
— *Id*, — 24, après *moderne*, ajoutez ;, au lieu de ,.
— 173, — 25, lisez *possesseur*, au lieu de *successeur.*
— 183, — 27, lisez *dans sa main*, au lieu de *à sa main.*
— 187, — 3, lisez *en avant du chœur*, au lieu de *sous le chœur.*
— 189, — 1, après *Saint-Pierre*, ajoutez ;.
— 192, — 4, lisez *qu'il dota*, au lieu de *et le dota.*
— 225, — 27, lisez *la dominent*, au lieu de *les dominent.*
— 226, — 28, lisez *d'Angennes*, au lieu de *d'Agennes.*
— 228, — 14, après *entrée*, ajoutez ,.
— 246, — 23, lisez *Louis XIII*, au lieu de *Louis XIV.*
— 253, — 3, lisez *l'appui*, au lieu de *la faveur.*
— 262, — 11, lisez *Geoffroy de Loudon*, au lieu de *Geoffroy de Loudun.*
— *Id*, — 6, lisez *Geoffroy de Loudon* au lieu de *Geoffroy de Loudun.*
— 271, — 8, lisez *à droite*, au lieu de *à gauche.*
— 272, — 5, lisez *3 kil.*, au lieu de *4 kil.*
— 286, — 7, La Soultière dépend d'Oizé.
— 287, — 4, après *de Cherbaie*, supprimez *en.*
— 306, — 6, ajoutez après commune, *de 1584 hab.*
— 307, — 8, supprimez *au XVIe siècle*
— 310, — 3, lisez *à*, au lieu de *et.*
— 318, — 1, après *L'église*, ajoutez ,.
— 323, — 25, lisez *Gée*, au lieu de *Gé.*
— 336, — 4, lisez *à trois pans*, au lieu de *a trois pans*
— 337, — 29, lisez *Aiglibert*, au lieu de *Aigilbert.*
— 348, — 14, lisez *A 1 kil.*, au lieu de *à 1 kil.*
— 351, — 3, lisez *Bene de Saint François*, au lieu de *Bernardin.*

Page 352, ligne 30, après *anciennes*, ajoutez ,.
— 355, — 21, lisez *daté*, au lieu de *datée*.
— 358, — 12, après *Passavant*, supprimez ,.
— *Id*, — 19, après *chœur*, ajoutez *de l'église*.
— 363, — 1, après *porte*, supprimez *d'entrée*.
— 369, — 16, après *1251*, supprimez ,.
— 382, — 16, lisez *concessions*, au lieu de *successions*.
— 383, — 10, lisez *Brainville*, au lieu de *Rainville*.
— 389, — 25, lisez *et par une tourelle*, au lieu de *et une tourelle*.
— 393, — 22, après *château*, supprimez ,.
— 394, — 2 et 3, Louise de La Vallée et Thomas de Laval sont portés à tort comme seigneurs de Passay.

BIBLIOGRAPHIE

I.

HISTOIRE GÉNÉRALE DU MAINE

BELLÉE. — Inventaire sommaire des archives départementales de la Sarthe antérieures à 1790. Le Mans, 1870, 1er vol. de 21 et 572 p. in-4°, 2e vol. 1876, de 379 p. in-4°.

BILARD. — Analyse des documents historiques conservés aux archives de la Sarthe. Le Mans, t. Ier, sans date, 244 p. in-4°, t. II, 1862, 211 p. in-4°.

BONDONNET (dom Jean). — Les Vies des Evesques du Mans, restituées et corrigées. Paris, 1651, 1 vol. in-4°.

CAUVIN (Thomas). — Géographie ancienne du diocèse du Mans, suivie d'un essai sur les monnaies du Maine, par E. Hucher. Le Mans, 1845, 735 p. in-4° et pl.

— Essai sur la statistique du département de la Sarthe. Le Mans 1834, 377 p. in-12.

— Essai sur la statistique de l'arrondissement du Mans. Le Mans, 1833, 510 p. in-12.

— Essai sur la statistique de l'arrondissement de Saint-Calais. Le Mans, 1827, 130 p. in-12.

Cauvin (Thomas). — Essai sur la statistique de l'arrondissement de La Flèche. Le Mans, 1831, 396 p. in-12.

— Essai sur la statistique de l'arrondissement de Mamers. Le Mans, 1832, in-12.

— Observations topographiques sur le diocèse du Mans. Le Mans, 1838, 152 p. in-12.

— Supplément à la topographie du diocèse du Mans. Le Mans, 1843, 168 p. in-12.

Congrès archéologique de France. Séances générales tenues au Mans et à Laval. Tours, 1879, 647 p. in-8°, nombreuses planches.

Edom. — Géographie de la Sarthe, suivie d'un précis de géographie générale. Le Mans, [illegible]0, in-18.

Esnault (l'abbé). — Mémoires de R.-P. Nepveu de la Manouillère. Le Mans, 1877-78, 2 vol. in-8° avec table.

Guillois (l'abbé Ambroise). — Histoire de la vie des saints qui se sont sanctifiés dans le Maine et l'Anjou. Le Mans, 1843, 3 vol. in-12.

Hauréau (Barthélemy). — Histoire littéraire du Maine. Le Mans, 1870-1877, 2e édition 10 vol. in-12.

— Gallia Christiana, provincia Turonensis. Paris, 1856, in-folio.

Hucher. — Etudes sur l'histoire et les monuments du département de la Sarthe. Le Mans, 1855, 276 pages in-8°, pl.

La Croix du Maine. — La Bibliothèque du sieur de La Croix du Maine. Paris, 1573, in-folio.

LE CORVAISIER DE COURTEILLE. — Histoire des Evesques du Mans. Paris, 1648, in-4°.

LEGEAY (Fortuné). — Guide du voyageur au Mans et dans le département de la Sarthe. Le Mans, 1861, 206 pages in-12.

LE PAIGE. — Dictionnaire topographique, historique, généalogique et bibliographique de la province et du diocèse du Maine. Le Mans, 1777, 2 volumes in-8° de 554 et 602 pages.

LEPELLETIER (docteur A.). — Histoire complète de la province du Maine. Le Mans, 1861, 2 forts volumes in-8°.

LIBER ALBUS CAPITULI CENOMANENSIS. Le Mans, 1[illegible], 453 et 88 pages in-4°.

MABILLON. — Vetera Analecta. Paris, 1723, in-folio. *(Les Gestes des Evêques du Mans s'y trouvent de la page 239 à 339.)*

PESCHE. — Dictionnaire topographique, historique et statistique de la Sarthe. Le Mans, 1829-1842, 6 volumes in-8°.

PIOLIN (dom Paul). — Histoire de l'Eglise du Mans. Le Mans, 1851-1871, 6 volumes in-8.

— Histoire de l'Eglise du Mans pendant la Révolution. Le Mans, 4 vol. in-8°.

PROVINCE DU MAINE (la). 1845-1849, 5 vol. in-4°.

RENOUARD (P.). — Essais historiques et littéraires sur la ci-devant province du Maine. Le Mans, 1811, 2 volumes in-12 de 667 pages.

REVUE HISTORIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE DU MAINE. Le Mans, 1876 et 1877, 1 volume in-8° par an avec planches; 2 volumes par an depuis 1878.

Richelet. — Le Mans, ancien et moderne. Le Mans, 1830, 230 pages in-32.

Semaine du Fidèle (la). Le Mans, depuis 1861, 1 volume in-8° par an.

Voisin (l'abbé). — Les Cénomans anciens et modernes, histoire du département de la Sarthe. Le Mans, 1852, 544 pages in-8°.

— Le Mans à tous ses âges. Le Mans, 1862, 390 pages in-8°.

— Vie de saint Julien et des autres confesseurs pontifes ses successeurs. Le Mans, 1844, 446 pages in-8°.

De Wismes. — Le Maine et l'Anjou, historiques, archéologiques et pittoresques. Nantes, 1855, 2 volumes in-folio, nombreuses planches.

II.

HISTOIRE PARTICULIÈRE DES LOCALITÉS.

Anjubault. — Recherches sur la bourgeoisie et la commune municipale du Mans, du XIe au XVIe siècle. Le Mans, 1862, 68 pages in-18.

— Revue des plans généraux de la ville du Mans. Le Mans, 1862, 24 pages in-8°.

Aubry (l'abbé). — Ballon, Saint-Mars et Saint-Ouen. Le Mans, 1853, 408 pages in-8°.

Bertrand (Arthur). — Documents inédits pour servir à l'histoire du Maine. Le Mans, 1876-1880, 3 fascicules formant 104 pages in-8°.

Besnard (A.). — Notice sur le Grez et Saint-Georges de Butavant. Le Mans, 1874, 107 p. in-12.

BURBURE (Marchant de). — Essais historiques sur la ville et le collège de La Flèche. Angers, 1803, 340 pages in-12.

CAUVIN. — De l'administration municipale dans la province du Maine. Le Mans, 1842, 528 p. in-12.

— Documents relatifs à l'histoire des corporations d'arts et métiers du diocèse du Mans, rassemblés par Th. Cauvin et publiés par l'abbé Lochet. Le Mans, 1860, 502 p. in-12.

CHARDON (Henri). — Les Vendéens dans la Sarthe. Le Mans, 1873, 3 vol. in-12 de 401, 327 et 483 p.

CHARLES (Léopold). — Histoire de La Ferté-Bernard, seigneurs, administration municipale, église, etc., publiée par l'abbé Robert Charles. Mamers, 1876, 304 pages in-8° et planches.

— Histoire de La Ferté-Bernard, abrégé du précédent. Mamers, 1877, 72 p. in-8° et planches.

— Les Sires de La Ferté-Bernard au Maine. Le Mans, 1870, 94 pages in-8°, 1 planche.

— De l'administration d'une ancienne communauté d'habitants du Maine. Le Mans, 1862, 88 pages in-8°.

— Notes biographiques sur le canton de La Ferté-Bernard. Le Mans, 1851, 16 pages in-8°.

CHARLES (l'abbé Robert). — Saint-Guingalois, ses reliques, son culte et son prieuré à Château-du-Loir. Mamers, in-8° 1879, 147 p. in-8°, pl.

— Les Chroniques de la paroisse et du collège de Courdemanche. Mamers, 1876, 36 p. in-8°, 1 pl.

— Etude historique et archéologique sur l'église et la paroisse de Souvigné-sur-Même. Mamers, 1876, 34 pages in-8°.

CHARLES (l'abbé Robert). — Essai archéologique et historique sur Saint-Georges-de-Lacoué et Saint-Fraimbault-de-Gabrône. Arras, 1878, 56 pages in-8°, pl.

CHEVRIER (P.-E.). — Inventaire analytique des archives de l'hospice de Sablé, suivi de notices historiques. Sablé, 1877, 612 pages in-8°.

COSNARD (Charles). — Histoire du couvent des FF. Prêcheurs du Mans, 1219-1792. Le Mans, 1879, 336 pages in-8°, pl.

D'ELBENNE (Samuel Menjot). — Les Sires de Braitel au Maine, du XIe au XIIIe siècle. Mamers, 1876, 37 pages in-8°.

— Les Sires de Braitel de la famille Papillon du XIIIe au XVe siècle. Le Mans, 1875, 67 p. in-8°.

DESPORTES (Narcisse). — Bibliographie du Maine, précédée de la description topographique et hydrographique du diocèse du Mans. Le Mans, 1844, 528 pages in-8°.

FLEURY (Gabriel). — L'abbaye cistercienne de Perseigne, 1145-1790. Mamers, 1878, 156 p. in-8° avec planches.

— Cartulaire de l'abbaye de Perseigne. Mamers, 1880, 400 pages in-4°, avec planches et sceaux gravés.

FROGER (l'abbé Louis). — Les Camaldules au Maine Mamers, 1877, 30 p. in-8°.

GUÉRANGER (dom Prosper). — Notice sur le prieuré de Solesmes. Le Mans, 1834, 30 pages in-8°.

LEDRU (l'abbé Ambroise). — Urbain de Laval-

Bois-Dauphin, marquis de Sablé, maréchal de France, 1557-1629. Le Mans, 1878, 215 pages in-8°, pl.

LEDRU (l'abbé Ambroise). — Les Cordeliers de Notre-Dame de la Salle, à Précigné. Mamers, 1876, 24 p. in-8°.

LEGEAY (Fortuné). — Recherches historiques sur Mayet. Le Mans, 1859, 2 vol. in-12 de 362 et 451 pages.

— Recherches historiques sur Vaas et Lavernat. Le Mans, 1855, 288 pages in-12.

— Recherches historiques sur Sarcé. Le Mans, 1855, in-12.

— Recherches historiques sur Aubigné et Verneil. Le Mans, 1857, 515 pages in-12.

— Recherches historiques sur Coulongé. Le Mans, 1856, 167 pages in-12.

LE GUICHEUX (A.). — Chroniques de Fresnay, Assé-le-Boisne, Douillet, etc. Le Mans, 1877, 536 pages in-8°.

— Ambroise de Loré. Le Mans, 1879, 71 pages, in-8°.

LE MOINE (dom Paul Piolin sous le nom de). — La Mission de saint Julien.

LESTANG (Gustave de). — Les Invasions normandes dans le Maine. Le Mans, 1855, 96 p. in-8°.

LUCE (Siméon). — Le Maine sous la domination anglaise en 1433 et 1434. Le Mans, 1878, 20 p. in-8.

MEISSAS (abbé de). — Evangélisation des Gaules, Prédication du Christianisme chez les Cénomans. Le Mans, 1879, 1er mémoire, 62 pages in-8°, 2e mémoire, 31 pages in-8°.

Ménage (Gilles). — Histoire de Sablé. Paris, 1686, 1re partie, in-folio; 2e partie, Le Mans, 1844, 244 pages in-12.

Montesson (Raoul de). — Vocabulaire du Haut-Maine, nouvelle édition. Le Mans, 1859, 499 pages in-12.

— Recherches sur la paroisse de Vallon. Le Mans, 1856, 299 pages in-12.

Montzey (de). — Histoire de La Flèche et de ses Seigneurs. La Flèche, 1877-1878, 3 v. in-8.

Pottier (l'abbé). — La Mission apostolique de saint Julien et la tradition de l'Eglise du Mans, avant 1645. Mamers, 1880, 32 pages in-8°.

P. H. — Le Bas-Vendômois historique et monumental. Saint-Calais, 1878, 268 pages in-8°.

Triger (Robert). — Un Coup de main d'Ambroise de Loré, 1431. Mamers, 1878, 29 pages in-8°.

Voisin (l'abbé). — Histoire de Saint-Calais, origine de l'abbaye royale et de la ville. Saint-Calais, 1855, 152 pages in-4°.

III.

ARCHÉOLOGIE, ART HÉRALDIQUE NUMISMATIQUE.

Cauvin. — Essai sur l'armorial du diocèse du Mans. Le Mans, 1840, in-12.

— Armoiries des évêques du Mans, accompagnées de celles des corps ecclésiastiques et civils de ce diocèse. Le Mans, 1837, 60 p. in-12, pl.

CHARLES (Léopold). — Hôtel de ville de La Ferté-Bernard. Caen, 1869, 12 p. in-8° et grav.

— Halles de La Ferté-Bernard, Caen, 1870, 11 pages in-8° et grav.

CHARLES (Léopold et l'abbé Robert). — Sépultures mérovingiennes et autres antiquités de Connerré. Tours, 1875, 31 p. in-8° et pl.

CHARLES (l'abbé Robert). — Le Théâtre antique d'Aubigné et la villa de Roches, à Sceaux. Mamers, 1877, 24 pages in-12.

DION (A. de). — La Nef de la Couture. Tours, 1879, 55 pages in-8°.

DUGASSEAU (C.). — Notice des tableaux composant le Musée du Mans. Le Mans, in-18 de 87 pages.

D'ESPINAY (G.). — L'Eglise abbatiale de la Couture. Tours, 1878, 19 p. in-8°.

HUCHER (Eugène). — Catalogue du Musée archéologique du Mans. Le Mans, 1869, 104 pages in-8°, pl.

— Calques des vitraux peints de la cathédrale du Mans. Le Mans, 1864, 100 planches in-folio et texte.

— Le Jubé du cardinal de Luxembourg. Le Mans, 1874, in-folio, pl.

— L'Art gaulois ou les Gaulois d'après leurs médailles. Le Mans, 1868-1874, 2 vol. in-4°, nombreuses planches et gravures.

— L'Email de Geoffroy Plantagenet au Musée du Mans. Le Mans, 1879, in-4°, planche en couleurs.

— Trésor de la Blanchardière (Sarthe), décrit, dessiné et gravé. Le Mans, 1876, 91 p. in-8°.

HUCHER (Eugène). — Sigillographie du Maine. Le Mans, 1852, 24 pages et bois.

LA ROQUE (Louis de) et Edouard de BARTHÉLEMY. — Catalogue des gentilshommes du Maine, du Perche et du Thimerais, en 1789. Paris, 1864, 96 pages in-8°.

MAUDE (A. de). — Essai sur l'armorial de l'ancien diocèse du Mans. Le Mans, 1865, 406 pages in-12, pl.

PERSIGAN (l'abbé). — Recherches sur la cathédrale du Mans. Le Mans, 1872, 288 p. in-8°.

IV.

HISTOIRE DES ARTISTES.

CARTIER (E.). — Les Sculptures de Solesmes. Le Mans, 1877, 146 pages in-8°.

CHARDON (H.). — Les Artistes du Mans et spécialement ceux de la cathédrale jusqu'à la Renaissance. Tours, 1879, 36 p. in-8°.

— Le saint Martin de Château-du-Loir et d'Ecommoy, l'Hercule et l'Antée du château du Lude. Le Mans, 1871, in-8°.

CHARLES (Léopold). — Ateliers de verriers à La Ferté-Bernard, au XVe et au XVIe siècles. Le Mans, 1851, 40 p. in-8°.

— Les Vieilles Maisons de La Ferté-Bernard, artistes et ouvriers de leur époque. Caen, 1864, 24 pages in-8° et planches.

CHARLES (l'abbé Robert). — Les Artistes Man-

ceaux de l'église de Saint-Pierre-de-la-Cour au Mans. Tours, 1880, 46 p. in-8° et 2 planches.

CHARLES (l'abbé Robert). — L'Œuvre de Sainctot Chemin, sculpteur fertois, 1530-1555. Mamers, 1876, 14 pages in-8°, pl.

ESNAULT (l'abbé Gustave). — Le Transept septentrional de la cathédrale du Mans, artistes et bienfaiteurs. Tours, 1879, in-8°, pl.

ESPAULARD (Adolphe). — Note sur le Grabatoire, maison du Mans. Le Mans, 1858, 16 p. in-8.

GUÉRANGER (dom Prosper). — Description de l'église abbatiale de Solesmes et explication des monuments qu'elle renferme. Le Mans, 1845, 31 pages in-8°.

LAUNAY (l'abbé A.). — Recherches archéologiques sur les œuvres des statuaires du Moyen âge dans la ville du Mans. Le Mans, 1852, 98 pages in-8°.

PIOLIN (dom Paul). — Les sculptures de l'église abbatiale de Solesmes. Le Mans, 1879, 40 p. in-8.

V.

INSTRUCTION PUBLIQUE ET INSTITUTIONS CHARITABLES.

—

BELLÉE (Armand). — Recherches sur l'instruction publique dans le département de la Sarthe. Le Mans, 1875, 299 p. in-12.

CAUVIN. — Recherches sur les établissements de charité et d'instruction publique du diocèse du Mans. Le Mans, 1825, 154 pages in-12.

Charles (Léopold). — L'instruction publique à La Ferté-Bernard depuis le Moyen-âge jusqu'à nos jours. La Ferté-Bernard, 1873, 19 p. in-8°.

Chevrier (P.-E.). — Henri IV et le collège de Sablé. Sablé, 1877, 18 pages in-8°.

Froger (l'abbé Louis). — Les Etablissements de charité à Saint-Calais. Mamers, 1878, 40 p. in-8°.

Lochet (l'abbé). — Saint Vincent de Paul et ses institutions dans le Maine. Le Mans, 1859, 79 p. in-8°.

GUIDE ILLUSTRÉ
DU TOURISTE
AU MANS
ET DANS LA SARTHE

HISTOIRE GÉNÉRALE DU MAINE

Les limites de l'ancienne province du Maine répondaient à peu près à la confédération des Aulerces-Cénomans et des Aulerces-Diablintes, peuplades gauloises, qui ne nous ont pas laissé d'autres monuments, si ce n'est leurs monnaies.

Les traces de l'occupation romaine sont plus profondes. Le géographe Ptolémée (150 ans après J.-C.) cite le nom de la cité principale des Aulerces-Cénomans, Windinum, appelée aussi Subdinum, Cenomanum et enfin Le Mans. La capitale du Maine est devenue en 1790, le chef-lieu du nouveau département de la Sarthe, formé de la partie orientale de l'ancienne province, dont l'autre moitié prit le nom de Mayenne. La domination romaine s'affirme au Mans par la présence d'un théâtre en pierre, d'aqueducs, d'inscriptions et

surtout par une enceinte carrée de murailles, destinée à protéger la ville haute et la population voisine dans le cas d'invasion.

La province reçut l'Évangile de la bouche de saint Julien, son premier évêque. Une fontaine, jaillissant aux portes de la cité sous son bâton pastoral, annonce l'arrivée du nouvel apôtre ; à sa voix, le gouverneur romain Défensor se convertit avec sa famille et son exemple entraîne une partie des principaux citoyens. Sur l'emplacement du palais transformé de Défensor s'élève aujourd'hui la cathédrale, s'il l'on en croit la légende. La date de la mission de saint Julien est, depuis des siècles, l'objet d'une vive controverse : plusieurs critiques s'appuyant sur la tradition l'attribuent à la fin du premier siècle, d'autres la reculent jusqu'au troisième.

Le Maine paya un large tribut aux invasions des barbares. Il tomba au pouvoir des Francs sous Clovis (vers 486), que l'on accuse d'avoir fait périr un chef cénoman du nom de Regnomer. Sous les successeurs de Clovis, toutes les annales de la province se résument dans l'histoire religieuse. Le pays dévasté se repeuple de pieux solitaires qui relèvent les ruines entassées par les barbares, essartent les forêts, font fleurir l'agriculture. Les maisons des colons se groupent peu à peu auprès du monastère, qui donne ainsi naissance au hameau, puis à la paroisse.

Sous l'épiscopat de saint Innocent (532-543), saint Almire s'établit à Gréez, saint Ulphace au

lieu qui porte son nom, saint Karileph fonde sur les débris d'une villa abandonnée l'abbaye de Saint-Calais, si célèbre aux temps Carlovingiens; la cathédrale s'enrichit des reliques de saint Gervais et de saint Protais, découvertes à Milan par saint Ambroise. L'abbaye de Saint-Vincent, érigée par saint Domnole (560-581), celle de la Couture par saint Bertrand (587-623), jettent dans les lettres un éclat qui dure jusqu'à la Révolution. Saint Béraire (655-670), envoie en Italie des moines avec la mission de rapporter le corps de sainte Scholastique qui, depuis la destruction du Mont-Cassin par les Lombards, gisait sans honneur sous les ruines du monastère érigé par saint Benoit. Elevé à la cour de Charlemagne, saint Aldric, seconda le mouvement imprimé aux lettres, aux arts, à l'agriculture, par le grand empereur, et pendant un long épiscopat s'efforça de restaurer les monastères et la discipline ecclésiastique. En cédant les restes de saint Liboire au chapitre de Paderborn en Westphalie (vers 836), il l'unit ainsi avec celui du Mans, par les liens d'une confraternité qui depuis ne s'est jamais démentie. Sous les faibles successeurs de Charlemagne, le Maine eut à subir les ravages des Normands, qui même s'emparèrent de la ville malgré ses remparts.

Avec David, puis Hugues I[er] et son fils Herbert Eveille-Chien, commence la domination des comtes héréditaires. Cette période qui s'ouvre vers 955 se termine à la première réunion du Maine au

pouvoir royal par Philippe-Auguste (1203). Elle est marquée par des guerres sanglantes excitées par les convoitises des princes voisins. Le Maine dut obéir tantôt aux comtes d'Anjou, tantôt aux ducs de Normandie, tantôt à ses propres comtes ou au roi de France. Guillaume-le-Bâtard avant de conquérir l'Angleterre s'empara du Mans (1063). Pour maintenir la ville impatiente de secouer le joug de l'étranger, il fit construire sur la place du château, près de la cathédrale, un énorme donjon, appelé tour Royale ou tour Orbrindelle, et plus haut la Motte du Mont-Barbet.

Sous ses fils, Guillaume-le-Roux et Robert Courteheuse, le Mans s'affranchit de la domination normande, et se donna à Hélie de La Flèche. Le mariage de Foulque V, comte d'Anjou avec la fille de Hélie, réunit le Maine et l'Anjou. Les deux provinces passèrent ensuite à Geoffroy-le-Bel, dit Plantagenet, puis à son fils Henri II, roi d'Angleterre. Sur la fin de son règne, le vieux roi Henri, trahi par ses enfants et poursuivi par le jeune Philippe-Auguste, abandonnait en pleurant de désespoir, la ville du Mans, berceau de sa naissance (1189).

Après l'assassinat d'Arthur par son oncle Jean-sans-Terre, le roi de France saisit la province et la confisqua au profit du domaine royal (1203).

La veuve de Richard Cœur-de-Lion; Bérengère de Navarre, l'obtint à titre d'usufruitière, puis la princesse Marguerite de Provence, épouse de saint Louis, lui succéda en 1234. Le comté qui

avait été donné à Marguerite à titre de douaire, fut ensuite affecté par une nouvelle combinaison à l'apanage de Charles I d'Anjou, roi de Naples frère de Louis IX (août 1246). Préoccupé par les affaires des royaumes de Naples et de Sicile, Charles II d'Anjou, renonça au comté du Maine en 1290, en donnant la main de sa fille Marguerite à Charles III de Valois, frère de Philippe-le-Bel. La gravité de la situation politique en France ne permit point au nouveau prince de s'occuper directement de son comté; il se déchargea de ce soin sur son fils Philippe de Valois, qui parvint au trône en 1328, et devint la tige d'une autre branche de nos rois, après l'extinction des Capétiens directs. Il se plaisait à résider au Mans, dans son château du Gué-de-Maulny. C'est là que sa femme, Jeanne de Bourgogne lui donna un fils qui s'appela plus tard Jean II ou Jean le Bon (26 avril 1319). A l'avènement de son père à la couronne de France, Jean II reçut le comté du Maine qu'il céda, après la défaite de Poitiers (1356), à Louis I d'Anjou, son second fils. L'histoire du Maine se lie alors à l'histoire générale de la France, dont notre province partage les malheurs dans la sanglante guerre de Cent ans. Du Gueselin et Olivier de Clisson débarrassèrent pour un temps le pays des Anglais qu'ils écrasèrent à la bataille de Pontvallain (1370). La folie de Charles VI, qui éclata à son passage dans la forêt du Mans, fit oublier bien vite quelques moments de calme, et précipita la France dans une série de nouveaux

désastres. Après la funeste bataille de Verneuil (1424), les Anglais cernèrent bientôt le Maine. La prise de Nogent-le-Rotrou, de Sillé-le-Guillaume la même année, l'arrivée de nouvelles recrues venant d'outre-mer, déterminèrent l'ennemi à achever sa conquête. Une armée forte d'environ douze mille hommes commandés par lord Scales, les comtes de Suffolk et de Salisbury se dirigea au commencement de 1425 sur le Maine et l'Anjou; vers le 15 juillet elle se ralliait sous les murs du Mans, que Beaudoin de Champagne, seigneur de Tucé, à la tête d'une faible garnison défendait au nom de la reine Yolande et de Charles VII. Jean Harboutelle, maître de l'artillerie anglaise employa contre les remparts de la ville de grosses bombardes à boulets de pierre, d'un diamètre et d'une puissance explosive inusitées, qui eurent bientôt raison de la résistance des assiégés.

Après la capitulation du Mans, les Anglais y régnèrent en maîtres, et imposèrent leur gouverneur et leur propre administration. Le titre de comte du Maine pendant cette douloureuse période fut pour ses légitimes possesseurs plus honorifique que réel. Louis II d'Anjou (1384-1417), laisse à sa mort trois fils qui tour à tour vont se succéder. Louis III, l'aîné, mourut au siège de Tarente, en soutenant ses prétentions au trône de Naples (1434). René d'Anjou, son frère et son héritier, roi de Naples, de Sicile et de Jérusalem, bercé de brillantes espérances, en

poursuivit vainement la réalisation. Ami des arts qu'il cultiva avec succès, il se retira en Provence et céda le Maine à son frère Charles IV (1440), dont les avis occupèrent une place importante dans le conseil du roi de France. Charles V d'Anjou (1472-1481) mourut sans postérité et légua à Louis XI, le comté du Maine qui fut réuni définitivement à la couronne. Depuis lors le titre de comte du Maine ne fut plus qu'un titre, sans droit de propriété, porté par différents princes du sang.

Politique habile, Louis XI s'attacha les Manceaux en leur concédant d'importantes libertés communales, sous prétexte de récompenser leur fidélité à la cause royale pendant les guerres anglaises.

Le XVIe siècle enfanta les guerres de religion. En 1559 les Calvinistes établirent leur prêche au Mans; les ministres de la religion réformée, Salvert, puis Merlin, l'ami de Théodore de Bèze, le présidaient. Malgré leur infériorité numérique, ils s'emparèrent de la ville du Mans en 1562, et pendant trois mois se livrèrent au pillage, aux assassinats, avec la connivence de leurs propres chefs. Les églises furent dévastées, les religieux tués ou expulsés, les couvents des Jacobins et des Cordeliers incendiés. Les arts firent alors des pertes irréparables. Des excès si cruels devaient amener de terribles représailles de la part des catholiques, qui, de leur côté, oublièrent plus d'une fois la justice pour assouvir leurs passions ou leurs haines personnelles.

Notre province entraînée par le maréchal de Bois-Dauphin, seigneur de Sablé, lieutenant du duc de Mayenne, suivit le parti de la Ligue ; mais lorsque Henri IV se présenta aux portes du Mans, la ville se rendit aux premières volées de coups de canon (1589).

Depuis cette époque Le Mans a été pris trois fois. Les Vendéens s'en emparèrent le 10 décembre 1793, sous la conduite de Henri de La Rochejaquelein. Suivies de près par Westermann et Marceau, les colonnes vendéennes sont culbutées deux jours plus tard et s'enfuient précipitamment dans la direction de Laval. Des scènes de carnage souillèrent la victoire des républicains; un grand nombre de femmes et d'enfants qui accompagnaient l'armée Vendéenne périrent dans la fusillade où dans d'infectes prisons. D'énormes fosses creusées sous les promenades des Jacobins reçurent leurs cadavres.

Les Chouans, ayant à leur tête M. de Bourmont, surprirent encore la ville du Mans le 13 octobre 1799, et pillèrent les caisses publiques.

La guerre Franco-Allemande amena l'ennemi dans le département qui fut envahi à plusieurs reprises différentes. Après le combat de la Fourche en avant de Nogent le-Rotrou, l'armée Bavaroise commandée par Von der Thann balayait quelques gardes nationaux qui tentèrent à la Ferté-Bernard un simulacre de résistance (22 novembre 1870), s'avançait jusqu'à Connerré, puis redescendait sur Orléans par Saint-Calais et le Vendômois. Le

8 janvier suivant, Frédéric-Charles, à la tête de plus de 120,000 hommes, pénétrait de nouveau dans la Sarthe, et livrait à l'armée de Chanzy pendant trois jours une série de combats qui se terminèrent par la prise de la ville du Mans, 12 janvier 1871. Le glorieux dévoûment des volontaires de l'Ouest, anciens zouaves pontificaux, réunis à quelques chasseurs, qui reprirent d'assaut le *plateau d'Auvours*, donna au général Chanzy le temps d'effectuer sa retraite sur Laval. Nos pertes se chiffraient par 4 à 5,000 hommes tués ou blessés et par 15,000 prisonniers.

Parmi les personnages distingués que Le Mans ou la Sarthe ont vu naître, nous citerons : Henri II, roi d'Angleterre, né le 5 mars 1133; Jean II le Bon, roi de France, né en 1319 ; les poëtes Jacques Tahureau et Nicolas Denizot, mort le premier en 1555 et le second en 1559 ; le grand tragique Robert Garnier, mort en 1590 ; le dominicain Nicolas Coëffeteau, mort en 1623 ; l'avocat Julien Bodreau, commentateur de la Coutume du Maine, mort en 1662 ; Marin Cureau de La Chambre, médecin de Louis XII, de Louis XIII et de Louis XIV, mort en 1669 ; Joachim Bouvet, célèbre missionnaire, mort en 1730; le docte bénédictin dom Housseau, mort en 1763; le comte de la Vergne de Tressan, fécond littérateur, mort en 1783; Claude Chappe, inventeur du télégraphe aérien, mort en 1806.

LE MANS

ASPECT GÉNÉRAL ET DIRECTION.

Le Mans, chef-lieu du département de la Sarthe, 50,175 habitants.

(Voir pour les renseignements généraux, à la table, l'article Le Mans.)

La gare du chemin de fer, placée à l'extrémité du Mans, est bâtie au pied de la colline dont la ville occupe les pentes et le sommet. Trois ponts de pierre relient les faubourgs et les quartiers neufs du Pré au côteau sur lequel s'étend la ville proprement dite. En quittant la petite cour de la gare on monte l'Avenue Thiers, nouvellement percée, qui fait face au pavillon central de la gare, on laisse à droite la chapelle de Notre-Dame, récemment érigée, et l'on arrive à un premier carrefour. Là, se montre sur la droite l'église de la Couture, avec ses deux tours inachevées, puis la Préfecture contenant le Musée et la Bibliothèque. Si l'on veut se rendre sur la place des Halles, centre des affaires, en quittant l'Avenue Thiers, aussi appelée *rue d'Accès*, on suit la rue des Minimes, et l'on débouche sur une place carrée, bordée des principaux hôtels et occupée au centre par une vaste rotonde servant de halles. De là, pour aller à la cathédrale Saint-Julien, il

faut s'engager à l'angle du *grand hôtel de la Boule d'Or*, dans la rue Dumas, prendre ensuite au carrefour Saint-Nicolas, la rue Saint-Dominique. Celle-ci mène à la place des Jacobins, sur laquelle donne la cathédrale, dont le chœur se présente sous son aspect le plus favorable. En face de la cathédrale s'étendent des promenades disposées en quinconce, plantées de tilleuls; au milieu se détache le Théâtre, construction moderne de l'architecte Delarue.

L'*ancienne cité* du Moyen-âge forme le noyau de l'agglomération actuelle. Elle se compose de la Grande-Rue, des rues des Chanoines, des Chapelains, de Vaux, du Doyenné, de Saint-Flaceau, de la Verrerie, et elle est circonscrite par la cathédrale, la place des Jacobins, les Fossés-Saint-Pierre et la Tannerie. Ce dernier quartier a été l'objet de travaux d'art considérables depuis quelques années; des quais se sont élevés sur les bords de la Sarthe, et un immense tunnel, traversant la colline sur laquelle la ville est assise, a uni la section du Pré sur la rive gauche à la place des Jacobins. Ce tunnel, œuvre gigantesque, due à MM. Caillaux et Thoré, ingénieurs, a coûté environ un million cinq cent mille francs. Il débouche en face du pont Ysoir. Deux autres ponts, le pont Napoléon, construit de 1809 à 1813, et le pont Perrin, bâti vers 1560, mettent en communication les deux rives de la Sarthe. Enfin le pont en fonte du Greffier a été établi en 1872 en aval des autres.

PLACES PUBLIQUES.

La place des Halles est le point central, duquel partent, comme autant d'artères, les rues principales de la ville. Elle est séparée par un pâté de maisons, coupé par la rue du *Cornet*, de la place de l'*Eperon*, ainsi nommée d'un ouvrage avancé, établi au XVI[e] siècle, en avant des murs de l'enceinte urbaine. Sur cette place, se trouve enfoncée un peu au-dessous du sol la fontaine que saint Julien fit jaillir de terre, en arrivant aux portes de la ville. Elle est décorée d'un petit bas-relief qui retrace cet événement. De l'Eperon, on peut gagner les quais, les ponts et la rive droite de la Sarthe. La place des Jacobins s'étend au-devant du chœur de la cathédrale sur l'emplacement de l'enclos de ce nom. En regard de Saint-Julien, mais écrasé par ce trop puissant voisin, le théâtre étale son architecture classique. En face s'ouvre le Tunnel. La promenade des Jacobins, plantée de beaux tilleuls s'allonge derrière la salle de spectacle, et communique par la rue Prémartine avec les Capucins et le Jardin d'acclimatation. La rue du *Rempart*, au pied de l'ancien palais des comtes du Maine conduit à la place Saint-Pierre qui borde la *Mairie*. Au côté nord de la cathédrale, la petite place du *Château* conserve le souvenir de la forteresse élevée par Guillaume-le-Conquérant. On y voit la jolie maison du Grabatoire.

A l'extrémité opposée de la ville, sur le chemin de Pontlieue, et près de la Gare, la place triangulaire de la Mission est occupée sur un côté par les casernes. De la rue, on aperçoit un vaste bâtiment construit par Henri II ; c'est l'ancien hôpital de Coëffort, affecté au service militaire.

La rive droite de la Sarthe ne possède que deux places, celle du Pré, entourant l'église paroissiale de ce nom, et celle de la Croix-d'Or, carrefour des routes de Laval et d'Alençon.

CATHÉDRALE.

HISTORIQUE.

D'après la tradition, saint Julien, l'apôtre du Maine, érigea lui-même à son arrivée sur l'emplacement du palais de Défensor une première basilique chrétienne qui conserva toujours dans la suite le nom d'église cathédrale ou d'église mère. Sous l'épiscopat de saint Innocent, elle s'enrichit des reliques des saints martyrs de Milan, Gervais et Protais ; ce furent les patrons secondaires. Saint Aldric entreprit de reconstruire l'église sur un nouveau plan ; il lui donna un déambulatoire orné de cinq autels autour du chœur, fit placer des cloches, éleva le maître autel sous un ciborium (834). Sous la confession de l'autel, il déposa le corps de saint Julien et de quelques autres confesseurs, qui furent exhumés de l'église du Pré. A la suite de cette translation,

la cathédrale ne tarda pas à porter le nom de Saint-Julien. Vulgrin, abbé de Saint-Serge, avant d'être évêque du Mans (1055-1065), dirigea lui-même les travaux d'une nouvelle reconstruction; son successeur Arnault la poursuivait avec zèle, lorsque l'édifice s'écroula. Il se remit à l'œuvre, et put élever avant sa mort une partie du chœur. Hildebert pressé de consacrer la cathédrale en fit la dédicace en 1120, laissant des parties importantes inachevées. Elle fut en 1134 la proie des flammes qui permirent à grand peine de sauver le corps de saint Julien. Une nouvelle consécration eut lieu en 1158, sous Guillaume de Passavant.

On ne doit chercher les traces de ces restaurations successives que dans la nef et à la base des transepts; le chœur, en effet, est entièrement du XIIIe siècle. En 1217, Philippe-Auguste autorisait le chapitre à agrandir le chœur de la cathédrale qui était assez avancé en 1254, pour recevoir les reliques de saint Julien. L'ornementation des chapelles absidales est postérieure de quelques années. Au commencement du XIVe siècle, le maitre de l'œuvre se nommait Mathieu Julien. On travaillait alors à l'intertransept et au transept méridional qui ne fut terminé qu'à la fin du siècle.

En 1402, l'archidiacre de Sablé, bénissait la première pierre du transept septentrional. A Nicolas de l'Ecluse, architecte en 1419 et 1420 succédait Jean de Dampmartin, natif de Jargeau, au

diocèse d'Orléans. Il était réservé à cet habile artiste de mettre la dernière main au gros œuvre de la cathédrale.

DESCRIPTION.

Une grande simplicité règne dans la façade principale. Elle est ornée d'un parement en appareil réticulé formé de pierres de diverses nuances. Des chevrons brisés sertissent çà et là cette marqueterie. Trois portes à plein cintre décoré de billettes correspondent aux trois nefs intérieures. La plus grande est accostée de deux fausses arcatures ; elle est dominée par une grossière image du Christ bénissant, auquel semblent faire cortège le sagittaire, le capricorne et deux lions. Toute cette sculpture annonce une décadence profonde. Au-dessus de chaque porte s'ouvrent des fenêtres aux archivoltes dentelés et chevronnés. Deux gros contreforts, ajoutés après coup, renforcent la façade, qui en outre est flanquée au nord d'une tourelle carrée, construite en petit appareil à pierres cubiques séparées par des lits épais de mortier.

La même maçonnerie apparait dans les murs latéraux des bas-côtés qui appartiennent ainsi que la façade en grande partie au XI[e] siècle. Intérieurement ces bas-côtés sont décorés d'une arcature, et ils reçoivent le jour de baies dont les archivoltes reposent sur des colonnettes et des chapiteaux. Cette ornementation est d'un style plus

ancien que les sculptures très achevées de la maîtresse nef empruntées surtout à la flore végétale. Les bas-côtés sont voûtés d'arête, à la manière romaine, et les arcades en sont à plein cintre de même que toutes les fenêtres.

La nef centrale du XII[e] siècle se divise en cinq travées, partagées en deux arcades chacune, et formées d'arcs à ogive décorés d'un tore et de petits chevrons. Mais comme il est facile de le reconnaître, les arcs à ogive appartiennent à une reprise en sous-œuvre qui a eu pour but de conserver, autant que possible, une construction antérieure. En effet au-dessus de l'extrados des ogives, on aperçoit les arcades en plein cintre d'un édifice plus ancien. Cette réduction des dix travées de la nef à cinq a permis d'élever les voûtes; il a été constaté que les gros piliers destinés à soutenir la retombée des arcs doubleaux avaient englobé les petites colonnes primitives. Quelques archéologues attribuent ces travaux au milieu du XII[e] siècle; M. Parker les recule au temps de Henri II d'Angleterre, à 1180 environ. On remarque encore dans la nef, un triforium formé d'une élégante rangée d'arcatures à plein cintre.

Outre la principale entrée de l'ouest, une autre porte plus ornée s'ouvre latéralement, au milieu du bas-côté au midi, sous un porche ogival décoré de dents de scie. Dans ce placage du XIII[e] siècle, a été conservé un portail sculpté d'un faire extrêmement soigné et précieux. Il appartient à

la fin de l'épiscopat de Hildebert, c'est-à-dire 1120 environ. Sur les parois s'allongent huit hautes statues représentant les ancêtres de N.-S.; elles personnifient l'ancien testament. L'une d'elles, à droite, tient un philactère qui laisse deviner le nom de Salomon. Saint Pierre et saint Paul les accompagnent, sculptés en simple bas-relief sur les pieds droits du portail. L'ornementation des colonnes, de leurs bases, des chapiteaux offre les formes les plus variées et est rendue avec une exquise délicatesse.

A la place d'honneur, au centre du tympan, le Christ assis, ceint du nimbe crucifère, entouré de l'auréole, les pieds posés sur le *scamnum* bénit de la droite, escorté des symboles des quatre évangélistes, le bœuf, le lion, l'ange et l'aigle. Les douze apôtres sont sculptés sur le linteau, chacun dans une arcature. Dans les gorges concentriques de l'archivolte, on distingue une charmante série de scènes de la vie de N.-S. traitées avec la même finesse : ce sont, le songe de saint Joseph, la nativité, le voyage des Mages, la présentation au Temple, le massacre des Innocents, le baptême et la tentation de Jésus-Christ au désert, etc.

On rencontre peu de cathédrales gothiques qui présentent un chœur plus svelte, plus élégant, plus hardi et en même temps mieux pondéré que celui de Saint-Julien; il l'emporte sur Tours, Bourges, Chartres, et si les dimensions de celui de Beauvais sont plus considérables, ce dernier

n'atteint pas peut-être la même harmonie d'ensemble. Commencé en 1218, il s'est achevé d'un seul jet, sans tâtonnement, à l'époque de l'apogée du style gothique. Le chœur est formé d'arches ogivales soutenues par de longues colonnes cylindriques. La voûte mesure trente-quatre mètres sous clef. Le triforium est décoré d'une galerie à jour, avec rosaces et fleurons, d'une grâce exquise, dans le genre du cloître du Mont-Saint-Michel. A l'extérieur une forêt de contreforts gigantesques, qui se bifurquent près de leur point de départ soutiennent l'édifice. Ces contreforts sont terminés à leur amortissement, par les statues des saints évêques du Mans. Des galeries variées bordent les chênaux à toutes les hauteurs. Enfin de toutes les fenêtres s'échappe une lumière empourprée d'anciens vitraux peints du XIII[e] siècle. Treize chapelles rayonnent autour du chœur qu'environne un double déambulatoire. La chapelle du chevet ou de la Vierge occupe un développement plus considérable que les autres. Des peintures murales d'un beau style malheureusement très détériorées et peu visibles en tapissent les voûtes (fin du XIV[e] siècle). Elles représentent un concert céleste, donné par des anges, qui n'eut pas été désavoué de l'école de Fra Angelico.

Les voûtes de la chapelle, servant actuellement de sacristie, méritent aussi de fixer l'attention.

Transepts. — Les transepts ont été élevés après le chœur. La construction en est tellement ajourée

qu'elle semble aérienne. Le plus ancien, celui du midi se termine par une tour carrée, dont la base romane date du commencement du XIIe siècle. Les colonnettes de la porte d'entrée reposent sur des lions, comme aux cathédrales du Nord de l'Italie. Les parties hautes sont postérieures; elles appartiennent au XIVe siècle. Des niches à pinacles, appliquées aux contreforts, abritent plusieurs statues. Le dôme et la flèche en fer sont modernes. Un autre clocher s'élevait jadis à l'intertransept dont les piles inférieures sont romanes; sur l'une d'elles M. Hucher a lu la date de mcxlv (1145). L'intertransept était jadis séparé du chœur par un magnifique jubé érigé en style gothique par le cardinal de Luxembourg de 1490 à 1510, et peuplé d'environ trois cents statues. On y voyait les douze apôtres, les autels de N.-D. de Pitié, des Miracles de saint Julien, etc. Il revit dans un splendide dessin tracé par l'architecte du temps sur parchemin, et conservé au musée archéologique.

Le transept septentrional, le dernier construit, s'harmonise bien avec le premier; on y admire le tracé des fenêtres, la rosace du fond surtout, et la galerie intérieure.

Vitraux. — La cathédrale du Mans possède peut-être le plus bel ensemble de vitraux du moyen-âge qui existent en France, et les plus anciens spécimens connus de l'art du peintre verrier dans les quatre célèbres panneaux de l'Ascension. Ces anciens vitraux remplissent presque complète-

ment les hautes lancettes de l'étage supérieur du chœur ou clérestory, de même que l'étage inférieur du triforium, et la chapelle de la sainte Vierge. On s'étonne que de fragiles feuilles de verre aient pu résister depuis près de huit siècles, aux incendies, aux mutilations violentes qui n'ont cessé de s'abattre sur la cathédrale depuis son origine. Les verrières exposées au Sud ont subi le 18 août 1858 de graves avaries. Ce jour-là, au milieu d'un orage, des grêlons du poids d'un demi kilogramme, tombant avec une force de projection considérable, brisèrent les plombs des vitraux et précipitèrent sur les dalles des monceaux d'anciens verres. Une restauration, entreprise par le gouvernement depuis cette époque, a été confiée à M. Steinheil, sous la direction de M. Boeswiwald, architecte ; elle ne s'accomplit malheureusement qu'avec lenteur, sous un contrôle trop restreint, avec trop peu de critique archéologique. C'est ainsi que certaines verrières ne sont pas restées moins de huit années en dehors de la cathédrale, et qu'elles ont subi des altérations et des suppressions regrettables dans les parties anciennement existantes.

Toutefois nous devons dire que des calques exacts des plus anciens et des plus curieux de ces vitraux avaient auparavant été levés avec soin par MM. Leveau et L. Charles ensuite sous la direction de MM. Hucher et Delarue, avant les restaurations. Ils permettent à la fois à l'archéologue de contrôler et de discerner le travail de

restauration d'avec les vitraux originaux. Ces calques ont été publiés, réduits au quart ou bien de grandeur naturelle dans le bel ouvrage de M. Hucher, composé de cent planches in-folio peintes à la main, sous le titre même de : *Calques des vitraux peints de la cathédrale du Mans*. Monnoyer, 1864. Il en existe une édition abrégée avec vingt-cinq planches.

C'est dans la chapelle de la Vierge, que les vitraux sont le plus à la portée des regards du spectateur, et c'est aussi par elle que nous commencerons. Dans ces vitraux, le ton dominant est le bleu, dont les nuances, comme celles de toutes les couleurs du peintre verrier au moyen-âge sont extrêmement variées. Les scènes principales sont encadrées dans des médaillons carrés ou plus généralement ronds, dessinés par l'armature même en fer destinée à maintenir le vitrail. L'espace, laissé par le médaillon, est occupé par des scènes secondaires qui viennent expliquer ou confirmer les autres. La première fenêtre en entrant et à la gauche du visiteur comprend deux lancettes ; dans l'une la *Création de l'homme* est moderne, dans l'autre un *Arbre de Jessé* est ancien, mais restauré. Du sein du patriarche accoudé sur un lit se détache un long rameau dont les branches supportent les effigies des rois de Juda. Le donateur, Guillaume de Marcé, est peint au bas.

La deuxième fenêtre qui suit a été restaurée comme toutes celles de la chapelle ; elle est consacrée aux figures symboliques de la Vierge dans

l'ancien testament. L'histoire d'Esther et de Mardochée y est représentée en plusieurs scènes.

La troisième fenêtre retrace la vie de la Vierge, sa présentation au temple, l'Annonciation, Marie distribuant ses grâces, etc. Au bas, les donateurs qui sont des changeurs de monnaie sont figurés dans l'exercice de leurs fonctions, avec cette inscription : FRAC. SC[AMB]IATOR (DE) ALONE c'est-à-dire Le Franc, changeur d'Allonnes. Une restauration inintelligente à supprimé le premier mot. La quatrième fenêtre, moins retouchée que les précédentes, contient les Mages devant Hérode, l'Adoration des Mages, la Vierge et sainte Elisabeth, etc. ; la cinquième fenêtre reproduit les scènes de la vie cachée du Christ, Jésus soumis à Marie et à Joseph, Jésus au milieu des docteurs, les noces de Cana. Vient ensuite la baie du fond de la chapelle consacrée à la Passion du Christ et à ses figures. On y voit le Christ portant sa croix, Jésus crucifié, la Résurrection. et au sommet le Christ jugeant les vivants et les morts. Les principaux symboles de la Passion sont les suivants : le serpent d'airain, les Juifs teignant les portes de leur maison du sang de l'agneau pascal, le prophète Jonas reçu par la baleine, le pélican donnant son sang en nourriture à ses petits. La fenêtre qui suit est moderne, et les autres attendent leurs vitraux.

Les fenêtres du triforium, presque triangulaires de forme, rappellent surtout les légendes de la Vierge et des saints plus particulièrement honorés

dans le Maine. Elles datent de la seconde moitié du XIII[e] siècle, et toutes celles qui sont exposées au Nord ont été restaurées dernièrement. En commençant de ce côté, la première fenêtre à gauche du spectateur qui entre dans le chœur représente l'évêque G. Roland, peint au bas de la vitre ; elle se rapporte aux vies de saint Pierre, saint Julien, saint Jean et sainte Catherine. Dans la deuxième on voit les légendes de saint Martin, de Lazare et de sainte Marie-Magdeleine, de saint Gervais et de saint Protais ; la troisième a trait à saint Julien, au bas les vignerons y sont représentés comme donateurs ; la quatrième reproduit la légende de la sainte relique d'Evron, avec l'abbé de ce monastère en donateur ; la cinquième, offre la vie de saint Paul ; la sixième, la vie de saint Pierre, de saint Innocent et de saint Gervais. Au bas, est peint un sire de Pirmil de la famille d'Anthenaise, à l'écu *vairé d'or et de gueules ;* la septième consacrée à la Vierge, à saint Gervais et à saint Protais, présente pour donateur un seigneur portant sur sa cotte d'armes *de gueules à deux léopards d'or ;* la huitième retrace la légende de saint Eustache ; la neuvième la vie de la Vierge et celle de saint Calais, fondateur de l'abbaye d'Anisole ; la dixième, les figures prophétiques de la Vierge ; la onzième, la vie de saint Julien et de saint Pierre, avec le portrait du pape Innocent IV, désigné par son nom *Senebaldus ;* la treizième et dernière fenêtre offre toutes les péripéties du drame de Théophile, cet artiste

qui ayant peint tour à tour la Vierge et le diable encourut la colère de ce dernier, trop peu flatté sans doute du portrait. Le diable pour se venger brise l'échelle du peintre, que la Vierge préserve d'une chute imminente en le retenant par le bras. Cette naïve légende si poplaire au moyen-âge est reproduite trois fois dans les vitraux du Mans.

Les hautes fenêtres du chœur ou clérestory, plus éloignées que les précédentes de l'œil du spectateur, ont été remplies par de grands personnages isolés, placés dans des niches gothiques; elles appartiennent à la seconde moitié du XIIIe siècle. « On y remarque, dit M. Hucher, qui nous permet de reproduire ici une note communiquée par lui au *Guide Joanne,* saint Mathieu, saint André, saint Luc, David, Isaac, Moïse; puis les apôtres, comme le prouvent les noms de saint Philippe et de saint Jacques écrits sous deux d'entre eux; enfin saint Bertrand, fondateur de la Couture. Ces verrières sont des dons d'un abbé de la Couture du Mans, et de la famille de Cormes, dont plusieurs membres s'y sont fait représenter maillés et couverts de leur cotte d'armes portant *d'argent à trois jumelles de sable*. Le procureur de l'abbaye de Bellebranche, Jean de Fresnay, s'est aussi fait peindre au bas de l'une de ces verrières. La série des apôtres continue dans la quatrième grande fenêtre, qui est signée *Odon de Coulongé*, avec cette curieuse inscription : LA VERRINE A DRAPIERS. On y voit en effet représentés les membres de la corporation des drapiers

du Mans; l'un d'eux tient une aune à la main et un coupon d'étoffe de l'autre. Puis viennent dans la cinquième lancette saint Paul et Aaron. Celle-ci est signée des fourreurs de la ville du Mans, entourés de pelleteries parmi lesquelles on distingue le vair ou petit gris ; la sixième représente saint Etienne, saint Vincent, saint Gervais et saint Protais, dans l'acte de leur martyre. Cette verrière parait être le don des cabaretiers ou hôteliers du Mans.

» La septième, qui est la verrière absidale, représente la Vierge et l'enfant Jésus et le Christ en croix. Au bas est en prière Geoffroy de Loudon, l'évêque du temps, 1254, qui offre à Dieu sa verrière. La huitième grande fenêtre montre, croit-on, les architectes de la cathédrale, la règle à la main. A la neuvième grande fenêtre, commence la série des saints évêques du Mans, caractérisée par les nimbes qui entourent leur tête et les inscriptions, *S. Pavatius, S. Turibius*, placées au-dessus. Une très curieuse indication se trouve à la dixième grande fenêtre : on lit au bas d'un panneau, ces mots : LE VERRIERE ECCLES, la verrière donnée par l'église ou par les gens de l'église. On y voit en effet, des clercs peignant ou écrivant ; ils ont des roseaux ou des pinceaux à la main. Cette fenêtre a été presque complétement détruite par l'ouragan du 18 août 1858.

» La onzième verrière continue la série des saints évêques de l'église du Mans ; dans la douzième, on remarque une signature fort singulière :

ce sont des joueurs de dames et de trictrac qui ont sans doute consacré leurs gains à la confection de cette verrière. Enfin la treizième, termine la série des évêques.

» Si l'on veut remonter aux incunables de l'art et voir les plus anciens vitraux connus à date à peu près certaine, il faut jeter les yeux sur les quatre panneaux inférieurs d'une Ascension malheureusement corrodés par les agents atmosphériques et criblés de trous. C'est une peinture ascétique exécutée entre un reliquaire et un missel, quelque chose comme un croquis chinois ou une peinture du mont Athos. La date de ces vitraux ne peut être reculée après le commencement du XIIe siècle. »

Malheureusement ces derniers vitraux sont l'objet de l'interminable restauration que l'on connait, et de la sorte les touristes en sont privés depuis bientôt dix ans. Toutefois à défaut de ces panneaux, on peut voir la légende de saint Gervais et de saint Protais, d'une facture très archaïque et antérieure au XIIIe siècle : elle a pris place au bas de la nef dans les deux petites baies latérales de la façade de l'Ouest. Là encore, par une inconséquence singulière, les *scènes ont été tronquées*, *les personnages déplacés,* sans aucun souci de la critique archéologique. Pour comprendre les sujets dans leurs détails, il est indispensable de recourir aux précieux *Calques des Vitraux de la cathédrale du Mans.* Entre ces deux fenêtres, la grande baie du pignon abrite le médaillon de la vie de saint

Julien d'un style ancien, de la fin du XIIe au commencement du XIIIe siècle, replacé au milieu d'une restauration exécutée vers 1845.

« Il ne reste plus pour le touriste, continue M. Hucher, qu'à jeter un coup d'œil sur la grande verrière du croisillon septentrional. On est tout d'abord désenchanté ; ce n'est plus la vigueur de ton, et l'harmonie des verrières du XIIIe siècle. Toutefois on appréciera mieux sa facture et sa coloration, en l'examinant de près.

» La verrière renferme 124 sujets. Elle représente dans sa partie supérieure qui est la rose proprement dite, le *Jugement dernier* avec son cortège habituel d'anges sonnant de l'olifant, jouant du rebec, de l'orgue, ou chantant le *Gloria in Excelsis*, puis dans les écoinçons portant des couronnes, des tiares, des mitres et des inscriptions. Le centre de la rose est occupé par les attributs évangélistiques. Le *Père éternel* est au sommet de la rose, le *Christ* au bas ; au-dessous dans la partie rectangulaire, se voient une foule de petits corps sortant du tombeau, puis en grandes figures, les bustes d'Abraham, Noë, Moïse et David avec des inscriptions bibliques. En descendant, on trouve les apôtres portant chacun selon l'iconographie usitée du XVe siècle (1430 environ, époque de la confection de notre verrière), un verset du *Credo ;* puis viennent des saints patrons, deux évêques, saint Louis, un chanoine ; Pierre de Savoisy, évêque du Mans (1385-1398), reconnaissable à son blason un peu

altéré cependant ; des princes angevins ; Louis, bâtard du Maine, sénéchal (1466) et gouverneur du Maine (1489) ; le cardinal Fillastre, du titre de saint Marc, Louis II d'Anjou, Marie de Blois, enfin Yolande d'Aragon, femme de Louis II, 1417-1442. Ces deux princesses sont désignées par leur blason, placé dans le champ du vitrail. »

Crypte. — La cathédrale romane possédait jadis à l'intertransept une crypte où reposait le corps de saint Julien. Elle est remplacée par la crypte existant sous la chapelle du Chevet, beau vaisseau, voûté à nervures, éclairé par d'étroites baies, en parfaite harmonie avec l'étage supérieur et du même temps. C'est là que sont inhumés les évêques du Mans, morts depuis la Révolution : des pierres funéraires gravées au trait, sur les dessins de M. Steinheil, présentent l'effigie des défunts et recouvrent les tombes. Des bariolages déplorables viennent d'être appliqués sur les murs, sous le nom de peintures murales, et sous les auspices des architectes officiels. Un autre caveau autrefois réservé aux sépultures des chanoines fait suite à la crypte.

Tombeaux. — Le transept méridional contient le tombeau de la reine Bérengère de Navarre, veuve de Richard Cœur de Lion, comtesse douairière du Maine, morte en 1230. Elle fut ensevelie dans l'église de l'abbaye de l'Epau qu'elle avait fondée. Ce tombeau en pierre a été transféré à la cathédrale en 1821. La reine est représentée couchée

sur la table du sarcophage; la tête ceinte d'une couronne, repose sur un coussin. Son escarcelle est pendue à son côté, et ses pieds s'appuient sur un lion et un lévrier. Elle tient entre les mains un petit tableau où figure une femme debout entre deux flambeaux. De grands quatre-feuilles, semés de roses et de fleurs recouvrent les parois du tombeau. Cette sculpture très ferme accuse le beau XIIIe siècle.

La chapelle des fonds baptismaux a reçu le tombeau de marbre blanc de Charles IV, comte du Maine, décédé en 1472. L'aspect est plus italien que français. Le prince, les mains croisées sur la ceinture, est étendu sur le sarcophage dont la forme est imitée de l'antique. Deux anges soutiennent un cartouche sur lequel on lit :

HIC . CAROLVS COMES
CENOMANNIAE OBIIT
DIE . X . AP . M cccc lxxij.

En face du tombeau de Charles IV, se dresse le monument de Guillaume Langey du Bellay, vice-roi du Piémont sous François Ier, mort de ses fatigues en 1544 sur le mont Tarare, à Saint-Symphorien, en Italie. Quoique mutilé et bien réduit dans ses proportions architecturales, c'est une œuvre des plus remarquables de la bonne Renaissance française. Guillaume, assis, s'accoude sur son casque et regarde le visiteur. D'une main, il tient son épée, et de l'autre un volume de ses

précieux mémoires. Sur le corps du tombeau de marbre blanc que soutiennent des sphinx, on voit un combat de tritons et de naïades, ravissant de verve et d'exécution. Les cariatides, les trophées d'armes sont aussi fort remarquables. Si ces sculptures n'appartiennent pas à Germain Pilon, elles sont dignes de lui. On attribue à Clément Marot l'épitaphe suivante :

ARRESTE TOY LISANT
CY-DESSOVBZ EST GISANT
DONT LE CVEVR DOLENT IAY
CE RENOMME LANGEY
QVI SON PAREIL NEVT PAS
ET DVQVEL AV TRESPAS
GECTERENT PLEVRS ET LARMES
LES LETTRES ET LES ARMES.

Mgr Bouvier, évêque du Mans, décédé à Rome en 1854, a été inhumé dans la chapelle voisine du crucifix sous un édicule plus prétentieux qu'élégant, élevé sur les plans de M. Boeswiwald père. La statue et le bas-relief sont dûs à M. Chenillion, du Lude, notre compatriote.

Trésor. — Mobilier. — Presque tout le mobilier a dû être renouvelé après les dévastations des protestants en 1562. Le trésor de la cathédrale n'a jamais réparé les pertes de cette triste année. Nous citerons seulement une belle croix en cristal de roche, taillé, du commencement du XVIIe siècle, don d'un membre de la famille de Gayffier,

et deux ou trois petites pièces d'ancienne orfévrerie, un évangéliaire du XIIe siècle, et des livres de chant sur vélin du XVe au XVIe siècle. La chapelle du sépulcre, en face du monument de la reine Bérengère, renferme un Ensevelissement du Christ, en terre cuite, de grandeur naturelle, œuvre de Biardeau, artiste manceau du XVIIe siècle. Il provient de l'église des Cordeliers, et remplace un groupe analogue détruit à la Révolution. Une sainte Cécile, statue en terre cuite du même artiste, est aussi fort méritante.

Orgues et Stalles. — Les grandes orgues qui occupent le fond du transept méridional sont de 1575 environ. Elles produisent un grand effet. Six statuettes les décorent.

Contemporaines des orgues, les stalles du chœur au nombre d'environ cinquante ont perdu leurs dossiers en 1855. Vingt-six de ces dossiers, qui représentent des scènes de la vie de N. S. sculptées en plein panneau de chêne, tapissent aujourd'hui les murs de la sacristie où on peut les examiner. Le dessin n'est pas irréprochable, mais il ne faut pas voir dans cette œuvre autre chose que de la sculpture d'ornementation.

Tapisseries. — La cathédrale possédait avant la Révolution une série nombreuse de tapisseries. Il n'en reste qu'une faible partie. Quelques-unes ne sont pas sans mérite. Nous signalerons entre autres la tapisserie dite de saint Gervais et de saint Protais, qui, dans une suite presque com-

plète de panneaux d'environ 2 mètres de hauteur sur plus de 30 mètres de longueur, retrace les principaux actes de la vie des saints martyrs de Milan. Une légende explicative indique les sujets. Cette tapisserie de style flamand a été donnée en 1505 par Martin Guérande, angevin, chanoine du Mans et secrétaire du cardinal de Luxembourg. Voici l'indication sommaire des sujets : 1° Martyre de saint Vital, père de saint Gervais et de saint Protais ; 2° de leur mère Valérie ; 3° saint Gervais et saint Protais donnent leurs biens aux pauvres ; 4° leur baptême à Milan ; 5° ils délivrent une possédée et la baptisent ; 6° ils construisent une chapelle ; 7° ils sont pris par ordre de Néron ; 8° ils sont amenés devant l'empereur ; 9° Néron frappé de la foudre en leur présence ; 10° Néron les engage à sacrifier aux idoles ; 11° ils sont jetés en prison ; 12° un ange vient les visiter ; 13° ils sont remis aux mains du prévôt de Milan ; 14° supplice des martyrs ; 15° leur ensevelissement ; 16° miracles opérés par leurs reliques. Deux fois par an, cette tapisserie est exposée dans la cathédrale le long de la nef, à la mi-juin et au commencement d'octobre.

La tapisserie de saint Julien, contemporaine de celle de saint Gervais et de saint Protais, offrait la légende de l'apôtre du Maine sur de vastes panneaux d'un dessin plus correct et plus savant peut-être, dans une gamme d'une parfaite harmonie. Un seul de ces panneaux existe aujourd'hui en entier à la cathédrale ; il représente saint Julien

évangélisant les habitants de la ville, et guérissant un aveugle.

LA COUTURE.

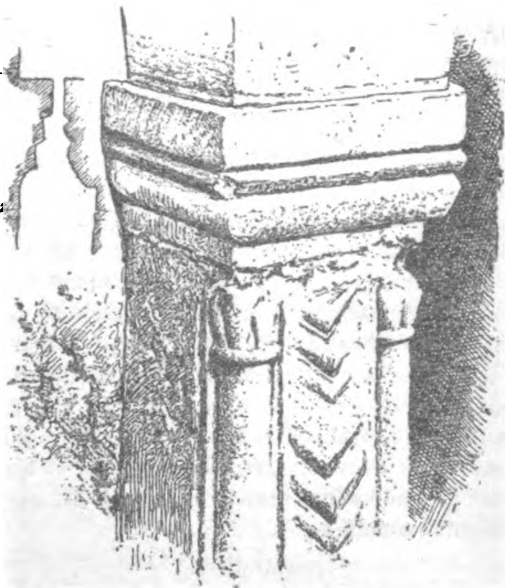
HISTORIQUE.

L'église paroissiale de la Couture a servi longtemps à l'antique abbaye de ce nom, fondée par saint Bertrand, évêque du Mans, à la fin du VIe siècle. Détruite à l'époque des invasions normandes, elle se releva de ses ruines vers 996, avec l'aide de Hugues, comte du Maine, et de l'éminent abbé Gauzbert. Au XIIe siècle les moines entreprirent une reconstruction de leur église, et la poursuivirent jusqu'au XVIe, après avoir beaucoup souffert des guerres anglaises. Bien des noms célèbres ont illustré cette abbaye qui a vu passer successivement Létalde, historien et liturgiste, appelé par l'évêque Avesgaud à rédiger la vie de saint Julien au Xe siècle, les moines poëtes Guy Peccate, ami de Ronsard, et Simon Bedouyn; les érudits dom Gerberon, dom Louvard et dom Jean Liron.

DESCRIPTION.

Lorsque Gauzbert rebâtit l'église de la Couture à la fin du Xe et au XIe siècle, elle reçut d'amples proportions. Elle eut alors trois nefs, avec des tribunes s'élevant sur les bas-côtés, un chœur circulaire accompagné d'un déambulatoire sur lequel s'ouvraient des chapelles. Un transept

terminé également par deux chapelles donnait à l'église la forme d'une croix latine, surmontée d'un clocher en pierre à l'intertransept. Des restes importants remontent à cette époque reculée ; le



Arcature de la nef, chapiteau et pilastre.

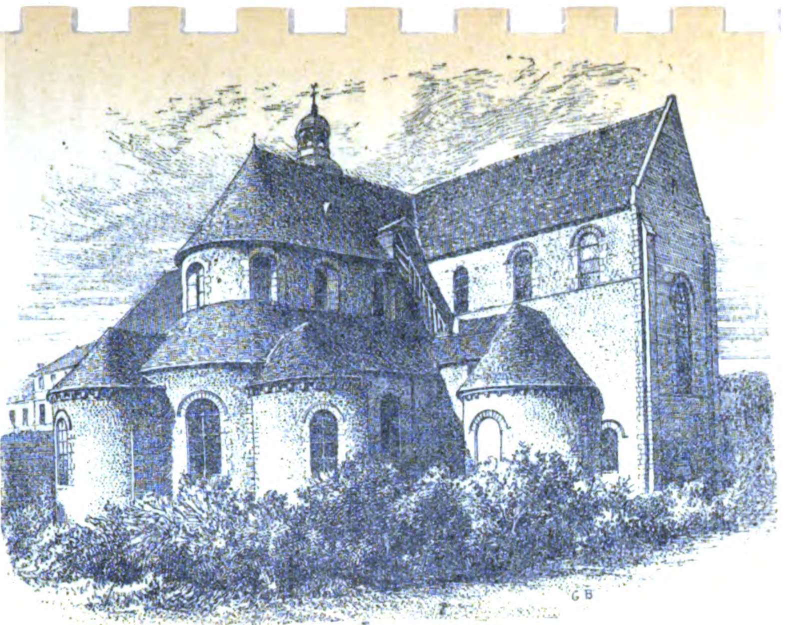
mur latéral de la nef au Sud, du côté de la Psalette, construit en partie en petit appareil présente des contreforts plats, des baies fermées aujourd'hui, dont l'archivolte offre des claveaux

de pierre alternant avec des briques, à la manière romaine. Une chapelle du pourtour du chœur au Sud-Est est aussi bien conservée; les briques s'y montrent dans les fenêtres à l'oculus; les bases des colonnes, les tailloirs, la sculpture timide et peu accentuée des chapiteaux accusent bien le XIe siècle. Ces remarques s'appliquent au déambulatoire construit dans le même style jusqu'à la naissance des fenêtres. Au-dessus des lourdes arcades du chœur, apparait le XIIe siècle. Les bas-côtés de la nef étaient décorés d'arcatures à plein cintre, comme à Saint-Julien et au Pré, dès le XIe siècle, quelques-unes subsistent encore au bas de la nef. Les chapelles romanes, à part celles que nous venons de décrire, ont fait place à d'autres, bâties aux siècles suivants sur un plan carré des plus désagréables à l'œil. Sous le chœur s'étend une confession ou crypte à trois nefs qui servit de sépulture à saint Bertrand. Malgré des restaurations successives on distingue des parties du XIe siècle et plusieurs fûts de colonnes de marbre d'un édifice antérieur.

La seconde moitié du XIIe siècle vit entreprendre une modification importante dans la nef. Les trois nefs furent réunies en une seule, divisée en six travées; de grands arcs à ogive, des contreforts massifs renforcèrent les murs, permirent d'ouvrir des baies géminées, et de soutenir d'immenses voûtes dômicales, du genre de celles de Saint-Maurice d'Angers et de la Trinité à Laval. Le

plan ainsi arrêté ne s'exécuta que lentement. Pour hâter les travaux, Juhel, archevêque de Tours, accordait des indulgences continuées par son successeur, vers le milieu du XIII[e] siècle.

Les deux tours de la façade, d'une architecture mâle et vigoureuse, malheureusement inachevées s'élevèrent alors. Celle du Nord contient l'ancien beffroi en charpente destiné à supporter la sonnerie. Entre ces deux tours au milieu de la façade, s'ouvre un porche élégant qui donne accès à la maîtresse nef. Six statues de grandeur naturelle occupent les parois; ce sont d'abord les apôtres saint Pierre et saint Paul, placés près des pieds droits du portail. Le premier, au lieu des clefs ses attributs ordinaires tient, outre la croix, un rouleau de la main droite; le second porte le glaive. On reconnaît saint Jacques le Majeur à ses coquilles et à son bâton de pèlerin. Les autres personnages sont moins faciles à déterminer. Ces statues ont une ampleur et un mouvement qu'on retrouve peu au XIII[e] siècle. Dans le tympan le Christ montre ses plaies, entouré de la Vierge et de saint Jean l'évangéliste; des anges portent les instruments de la passion. Au-dessous, sur le linteau, les morts sortent de leurs tombeaux et saint Michel pèse leurs œuvres dans la balance de la justice, que deux démons cherchent à faire pencher de leur côté. A droite les élus se dirigent vers la Jérusalem céleste, et les damnés, conduits par les démons, sont engloutis dans l'enfer représenté par la gueule immense d'un dragon. Dans



Le Mans, Abside de l'église du Pré, XI[e] siècle, p. 51.

la voussure les patriarches de l'ancienne loi, les martyrs, les confesseurs, les vierges de la nouvelle, célèbrent le triomphe de l'Agneau. Cette charmante page de sculpture est exécutée avec une verve et un entrain qui permettent de la comparer avec les meilleures compositions du même temps de Bourges, de Chartres, d'Amiens.

Mobilier. — Les transepts renferment chacun un retable de grande dimension et d'une haute valeur. Michel Laigneau, prieur de l'abbaye, fit élever en 1641 celui de la Vierge au Sud; l'autre dédié à saint Léon, d'une conception fort originale date des premières années du XVIIe siècle. On y voit au centre le *Crucifiement*, et dans les côtés, les statues de saint Vincent et d'un saint martyr, signées *M. Chevalier*.

La chapelle du Sacré-Cœur a été ornée d'un *ciborium* en pierre, sorti des ateliers de M. Gaullier, sculpteur au Mans. Les deux statuettes placées dans les niches latérales appartiennent à la bonne école de la Renaissance. Six tableaux garnissent la nef de la Couture : au Nord la *Pentecôte* de Th. Van Thulden ; le *Couronnement d'épines* d'après Bartholomeo Manfredi ; le *Portement de croix* attribué à L. Carrache ; du côté du Sud, *Abraham recevant les anges*, de Restout, une *Descente de Croix*, de Gérard Seghers ; le *Sommeil d'Elie*, par Ph. de Champaigne. On doit encore visiter à la sacristie le *suaire de saint Bertrand*, étoffe de façon ou d'imitation orientale du VIe au XIe siècle ; un beau Christ en ivoire,

deux médaillons de cuivre ciselé, de style italien, en relief du XVI[e] siècle, le *Couronnement de la Vierge par le Christ seul* et l'*Ecce Homo*, ce dernier plus méritant que l'autre. Une petite pièce joignant la sacristie contient deux panneaux peints sur bois du plus grand intérêt, sur lesquels se voient les armes de Michel Bureau, abbé de la Couture de 1496 à 1518. Les hauts hennins des femmes, les détails de costume, les formes d'architecture gothique indiquent une provenance flamande ou allemande; les plis sèchement accusés rappellent la manière d'Albert Durer, tandis que les physionomies traitées avec une touche très légère se rapprochent davantage du style de Hans-Holbein. Le premier panneau offre au centre, comme sujet principal, saint Roch découvrant la pustule de sa cuisse qu'un ange vient guérir. A droite et à gauche, se voient l'adoration des rois Mages et la décollation de saint Jean-Baptiste. Le deuxième tableau, de même dimension que le précédent, retrace seulement deux scènes de la vie de N. S. l'*Adoration des Bergers* et la *Présentation*. Le donateur est figuré à l'extrémité droite du panneau, avec la crosse et la mitre et entouré de ses moines. Le garde-meuble conserve encore quelques anciennes tapisseries du XVI[e] siècle, des Gobelins, quatre grandes torchères en chêne sculpté, de style Louis XIV, etc.

LE PRÉ.

HISTORIQUE.

Lorsque saint Julien eut été enterré au-delà de la Sarthe, dans le premier cimetière chrétien, ses successeurs, saint Thuribe, saint Pavace, saint Liboire, tinrent à honneur de se faire ensevelir auprès du tombeau de l'apôtre du Maine qu'une foule nombreuse venait vénérer. Une chapelle s'éleva sur cet emplacement et la garde en fut confiée à quelques prêtres. Telle fut l'origine de la communauté de Saint-Julien du Pré, déjà florissante sous saint Innocent et saint Domnole (VIe siècle).

Sur les instances de Badurad, évêque de Paderborn, appuyé du reste de l'empereur Louis le Pieux, saint Aldric lui céda le corps de saint Liboire (836). Le même évêque fit la translation des restes de saint Julien, de saint Thuribe, de saint Pavace, de l'église du Pré dans la cathédrale. Après la période de troubles, occasionnés par les dévastations des Normands, une généreuse femme, Lézeline, releva le monastère pendant l'épiscopat de Gervais (1035-1055), et y réunit une communauté de vierges, sous la règle de saint Benoît. L'église, construite en grande partie à cette époque, servit à l'abbaye jusqu'à la Révolution. Depuis elle est devenue paroissiale.

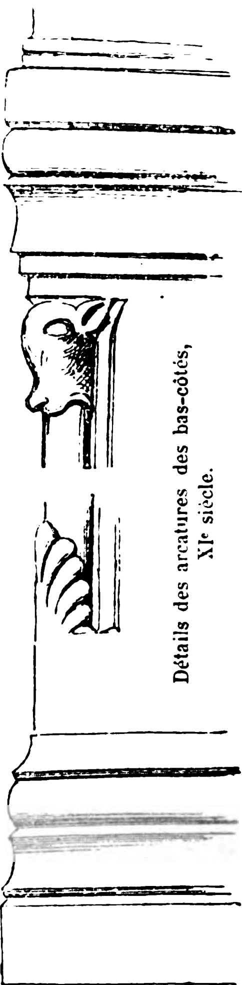
DESCRIPTION.

L'église de Saint-Julien du Pré, comme les précédentes, présente en plan la croix latine. Le chœur, entouré du déambulatoire qui donne accès à trois chapelles absidales, les transepts et les deux premières travées de la nef appartiennent à la reconstruction de Lézeline, c'est-à-dire au milieu du XIe siècle. Entre les sculptures qui ornent ces parties et celles du même temps à la Couture et à la cathédrale, la parenté est visible. La disposition du chevet, les barbares chapiteaux de ses piliers, les arcatures de deux travées de la nef rappellent la basilique de Gauzbert, le rénovateur de saint Pierre et saint Paul de la Couture. Le gros œuvre a été construit en appareil irrégulier, quoique avec certain soin. Les profils, les moulures, les modillons extérieurs des chapelles surtout accusent un travail très fini, très minutieux, supérieur aux chapiteaux du pourtour du chœur. La présence d'une crypte, sous l'exhaussement du chœur, ajoute un point de contact de plus avec la Couture. Là aussi, le pourtour des bas-côtés a été garni d'arcatures aux profils les plus archaïques. Comme à la Couture encore, le triforium du chœur a disparu ; l'espace qu'il remplissait a été couvert par une suite de sujets relatifs à la vie de saint Julien, peints en 1854 par M. Andrieux, élève de Delacroix. L'ornementation des chapelles est l'œuvre de M. Jaffard.

Six grandes arches à plein cintre séparent la maîtresse nef des bas-côtés. Là, le triforium est conservé. Une charpente à lambris apparent recouvrait à l'origine cette nef dont les voûtes n'appartiennent qu'au XIVe siècle. Les bas côtés avaient reçu leur voûte d'arête à la manière romaine, dès la première construction.

La façade, fort simple, datait de la seconde moitié du XIIe siècle. Elle a été modifiée en 1879 par l'adjonction d'une tour en avant de la nef, élevée sur la façade elle-même sous la direction de M. Darcy. Le portail ogival, en style de transition, a conservé quelques chapiteaux et quelques claveaux anciens.

Mobilier. — On remarque dans le bas-côté du midi, près de la chaire, un petit bas-relief en pierre en style de la Renaissance ; il représente une translation de reliques portées procession-



Détails des arcatures des bas-côtés, XIe siècle.

nellement dans une châsse sur un brancard. On a utilisé dans une fenêtre du transept du nord, près de l'autel de la Vierge, deux panneaux fort curieux qui permettent d'apprécier les anciens vitraux de l'église abbatiale. Ce sont deux fragments datant, l'un du commencement, l'autre de la fin du XVe siècle. Le plus ancien, de style très archaïque, offre un *crucifiement*, peint avec beaucoup de soin, d'une manière très fine, très soignée, et renforcé de hachures dans les ombres; les traits sont anguleux, le geste exagéré. Le panneau inférieur plus récent, d'une facture plus rapide, moins travaillé, nous donne le portrait de l'abbesse Isabeau de Hauteville, morte en 1474, à genoux crosse en main, au pied de saint Julien, patron du monastère.

Dans le même transept, une toile de moyenne dimension nous montre la Vierge et l'enfant Jésus distribuant le rosaire à saint Dominique et à sainte Thérèse. Au bas du tableau, l'abbesse Marguerite de Miée de Guespray, qui introduisit la réforme dans la maison, s'est fait peindre à genoux avec sa communauté. Les figures des religieuses nous semblent autant de portraits. L'œuvre, signée F. FLEVRIOT FECIT., doit sans doute s'inscrire entre les années 1620 et 1644, pendant lesquelles notre abbesse gouverna le monastère. Auprès de ce vitrail sont placées deux grandes statues en terre cuite de saint Augustin et de saint Julien largement drapées. L'autre bras du transept contient un bon tableau représentant une sainte

Magdeleine à genoux devant un prie-Dieu ; c'est une copie de Lebrun.

ÉGLISE DE SAINT-PIERRE-DE-LA-COUR

AUJOURD'HUI ÉCOLE COMMUNALE.

Cette église collégiale, supprimée à la Révolution, était à l'origine la chapelle domestique des comtes du Maine, placée dans l'enceinte même du château, une sorte de *Sainte-Chapelle* dans le genre de celles de Paris et de Bourges. Elle fut érigée en Collégiale vers la fin du Xe siècle par le comte Hugues, fils de David. Guillaume le Conquérant en favorisa l'accroissement. L'église franchit alors le rempart et s'agrandit à l'intérieur de la cité aux dépens de l'emplacement d'une vieille tour qui fut rasée et des fossés de l'enceinte. Les parties du XIe siècle, érigées après la donation de Guillaume, se reconnaissent au petit appareil régulier, dans lequel on ne rencontre plus de chaines de briques systématiquement placées dans la maçonnerie.

Ce vaisseau de vaste proportion est terminé par un chevet droit. L'édifice subit au XIVe siècle un remaniement général ; la belle crypte voûtée qui s'étend sous le chœur, avec ses chapiteaux à ornementation végétale, date de cette époque. Le gros œuvre renforcé de solides contreforts en moyen appareil de grès et à nombreux ressauts s'éleva en même temps. Signalons encore un

charmant escalier couvert d'une voûte qui donnait jadis accès à la crypte.

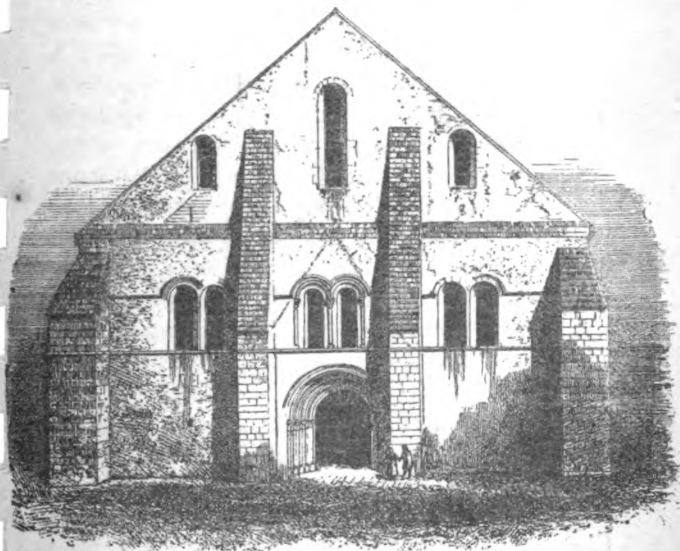
Cette église a conservé jusqu'à la Révolution les reliques de sainte Scholastique, déposées dans une chasse d'argent émaillé, exécutée et terminée en 1513 par Jacquine Papillon et par Jean Pichard, orfèvres manceaux d'un grand talent. Elle était placée derrière l'autel, érigé sous un splendide ciborium en forme de dôme et entouré d'une balustrade en cuivre gravé (voir la description dans nos *Artistes manceaux* de Saint-Pierre-de-la-Cour). La partie inférieure de la nef a été démolie, le reste est utilisé en Ecole communale.

COEFFORT OU LA MISSION.

Après le meurtre de saint Thomas Becket, évêque de Cantorbéry, Henri II, roi d'Angleterre et comte du Maine, éleva sur le continent plusieurs hôpitaux dans un but expiatoire. Comme Caen et Angers, la ville du Mans eut le sien (vers 1180), sous le nom d'hôpital de Coëffort, desservi par des frères hospitaliers. Le chef des gardiens, appelés frères de Notre-Dame de Coëffort, était choisi par l'évêque et avait le titre de *maître* En 1239, Geoffroy de Loudon, évêque du Mans, donna à cette association des statuts particuliers. Les frères étaient laïcs, mais par la suite ils furent clercs. A la fin du XIVe siècle le bâtiment principal fut transformé en chapelle, et en 1646

saint Vincent de Paul remplaça les Hospitaliers par des Lazaristes. Coëffort qu'on appelle aussi la *Mission*, reçut des prisonniers pendant la Révolution. Depuis 1815 il sert de caserne de cavalerie.

La vaste construction du XIIe siècle, destinée à une salle de malades, a la forme d'un long parallé-



Hôpital de Coëffort.

logramme. A l'intérieur, une double rangée d'élégantes colonnes divise l'édifice en trois nefs, voûtées en ogive comme à Angers. Sa façade est fort simple; elle est ornée d'un portail en plein

cintre dont les chapiteaux allongés, délicatement fouillés, supportent l'archivolte.

SAINT-BENOIT.

Cette église n'était pas comprise dans l'enceinte de la cité primitive, et ne fut érigée en paroisse que du temps de Hildebert. La petite église à trois nefs que nous voyons aujourd'hui n'appartient qu'au XVI[e] siècle. Le maître autel se compose d'un tombeau d'autel, orné de fleurons, d'arabesques, de rosaces en style de la Renaissance du milieu du XVI[e] siècle; au-dessus s'étage un retable corinthien plus récent, à quatre colonnes de marbre encadrant une niche. Au centre, on voit un groupe de la *Nativité*, probablement en terre cuite. La Vierge et saint Joseph prosternés adorent l'enfant Jésus dans la crèche; les anges se joignent à eux.

Dans le bas de l'église, une travée voûtée, datant de 1525 environ, s'ouvre sur la grande nef par une arcade dont les pilastres sont décorés d'arabesques et d'écussons attribués au chanoine Du Gué. Le bas côté conserve plusieurs épitaphes dont quelques-unes en vieux français rimé. Au Sud, se voit une *Notre-Dame de Pitié*, copie du Poussin peinte par Le Maire en 1644.

Les reliques de sainte Scholastique, déposées jusqu'à la Révolution dans l'église de Saint-Pierre-de-la-Cour, sont conservées dans une châsse

moderne, en bois, imitée de l'ancienne que nous avons décrite à l'article précédent.

LA VISITATION.

Françoise de Ferrières, fille de René de Froullay, comte de Tessé, fonda en 1634 le monastère de la Visitation de Sainte-Marie, d'après les statuts de saint François-de-Sales. Les religieuses s'installèrent en 1643 dans le beau local qui sert aujourd'hui de tribunal. Leur chapelle ne s'éleva que plus tard. Mathurin Riballier en fut l'architecte vers 1730. A l'extérieur le fronton seul a reçu une décoration dans le style grec. Dans l'intérieur de la chapelle, une ornementation luxueuse a été répandue à profusion. On remarque le retable de grande dimension à plusieurs ordres superposés, d'élégantes tribunes suspendues au-dessus de fenêtres tout autour de l'édifice. Le tableau de Notre-Dame de Pitié est l'œuvre de notre compatriote M. Lionnel Royer. Cette église a été restaurée par M. Darcy, à qui on doit l'escalier en avant du portail de l'église. Les peintures du plafond sont de M. Jaffard.

GRAND SÉMINAIRE DE SAINT-VINCENT.

Il doit ce nom à l'antique abbaye Bénédictine qu'il remplace aujourd'hui. Fondée par saint Domnole (560-581) sous le patronage du saint diacre espagnol, elle fut avec celle de Saint-Calais

la plus ancienne, la plus brillante, la plus savante des abbayes du Maine. Les Bénédictins réformés de Saint-Maur s'y établirent en 1635, et entreprirent la reconstruction complète de l'abbaye sur de vastes proportions. Le bâtiment central date de Louis XIV, l'aile de l'Ouest, qui fait face à l'entrée, plus ornée, appartient au règne suivant. Les Bénédictins conservèrent l'ancienne église: elle était fort remarquable par son architecture; on y admirait le jubé de Gervais Labarre et de son fils, deux tableaux de Lagoux, une sonnerie harmonieuse. Respectée par la Révolution, elle a disparu sous Napoléon Ier, parce qu'elle gênait les manœuvres militaires des troupes logées dans l'abbaye transformée en caserne. Le grand séminaire y fut installé en 1815. Il a conservé deux grandes toiles de Parrocel exposées dans le réfectoire, une série de portraits des évêques du Mans, de belles heures mancelles de Thielman Kerver et une bible en deux volumes in-folio, précieux manuscrits du XIIe siècle, enrichis de lettres ornées.

La riche bibliothèque des Bénédictins a été en partie transférée à la bibliothèque municipale du Mans. C'est là que furent transportés plusieurs des grandes compilations historiques qui ont fait la réputation scientifique de l'ordre des Bénédictins de Saint-Maur.

Un petit monument, en style Louis XV, a été érigé dans un oratoire pour recevoir le cœur de Mgr Bouvier, longtemps professeur au séminaire

avant d'être appelé à l'épiscopat. Le buste de l'évêque, d'une ressemblance parfaite, est l'œuvre de L. Chenillion du Lude; l'ornementation a été exécutée par M. Gaullier en 1871.

CAPUCINS.

Le couvent des Capucins de l'ordre de saint François, a commencé à s'établir en 1871, dans une jolie situation au-dessus du Jardin des Plantes. La chapelle gothique dont la première pierre a été posée en 1875, d'une apparence sévère, domine la ville ; sur la façade s'élève l'image du Sacré-Cœur ; à l'intérieur, on voit quelques bonnes statues. Par une disposition particulière à l'Ordre, la bibliothèque de la communauté est placée au-dessus du chœur de l'église. Elle est formée en grande partie du cabinet de M. le chanoine Lottin et contient deux ou trois missels manuscrits, des incunables, d'anciens ouvrages d'archéologie et quelques pièces rares sur l'histoire du Maine.

COLLÈGE DES JÉSUITES.

Il a été fondé en 1870, grâce à la générosité de M. le marquis de Nicolaï, qui se rendit acquéreur du local de la congrégation des frères de N.-D. de Sainte-Croix. C'est en 1835, que M. l'abbé Moreau établissait au Mans la maison mère de cette congrégation vouée aussi tout spécialement à l'enseignement. La jolie chapelle, à trois nefs en style

ogival a été consacrée en 1852, au milieu de fêtes qui semblaient prédire un long avenir à la nouvelle maison. Toutefois en changeant de mains, l'établissement à peu changé de destination ; les Jésuites l'ont agrandi, sans pouvoir modifier les dimensions des salles anciennes par trop exiguës. Les vitraux d'un petit oratoire particulier installé au premier étage de la maison, représentant la Vie des Saints de la Compagnie de Jésus, sont sortis des ateliers du Carmel ; c'est encore aux mêmes artistes que l'on doit attribuer les verrières du chœur et des transepts.

AUTRES ÉTABLISSEMENTS RELIGIEUX.

Les religieuses de la Visitation, chassées par la Révolution, revinrent au Mans vers 1828, et s'installèrent sur de vastes terrains de la rue Champgarreau. Elles ont fait construire dans ce nouvel emplacement une chapelle, dont la distribution et les tribunes rappellent leur ancienne chapelle de la Visitation sur la place des Halles.

Les religieuses Carmélites s'établirent au Mans appelées par Mgr Carron, et prirent, en 1830, possession de la maison qu'elles occupent à l'entrée de la Route de Paris. La chapelle érigée par elles en style gothique du XIIIe siècle a été consacrée en 1853 ; elle est ornée de vitraux qui ont été exécutés par les mains des religieuses elles-mêmes.

Nous citerons encore l'établissement des reli-

gieuses de Marie-Réparatrice qui ont acquis en 1870 la maison de M. Thoré, l'auteur de la grande et belle carte du département, sur le boulevard Négrier ; celui des sœurs de la Miséricorde de Seèz, appelées au Mans en 1836, dont la chapelle s'ouvre dans la rue de la Paille ; celui des petites sœurs des Pauvres, dans la rue des Maillets, sur la route de Bonnétable, etc.

PRÉFECTURE.

Les divers services de la Préfecture se sont installés dans les vastes bâtiments que les Bénédictins de la Couture venaient de faire élever lorsque la Révolution les en expulsa. Outre les divers bureaux de l'administration préfectorale, le même édifice renferme le Musée, la Bibliothèque municipale et les archives du département.

MUSÉE.

Le Musée (ouvert tous les jours, de midi à 3 heures, à part le lundi) établi dans les salles du rez-de-chaussée, n'existe d'une façon régulière que depuis 1816.

Son premier noyau s'est formé de tableaux et d'objets d'arts, enlevés aux églises et aux châteaux d'émigrés pendant la Révolution. Depuis, la munificence de l'Etat, des particuliers, les allocations annuelles prises sur le budget de la ville, de même que le zèle de ses conservateurs ont con-

tribué à augmenter son importance. Parmi les peintures les plus méritantes nous citerons : 3. Triptyque peint sur bois de l'école du Giotto ; au centre le crucifiement, en côté sainte Catherine et un saint confesseur ; 15, La Vierge et l'enfant Jésus, école Florentine, XV[e] siècle ; 20, même sujet, attribué à Lippi ; 24-27, quatre grands panneaux de bois provenant du prieuré de Saint-Hippolyte de Vivoin, école française du XV[e] siècle. Le plus intéressant, 27, représente une *Déposition de Croix ;* un abbé de Saint-Benoit, portant crosse et un évêque assistent à la scène ; 30, école du Pérugin, sainte famille ; 62, Philippe de Champagne, Adoration des Mages ; 66-68, école française des Clouet, Jacques Hurault, seigneur de Vibraye, décoré de l'ordre de Saint-Michel, de Catherine de Médicis et de Henri III ; 72-98, suite de compositions d'après le Roman Comique de Scarron, peintes par Coulon, artiste du Mans ; 104, Cuyp, portrait de femme ; 120, Frans (Floris) Jugement dernier ; 121, 122, Franck (Franz) ; 153, Ingres, tête d'étude ; 150, Hesse, Germain Pilon ; 159, Jouvenet, Présentation au temple ; 161-163, Kalf, groupe d'armures, fruits, intérieur de cuisine ; 169-170, Laumosnier, Entrevue de Louis XIV et de Philippe IV, dans l'île des Faisans, Mariage de Louis XIV avec Marie-Thérèse d'Autriche (les cartons de ces tableaux de Lebrun ont été destinés à être reproduits en tapisserie) ; 152, Le Sueur, Chasse de Diane ; 205, Le Poussin, l'Amour réveillant un enfant ; 225, école de Rubens, beau

portrait d'homme ; 228, Santerre, portrait de Melle des Essarts ; 232, Stella (Jacques), l'Enfant Jésus ; 243, saint Jean l'Evangéliste, attribué à Valentin. Dessins : 368, cinq dessins à la plume du Guerchin ; 367, Châtel, sept dessins à la mine de plomb d'après les sculptures de Solesmes ; 366, aquarelle des peintures des voûtes de la chapelle de la Vierge à la cathédrale par le même.

Le Musée vient d'acquérir un tableau du peintre David, Michel Gérard, membre de l'Assemblée Nationale en 1789 et sa famille (non catalogué). Les peintres Manceaux ou ayant habité la Sarthe, sont presque tous représentés. Citons : 157-158, Jolivard, paysages ; 110-112, Dugasseau, tableaux de genre ; Monanteuil, 189, deux jeunes filles ; 190, paysan breton, étude ; le même, un livre à la main, sans numéro ; Lambron, Repas de Croque-morts à la porte d'un cimetière, un des meilleurs du genre ; 235, Suan, nature morte ; 64, Châtel, étude de jeune fille ; Lionnel Royer, la Bataille du Mans, prise du plateau d'Auvours, par les Volontaires de l'Ouest, un des premiers essais de notre compatriote. Sculpture : 383, de Fernex, Me de Fontville, charmante terre cuite ; 384, G.-L. Chenillion (du Lude), buste de l'amiral Lalande, marbre blanc, plus grand que nature.

Des objets d'antiquités et de curiosité se voient aussi dans le Musée. La pièce capitale est, sans contredit, une plaque d'émail champlevé, datant de 1145 à 1150, de 64 centimètres de hauteur sur 34 de largeur. Elle représente Geoffroy Plantagenet,

5

comte d'Anjou et du Maine, mort en 1151. Le comte tient son épée à la main, et de la gauche une longue targe d'azur chargée de quatre lionceaux grimpants, qui ne figurent pas comme armes héraldiques, puisque le blason n'existait pas à cette époque. Cet émail était fixé sur le tombeau de Geoffroy, élevé à l'appui du premier pilier de la nef de la cathédrale du Mans par l'évêque Guillaume de Passavant. Il devait être placé au centre du tombeau, comme l'émail contemporain d'Ulger, évêque d'Angers, disposé dans des conditions analogues, et dont les dessins de Gaignières nous ont conservé le souvenir. Le monument de Geoffroy fut détruit par les protestants en 1562, et depuis lors la plaque émaillée fut simplement appliquée au pilier par des crampons. Après la Révolution, elle a été retrouvée dans le cabinet de Maulny.

Les objets d'antiquités sont disséminés dans diverses vitrines, qui renferment une série de monnaies, des haches en silex taillés et des médaillons de tous les temps; des briques et marbres de l'époque gallo-romaine, des vases samiens en terre sigillée, retirés de la Sarthe; une inscription romaine; une statue de femme, nue, en marbre blanc; un beau médaillon en pierre d'un buste d'empereur, provenant de Jublains. Le moyen-âge est représenté par des chapiteaux romans, des inscriptions gothiques, une curieuse série d'armures et d'armes, une châsse du XIII[e] siècle en émail, le grand couteau à découper aux

armes de Charles le Téméraire, avec la devise AVLTRE N'ARAY, adoptée par Philippe-le-Bon; deux autres petits couteaux de style oriental; divers échantillons de poterie ou faïence de Ligron. La fenêtre du fond de la grande galerie est décorée d'une suite fort curieuse de petits vitraux civils. Les neuf médaillons ovales, admirablement peints en grisaille, d'après Thomas de Leu, sans doute vers 1620, proviennent du Midi; mais d'autres petits vitraux émaillés, aux teintes vives quoique légères, singes, perroquets, animaux, nous semblent appartenir au département. N'oublions pas de mentionner encore, et pour l'acquit de notre conscience, un objet d'admiration pour toutes les bonnes d'enfant et les troupiers de la ville; nous voulons parler de la momie de femme rapportée d'Egypte par M. de Montulé et renfermée dans un cercueil recouvert de caractères hiéroglyphiques. L'enlèvement des bandelettes de la tête, permet de distinguer une figure humaine, noirâtre, aux chairs parcheminées, spectacle hideux que la mort seule peut créer.

Le même local renferme environ 1200 échantillons de minéralogie, provenant de MM. de Maulny, Goupil et Guéranger; 6,000 de géologie, classés par M. Triger, l'auteur de la carte géologique de la Sarthe; 3,500 de zoologie, et un herbier de plus de 4,000 espèces indigènes ou exotiques.

ARCHIVES.

L'étage supérieur donne accès aux Archives

départementales (ouvertes de 9 h. à 11 du matin et de 1 h. à 4 h. du soir). Le dépôt a été mis en ordre par les soins de M. Bilard ; l'inventaire a été commencé par M. Bellée qui en a publié deux volumes. M. Duchemin, l'archiviste actuel, poursuit l'achèvement du troisième volume. Le XIe siècle ouvre la série des chartes originales, pour le plus grand nombre, relatives aux établissements religieux du département. Une des plus curieuses, c'est celle des *Coutumes ou Immunités* accordées par Gervais, seigneur de Château-du-Loir, aux moines du prieuré de Saint-Guingalois du même lieu ; magnifique parchemin de l'an 1066 environ. Les fonds provenant de la cathédrale, comptes du chapitre, Insinuations ecclésiastiques, les registres de Saint-Pierre-de-la-Cour, sont de premier ordre pour l'histoire artistique et ecclésiastique du Maine. Pour l'histoire féodale, les fonds de Tessé, et de la Suze, offrent une source importante de renseignements sur les anciennes familles du Maine.

BIBLIOTHÈQUE MUNICIPALE.

La Bibliothèque de la ville du Mans (ouverte tous les jours de 11 h. à 4 h. du soir, excepté le dimanche et le mercredi) est réunie sous les combles de l'hôtel de la Préfecture. Elle compte environ 50,000 volumes et 700 manuscrits ; les archives ont été déposées à la salle des archives départementales. Le noyau de cette bibliothèque

a été formé par le séquestre mis sur les abbayes au moment de la Révolution ; une grande partie des ouvrages d'érudition du XVIe au XVIIIe siècle provient de la savante abbaye de Saint-Vincent. Parmi les manuscrits les plus anciens et les plus précieux nous signalerons un *Sacramentaire Grégorien* du IXe siècle ; les Gestes de saint Aldric (IXe siècle) ; un commentaire sur les psaumes par saint Augustin avec lettres ornées, Xe siècle ; le Pontifical ou Gestes des évêques du Mans (XIIe siècle) ; la Chronique de messire Bertrand Du Guesclin ; les heures de l'abbaye de Perseigne, etc. Le manuscrit à miniatures le plus remarquable est sans contredit le missel de Nantes, XVe siècle ; celui du cardinal de Luxembourg lui est fort inférieur. Un répertoire qui est fort apprécié des travailleurs, c'est le catalogue de la bibliothèque de l'abbaye de Saint-Vincent rédigé par dom de Gennes, en 8 volumes in-folio.

MUSÉE D'ARCHÉOLOGIE.

(Placé dans les soubassements de la Salle de Spectacle, sur les Jacobins, et ouvert le dimanche de midi à 4 heures ; pour le visiter en semaine s'adresser au concierge, à la porte à gauche de l'entrée du Musée. Le *Catalogue illustré du Musée*, dressé par le conservateur M. E. Hucher, se vend chez le concierge au prix de 1 fr. 50.)

Dans la première salle en entrant on remarque deux bustes antiques en marbre blanc, dont l'un

de l'impératrice Faustine jeune ; un satyre dansant, statuette grecque, épaves de la collection Campana ; une curieuse série de vases dits samiens, à vernis rouge, ornés de figurines moulées en relief, 183-188 ; un fragment d'aqueduc, des verroteries, des fibules, 123 ; crochets de suspension, styles, 116 ; pince épilatoire, 119 ; jouets d'enfants, coqs, 153 ; une charmante perruque en bronze du temps d'Alexandre Sévère, 109 ; une tête du dieu Risus, en terre blanche, 169 ; des fragments de frises sculptées en appliques, des moulures en marbre blanc, des briques dont l'une porte l'inscription CONDATE, l'autre AT+C, des tuyaux de chaleur, enduits peints, provenant de la villa gallo-romaine d'Allones, près du Mans, dont le plan réduit est figuré en relief dans la salle suivante, 155. La première salle offre encore du côté gauche, de remarquables agrafes mérovingiennes, provenant de Connerré, 235-237 ; une bague en bronze sur laquelle on lit LAVNOBERGA, provenant d'Allones, 271 ; deux anciennes croix processionnelles émaillées, 555 ; une paix représentant sainte Marguerite, émail de Martial Raymond, 558 ; un autre émail, le Christ en croix de Jean Laudin, 559 ; ivoire, la Victoire couronnant un guerrier, 411. En regard d'une série de faïences de Ligron, curieuse pour l'histoire de la céramique dans la Sarthe, on peut admirer de magnifiques faïences de Rouen, de Nevers, un plat hispano-arabe, à reflets métalliques. La seconde stalle renferme de

nombreuses sculptures. On distingue d'abord une série de pierres funéraires sur lesquelles le défunt est sculpté en haut relief de grandeur naturelle. Quatre de ces personnages appartiennent à la famille de Beaumont-le-Vicomte, et étaient placés dans l'église de l'abbaye d'Etival-en-Charnie dont ils furent les bienfaiteurs. La plus ancienne, du XIIe siècle, porte un casque à nasal très accentué, et une grande targe au côté gauche, 272; le nº 273 représente un guerrier très mutilé; le nº 274, une femme de la même maison, le cou et le bas de la figure couverts d'une guimpe; le nº 275, bien conservé, donne l'aspect complet d'un guerrier du temps, portant au bras son écu triangulaire aux armes des Beaumont, *semé de France au lion combattant brochant*. Ces trois statues et la suivante appartiennent au XIIIe siècle. Le nº 277, dont l'écu offre un *emmanché de quatre pièces* avait d'abord été attribué aux Riboul, appartient à un sire de Maule, portant les mêmes armes. Les statues suivantes sont aussi dignes d'intérêt: un saint Pierre assis, du XIIIe siècle; trois grands personnages en bois sculpté, saint Michel, une sainte femme, 370; une autre sainte femme en pierre tenant un vase de parfums, 349; un personnage la tête ceinte d'un turban, terre cuite, 350; un saint Roch en pierre, 347. La même salle contient des moulages du tombeau de Guillaume du Bellay de la cathédrale, et d'une série des remarquables bas reliefs symboliques d'une chapelle de l'église de la Ferté-Bernard.

Nous avons reproduit plusieurs de ces bas-reliefs dans l'*Histoire de la Ferté-Bernard*. Les fenêtres de cette salle ont reçu de nombreux vitraux civils, émaux et grisailles, parmi lesquels nous mentionnerons dans la fenêtre de gauche, un *Ecce Homo*, de style gothique français; les anges et Loth, magistralement traité; un évêque, mîtré, émail du XVII[e] siècle, d'une facture très soignée; dans la fenêtre à droite, on voit une Adoration des Mages vigoureusement enlevée, émail du XVI[e] siècle, des sujets allégoriques dans le genre flamand. La troisième salle présente à l'entrée le couvercle du tombeau en calcaire de la recluse Ermecia, XI[e] ou XII[e] siècle, puis la belle pierre gravée au trait d'un sire de Thouars, milieu du XVI[e] siècle, un panneau de bois de chêne décoré d'un Arbre de Jessé, des carreaux émaillés etc. Le défaut d'espace ne permet pas d'exposer une belle série de médailles consulaires et impériales, des monnaies gauloises. Enfin le Musée possède les calques originaux exécutés aux frais de l'Etat par M. Leveau d'abord, par M. Léopold Charles ensuite, d'après les vitraux si intéressants de la cathédrale du Mans, depuis le XII[e] siècle. Ce sont ces originaux, reproduits en grandeur naturelle ou en réduction, qui ont permis à M. Hucher de publier son bel ouvrage des *Calques des vitraux de la cathédrale du Mans*.

HOTEL DE VILLE

ANCIEN PALAIS DES COMTES DU MAINE.

Le comte Hugues Ier établit son palais à l'appui de la muraille gallo-romaine, au Sud-Est de la ville. Continué et agrandi par ses successeurs, il en existe encore des restes importants du XIe siècle, faciles à reconnaître au petit appareil en pierres cubiques. Lorsque la mort de Charles V, dernier comte du Maine, eut saisi le roi Louis XI de cet héritage, celui-ci établit un hôtel de ville pour récompenser les Manceaux de leur fidélité à la Maison de France pendant les guerres Anglaises. Les lettres patentes données à Thouars en février 1481, permettaient aux habitants du Mans, érigé en *commune*, d'élire un maire pour trois ans, dix pairs et six conseillers à vie. L'hôtel de ville installé dans l'ancien château des comtes fut rebâti en grande partie vers 1755, et est affecté aujourd'hui aux divers services de la mairie.

LYCÉE.

Le Lycée n'a été érigé qu'en 1851. Il occupe l'emplacement et les bâtiments de l'ancien collège du Mans fondé en 1559 par l'évêque Claude d'Angennes de Rambouillet. Ce collège fut doté, du consentement du pape Clément VIII, des biens de la cure de Saint-Ouen qui fut supprimée. Pendant vingt-cinq ans l'administration en fut

confiée à des prêtres séculiers; en 1624, les Oratoriens en prirent la direction, et donnèrent une vigoureuse impulsion à l'enseignement. Parmi les professeurs, on cite les noms les plus distingués : Jules Mascaron, le célèbre prédicateur, les frères Eustache et Jean-Baptiste Gault, successivement évêques de Marseille; Honoré-François de Grimaldi, archevêque de Besançon; de Vermanthon, évêque de Conserans, etc. Avec de tels maîtres, le collège ne devait pas tarder à devenir florissant; il ne comptait pas moins de 900 élèves en 1668, appartenant à toutes les classes de la société et y terminant leurs études. Les Oratoriens s'acquittèrent avec le même zèle de leurs fonctions jusqu'à la Révolution. Les bâtiments ont été construits aux XVIIe et XVIIIe siècles. En 1683, Mgr de Tressan consacrait la chapelle. Une aile a été ajoutée en 1851. Antérieurement à ce collège du Mans, l'instruction était donnée par les écoles de Saint-Pierre-de-la-Cour et de la cathédrale. Claude Picard du Vau, capitoul de Toulouse, né dans le Maine, numismate, mort en 1757, fonda par son testament une école gratuite de dessin.

PALAIS DE JUSTICE.

Le Palais de Justice, proche de la chapelle de la Visitation sur la place des Halles, s'est installé dans les bâtiments de cette communauté, qui ont été l'objet de travaux particuliers de distribution

intérieure. La gendarmerie et les prisons y sont aussi établies. La construction de la maison commença vers 1632.

THÉATRE.

Le premier théâtre a été inauguré au Mans en 1776. La salle, d'environ 600 places, sert aujourd'hui aux concerts de la Société Philharmonique. En regard de ce théâtre, et sur la place des Jacobins, M. Delarue, reçut en 1839 la mission de construire sur de plus vastes proportions un autre édifice qui fut inauguré trois ans après. Les façades de ce nouveau théâtre sont décorées de divers ordres d'architecture classique, et le foyer a reçu ses décors du peintre Ciceri.

JARDIN D'HORTICULTURE.

De la promenade des Jacobins, en suivant la rue Prémartine, on se rend au Jardin d'Acclimatation fondé par une société d'horticulture qui acheta en 1856 de vastes terrains à l'Est de la ville. Ce jardin, fort bien entretenu, est planté d'arbres exotiques, orné de bosquets, de grottes artificielles, coupé de ruisseaux. On y élève des oiseaux et des espèces rares. Le jardin est public.

L'HOPITAL GÉNÉRAL.

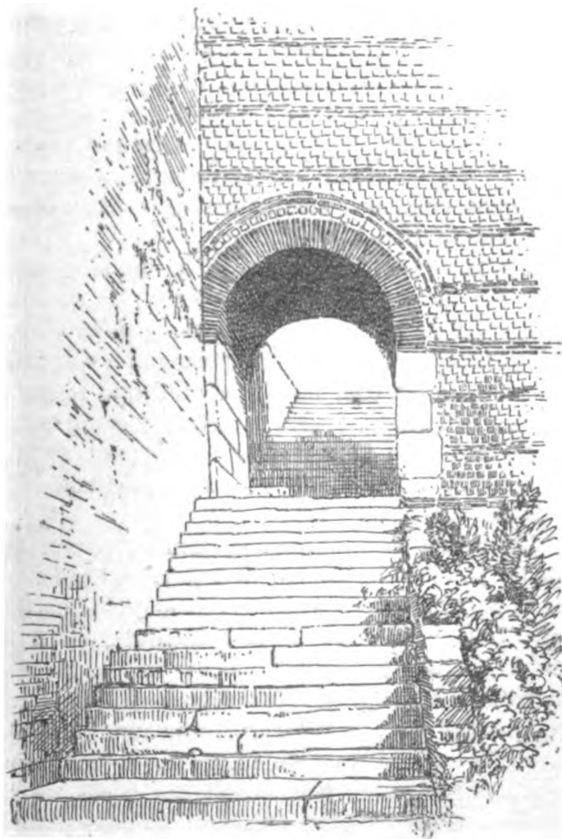
Les bâtiments en furent commencés en 1652, sur le bord de la Sarthe, dans l'emplacement

actuel. La chapelle n'a pas de caractère. Les premiers évêques du Mans s'étaient préoccupés du soulagement des malades et des pauvres, bien avant l'autorité séculière, et dès le VI[e] siècle saint Innocent touché des privations auxquelles étaient exposés les pèlerins et les voyageurs avait fondé la maison du Sépulcre, auprès du tombeau de saint Julien. Saint Domnole, saint Bertrand formèrent des établissements semblables. Deux autres placés rue de l'*Hôpitau* étaient dûs à la charité de saint Aldric 832-857. Vers 1180, Henri II, roi d'Angleterre, comte d'Anjou et du Maine, fonda l'hôpital de Coëffort; ce prince bâtit pour recevoir les malades et les pauvres une vaste salle divisée en trois nefs par une double rangée de colonnes et dota l'établissement. L'administration en fut confiée à des frères ou gardiens dont le chef avait le titre de *maître* et était choisi par l'évêque. Les frères, laïcs d'abord, se firent prêtres dans la suite, afin d'administrer les malades et d'acquitter les fondations. Des abus se glissèrent peu à peu dans la maison et une réforme devint nécessaire (voir page 56).

A la suite d'une épidémie, ces diverses maisons furent réunies, et des lettres patentes du 7 septembre 1658 érigèrent l'hôpital général actuel. Il se divise en *Grand Hôpital* consacré aux vieillards et aux enfants assistés, et en Hôtel-Dieu, affecté aux malades civils et militaires, atteints de maladies temporaires.

ENCEINTE GALLO-ROMAINE.

La cité gallo-romaine du Mans a été entourée de remparts, du III[e] au IV[e] siècle.



La Grande Poterne.

Il en reste encore de beaux fragments, malgré d'incessantes mutilations. L'enceinte offrait la forme d'un parallélogramme percé de portes ou poternes, et flanqué de tours circulaires, élevées à l'appui du mur. Le rempart, de 3 à 4 mètres d'épaisseur, est construit en blocage; l'extérieur est revêtu d'un parement en petit appareil, alterné de chaînes de briques. On distingue encore en quelques endroits des essais de mosaïques, losanges blancs sur fond noir, formés de pierres de diverses couleurs, notamment sur la tour de l'entrée du tunnel.

Les tours sont bâties d'après le même système que les murs ; la base est pleine ; le premier étage est percé de trois fenêtres à plein cintre, et l'étage supérieur d'ouvertures très-étroites. Le côté méridional de l'enceinte, qui longe la rue de la Tannerie, vers la rivière, est le mieux conservé. C'est là surtout où l'on peut étudier ces curieux débris, en pénétrant jusqu'au pied des murailles.

L'enceinte s'accrut successivement en suivant peu à peu le développement de la ville. Guillaume le Conquérant, roi d'Angleterre, ajouta le quartier du *Château* au nord de la cathédrale, où il fit élever la *Tour Orbrindelle*, pour tenir en respect la ville du Mans, hostile à son pouvoir. Plus tard, le quartier de Saint-Benoit forma une redoute avancée sous le nom de l'Eperon, et des murs renforcés de tours défendirent les bords de la rivière. Cette dernière enceinte, baignée par les

eaux de la Sarthe, à demi recouverte de lierres, d'arbustes, produisait un effet des plus pittoresques, lorsque les derniers reflets du soleil couchant venaient empourprer les bastilles ruinées, les toits aigus des vieilles maisons et dorer la masse imposante de l'antique cathédrale de Saint-Julien qui domine toute la cité assise à ses pieds. (A consulter sur l'enceinte du Mans : une étude, accompagnée d'un plan, dans les *Monuments de la Sarthe* par M. E. Hucher, et notre notice sur le même sujet, avec dessins de M. G. Bouet.)

ANCIENNES MAISONS.

Place du Château, nos 1 et 2, en face la porte principale de la cathédrale, à l'angle des escaliers des Pans-de-Gorron, s'élève un vaste hôtel du XVIe siècle, appelé le Grabatoire, parce qu'il était destiné à recevoir les chanoines infirmes de Saint-Julien. Il se compose d'un grand pavillon carré à deux étages donnant sur la rue et auquel se relie un bâtiment allongé ; cette construction, dans le style de la Renaissance, a été dirigée par l'architecte Anselme Taron, sieur de la Croix, neveu d'un archidiacre de Montfort, de la famille des Courthardy. Cet hôtel était commencé depuis quelques années en 1538, car le 1er février les chanoines gourmandaient leur architecte qui n'activait pas assez les travaux ; il ne fut achevé qu'en 1542.

Le rez de chaussée de ce bel édifice est occupé

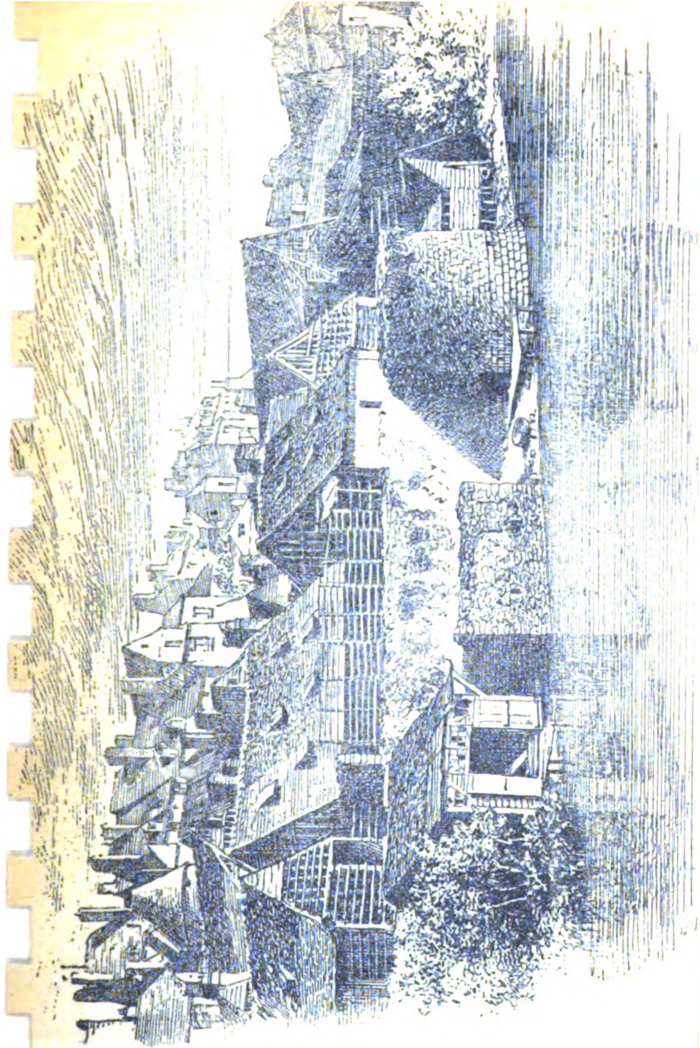
aujourd'hui par la Société historique et archéologique du Maine, fondée en 1875.

A côté du Grabatoire et séparé seulement par



Maison des Morets.

l'escalier des Pans-de-Gorron, la maison dite des Morets (nº 1 de la rue des Chanoines) compense



largement l'exiguité de ses proportions par le goût exquis de son ornementation. La Renaissance y a prodigué ses arabesques, ses entrelacs les plus délicats sur les chambranles des portes et des fenêtres, et sur une délicieuse tourelle qui se détache en encorbellement à l'un des angles de la maison. Cet hôtel, antérieur de quelques années au Grabatoire, a été construit vers 1520 environ, pour Jacques de Courthardy.

Dans la même rue, le n° 11 offre les restes d'une construction romane du XIIe siècle. On distingue encore deux arcades à plein cintre, sous lesquelles s'ouvrent deux baies géminées dont l'archivolte est orné de chevrons.

La *Grande-Rue*, parallèle à la rue des Chanoines, a conservé, malgré des mutilations incessantes et la percée ouverte pour le Tunnel, plusieurs édifices fort intéressants. On y trouve encore dans toute sa longueur des détails de sculpture qui mériteraient être reproduits, des encorbellements, des armoiries, des enseignes parlantes sculptées dans la pierre ou le bois des poteaux corniers.

Le n° 12 porte le nom de Maison de la reine Bérengère ou Hôtel de la Poôté (Prévôté). Le rez de chaussée, construit en pierre, présente un semé de croix de Jérusalem et de bars; il soutient trois étages en bois qui reposent, en encorbellement, sur des marmousets sculptés en plein bois. Les poteaux corniers, les montants en bois de cette devanture offrent des moulures prismatiques

de la fin du XVe siècle d'une rare perfection. Des niches abritaient jadis de charmantes petites figurines que le propriétaire, peu soucieux de l'art, a fait scier brutalement. Une porte surmontée d'un arc en accolade s'ouvre sur le couloir voûté d'une cour intérieure, dans laquelle une tourelle en pierre à plusieurs pans donne accès aux divers étages. Les appartements contenaient deux remarquables cheminées du XIVe siècle, dont la partie supérieure était occupée par de petits personnages, comme à l'hôtel de Jacques Cœur, à Bourges. Ces cheminées ont été acquises par le musée de Cluny.

La maison voisine no 11 a aussi au premier étage des montants en bois, décorés de motifs de la Renaissance.

Une maison en pierre à moulures toriques se voit au no 45.

Plus loin, le no 69, construction également en pierre, se fait remarquer par l'élégance de ses arabesques, des sculptures et des bas-reliefs qui ornent les deux étages. Elle a été bâtie de 1520 à 1525 pour Jean de Lépine, docteur en médecine, dans le meilleur style de la Renaissance à son début. La grande arcade du rez de chaussée devait servir à une boutique, et une porte classique donnait accès à la cour intérieure. Au-dessus de cette porte le bas-relief d'Adam, élevant sur un bâton la pomme que lui présente sa compagne, entouré de feuillages, de fruits, de symboles astronomiques, était l'enseigne de la

demeure, qui a conservé du reste le nom de maison d'Adam et d'Ève. Les deux étages sont décorés de pilastres aux arabesques les plus variées, encadrant des baies longues et étroites; au-dessus des pilastres court une frise qui enserre de charmants bas-reliefs, une femme enlevée par un centaure, des enfants jouant de divers instruments de musique, etc.

Après avoir vu ces délicieuses sculptures, les autres constructions paraissent bien froides; quelques-unes méritent cependant au moins une mention. Nous citerons au nº 105 un beau portail à bossages dans le goût italien; le nº 108 la *Cour d'Assé*, grande maison en pierre à deux étages, du milieu du XVIe siècle; le nº 114, dont les ouvertures présentent des clefs fort bien traitées de style Louis XV; dans les rues adjacentes, de la Pierre de Tucé, nº 4, maison à deux étages, en pierre; de la rue de Vaux, les nºs 12 et 14, grand hôtel de ce nom, qui appartient comme les précédents au XVIe siècle. L'ancien hôtel de Fondville, nº 17 de la rue Dorée, se compose d'un pavillon coupé par une tourelle d'escalier au milieu; ses hautes lucarnes, ses archivoltes, sont couverts de sculptures; mais on sent déjà l'influence de la décadence dans l'art de bâtir qui se manifeste dans la seconde moitié du XVIe siècle. Un bas-relief, d'une exécution un peu lâchée, représente Samson terrassant un lion; nous sommes loin déjà des sculptures si fermes, si précises, de la maison d'Adam et d'Ève.

Dans la rue de la Tannerie se voient quelques maisons en bois, qui datent du XVIe siècle; ce sont les n°s 77, 90, 99.

ENVIRONS DU MANS.

L'Épau. — La reine Bérengère fonda en 1229 le monastère de l'Épau, situé sur la rive gauche de l'Huisne, dans une charmante position, entre Yvré-l'Évêque et le Mans.

Des moines de l'ordre de Citeaux vinrent l'habiter.

L'église fut consacrée en l'honneur de la Vierge et de saint Jean-Baptiste par Geoffroy de Loudun (1231-1234). En 1371, les Français brûlèrent le monastère, pour empêcher les Anglais de s'y fortifier. L'église offre en plan la forme d'une croix grecque, c'est-à-dire que toutes les branches de la croix sont d'égale longueur. Elle n'a qu'un seul bas côté au sud, et les transepts sont terminés par une série de chapelles, dispositions fréquemment usitées dans l'ordre de Citeaux. Le chœur se termine par un chevet droit, dans lequel s'ouvre une vaste fenêtre ornée d'une belle rosace. Toute l'église est voûtée en pierre; l'inter-transept présente une voûte dòmicale, qui a remplacé une charpente en bois encore visible dans les combles. La majeure partie de ces constructions paraît dater du XIVe siècle, sauf quelques reprises postérieures. La reine Bérengère fut ensevelie dans

Église abbatiale de l'Epau, p. 84

cette église ; son tombeau a été transféré dans la cathédrale en 1821 (voir page 40).

La salle capitulaire, voisine de l'église, date du XIIIe siècle ; on y voit de belles voûtes et des restes d'anciennes fresques qui apparaissent çà et là sur les murs.

SAINT-PAVIN-DES-CHAMPS. — Cette petite église, située au-delà de la Sarthe, présente tous les caractères d'une très haute antiquité. L'abside a été remaniée, mais les murs latéraux ont encore conservé leur appareil régulier, et l'on voit du côté de la rue une porte murée dont l'archivolte est composé de briques et de claveaux en calcaire. Nous sommes donc en présence d'un édifice du XIe siècle, s'il n'est pas antérieur. Cette église marque l'emplacement d'un monastère fondé par saint Domnole (560-581), pour recevoir les pélerins et les malades. L'évêque en confia la direction à saint Pavin, un des moines les plus distingués de l'abbaye de Saint-Vincent. Le monastère s'appela d'abord Sainte-Marie-de-Baugé, du nom du tertre près duquel il est bâti ; plus tard, il prit le nom de son premier abbé.

COULAINES. — Cette commune, de 634 habitants, fait suite au tertre Saint-Vincent.

L'église, rebâtie à la fin du XIe siècle par l'évêque Hoël qui la dédia à saint Nicolas, fut en 1300 la proie d'un incendie. Elle se compose d'un vaisseau unique, où se remarquent encore quelques baies primitives en meurtrières; il est terminé par une abside en hémicycle. Le chœur seul a reçu

des voûtes d'arête, supportées par de grossières colonnes couronnées de chapiteaux barbares. Une tour carrée en pierre, que domine un lourd clocher en charpente, a été ajoutée postérieurement au flanc nord de l'édifice. Du même côté, le XVIe siècle a vu élever une chapelle, avec tribune s'ouvrant sur le chœur, dont les traces sont visibles dans la sacristie actuelle. Une restauration générale de l'édifice, dirigée en 1845 par M. l'abbé Tournesac, a fait découvrir un curieux retable en pierre du milieu du XVIe siècle. Il se compose de trois scènes sculptées en bas-relief. Au centre, Nicodème et Joseph d'Arimathie déposent le Christ au tombeau; au fond, saint Jean soutient la Vierge défaillante, accompagnée des saintes femmes. Des deux côtés de la scène, deux bas-reliefs représentent chacun un clerc à genoux en surplis, accompagné d'un évêque, crossé et mitré, abrité sous une arcature classique. Ce sont les patrons des donateurs, dont l'un était chanoine, puisqu'il porte l'aumusse sur son bras droit. Si l'on peut reprocher à ce petit morceau de sculpture courante quelques défauts d'anatomie, il les rachète par l'entrain, l'expression et le mouvement de la composition. Les murs de la nef sont garnis de ces anciennes statues en pierre ou en terre cuite, bien préférables aux modernes pastiches de plâtre dont Paris inonde la province. L'une de ces statues, un saint évêque mitré portant crosse et bénissant, est une œuvre de premier mérite, qu'il faut attri-

buer à l'excellente époque de la fin du XIIIe au XIVe siècle. Elle porte le cachet d'un naturalisme élevé. Notons encore une terre cuite d'un assez bon style, saint Mammès tenant ses entrailles, sujet d'une interprétation délicate dans laquelle l'artiste a su éviter un réalisme grossier. Trois inscriptions en caractères gothiques du XVIe siècle se lisent sur le mur latéral du nord de la nef; l'une, en vieux français rimé, est composée à la louange de Mathurin Tharon, chapelain de Saint-Pierre-de-la-Cour, décédé le 3 mars 1547, et de Julien Launay, vicaire de Coulaines, mort l'année suivante. Cette épitaphe est signée G. B.

ALLONNES. — La commune de 861 habitants est située sur la rive droite de la Sarthe et à 6 kil. du Mans.

Les ruines d'une villa gallo-romaine très importante ont été l'objet de fouilles, faites pendant plusieurs années aux frais du département.

Ces fouilles ont amené la découverte de marbres sculptés de diverses couleurs, de médailles, inscriptions, qui sont conservés dans les musées du Mans, avec un plan en relief de l'édifice. D'après les *Gestes des Évêques*, le gouverneur du Mans mit Allonnes à la disposition de saint Julien; c'était une des plus anciennes possessions du chapitre. L'église dédiée à saint Martin, aurait, d'après Pesche, l'arc en plein cintre de la porte d'entrée formée de briques à la manière des édifices gallo-romains; l'enduit qui le recouvre rend difficile la constatation de ce fait. Une

inscription en lettres gothiques, incrustée dans le mur et entourée d'une bordure de feuilles de chêne, fait connaître une fondation pieuse d'un curé d'Allonnes, Me Jean Payen ; elle date de 1482.

Les taillis, qui couronnent la colline, cachent les ruines de la *Tour aux Fées*, débris d'un ancien château féodal.

LIGNE DE PARIS.

ROUTE 1, DU MANS A LA FERTÉ-BERNARD.

Distance, 41 kil.

En quittant la gare du Mans, la voie ferrée laisse à gauche Coëffort dont la haute façade domine les maisons voisines, et passe au milieu du faubourg de Pontlieue. Il y a quelques années, Pontlieue était une commune de trois mille habitants environ, qui depuis a été annexée à la ville. Les restes du vieux pont sur l'Huisne rappellent une des nombreuses aventures de Scarron. Le poète burlesque, revêtu d'un déguisement, se réfugia un jour de carnaval sous une de ses arches, pour échapper aux poursuites des enfants, et gagna dans l'eau glacée le germe de ses difformités. Le chemin de fer longe la route nationale de Paris, et la vallée de l'Huisne qu'il suit jusqu'à Nogent-le-Rotrou. A droite, on aperçoit quelques instants au milieu de grands arbres, l'abbaye de l'Epau, délicieusement assise sur les bords de la rivière, puis le château des Arches. La voie franchit

l'Huisne, passe devant le bourg d'Yvré et s'arrête à 1500 mètres environ de l'église.

8 kil. YVRÉ-L'ÉVÊQUE, 2334 hab. Ce bourg doit son surnom au château que les évêques du Mans y possédaient à une époque fort ancienne; le château restauré par Hildebert, Guillaume de Passavant, et en dernier lieu par le cardinal de Luxembourg, a disparu depuis la Révolution. Les murs du parc, qui s'étagent à mi-côte de la colline en marquent seuls l'emplacement. La nef de l'église est en partie romane du côté méridional, avec de petites baies en meurtrières; le chœur terminé par un mur droit éclairé, de fenêtres en lancette, et voûté dans le style Plantagenet, date de la fin du XIIe au commencement du XIIIe siècle. Dans le cimetière, on remarque une belle croix en pierre en style de la Renaissance.

Le château d'*Auvours* est moderne. Il est dominé par le plateau du même nom, illustré par l'un de ces rares faits d'armes que l'on puisse citer avec honneur dans la dernière campagne 1870-1871. Pendant la bataille du Mans, les Allemands s'étaient emparé par surprise du tertre d'Auvours qui pouvait leur permettre de menacer sérieusement la retraite de l'armée de Chanzy. Il fut repris à l'arme blanche par 600 volontaires de l'ouest (zouaves pontificaux) et chasseurs, et l'armée fut sauvée, 11 janvier 1871. En souvenir de ce combat, un monument en forme de pyramide, couronne le tertre d'Auvours; il s'aperçoit longtemps du chemin de fer, qui passe auprès de

CHAMPAGNÉ (871 hab.) L'église, dont Charlemagne assura la possession au chapitre du Mans (802), reconstruite en partie au XVIe siècle, possède des fragments de vitraux fort intéressants, des fonts baptismaux à double cuve en pierre de cette dernière époque. Une ancienne mesure en pierre tient lieu de bénitier. La chapelle du cimetière renferme la tombe de Jean Crépon, prêtre natif de Champagné, mort en 1530. Le défunt est représenté revêtu de ses habits sacerdotaux, sur une dalle de pierre gravée au trait. C'était l'usage avant la Révolution de tirer la lance à Champagné, le dimanche des Rameaux. On voit encore dans la même commune un vieux pont sur l'Huisne, du XVIe siècle attribué au cardinal de Luxembourg; quelques arches furent rompues pendant la fronde.

13 kil. SAINT-MARS-LA-BRUYÈRE, 1620 hab. L'église, sans intérêt, en partie du XVIe siècle etait celle d'un ancien prieuré de la Couture. Gaultier Gernon et Gaultier le Clerc, son parent, en furent les principaux bienfaiteurs (1081-1090).

Le château de Saint-Mars, près du bourg, flanqué de deux tourelles, mais modernisé, a appartenu à des familles puissantes. En 1406, Huet de Chahannay, rendait hommage au seigneur de Montfort-le-Rotrou, pour le château et la *motte* de Saint-Mars, avec ses fossés. Il appartint ensuite au XVIe siècle à la maison de Laval-Bois-Dauphin, à noble René Roussel en 1636, puis à celle de Renaulme. M. le marquis de Vannoise en est le propriétaire actuel.

Le sol de Saint-Mars, formé de sable et de terre légère présente. une culture variée, au milieu de nombreux bouquets de pins.

17 kil. PONT-DE-GENNES, com. de 864 hab. La gare qui dessert également Montfort et Pont-de-Gennes est éloignée d'environ 2 kil. ; on peut visiter l'un ou l'autre, et revenir ensuite directement à la gare. Pont-de-Gennes, bourg public à l'époque mérovingienne, tire son nom de son *pont sur l'Huisne* (Pons Yogenæ), formé d'une succession d'arches à plein cintre et renforcé de piles massives. L'église, assise au bord de l'eau, présente cette disposition fort rare d'une nef unique du XIe siècle terminée par trois absidioles en hémicycle. Elle était affectée au service d'un prieuré de femmes, fondé par Agnès, épouse de Hugues de Gennes, seigneur du *château* en Pont-de-Gennes et confirmé par Rotrou le jeune de Montfort, en 1092. Il dépendait de l'abbaye de Saint-Avit au Perche. Pont-de-Gennes possédait aussi une maladrerie, réunie depuis à l'hopital, que la munificence de M. le marquis de Nicolaï vient de faire reconstruire sur de vastes proportions à l'entrée du bourg, sur les plans de M. Vérité, architecte au Mans. Près de l'église on voit encore une petite chapelle abandonnée qui date du XVIe siècle.

MONTFORT, 900 hab. Pont-de-Gennes ne semble qu'un modeste faubourg de Montfort, et cependant il lui a donné naissance. Lucie fille de Hugues, seigneur de Gennes et d'Agnès s'alliant

à Rotrou Ier (1090-1092), lui transmit la terre de Montfort qui ne tarda pas à prendre le nom de ses puissants maitres. Après avoir possédé Montfort pendant près de deux siècles, les Rotrou se fondent dans la famille de Parthenay-l'Archevêque (1275), qui fait place elle-même aux comtes de Harcourt (1378); la seigneurie passe ensuite au mains des de Ferrières (1401); de Paul de Chabot, 1537; François de Daillon, 1560; Charles du Plessis-Liancourt; François de la Rochefoucault. Vendu, en 1662, au chevalier Louis-Anne de Bresseau, il est venu par voie d'héritage en 1842 aux mains de M. le marquis Christian de Nicolaï.

L'ancien château en briques, flanqué de tours rondes, démoli en 1820, a fait place à une construction moderne dans le genre italien. Adossé à la colline dans un site magnifique, entouré de grands arbres, le château domine la vallée de l'Huisne; à ses pieds s'étend un parc orné de cascades artificielles, de rochers; la route de Montfort à Pont-de-Gennes se déroule en un long ruban; le vieux pont, l'antique église se dessinent au second plan, au milieu de l'eau et dans la verdure; puis la vue se repose sur les collines boisées qui fuient à l'horizon. L'église de la Sainte-Croix, très renommée par ses peintures, a été rebâtie, aux frais de M. de Nicolaï, dans le style gothique du XIIIe siècle, par M. Tessier. Elle forme trois nefs et possède une tour surmontée d'une flèche en pierre sur la façade. A l'extérieur,

elle est décorée de vitraux exécutés à Tours par la maison Lobin. Le chœur et les chapelles ont reçu une décoration polychrôme due au pinceau d'un artiste de talent, M. Renouard du Mans, qui a reproduit tout autour du sanctuaire des scènes bibliques d'un grand effet. De la voie ferrée, on jouit d'une vue charmante sur Montfort et Pont-de-Gennes, puis la ligne traverse l'Huisne, dont elle s'éloigne et se rapproche successivement.

24 kil. CONNERRÉ, com. de 2352 hab., hôtel de la Gare tenu par Marcé-Hullin; correspondance pour Mamers et Saint-Calais. La Station est éloignée de la ville de 2 kil. L'église de Saint-Symphorien de Connerré est composée d'une nef à façade romane; elle est accostée d'une chapelle au nord, au sud d'une tour quadrangulaire en pierre, ajoutées au milieu du XVIe siècle, et formant transept. Dans le chœur sur la paroi méridionale on voit gravées au trait l'effigie et l'épitaphe de Me Gervaise Mailloche, curé de Connerré, décédé en 1503. Le défunt est représenté à genoux, mains jointes aux pieds de la Vierge. Le bourg et l'église sont assis sur une immense nécropole qui remonte jusqu'à la période mérovingienne. Des fouilles accidentelles ont mis plusieurs fois au jour de nombreux tombeaux en calcaire coquillier et en grès ferrifère; elles ont fourni au musée du Mans de magnifiques plaques de ceinturon mérovingiennes, ciselées avec soin; (voir notre Notice sur les *Sépultures mérovingiennes et autres Antiquités de Connerré*, 1875, in-8° avec figures).

Le bourg a conservé près de l'église quelques vestige de son ancienne enceinte, flanquée de tourelles rondes, avec meurtrières (XVIe siècle).

De Connerré, ou peut visiter facilement à 500 mètres des dernières maisons, un beau dolmen, formé de cinq dalles de grès, situé sur la route de Thorigné. Un peu plus haut, à mi-côte, au milieu d'une haie, se dresse sur la ferme de *Pierre-Fiche*, un menhir percé d'une ouverture dans laquelle des savants ont cru voir un gnomon.

La voie ferrée passe devant DUNEAU, village de 670 habitants, sur lequel sont situés les monuments celtiques que nous venons de décrire. On l'aperçoit à droite sur le faite de la colline. L'église abrite la pierre funéraire gravée au trait de Catherine d'Illiers, dame de Beauchamp, près La Ferté, épouse de Richard des Hayes, seigneur de Montreuil, décédée en 1416. Son image en pied est entourée d'une arcature gothique, et surmontée de ses armes de.... à six annelets 3, 2 et 1. A ses côtés, est agenouillé son fils, jeune enfant mort presque en même temps que sa mère. (Voir sur cette curieuse tombe la *Notice sur la pierre tombale de Catherine d'Illiers,* par M. S. Menjot d'Elbenne, Le Mans 1874.)

On laisse à droite le château de Couléon (Curia Leonis) dissimulé par des bois d'essences diverses, et par le revers du côteau. L'ancienne habitation féodale a été remplacée au commencement du siècle par une construction moderne propriété de M. le vicomte d'Elbenne. Le chemin de fer laisse ensuite

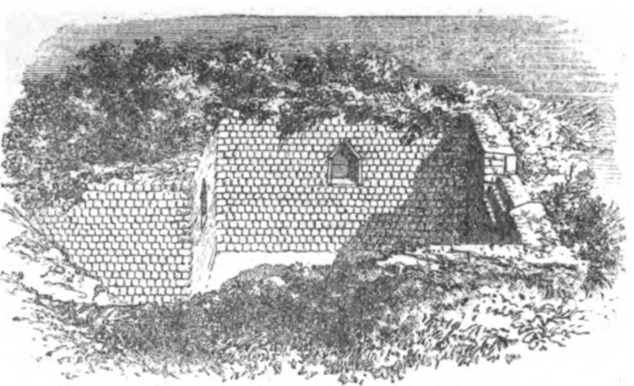
à peine entrevoir le château de Bresteau, demeure de la maison Papillon pendant quatre siècles ; puis le bourg de Beillé, village de 518 habitants. L'église, du XVe au XVIe siècle, renferme des fonts baptismaux de pierre aux armes des de Saint-Mars, et des blasons peints sur verre du même temps. Bientôt apparaît, à droite, l'église de VOUVRAY (commune de 171 hab.), ensuite sur la même colline le château de Roche, entouré de beaux arbres. Il prend son nom d'un dolmen voisin, placé sur les limites des communes de Sceaux et de Vouvray ; il a été possédé par des membres de la maison de Ronsard, au XVIe siècle, puis rebâti au XVIIIe siècle par la famille des Mazis. Au pied même du château, des fouilles ont révélé l'existence d'une villa gallo-romaine, détruite par le feu au IVe siècle de l'ère chrétienne. Tout un mobilier et un trésor de plus de 2,000 pièces de billon de l'époque des trente tyrans se sont rencontrés dans un columbarium établi en contrebas du sol. Dans les murs de cet appartement souterrain, on remarque trois niches. Au milieu de l'aire gisaient pêle-mêle des vases de toute dimension et de toute forme, une série d'instruments aratoires en fer, d'autres en os, comme épingles, aiguilles, piquets de tente en corne, etc. Une hache celtique en pierre polie y fut aussi recueillie. Tous ces objets sont précieusement conservés au château de Roches, et le columbarium lui-même a été protégé d'une toiture préservatrice. On peut consulter sur ces fouilles la notice

publiée dans le *Bulletin monumental*, par M. L. Charles, en 1867.

32 kil. SCEAUX. Commune de 668 habitants, sur la rive gauche de l'Huisne, à 2 kil. de la station. L'église s'élève près d'une source d'eau vive; au milieu du XIe siècle l'édifice qui était construit *en œuvre de bois* fut rétabli en pierre.

Le chevet, la tour, les fonts baptismaux en pierre ont été érigés successivement dans la première moitié du XVIe siècle. A quelques pas de l'église, on voit les pans délabrés de l'ancienne justice seigneuriale désignée sous le nom de *la Vieille-Cour*. Les soubassements de l'édifice actuel reposent sur les murs d'une villa gallo-romaine, détruite au IVe siècle; il fut reconstruit au XVIe et par une singulière coïncidence, il a été incendié et ruiné à nouveau, pendant l'invasion Allemande. Des fouilles que nous avons suivies en 1877, nous ont permis de constater l'existence d'une piscine circulaire d'environ neuf mètres de diamètre, véritable *château d'eau*, qui était alimenté par la source dont nous avons parlé tout à l'heure; tout autour s'étendaient des appartements disposés pour de vastes bains, munis de fourneaux et d'hypocaustes.

Avant d'arriver à la Ferté, on aperçoit toujours sur la même colline, à droite, le clocher de Villaines-la-Gosnais récemment restauré sur le plan de l'ancien; le château du Buron, assis dans la prairie au bord de l'Huisne; à l'arrière plan le



Columbarium de la villa gallo-romaine de Roches à Sceaux, p. 95.

château de Haut-Buisson, bâti par M. le marquis de Jumilhac, en 1848; la vieille tour de Cherré, enfin la ville de La Ferté-Bernard, qui occupe toute la largeur de la vallée.

41 kil. LA FERTÉ-BERNARD. Ce chef-lieu de canton de 2637 hab. est éloigné de 1 kil. 5 h. de la gare. On traverse d'abord le faubourg de Saint-Antoine-de-Rochefort, qui forme une commune séparée, puis par une suite de ponts jetés sur la Même, l'Huisne et leurs affluents, l'on arrive sur la place Saint-Julien, et l'on se trouve en face de l'*Hôtel-de-Ville* installé dans une des portes de l'enceinte.

Historique. Cette ville doit son nom à son château et son origine à Avesgaud, évêque du Mans, de la maison de Bellême, qui, pour se mettre à l'abri des entreprises du comte du Maine, Herbert Eveille-chien, construisit sur les bords de l'Huisne une forteresse (Firmitas) La Ferté, à proximité de ses alliés de Nogent-le-Rotrou et de Bellême (XI[e] siècle). Le château ne tarda pas à passer aux mains de seigneurs laïcs, les Bernard, qui ajoutèrent leur nom à celui de la ville. Cette même famille posséda La Ferté pendant près de trois cents ans, et ses membres prirent part à plusieurs événements considérables du temps. Bernard I[er] assistait à la première croisade (1096-1100), et eut la bonne fortune d'en revenir. Bernard III paraît à l'époque de la rivalité de Louis VII et de Henri II d'Angleterre. Les deux princes eurent une entrevue à la Ferté pour y

traiter de la paix (1168). Seize ans plus tard, Henri II tint une nouvelle conférence à la Ferté avec le jeune Philippe-Auguste, mais sans résultat; on se sépara pour combattre, et bientôt l'armée de Philippe-Auguste emporta La Ferté, Montfort, Bonnétable et le Mans (1189). Après Bernard IV, qui se rendit au siège de Saint-Jean-d'Acre formé par Guy de Lusignan, paraît Hugues, le *Trouvère* (1220), puis Bernard V. Celui-ci accompagna son suzerain, Charles d'Anjou, à la conquête de Naples, sur cette terre d'Italie en tous les temps si fatale aux Français.

Philippe de Valois, comte du Maine, avant d'être roi de France, acheta de Bernard VI la seigneurie de La Ferté et lui donna en échange la petite châtellenie de Louplande (1319), d'où la famille disparut promptement.

La Ferté passa ensuite aux maisons d'Amboise et de Craon. La tentative d'assassinat de Pierre de Craon sur le connétable Olivier de Clisson amena la saisie du château de La Ferté. Le duc d'Orléans jouit de la dépouille de Pierre de Craon pendant quelques années, jusqu'à sa mort (1407), et La Ferté devint alors la propriété de la maison d'Anjou. Après la bataille de Verneuil, en 1424, le comte de Salisbury mit le siège devant le château, commandé par un compagnon d'armes de Du Guesclin, Louis d'Avaugour. La place se défendit pendant quatre mois contre l'artillerie anglaise, et ne se rendit qu'après avoir perdu tout espoir d'être secourue. Les princes de

Lorraine possédèrent la seigneurie pendant tout le XVIe siècle; aussi la ville se fit remarquer par son attachement à la ligue.

Lorsque le prince de Conti se présenta devant ses murs au nom de Henri IV, il trouva les habitants résolus à soutenir l'Union et à tenir pour leur seigneur Charles de Mayenne. Plusieurs assauts furent repoussés, et la place ne capitula que cinq mois après la prise du Mans. Le gouverneur Dagues de Comnène, descendant plus ou moins direct des empereurs d'Orient, n'oublia rien durant le siège de ce « qui était de la pratique et de la ruse de la guerre ». Un jour il déguisa quelques soldats en femmes et les fit sortir secrètement par la poterne du château. Les assiégeants ne manquèrent pas de se porter à leur rencontre sans défiance et sans armes; c'en était fait de tous ces galants, si René de Bouillé, capitaine de cinquante hommes d'armes, n'eût éventé la fraude et n'eût volé à leur secours. La mascarade rentra au château plus vite qu'elle n'était sortie. Cette aventure racontée à Henri IV le mit de belle humeur; et se rappelant de suite l'origine du gouverneur, il s'écria en riant : « Ha, ha, le *Manceau* a donc été aussi fin que le *Grec*; je l'ai toujours connu pour aussi advisé que valeureux. »

La Ferté fut ensuite acquise par le duc de Villars-Brancas et revendue en 1642 au cardinal de Richelieu, dont la famille l'a possédée jusqu'à la Révolution. La Ferté a donné naissance à Robert Garnier, le célèbre tragique, mort en 1590,

à Jean Glapion, archevêque de Tolède, mort en 1522; elle est la patrie de Robert et de Jean Courtois, habiles peintres verriers du XVI[e] siècle.

Église. Après le Mans, il n'est pas de ville dans la Sarthe qui ait conservé plus d'édifices curieux que la petite ville de la Ferté-Bernard. Son église, si digne d'intérêt par ses sculptures, par ses vitraux peints, par son grand air architectural; ses halles, ses vieilles maisons de tous les âges, témoignent de l'ancienne splendeur de la cité. Ces heureux résultats sont dûs au régime de *libertés communales* dont elle a joui de bonne heure, à la sage gestion des fonds publics, et surtout au patriotisme éclairé d'une bourgeoisie intelligente secondée par l'élan populaire.

« Saint-Julien du Mans et Notre-Dame-des-Marais de La Ferté-Bernard, dit M. L. Charles, sont l'histoire vivante et non interrompue de l'art dans notre province, depuis les temps reculés de l'architecture byzantine jusqu'à la Renaissance, car la construction de la seconde commence précisément à l'époque où celle de Saint-Julien finit. Notre-Dame-des-Marais se compose d'une triple nef, d'un transept et d'une tour, bâtis de 1450 à 1500; d'un chœur avec collatéraux et de trois chapelles à l'abside où les gracieuses fantaisies de la Renaissance se marient au gothique de la dernière période. »

La nef, conçue dans le style du XV[e] siècle, est le membre le moins important de l'église. La façade occidentale, si parée, si fleurie dans les cathé-

drales de la même époque, est ici de la plus grande simplicité, circonstance qu'explique sa position désavantageuse dans une ruelle déserte. La tour a été moins sévèrement traitée ; elle se termine, au-dessus d'une légère balustrade en pierre, par quatre pignons aigus, au centre desquels s'élevait une flèche en bois couvert de plomb, de vingt mètres, malheureusement détruite vers 1740. En 1500, on songeait à reconstruire le chœur. On commença par le bas-chœur du nord, près de la tour, et il s'éleva de 1500 à 1520. La Renaissance y fait son apparition sous la forme d'une charmante crédence, dont les colonnes couvertes de lis et d'hermines alternées, annoncent l'époque de Louis XII et d'Anne de Bretagne. Les chapelles absidales, moins les voûtes, datent de 1520 à 1536. Elles furent bénites par Christophe de Chauvigny, évêque de Léon en Bretagne. Le bas-chœur méridional est de 1539 et 1540 ; les voûtes des chapelles sont de 1536 à 1544. « Celles-ci constituent l'élément curieux et original de l'église de La Ferté. Qu'on se figure pour la chapelle du Chevet, l'ossature des voûtes gothiques, l'arc doubleau et les diagonales dégagées de leur remplissage ordinaire, et laissant apercevoir, entre leurs bras croisés, un vrai plafond de pierre qui soutient une forêt de pendentifs suspendus à des caissons : telle est la disposition peu commune adoptée par l'architecte. La chapelle du sud-est présente quatorze bas-reliefs symbolisant les vertus de la Vierge, à

laquelle la chapelle dût être primitivement dédiée, si l'on en juge par ces charmants reliefs et par les nombreuses inscriptions qui couvrent les cadres des caissons de la voûte et serpentent le long des arceaux en célébrant les gloires de Marie. La crédence, de pure Renaissance, mérite aussi une mention spéciale, mais elle encourt justement le reproche d'être trop payenne, et nous lui préférons la crédence de la chapelle du Chevet ou du Rosaire. »

Après l'achèvement des chapelles absidales, on poursuivit la construction du sanctuaire; vers 1549, on était à la hauteur du triforium; en 1561 on termina la galerie extérieure du grand comble. Les voûtes ne furent exécutées qu'en 1596, ainsi que le constate l'inscription suivante placée intérieurement au-dessus de l'arcade qui s'ouvre sur le transept :

CESTE . ŒUVRE . SY DESSUS . A
ESTE FAICTE . ET CONDVITTE
PAR . TROYS . FRERES . ROBERT .
GABRIEL . ET . HIEROSME . LES
VIETZ . MAISTRES . MACONS
1596

L'extérieur du chœur n'est pas moins orné que l'intérieur. C'est surtout la façade méridionale, donnant sur la place de la Fontaine, qui est parée des sculptures les plus délicates et les plus gracieuses. Les meneaux des baies, la surface des murs et des contreforts sont couverts de ciselures,

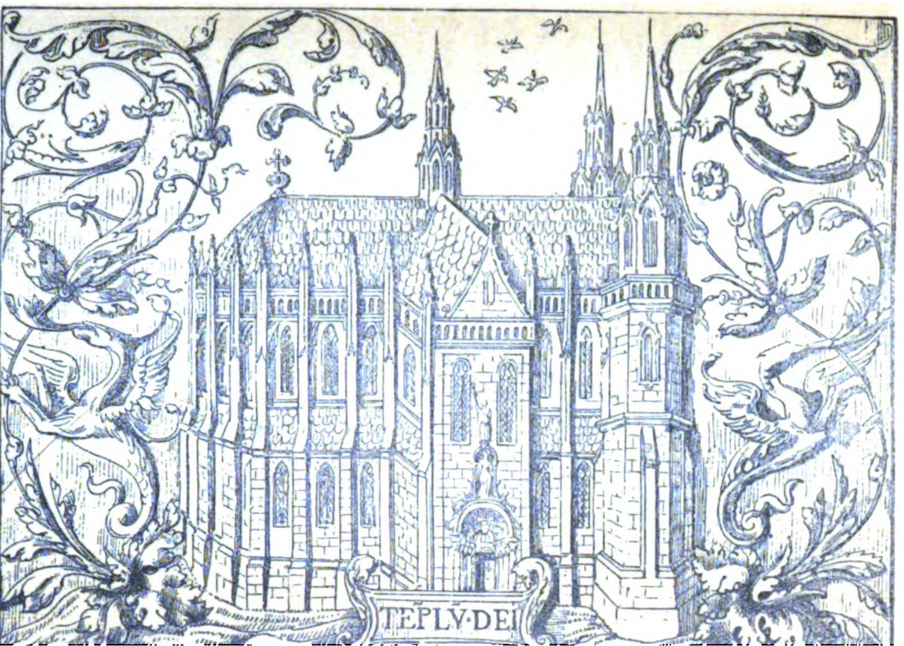
de figurines, d'arabesques, comme on savait les faire au XVIe siècle. Les deux galeries ont été traitées avec le même amour ; elles reproduisent en lettres de pierre ajourée, accompagnées d'anges, d'oiseaux, de feuillages, deux antiennes à la Vierge, le *Regina Cœli* et l'*Ave Regina Cœlorum*. La balustrade inférieure, d'une exécution si suave, si chrétienne, au-dessus des chapelles absidales où elle fait lire le *Regina Cœli*, offre un caractère bien différent, payen et profane, au-dessus du collatéral du sud, en se rapprochant du transept. Là c'est une galerie de petits personnages dont l'artiste a eu la précaution de tracer les noms, de peur qu'on ne les prenne pour des saints. On y rencontre d'abord les sept jours de la semaine, ou les sept planètes, puis les quatre tempéraments admis par l'ancienne médecine; viennent ensuite le roi de France François Ier et ses douze pairs ecclésiastiques et laïcs. La grande chapelle ronde, accolée au flanc sud de la nef dont elle détruit la symétrie, a été ajoutée en 1623; à l'intérieur, on remarque son beau plafond en chêne sculpté.

Nous pouvons citer les noms de plusieurs des habiles architectes qui ont dirigé l'œuvre de Notre-Dame-des-Marais.

Le premier architecte connu au XVIe siècle s'appelle Jérôme Gouin. Il disparait inopinément au 1526 ou 1527, et Jean Texier, cousin de Jean Texier dit de Beauce, le célèbre maître maçon du clocher neuf de Chartres le remplace. Après lui

vient Mathurin Grignon, en 1530, et en 1535 Mathurin Delaborde. C'est à ce dernier que l'on doit le bas chœur méridional et les voûtes des chapelles absidales. En 1542 Delaborde dirigeait encore un atelier de neuf tailleurs de pierre. Un des ouvriers de ce maître, Jean Marcadé, s'associa Regnault Menard, du pays de Beauce, et termina avec lui les arcs-boutants des grands contreforts du chœur, au nord. Nous avons dit que les voûtes du chœur sont dues aux trois frères Viet, originaires de la ville où ils firent école.

Vitraux. — L'église de la Ferté possède encore un ensemble important de vitraux, malgré de nombreuses mutilations. Les vitraux des nefs dataient en partie du XVe siècle ; plusieurs étaient l'œuvre de Robert Courtois, le plus ancien membre connu d'une célèbre famille d'émailleurs. En 1498, Robert Courtois, domicilié à la Ferté, s'engageait à peindre pour cent livres un *Arbre de Jessé* pour la grande façade occidentale de la nef. Cette belle page d'une facture magistrale, et dont nous avons vu des fragments, est malheureusement détruite. Robert a peint encore vers la même époque une *Résurrection de Lazare* et un *Trépassement de la Vierge*, placés dans le bas côté du nord, près des fonts baptismaux. La fenêtre du *Trépassement de la Vierge*, conservée dans toute sa partie supérieure, accuse de la part de ce vieux maître une exécution fine et soignée. En remontant la basse nef, on voit successivement près de la tour une verrière à per-


TĒPLV̄·DEI

sonnages isolés, le Christ au centre, entouré de saint Laurent et de saint *Dominique*...? d'une belle facture encore gothique; puis un vitrail aux armes de France et de Dauphiné représentant, au milieu, la Vierge mère; enfin une suite de sujets de la Passion de N.-S., près de l'autel de ce nom. Les trois verrières de la chapelle suivante sortent du Carmel; dans la chapelle du Chevet, nous retrouvons d'anciens vitraux dûs à des ateliers divers. Jean Courtois, fils de Robert, venait en 1534, poser trois verrières; *l'Annonciation, l'Adoration des Bergers et le Repas de Jésus à Bethanie*. Si les deux premiers sujets ont à peu près complétement disparu, il n'en est pas de même du dernier dont les parties essentielles sont intactes. L'œuvre de Jean Courtois dénote un peintre habile, qui déjà avait étudié Raphaël dont il a reproduit quelques types. En regard du Repas de Jésus à Béthanie, Nicolas Quélain, président du Parlement à Paris, né à La Ferté, fit peindre par un verrier étranger la Vie de saint Jean-Baptiste. Ce grand et beau vitrail a été restauré en 1858, ainsi que le précédent, par M. Chatel.

La chapelle de Saint-Joseph qui vient ensuite, offre l'*Incrédulité de saint Thomas*, et en face une série de petits sujets relatifs à la vie de saint Julien et de saint Nicolas, peinte de 1534 à 1540, par François De Lalande, autre verrier de La Ferté. Deux fenêtres du pourtour du chœur, au sud, appartiennent encore au même artiste; ce sont l'*Ecce Homo* et le *Baiser de Judas*. Les trois

grandes compositions de François De Lalande ont un cachet français et indigène curieux à étudier. Les donateurs bourgeois et clercs, placés au bas de la scène, à genoux et les mains jointes, sont traités pour les têtes à la manière d'Holbein, c'est-à-dire finement et avec peu de travail. Un intervalle de soixante années environ sépare la vitrerie du chœur de celle des baies inférieures; elles représentent au-dessus du grand autel, *Jésus crucifié*, et à gauche, du côté du Nord, *saint Georges terrassant le dragon*, la *Pentecôte ; Job insulté par ses proches ; Jésus au Jardin des Oliviers*. Un duc et une duchesse de la famille de Lorraine, peut-être le chef de la Ligue figurent comme donateurs, avec leurs armoiries dans la vitre centrale. La *Pentecôte*, grande scène dans le goût flamand date de 1606. Le sujet de Job a été peint en 1599.

Mobilier. — L'orgue en bois de chêne, qu'il ne serait pas permis d'oublier dans une description du monument, se compose de deux parties bien distinctes de style et d'époque. Le cul-de-lampe gothique est l'œuvre de Evrard Baudot, qui l'exécuta en 1501 ; la partie instrumentale date de 1536 et a été fournie par Pierre Bert, facteur du Mans; la forme extérieure du buffet a été conçue par Sainctot Chemin, sculpteur fertois, auteur du calvaire de Souvigné-sur-Même.

L'autel moderne de la chapelle de la Vierge au fond de l'église abrite de précieux bas-reliefs en albâtre peint et doré, du XVe siècle. Il y en a

cinq d'un caractère fort archaïque : l'Annonciation, la Nativité, la Résurrection, le Couronnement de la Vierge et l'Assomption ; accompagnés à droite et à gauche des gracieuses statuettes de sainte Catherine et de sainte Marguerite. Trois autres petits bas-reliefs en marbre, plus récents de date, garnissent le tombeau de l'autel. Près de la sacristie, un pilier abrite une statue ancienne de la Vierge en grande vénération dans la contrée, sous le nom de Notre-Dame-de-Bon-Secours. Elle tient en main les clefs de la cité, en mémoire de la délivrance de la ville et de la protection dont elle n'a jamais cessé de la couvrir.

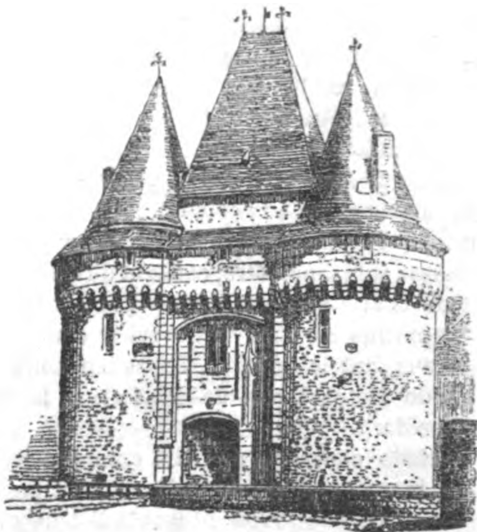
Un retable de pierre d'une haute valeur architecturale ornait le sanctuaire, et datait du commencement du XVIIe siècle. Diverses parties de ce retable supprimé en 1862 ont servi à composer les nouveaux autels de saint Sébastien sous la tour, et de Notre-Dame-de-Pitié dans la nef septentrionale.

La sacristie conserve un dais composé avec d'anciens morceaux de tapisserie au petit point, avec scènes à personnages et une hallebarde du XVIIe siècle en fer damasquiné.

MONUMENTS CIVILS.

L'Hôtel-de-Ville est installé dans une ancienne porte de l'enceinte dite porte de Saint-Julien, de la seconde moitié du XVe siècle. Elle est formée d'un pavillon carré, flanqué de deux grosses tours circulaires, qui n'ont pas moins de trois mètres

à la base. Les deux tours présentent au rez-de-chaussée chacune une batterie percée de deux embrasures. A l'arrivée de la gare, lorsque le voyageur débouche sur la place Saint-Julien il



Porte de Saint-Julien, XV[e] siècle.

aperçoit cette porte d'un aspect vraiment monumental, et examine curieusement ce spécimen de notre vieille architecture militaire, les coulisses des ponts-levis, les machicoulis ornés d'arcatures trilobées, leurs meurtrières et le chemin de ronde,

autour desquels la mitraille a plus d'une fois creusé de profondes cicatrices.

L'Hôtel-Dieu, assis au bord de l'Huisne, est situé sur la même place que l'Hôtel-de-Ville. La



Maison en bois, du XVe siècle.

maison, brulée pendant le siège de 1590 moins la chapelle, ne fut rétablie qu'en 1602. Les bâtiments actuels ne datent que de 1707.

Placées au centre de la ville, les Halles sont dues à Claude de Lorraine et Antoinette de Bourbon, seigneurs de la Ferté en 1536. Ce que les halles offrent de plus remarquable, c'est leur belle charpente qui porte sur quatorze piliers de fond, formant huit travées et trois nefs. Près des Halles, on remarque un fort intéressante maison en bois du XVe siècle. Sur les poteaux sont sculptés divers personnages; au premier étage on distingue une sirène, un pélerin de Saint-Jacques avec deux fous aux angles, et le martyre de saint Etienne à l'étage supérieur.

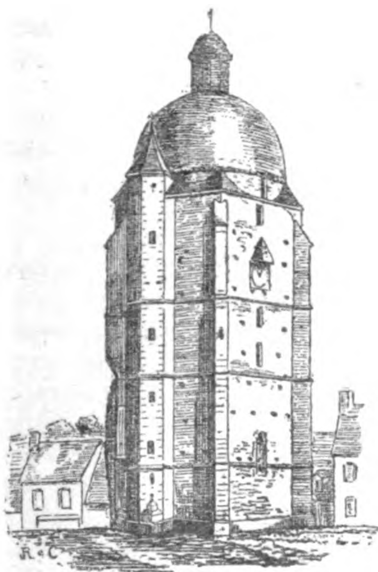
En face de l'église, un obélisque en granit surmonte une fontaine jetant l'eau dans un bassin octogone, par quatre gueules de lion en bronze délicatement ciselé. Elle date du XVIIe siècle.

De l'ancien château féodal, situé au delà de la place de la Lice, il ne reste plus qu'un corps de bâtiment sans caractère et une chapelle transformée en écurie.

La place Saint-Barthélemy sur laquelle s'élevait la chapelle primitive de la Ferté relie la ville à la commune de Cherré.

Cherré, com. de 1625 hab., n'est plus qu'un modeste faubourg de la ville de la Ferté qui, démembrée de son territoire n'a été érigée en paroisse qu'en 1367. Saint Bertrand donna par son testament la villa de Cherré à l'abbaye de la Couture. L'église devint bientôt un lieu de pélerinage fréquenté, sous l'invocation de saint Germain d'Auxerre; voici au reste les propres

paroles du moine Héric, historien de l'évêque saint Aldric : « Dans le pays Cénoman, dit-il, se trouve le domaine de Cherré, sur lequel est une église célèbre par les miracles qui y sont opérés par



Tour de l'église de Cherré, XVIe siècle.

saint Germain ; aussi on y aperçoit une grande affluence de pélerins accourus de loin, avec une dévotion singulière, vers ce sanctuaire privilégié. Des témoins oculaires racontent qu'ils ont vu bien souvent tous les murs de la basilique, à l'in-

térieur et à l'extérieur, couverts de tentures que la piété des fidèles suspendait en mémoire des guérisons obtenues. Ils disent aussi que, le lieu étant trop petit pour offrir un logement suffisant à l'affluence des pélerins, les habitants ont construit aux côtés de la basilique des portiques en bois où se réfugient les étrangers. » Telle est l'origine de Cherré dont l'humble bourg est situé à 1 kilomètre de la Ferté, un peu à gauche de la route du Mans. On y arrive en traversant le faubourg des Guillotières qui contient l'église actuelle, installée dans la chapelle d'un monastère de Filles de Notre-Dame, érigé à la fin du XVIIe siècle. La route passe au pied d'une colline, surmontée des restes d'un ancien couvent de Récollets, fondé en 1608 par Charles de Lorraine, seigneur de la Ferté. Le bourg de Cherré ne conserve plus de son antique église qu'une tour massive, du milieu du XVIe siècle, dont la double coupole domine les campagnes environnantes et s'aperçoit au loin.

SAINT-ANTOINE-DE-ROCHEFORT tire son surnom de la colline au pied de laquelle s'étendent la gare et la ville de la Ferté. Cette commune, de 1472 hab., est d'origine assez récente. L'église, pendant longtemps simple chapelle vicariale dépendant de Cherré, n'a été érigée en paroisse qu'au commencement du XVIe siècle. Quoi qu'en puisse prétendre une longue inscription moderne, l'église appartient dans ses parties les plus anciennes au XIVe siècle, comme l'indiquent les moulures toriques de plusieurs baies. Elle

fut agrandie au moment de l'érection de la paroisse, dans le style gothique du XVIe siècle qui domine dans l'église. On remarque une curieuse scène de l'incrédulité de saint Thomas, peinte sur verre dans une fenêtre du chœur ; il semble que l'artiste se soit inspiré du même sujet traité dans de grandes dimensions par François De Lalande, dans l'église de La Ferté.

A quatre cents mètres du clocher, près la ligne du chemin de fer, se voient les restes de l'ancienne léproserie de Saint-Laurent. Des fenêtres et des portes, du XVIe siècle, appartiennent à l'ancienne chapelle convertie en grange.

CHERREAU. Une partie de la commune de Cherreau (974 habitants), forme comme les précédentes un faubourg de la Ferté, du côté de la route de Paris. Le bourg de Cherreau est distant de 2 kil. de la ville ; son église, dédiée à saint Symphorien, près d'une fontaine qui porte aussi ce nom, se compose d'une double nef, d'une chapelle au nord, appartenant au XVIe siècle. Quelques fenêtres contiennent des restes importants de vitraux ; dans l'une d'elles est figurée une Notre-Dame assise portant l'enfant Jésus, aux pieds desquels s'agenouille le donateur, présenté à la sainte famille par saint Jean-Baptiste. Ailleurs, on distingue saint Pierre, tenant les clefs.

Au nord du bourg, dans les bois de la Plesse, on voit encore l'enceinte circulaire et les fossés d'un château féodal dont l'époque de la destruction est inconnue. C'est sur la commune de

Cherreau que s'éleva, avec le concours des seigneurs de La Ferté-Bernard, l'abbaye bénédictine de La Pelice, située sur les bords de l'Huisne, au milieu de la prairie. La dotation de l'abbaye paraît réglée dès 1170, et le pape Clément VII en plaça les possessions sous sa protection dans une bulle de 1189. Quelques années après, en 1205, l'abbaye de La Pelice fut soumise à celle de Tyron, au Perche. L'abbé commendataire de Pontac, aumônier de la reine, fit abattre au milieu du XVIIIe siècle une partie des bâtiments et même de l'église. Le corps de logis que l'on voit aujourd'hui est dû à son successeur, Le Franc des Fontaines, vicaire général de Tréguier. Au-dessus de La Pelice, le château de la Saurie a été construit en style moderne en 1877, par M. Leroux, architecte au Mans, pour M. Foy, général en retraite.

LIGNE DU MANS A SILLÉ-LE-GUILLAUME.

Route n° 2.

Distance 35 kilomètres.

En sortant de la gare, on traverse la Sarthe sur un pont porté sur quatre arches, et l'on croise successivement les embranchements du Mans à Angers et du Mans à Alençon. Le chemin de fer passe près du bourg de Saint-Saturnin et s'arrête à la station de :

La Milesse, 12 kil., commune de 750 hab. Près de l'église, sans intérêt, a existé jusqu'au siècle dernier le château de La Milesse, qui a

suivi le sort de la seigneurie de Tucé. La voie traverse un pays accidenté, coupé de bois, arrosé par divers affluents de la Sarthe. A 1 kilomètre de La Milesse, l'église de la commune d'Aigné, 729 habitants, dépourvue de caractère et nouvellement restaurée, offre un clocher arcade sur la façade. L'existence d'Aigné est attestée par les actes de l'évêque saint Aldric, qui y fonda plusieurs établissements agricoles vers 834.

21 kil. DOMFRONT-EN-CHAMPAGNE, commune de 1249 habitants. L'église, dédiée à saint Front, est formée d'une nef unique et terminée par une abside en hémicycle dans le style de la fin du XII[e] siècle, à ouvertures décorées de colonnes; une tour carrée occupe le flanc droit. C'est à Domfront-en-Champagne que Scarron place divers épisodes de son roman comique.

La chapelle de l'*Habit*, au hameau de ce nom, dédiée à la Vierge, est une construction de la Renaissance et de fort bon style, malgré une sobre décoration. On a fait récemment dériver, avec beaucoup de vraisemblance, le nom de cette chapelle du vieux mot français *labit,* peine, douleur; N.-D. de l'*Habit* signifiait donc N.-D. de Compassion.

A droite de la ligne, on aperçoit une éminence qui s'appelle le Tertre du Grand Gagné. Les habitants y voient un camp de César; c'est effectivement une position retranchée, fortifiée de main d'homme par un rempart en terre qui enveloppe le tertre de tous côtés. On y a rencontré

des pièces de monnaie et une bague dont les caractères n'ont pu être déchiffrés. L'origine de ce camp n'est point encore éclaircie.

24 kil. CONLIE. Chef-lieu de canton de 1673 hab. La découverte d'un cimetière mérovingien en 1838, dans le bourg de Conlie, a fait connaître l'importance de la localité, dont l'église fut confirmée en 802 par Charlemagne, au chapitre du Mans. Les principaux objets découverts par M. Jousset des Berries consistent en un collier de perles de verre et de terre émaillées, fibules, agrafe de ceinturon, sabre, boucle d'oreilles. Ce cimetière, avec l'église et les dîmes, fut donné à l'abbaye de la Couture par le prêtre Hunald, du consentement de Herbert et de Payen, ses neveux, au commencement du XII[e] siècle. C'est à Conlie, sur des terres argileuses, que fut établi le fameux camp de ce nom, pendant la dernière guerre.

Conlie est la patrie du missionnaire Joachim Bouvet, qui a publié des relations de ses voyages en Chine, 1697-1730.

Le chemin de fer s'engage, au-delà de Conlie, dans une suite de tranchées et de remblais qui ont plus ou moins de profondeur ou d'élévation ; il passe près de Crissé, commune de 1112 hab. L'église de Saint-Pierre possède un chœur de l'époque romane, une porte surmontée d'un pinacle gothique, quelques restes de vitraux du XVI[e] siècle. Le prieuré a conservé une ancienne tourelle ; on voit aussi des traces de constructions du même temps à Sallaines et à Chauffour.

La voie ferrée entre dans la tranchée de Sillé-le-Guillaume, qui a près de 2 kil. de longueur, passe sur un remblai d'où l'on aperçoit la ville de Sillé, couronnée par son vieux château, et toute la vallée.

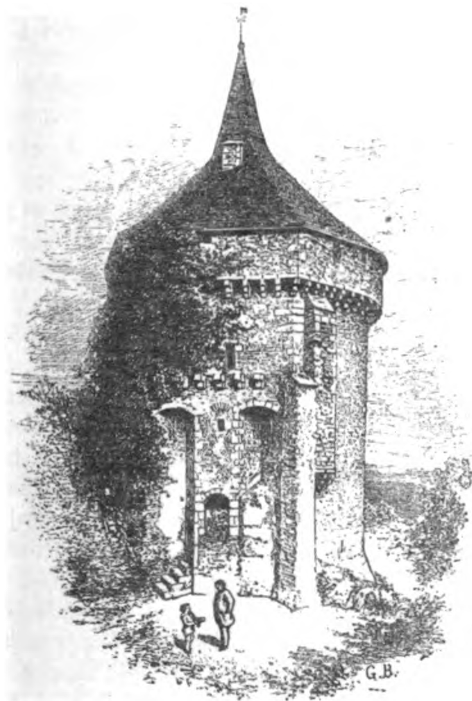
36 kil. SILLÉ-LE-GUILLAUME, chef-lieu de canton de 3474 habitants. La juridiction de la baronnie de Sillé s'étendait sur vingt-quatre paroisses ; une partie relevait des comtes du Maine et l'autre des seigneurs de Mayenne. Cette terre a donné son nom à une noble famille qui l'a possédée du XIe à la fin du XIVe siècle. A cette première branche se rattache la bienheureuse Jeanne de Maillé, célèbre par sa haute piété, épouse de Robert II de Sillé, qui accordait en 1359 d'importantes immunités à l'abbaye de Champagne. Née en 1331, en Touraine, du mariage de Hardouin de Maillé avec Jeanne de Montejean, elle avait épousé Robert à l'âge de seize ans ; veuve à trente et guidée par son directeur spirituel, dom Jean Huais, prieur de la Chartreuse du Parc d'Orques, elle résolut de se consacrer entièrement à Dieu. Elle laissa donc l'administration de ses biens à ses parents et se retira à Tours, dans une petite maison près de l'église Saint-Martin. Là, elle partageait son temps entre la prière et les soins qu'elle prodiguait aux pauvres, aux malades et même aux lépreux. Elle mourut le 22 mars 1413.

En 1404, la baronnie passa à Jean, sire de Montejean, à cause de sa parenté avec Jeanne de Sillé. Ce fut une époque désastreuse pour la petite

ville: prise d'abord en 1419 par Guillebert de Halstaff, bailli du roi d'Angleterre à Evreux, reprise par les Français peu après, livrée par trahison en 1425 au comte de Salisbury, ressaisie par les troupes d'Ambroise de Loré, elle tombait enfin en 1433 aux mains de lord Fitz Alan, comte d'Arundel, subissant ainsi le joug anglais pendant plus de 30 ans. Les vainqueurs firent raser ou du moins démanteler complètement la forteresse. Bertrand de Beauveau, seigneur de Précigné, sénéchal d'Anjou, acquit cette terre en 1466 et entreprit la reconstruction totale du château. Louis de Montejean, de la précédente maison des seigneurs de Sillé, recouvra peu à peu les biens dilapidés par son père, et racheta vers la fin du XVe siècle Sillé que sa famille posséda encore pendant soixante-dix-ans. Charles II de Cossé-Brissac devint baron de Sillé par alliance avec Judith d'Acigné (fin du XVIe siècle). La terre de Sillé est venue en dernier lieu des ducs de la Vallïère aux ducs de Châtillon, puis aux ducs d'Uzès, propriétaires actuels de la forêt.

Le *Château* s'élève à mi-côte de la colline au-dessus de la petite ville qu'il domine, assis sur une esplanade en forme de demi-lune, et ceint de fortes murailles. La forme du château est celle d'un parallélogramme, flanqué de tours à ses angles. La porte principale s'ouvre entre deux tours rondes, elle était munie de pont-levis et de herse; les feux croisés des deux casemates placées dans les tours la défendaient. Sur le même plan se dresse le

donjon qui présente la forme d'un talon appliqué aux murailles, énorme tour d'une parfaite conser-



Donjon de Sillé-le-Guillaume, XVe siècle.

vation, de 14 mètres de diamètre sur 38 mètres de hauteur. Le rez-de-chaussée est voûté en casemate sans aucune ouverture, si ce n'est d'étroites

meurtrières; les trois étages supérieurs, également voûtés, sont éclairés d'une fenêtre près de laquelle est placé le banc de pierre traditionnel, destiné aux archers. Le dernier étage est garni d'une galerie circulaire reposant sur un système de créneaux et de machicoulis; de nombreuses meurtrières à feu croisé permettent de surveiller tous les points de l'horizon. Une toiture conique recouvre cet étage. Il est à remarquer que les murs du donjon sont plus épais à la base, et perdent de leur largeur à chaque étage qui s'accroît d'autant. La disposition du donjon est calculée de manière à permettre la résistance après la prise des tours avoisinantes, et même de la cour intérieure. Dans ce but, l'accès du pied du donjon, dans l'enceinte même du château, est protégée par de doubles échauguettes dont les corbeaux existent encore. Les armes de Beauveau, quatre lions combattants, se voient sculptées, sur deux blasons au-dessous du tour de ronde du donjon, du côté de la ville. Les autres tours offrent un appareil irrégulier, quoique fort soigné, et présentent aussi des machicoulis qui toutefois n'ont pas reçu partout le chemin de ronde permettant de les utiliser. Dans la maçonnerie de l'une de ces tours M. Hucher a, le premier, signalé des fragments d'archivolte à dents de scie avec des pieds droits à colonnettes; ces débris proviennent évidemment d'un édifice roman.

La mairie et le collége se sont installés dans le vieux château et ses dépendances; le garde-

champêtre a élu domicile dans le donjon féodal.

L'*église* actuelle de Sillé, construite tout auprès du château, en fut d'abord la chapelle seigneuriale. Sa crypte, du XIIe siècle, voûtée en berceau et terminée par trois absidioles, s'étend sous les transepts. Elle a été rendue au culte et restaurée en 1873; il est regrettable que les ouvertures qui, à l'origine, étaient fort étroites aient été agrandies et modifiées. On accède à cette crypte de plusieurs manières; un escalier latéral y conduit de l'intérieur même de l'église; sous le transept s'ouvre en côté une porte dont les jambages soutiennent deux antiques sculptures à muffle de lion. Le portail principal de l'ouest mérite aussi d'attirer l'attention par ses délicates statuettes, qui appartiennent au beau XIIIe siècle. Au centre du tympan, le Christ assis, les bras étendus, les pieds nus, montre ses plaies; à droite et à gauche la Vierge et saint Jean à genoux intercèdent pour le genre humain qui se réveille tout entier au son de la trompette du jugement dernier; les morts sortent de leur tombeau, rois, évêques, moines, très reconnaissables à leurs insignes. Les bienheureux assistent à la scène, personnifiés dans les apôtres qui occupent les arcs concentriques de l'archivolte. Sur le trumeau de la porte est fixée l'image de la Vierge mère. Toutes ces statues finement sculptées, charmantes de mouvement, étaient abritées jadis par un porche. Dans le chœur, qui est à pans coupés du XVIe siècle, se voient encore quelques stalles intéressantes dans le style de la Renaissance.

Sur la lisière de la forêt de Sillé (2,000 hect.), dans la direction de Mont-Saint-Jean, et à 4 kil. de la ville, existent, sur le bord d'un étang, des ruines qui depuis longtemps ont intrigué les archéologues. Nous avons cru y voir un lieu de refuge des temps Carlovingiens. Les murs, dont la hauteur varie de 3 à 4 mètres, forment un parallélogramme de 47 m. 50 sur 27. Les angles de cette vaste construction sont renforcés de quatre tours circulaires de petit diamètre. En outre, le milieu des grands côtés du donjon a reçu une tour en applique. Les ouvertures en partie détruites appartiennent à deux systèmes de types différents; les unes presque carrées se terminent par un arc très surbaissé, les autres sont en plein cintre. Nulle part l'ogive n'apparaît. Les murs sont formés d'un revêtement de grosses pierres de grès placées sans symétrie, quoique avec soin. Pour les jambages des ouvertures, on a choisi les échantillons les plus réguliers; ce sont des pierres longues et plates qui composent les arcatures, remplissant ainsi le même but que les briques durant la période romaine.

Cet édifice ne ressemble nullement aux donjons militaires; et n'a de point de contact qu'avec les monuments de l'ère gallo-romaine; c'est avec les Mazelles de Thésie, le castrum de Jublains ou celui de Larçay qu'il faut le comparer.

Le premier nous avons cru devoir attribuer à l'époque *Carlovingienne* cette construction extrêmement intéressante, sur laquelle l'histoire est

muette. Voir notre notice intitulée : *Un oppidum Carlovingien dans la forêt de Sillé-le-Guillaume.*

A 3 kil. de Sillé, se trouve la commune de SAINT-RÉMY-DE-SILLÉ-LE-GUILLAUME, (1095 hab.) L'église paroissiale, sous l'invocation de saint Rémy, est celle d'un prieuré fondé en 1133 par Geoffroi Le Brun sous la dépendance de l'abbaye de La Couture ; elle est intéressante et date du XIIe siècle. On y remarque sur les murs du chœur et des premières travées de la nef un revêtement de pierres disposées en arête de poisson ou feuilles de fougère, et dans la maçonnerie en pierre d'appareil, une alternance systématique de roussard et de calcaire, dont les teintes s'opposent les unes aux autres. La forme de l'église est celle d'une croix latine terminée par trois absidioles en hémicycle ; au centre s'élève une tour carrée, en maçonnerie, recouverte par une flèche.

La voie continue de parcourir un terrain boisé, accidenté, de culture variée ; elle longe une extrémité de la forêt de Sillé.

42 kil. ROUESSÉ-VASSÉ, commune de 2,008 hab. arrosée par le ruisseau de la Vègre. L'église ogivale dédiée à saint Béat possédait jadis plusieurs tombeaux de l'illustre maison de Vassé. Le clocher et les autels ont été construits, d'après Pesche, en 1755, par un architecte nommé Jaur, dit Languedoc. Le château de Vassé, grande construction moderne, flanquée de pavillons angulaires, a appartenu longtemps à la famille Grognet de Vassé, dont la noblesse est devenue prover-

biale. Le château possédait, avant la Révolution, une incomparable collection d'armures anciennes, et le volume autographe de la vie de saint Louis, par Joinville. Dans la même commune, est situé le fief de Courthardy; il a donné son nom à une maison importante du Mans qui a produit à la fin du XVe siècle Pierre de Courthardy, premier président au parlement de Paris, et un autre Pierre, juge du Mans.

DU MANS A ALENÇON.

ROUTE N° 3.

Distance, 56 kilomètres.

Le chemin de fer emprunte d'abord la ligne de Laval et s'en sépare à la Chapelle-Saint-Aubin. Il coupe ensuite la route d'Alençon, et se rapproche de la rivière de la Sarthe dont le côteau est couvert de chalets, de maisons de campagne et de châteaux. Il traverse enfin la Sarthe et en suit la rive gauche jusqu'à Beaumont.

10 kil. NEUVILLE. Com. de 1270 hab., à 2 kil. de la station, remonte à une haute antiquité. L'évêque saint Bertrand lègue Neuville au monastère de Pontlieue par son testament (vers 616). L'église romane, à chevet en hémicycle, a conservé une nef en petit appareil, éclairée de fenêtres en meurtrières. Les deux chapelles formant transept datent du XVIe siècle. A l'intérieur, on voit un petit vitrail à émaux du XVIIe siècle. Avant d'arriver au bourg, on remarque un petit édicule

moderne qui abrite une Vierge gothique en pierre, debout, tenant l'enfant Jésus et datant du XIVe siècle.

Lieux rem. : Monthéard, avec chapelle, ancien domaine de la famille Richer; Montauban, à M. Ch. de Montesson; Chapeau, à M. de la Girouardière; Blandan.

La commune de Montreuil-sur-Sarthe supprimée à la Révolution a été réunie à celle de Neuville; l'église est détruite.

16 kil. LA GUIERCHE. Com. de 630 hab., est un démembrement de Joué-l'Abbé. Le château fort, construit au XIe siècle sur une motte féodale, près de la rivière, appartint à l'origine à la puissante famille de La Guierche, et a donné naissance au bourg. L'église fut érigée en paroisse au XIIIe siècle, sous la dépendance de l'abbaye de la Couture. Une plaque funéraire en cuivre, fixée au mur du sud, près de la petite porte, représente Guillaume du Perrier, seigneur du Bois, bourgeois du Mans, décédé en 1500. Le beau et vaste domaine de la Guierche a eu simultanément et à diverses reprises plusieurs possesseurs; il a appartenu après la famille de ce nom, aux de Tucé, de Carbonnel, Robertet, de Rostaing, Hurault de Vibraye, de Tessé. Le bourg était jadis entouré de murailles.

20 kil. MONTBIZOT. Com. de 941 hab. Parmi les témoins de la fondation du prieuré de Villaines, on voit figurer à côté de Letbert de La Guierche, Hamelin de Montbizot, vers 1090. René Chouet

réunit le fief de Montbizot à la terre de Maulny que des lettres patentes érigèrent en vicomté mouvant du Mans (avril 1677).

Correspondance pour BALLON.

On aperçoit du chemin de fer le donjon de Ballon (com. de 1756 hab.) dominant la vallée, assis sur les pentes abruptes de la colline au pied de laquelle coule l'Orne-Sonnoise. A l'origine, Ballon n'était qu'une simple villa; c'est avec cette seule qualification qu'il figure dans les diplômes carlovingiens de 802, 834, 840. Au XI[e] siècle, il apparaît dans l'histoire comme ville forte, défendue par un château. Normands et Manceaux vont bientôt se disputer cette place importante. En 1028, elle était au pouvoir de Robert, duc de Normandie, et trois ans après, tombée aux mains de Herbert-Eveille-Chien, comte du Maine, elle servait de prison à son premier maître. Celui-ci y trouva la mort dans de dramatiques circonstances. Gaultier de Sourdon et deux de ses fils ayant été tués au milieu d'affreux supplices par les partisans de Robert, les frères des victimes se chargèrent de les venger. Envahissant la prison, ils se jettent sur le duc, l'assomment à coups de hache et lui écrasent la tête sur les murs du cachot. Le chef militaire de Ballon, Payen de Mondoubleau, essaya en vain de résister, lorsque Robert Courteheuse, fils de Guillaume le Conquérant occupa le Maine (1088), après la mort de son père. A la fin du XI[e] siècle, le cruel Robert de Bellême dit le Diable s'était fait donner le com-

mandement du château par les ducs de Normandie ; vers 1200 Philippe-Auguste ruinait la forteresse qui se releva ensuite. Les Anglais s'en emparèrent en 1417. Pendant les guerres de la Ligue, Ballon envoya les clefs de la ville à Henri IV en 1598. Au moment où s'ouvrait l'ère sanglante de la Révolution, un nouveau drame, plus inexcusable que le meurtre de Robert, s'accomplissait au château de Ballon. Des milliers de paysans des communes voisines, de Meurcé et de Nouans, envahissent la ville le 22 juillet 1789, sous prétexte de rechercher des brigands imaginaires ; ils s'emparent de M. Cureau et de M. de Montesson, son gendre, et les assassinent sans forme de procès.

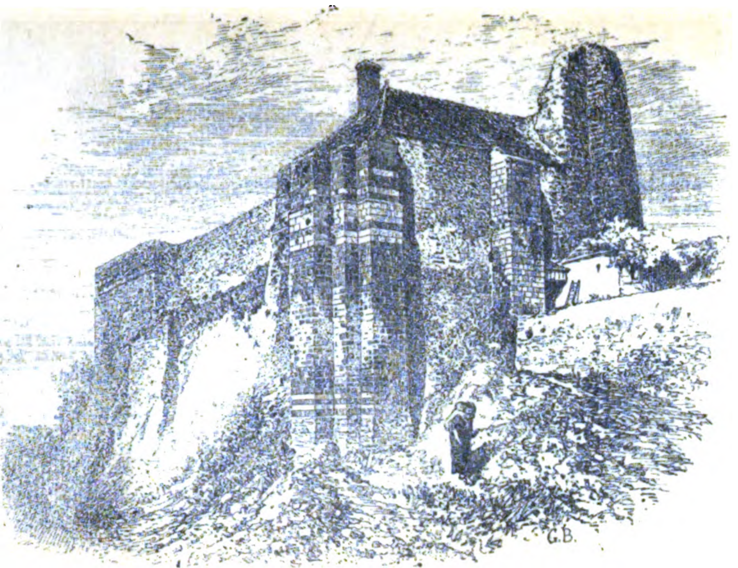
Le donjon de l'ancien château a la forme d'un talon dont la rotondité est tournée à l'extérieur. Il est construit en grand appareil de grès et à quatre étages ; des machicoulis supportent un tour de ronde. Du sommet du donjon, on jouit d'une belle vue. L'enceinte du château compte encore quelques tours découronnées et une belle porte à pont-levis du XVIe siècle, avec meurtrières. L'ensemble des constructions appartient à la fin du XVe et au XVIe siècle.

Ballon est la patrie du général comte de Coutard, qui fut le bienfaiteur de la nouvelle église élevée sous la Restauration, et complètement dénuée d'intérêt.

A 1 kil. à l'est de Ballon est situé le bourg de SAINT-MARS-SOUS-BALLON, com. de 1302 hab.

L'église paroissiale actuelle est celle d'un ancien prieuré de Bénédictins, fondé par Hugues de Chaource sous la dépendance de l'abbaye de la Couture (vers 1095). L'église fut reconstruite au XIIIe siècle, dans un style gothique sévère et sobre d'ornements, mais de bon goût. On lui donna la forme d'une croix latine, terminée par un chevet droit. Des lancettes ogivales éclairent le vaisseau qui paraît d'un même jet. Des arceaux à nervures toriques renforcent les voûtes du chœur; dans la nef les nervures sont prismatiques ; un bas coté, voûté aussi à nervures prismatiques a été ajouté au nord de la nef à la Renaissance. Dans le transept septentrional, un retable de pierre d'ordre corinthien qui sert de cadre à une curieuse *Mise au Tombeau de la Vierge* : ce groupe en terre cuite est placé dans une niche centrale. La Vierge repose sur un lit funèbre ; la mort qui s'approche n'a rien enlevé de la noblesse de ses traits; les apôtres s'empressent autour d'elle, saint Pierre s'apprête à lui administrer les dernières onctions. Quoique de valeur inégale, certaines têtes ne manquent pas d'expression: on y retrouve même du sentiment. Le style de cette sculpture appartient au temps de Henri IV.

Une inscription en caractères gothiques, apposée au bas de la nef, constate que Me Jehan Esnault, prêtre, natif de Congé, a donné à l'église la custode d'argent doré, un vitrail, les apôtres du chanceau.



Donjon roman de Beaumont-le-Vicomte, p. 131.

Dans la même commune existe l'ancien château de Thouars, dont les seigneurs se prétendaient les fondateurs de l'église; l'un d'eux, décédé en 1508, y fut inhumé sous une remarquable pierre funéraire gravée au trait, qui est déposée au Musée archéologique du Mans. (Voir page 72).

Le hameau de la Trappe dépendait autrefois de la Grande Trappe de Mortagne ; il a conservé une belle grange du XIIe au XIIIe siècle.

On laisse à gauche le bourg de TEILLÉ, com. de 857 hab., qui recèle des traces de l'occupation romaine. L'église, à clocher en bâtière, contient quelques restes d'anciennes peintures murales. L'ancien fief de la Cruche, reconstruit à la moderne a appartenu à la famille de Kaërbout, *alias* d'Escarbot, originaire de Bretagne ; le château de Boiscléreau, était possédé par celle de Guéroult, qui compte parmi ses membres Guillaume-René-Jean Guéroult, député sous la Restauration.

25 kil. MARESCHÉ, commune de 1118 hab. L'église, dédiée à saint Martin, dépendait de Marmoutier; elle n'offre d'autre intérêt que ses trois retables élevés vers 1670 par des sculpteurs du Mans. Le château moderne de la Bussonnière, avec ses beaux dehors, près de la Sarthe, appartient à M. d'Angély. La ligne traverse la rivière et atteint la station de Vivoin-Beaumont.

30 kil. BEAUMONT, chef-lieu de canton 2028 hab. La maison de Beaumont, la plus illustre de la province après celle de nos comtes du Mans, remonte

à Raoul, vicomte de Beaumont, fils de Hubert; il fut marié d'abord à Emmeline, dame du Lude, puis à Cana, avec le concours de laquelle il fonda le prieuré de Vivoin. La seigneurie de Beaumont passa à la maison de Brienne au milieu du XIII[e] siècle, par le mariage d'Agnès avec Louis de Brienne. Cent ans après environ elle appartenait à Guillaume Chamaillart d'Anthenaise, qui substituait à son nom celui de la famille de sa femme Marie de Beaumont. Leur fille, appelée Marie, comme sa mère, épousa Pierre, comte d'Alençon et du Perche. C'est par la succession des comtes d'Alençon qu'elle échut à Henri IV et fit ainsi retour à la couronne de France. En 1701, Louis XIV donna la ville et le domaine de Beaumont à René de Froullay, comte de Tessé.

Le château et la ville qui étaient défendus par une enceinte de murailles ont subi de nombreux sièges. Guillaume-le-Bâtard s'en empara avant de partir pour la conquête de l'Angleterre, vers 1064. En 1135, Geoffroi d'Anjou brûla la ville défendue par le vicomte Roscelin. Le comte de Richemont, la prit en 1412, les Anglais en 1417 et 1433. Après avoir abandonné Le Mans, les Huguenots qui se retirent sur Alençon se présentent aux portes de Beaumont; ils les enfoncent à coups de canon, tuent huit personnes, en blessent d'autres, brûlent l'église, les halles, et pillent la ville (juillet 1562).

Il existe encore des ruines qui attestent la grandeur passée de Beaumont et l'importance de la ville. L'antique château qui domine et commande

le cours de la Sarthe, dans une situation des plus pittoresques, a conservé toute sa partie inférieure. Il a la forme d'un parallélogramme ; il est renforcé aux angles de solides contreforts en grès de bel appareil qui ont pu être ajoutés après coup, de même que la tour ronde du côté de la ville. Le corps du donjon est construit en blocage. Les trois ou quatre étages du donjon qui s'élevaient au-dessus de la masse noirâtre de la culasse ont disparu ; mais il est facile de les restituer par la pensée, et l'on aura alors un édifice non moins important que les châteaux romans de Sainte-Suzanne, de Courmenant ou de Montrichard. Un énorme cavalier en terre qui porte le nom de Motte-à-Madame, assis aussi du côté de la rivière, défendait encore la ville. Il a été planté d'arbres et transformé en labyrinthe ; de sa plate-forme on jouit d'une vue très étendue sur la rive gauche de la Sarthe. Les halles de bois, élevées après celles que les Huguenots avaient détruites, sont remplacées depuis 1879, par des halles en pierre construites sur les plans de M. Gombert.

Des anciennes églises de Beaumont, une seule a survécu ; elle n'offre d'intéressant qu'une porte romane du XII[e] siècle, dont les archivoltes sont ornés de chevrons et de têtes grimaçantes d'un caractère étrange. Sur le champ de foire, ancien cimetière, se dresse la petite chapelle de Sainte-Anne, sur le mur de laquelle on a appliqué un petit monument funéraire en ardoise. Tout auprès, la chapelle de St-Jean a été transformée en ferme,

de même que le prieuré de Saint-Laurent, ancienne succursale de la paroisse, située dans la campagne. La chapelle existe encore ainsi que les belles caves voûtées du prieuré (XVe siècle).

Deux ponts traversent la Sarthe, l'un en pierre, dans la ville, l'autre à tablier métallique d'une portée considérable, près du château.

VIVOIN, com. de 963 hab. à 2 kil. de Beaumont. On s'y rend par une route pittoresque en traversant la ligne, puis la Sarthe, sur un pont à tablier en fonte. L'église paroissiale de Saint-Hippolyte (mon. hist.), est celle d'un prieuré dépendant de Marmoutier, fondé vers 999 par Raoul, vicomte de Beaumont et Cana sa femme. Elle était déjà fort importante à l'époque romane, lorsqu'elle fut reconstruite de la fin du XIIIe au XIVe siècle sur le plan grandiose que nous admirons aujourd'hui. C'est un vaisseau à une seule nef, précédé d'un porche élégant, ouvert par trois arches, au chevet droit et à transepts formant la croix latine. A l'intertransept, on a conservé une vieille tour carrée surmontée postérieurement d'une flèche en bois. L'ensemble est bien homogène, quoique des chapelles aient été adossées après coup aux deux transepts, et appartient à la bonne époque de l'ère ogivale. On remarque surtout les hautes voûtes en pierre du chœur, renforcées de nervures toriques qui reposent sur de triples colonnettes supportées elles-mêmes par un encorbellement inséré aux dessous des baies. Les fenêtres en lancettes

aigues, sont ornées aussi de colonnettes ; celles du transept méridional plus compliquées présentent trois rosaces inscrites dans l'arc du tympan. Le porche offre de délicates sculptures de feuillages, qu'une sobre restauration, dirigée par M. Darcy, a sagement conservées. Le chœur et la chapelle septentrionale présentent l'exemple unique dans le département d'un carrelage en mosaïques du même temps que l'église. Dans le sanctuaire, les petits carreaux offrent des aigles à deux têtes, des quadrupèdes fantastiques, des fleurs de lis, des rosaces. Les tons employés sont les ocres jaunes et rouges, le bleu, le blanc, peut-être le vert. Ces mosaïques, très endommagées, ne se distinguent plus qu'avec peine. Sur l'un des murs latéraux du chœur est incrustée une pierre funéraire tracée au trait, elle représente le prieur Hugues tête nue, abrité sous une niche gothique au pinacle orné d'une rosace. Il est revêtu des habits sacerdotaux, d'une chasuble, dont les orfrois sont rehaussés d'incrustations en couleur, du manipule et de l'étole, et tient un livre dans les mains. Le style est très correct et semble appartenir à la fin du XIIIe siècle. En regard de cette tombe, du côté opposé se trouve placé de la même façon un autre fragment de tombe gravée au trait et un peu plus récente.

La fenêtre de l'abside derrière l'autel contient une verrière peinte, du plus haut intérêt. L'esquisse finement dessinée au trait accuse les contours d'une façon énergique et systématique comme

les miniatures chinoises. Le geste est vrai, mais exagéré ; quelques têtes sont peintes sur verre légèrement rosé, le fond du vitrail est bleu, et cette teinte est la gamme dominante. Au haut du vitrail, le Christ triomphant est assis entre deux chandeliers ; au-dessous se déroulent des scènes de la vie de N. S. et de saint Hippolyte le patron de l'église. Cette verrière appartient au même temps que celles du chœur de la cathédrale, c'est-à-dire à la seconde moitié du XIIIe siècle ; elle a été restaurée et complétée en 1877, sous la direction de M. Hucher.

Avant de quitter l'église signalons encore une Vierge mère en marbre blanc du XIVe siècle, d'un beau caractère, et une crèche en terre cuite du dernier siècle. Les bâtiments du prieuré, en partie conservés, méritent aussi d'être visités en détail. D'élégantes salles voûtées du XIIIe siècle servent de granges ; l'extérieur a été repris au XVIe siècle. De la même époque dataient les cloîtres, dont il ne reste plus au Nord qu'une charmante porte de la Renaissance. L'hôpital transformé en maison d'école a conservé aussi une porte romane.

Le chemin de fer coupe la route du Mans à Alençon en face de JUILLÉ, com. de 414 hab., assise au pied d'une petite colline sur les bords de la Sarthe. L'église romane, à transepts de la fin du XVe siècle, possède trois retables et quelques bonnes statues du XVIIe siècle ; le retable principal est signé de Godard d'Argentan.

Les débris de l'ancien château des sires de

Juillé, de l'autre côté de la route, servent d'habitation au fermier.

La voie ferrée s'écarte ensuite de la Sarthe qu'elle franchit avant d'arriver à la station de FRESNAY-SUR-SARTHE, 37 kil., chef-lieu de canton de 3052 hab., éloigné de 5 kil. de la gare. La ville et le château sont construits sur une colline qui domine la rivière ; ils ont suivi à peu près la même fortune que Beaumont-le-Vicomte et appartenu aux mêmes seigneurs à l'époque féodale. Fresnay eut beaucoup à souffrir des ducs de Normandie et plus encore des Anglais pendant la guerre de Cent ans, prise et reprise par les deux partis. En 1417, Fresnay subit le joug de Henri V; ce ne fut toutefois pas pour longtemps. De 1433 à 1448, elle fut de nouveau occupée par les Anglais qui y avaient établi pour capitaine Mathieu Got, si fréquemment cité dans nos anciennes chroniques sous le nom de Matagot. Les Huguenots la pillèrent en 1562, après avoir pris Beaumont, et bien que les habitants ne se soient pas défendus.

Il ne reste guère de l'ancien château que la porte d'entrée, formée d'un pavillon carré, accosté de deux tours rondes à toits en poivrière. Deux pont-levis, l'un pour les piétons, l'autre pour les voitures y donnaient accès; les rainures où se manœuvraient les bascules sont encore très visibles. De la place d'Armes, cette construction paraît assez pauvre d'aspect. Il n'en est pas de même du bas de la ville ; vues du pont de pierre

qui traverse la Sarthe, les murailles démantelées de l'enceinte, les ruines du vieux château couronnées de lierres, émergeant au-dessus de rochers de schiste ou de grès, offrent le sujet d'un charmant croquis que le touriste a souvent copié sur son album.

L'église, qui dépendait de l'abbaye de Saint-Aubin d'Angers, appartient à ce style roman de transition dans lequel le plein cintre s'allie à l'ogive. Construction soignée par l'emploi de matériaux de choix, par le soin apporté aux sculptures, elle mérite un examen attentif. Elle n'offrait jadis qu'une nef unique terminée par une abside ronde ; les transepts n'ont été ajoutés que de nos jours en 1868 et lui donnent la forme d'une croix latine.

La porte romane, aux archivoltes décorés de têtes grimaçantes, de chevrons brisés encadre des vantaux en bois datés de 1528. Celui de droite représente l'arbre de Jessé dont les rameaux sortent de la poitrine du patriarche, et supportent les rois de Juda. L'autre vantail offre dans la partie supérieure le Christ en croix entre les deux larrons, et entouré de la Vierge et de saint Jean ; la scène du *Noli me tangere* fait suite. Au-dessous se lit la date M CCCCC XXVIII. Les apôtres, saint Pierre en tête, viennent enfin disposés sur quatre rangs ; aux pieds de chacun d'eux se lit la partie du *Credo* qui lui est attribuée. La Vierge mère domine toutes ces curieuses sculptures sur bois, qui ont été habilement restaurées dans les ateliers de MM. Blottière et Reboursier du Mans.

Les baies romanes sont ornées de tores et sont toutes à plein cintre, tandis que les voûtes en pierre reposent sur des arcs à ogive. Dans l'hémicycle du chœur des peintures se détachent sur un fond d'or. Entouré du symbole des évangélistes, le Christ nimbé, assis, un livre en main bénit de la droite; l'artiste peintre, M. Renouard, s'est heureusement inspiré des représentations hiératiques, sculptées sur le tympan de nos antiques cathédrales.

La tour qui s'élève à l'intertransept est la partie la plus intéressante peut être de tout le vaisseau: cette tour carrée devient octogone au dernier étage, qui est percé sur quatre faces de baies gaminées tantôt ogivales tantôt à plein cintre d'une exquise élégance; de petits clochetons à toit pyramidal, à pans coupés occupent les angles. Le couronnement primitif a disparu; il est remplacé par une flèche en charpente recouverte d'ardoises.

Les caves dites *du Lion* près des *Halles* sont encore une des curiosités de Fresnay. C'est à tort, croyons-nous, que l'on a voulu y voir la chapelle du château. Ces caves sont formées de voûtes ogivales qui reposent sur des piliers octogones, à chapiteau feuillagé dans le style du XIII[e] siècle; elles sont éclairées par des ouvertures carrées, placées au niveau du sol. D'après la tradition ces caves auraient servi de *prêche* aux protestants, dont les châtelains de Saint-Ouen-de-Mimbré favorisèrent ouvertement la doctrine.

Fresnay a donné son nom à une toile dont sa

fabrication occupe un grand nombre de métiers dans la ville et aux environs.

41 kil. LA HUTTE est une simple station d'où l'on peut se rendre à Fresnay 8 kil.; à Coulombiers 2 kil. et à Rouessé-Fontaine 6 kil. COULOMBIERS, com. de 860 hab., située sur le ruisseau de la Semelle. Robert de Clinchamps, évêque du Mans, en racheta la dîme en 1303. Le petit château de Moire a vu s'éteindre vers le milieu du siècle, dans la personne des demoiselles de Tragin, les derniers représentants d'une des plus anciennes familles féodales du Maine. ROUESSÉ-FONTAINE, com. de 726 hab. La route de La Hutte à Rouessé longe le parc du château de Brestel, entouré d'eau et de bois, reconstruit récemment sur de vastes proportions. L'église, dédiée à saint Erme, présente une tour en batière percée d'ouvertures en plein cintre ; c'est le plus ancien exemple de ce système que l'on puisse citer, puisqu'il appartient au XII[e] siècle. Le chœur contenait, d'après Le Paige, avant la Révolution plusieurs pierres funéraires de la famille de Rouessé-Vassé. On y voit seulement aujourd'hui l'épitaphe de Marguerite de Tucé, dame de Brestel, épouse de Jean de Vansay, décédée en 1617; elle est assez originale pour être citée.

« Celle qui première ma franchise dompta,
Mes pudiques amours en mourant emporta,
Celle-là pour jamais au tombeau qui l'enserre,
Les ait et conserve avec elle soubz la terre,
Dove viva l'amay, morta sospirola.
Priez Dieu pour son âme. »

Le chemin de fer suit l'étroite vallée de la *Moire* et du *Rosay*, dont les collines sont plantées de bois, passe devant le château de Rosay et s'arrête à BOURG-LE-ROI, 47 kil. Station. Cette commune de 471 hab., s'appelait jadis Bourg-l'Evêque et dépendait du chapitre. Guillaume Le Roux l'acquit vers 1099, et y établit une forteresse. Henri II, l'un de ses successeurs continua avec activité les travaux commencés, 1154-1159. Pour y attirer des habitants, le monarque les exempta des droits de taille et de coutume, et les rois de France, Charles V en 1368 et Charles VI confirmèrent ces privilèges. Vers le même temps la seigneurie vint aux mains de la maison de Maridor. Le château en ruines s'élève sur une motte, assise elle-même sur une colline qui domine le bourg. Le donjon se compose d'une grosse tour ronde à moitié écroulée; une double enceinte et des fossés l'entourent. La ville reçut aussi une forte ceinture de murailles; deux portes s'ouvrant sous un arc ogival s'y voient encore; une herse en fermait l'entrée.

Le chemin de fer laisse à gauche CHERIZAY, à 2 kil. de la station, com. de 348 hab. L'église présente un clocher en bâtière et des fonts baptismaux en pierre à double piscine. Le fief de Rabours, simple ferme aujourd'hui à conservé des parties du XVIe siècle. Du même côté se voit Groûtel, terre seigneuriale érigée avec Champfleur, en comté par lettres patentes de 1654. Depuis la fin du XVIIe siècle, elle a appartenu à

la famille Menjot de Groutel, dont les représentants habitent Alençon. L'église de Champfleur possède une porte romane à la façade occidentale. Avant d'arriver à Alençon, la voie ferrée traverse Saint-Paterne qui forme comme un faubourg de cette ville.

SAINT-PATERNE, chef-lieu de canton de 927 hab. Son château, important au XVI[e] siècle, fut visité par Henri IV qui vint y faire la cour à M[me] de Courtemanche, épouse de Louis Le Coustelier, seigneur de Saint-Paterne. L'église est sous le vocable de saint Paterne, évêque d'Avranches. Sur le territoire de cette paroisse, s'établit un couvent de Bénédictines, pour la fondation duquel Geneviève Flotté, veuve de Ch. de Vancé, seigneur de Brestel, fit donation de 1200 livres, en 1636. L'église de l'ancien prieuré de S. Gilles de la Plaine a été récemment rendue au culte et restaurée. Le prieuré, dépendait de l'abbaye de Lonlay ; d'après Cauvin, il aurait été le centre d'une paroisse que Geoffroy de Loudun, évêque du Mans, aurait réunie en 1240 à Saint-Paterne.

56 kil. ALENÇON.

DU MANS A CHATEAU-DU-LOIR.

ROUTE N° 4.

Distance 50 kilomètres.

La ligne se détache de celle de Paris et traverse la rivière d'Huisne à la hauteur de Pontlieue, elle entre ensuite dans un sol léger, de culture diffi-

cile, planté de bouquets de pins; elle laisse à gauche le champ de manœuvres et croise la route de Tours.

8 kil. ARNAGE. Cette commune de 948 hab., n'était en 1788 qu'un simple village composé de quelques chaumières. Lorsque, la guerre gênant la circulation sur nos côtes, les sels destinés à la Normandie, embarqués sur la Loire, remontèrent la Mayenne et la Sarthe, Arnage servit alors d'entrepôt et de port pour le Mans. Depuis que la Sarthe est navigable jusqu'au Mans, ce petit port a cessé d'avoir la même importance. L'église de Saint-Gilles n'offre pas d'intérêt; citons toutefois aux amateurs d'épigraphie une inscription funéraire gravée sur cuivre et placée auprès de la chaire. Elle constate les libéralités de Jacques Monceaux, notaire royal, décédé en 1644.

La voie ferrée franchit le ruisseau du Rhône qu'il ne faut pas confondre avec la Rhône, près Nogent-le-Rotrou, célébrée dans les vers de Rémi Belleau; il entre en même temps sur le territoire du Belinois, ancienne division territoriale qui comprenait au moyen âge l'étendue d'environ sept paroisses.

MONCÉ-EN-BELIN, com. de 1000 hab. est le premier bourg de ce territoire que l'on rencontre. Il est situé à gauche de la voie, sur la rive droite du Rhône, à quelques pas de la station de

LAIGNÉ-SAINT-GERVAIS, 15 kil. Ces deux villages sont éloignés de 2 kil. de la gare.

La commune. de SAINT-GERVAIS-EN-BELIN, 681

hab. se présente d'abord ; l'église dédiée à saint Gervais et à saint Protais a été reconstruite, en style roman par les libéralités de M. l'abbé Rottier, de Moncé, sur les plans de M. Tournesac. Mgr Bouvier l'a consacrée en 1841. Une délicate attention a conservé les statues, les autels de l'ancienne église, ainsi que plusieurs inscriptions funéraires des anciens seigneurs de la famille Belin d'Averton. Une plaque de marbre, dans le chœur, contient l'épitaphe de Eléonore de Rochechouart, comtesse de Belin, Vaux, marquise de Bonneret, décédée en 1707. A côté de celle-ci, on en lit une autre de Marin-Louis Rottier de Belin, lieutenant général de la sénéchaussée du Maine, décédé en 1785. Au milieu de la nef une plaque de cuivre constate le décès de Catherine de Thomassin, épouse de François d'Averton, chevalier, comte de Belin, morte en 1626. En regard une inscription atteste que le cœur de François d'Averton, comte de Belin, a été déposé au caveau de l'église, selon son testament du 20 novembre 1637.

A l'ouest du bourg, se trouve le château du Plessis, dont le cardinal de Richelieu avait entrepris la reconstruction qu'il ne termina point. Le château se compose d'un grand corps de bâtiments flanqué d'un pavillon angulaire. M. l'abbé Rottier, de Moncé, amateur zèlé de l'histoire provinciale, avait réuni dans les salons, une nombreuse collection de portraits des évêques du Mans. C'était celle qui ornait la salle synodale de l'ancien évêché avant la Révolution.

Saint-Gervais sert en quelque sorte de faubourg à LAIGNÉ-EN-BELIN, com. de 1278 hab. L'église, reconstruite à neuf dans le style de transition offre une tour avec flèche en pierre en avant de la façade; les vitraux sortent de la fabrique de M. Fialeix, de Mayet. Le chapitre du Mans possédait à Laigné le fief de *La Chanterie*, ancien manoir à tourelle et fenêtres à croix, auquel était annexé la seigneurie de paroisse. Dans la même commune est située la petite chapelle de Sainte-Anne, élevée en partie au XVIIe siècle, que le chemin de fer laisse à gauche. Du même côté de la voie, on aperçoit sur une éminence factice les ruines délabrées du château de Belin, construction encore considérable il y a trente ans. Il ne reste plus qu'une tour ronde et un pan de mur; les ouvertures à croix annonçaient le XVe siècle. Belin avec les châteaux de Oustillé, de Vaux en Moncé, constituaient une importante châtellenie dont la haute justice se rendait au hameau de Ponthibaud. Ces deux derniers châteaux furent brûlés, peu à près la mort de Guillaume-le-Conquérant, dans la guerre que Hélie de la Flèche soutint contre Guillaume le Roux, vers 1099.

22 kil. ECOMMOY. Chef-lieu de canton de 3615 habitants. Le nom d'Ecommoy apparait à l'époque mérovingienne, dans le testament de saint Hadoin, qui dispose de cette villa en faveur du monastère de Saint-Pierre et Saint-Paul (La Couture, 642). L'ancienne église qui renfermait une litre seigneu-

riale avec blasons peints a été remplacée en 1840, par une nouvelle, sur les dessins de M. Delarue. C'était un des premiers essais de retour au style gothique ; aussi sera-t-on porté à l'indulgence pour cette œuvre trop vantée peut-être lorsqu'elle a été entreprise. Les nouvelles sacristies ajoutées en 1876, derrière l'abside, sous la direction de M. Rodier, ne contribuent pas du reste à l'embellissement de l'église. A l'intérieur du vaisseau, nous signalons saint Martin partageant son manteau, groupe très remarquable, dû au sculpteur flamand Barthélemy de Mello. C'est une *réplique* du même motif exécuté à Château-du-Loir, par ce sculpteur sur la demande de M. de Chantelou, seigneur de Fontenailles, amateur distingué que Louis XIV chargea de la réception du Bernin à la cour. Le groupe original, composé vers 1687, est à Château-du-Loir, mais il a perdu le pauvre qui se voit encore à Ecommoy. Nous ne savons pourquoi cette œuvre magistrale est reléguée sous les voûtes à la porte d'entrée, dans les conditions d'optique les plus défavorables. Les stalles du chœur sortent du ciseau de M. Blottière, à son début ; M. Damiens a signé la lapidation de saint Etienne, bas-relief en pierre d'un autel latéral.

La maison d'école tenue par les sœurs mérite un coup d'œil ; c'est un ancien manoir gothique avec tourelle. Nous avons parlé de Fontenailles, que le chemin de fer laisse à gauche caché dans des plantations de pins.

EXCURSION A CHATEAU L'HERMITAGE.

Chateau - l'Hermitage, commune de 190 hab., du canton de Pontvallain, à 8 kil. de la gare d'Ecommoy. L'origine de cette localité est fort obscure ; d'après Cauvin, la fondation du monastère, qui plus tard devint un prieuré conventuel de l'ordre de Saint-Augustin, remonterait au VI[e] siècle. Dès le XII[e] siècle, son importance était incontestable ; il recevait la visite de Geoffroy Plantagenet, comte d'Anjou et du Maine, qui, entré dans l'église pour y faire sa prière, en sortit pénétré de la sainteté de ce lieu. Par une charte datée de Mayet (1144), il dota ce monastère de plusieurs biens dont son fils Henri II, roi d'Angleterre, confirma la donation. Le prieuré comptait en 1696 onze religieux; il avait à sa tête un commendataire qui jouissait de 7,000 livres de rente.

L'église de Château-l'Hermitage a été construite de la fin du XII[e] au milieu du XIII[e] siècle, avec quelques additions postérieures. Au premier aspect, on s'étonne de la longueur du chœur, qui forme à lui seul les deux tiers du vaisseau. Cette disposition, qui n'a rien d'insolite dans les édifices monastiques, s'explique par la nécessité de placer dans le chœur un grand nombre de religieux, tandis que la nef n'était destinée qu'à quelques fidèles. La nef unique se divise en quatre travées doubles, éclairées par d'étroites et longues lancettes ogivales, et recouvertes de voûtes à

nervures toriques. Un chevet droit ferme le chœur renforcé aux angles de lourds contreforts.

Des chapelles accostent la nef, et celle du nord se termine par une grosse tour carrée dont la base appartient à une époque beaucoup plus ancienne que la partie supérieure. Cette tour supporte une flèche en bois recouverte d'ardoises.

L'église renferme une œuvre d'art fort remarquable de la fin du XVe siècle ; c'est le tombeau de Marie de Bueil, épouse de Beaudouin de Crenon et sœur du célèbre Jean de Bueil, amiral de France sous Louis XI. La statue, couchée sur un sarcophage, est ornée de peintures. Le maitre autel est formé d'un élégant retable d'ordre corinthien du XVIIe siècle, dans lequel le marbre se marie heureusement à la pierre.

Les bâtiments du prieuré, d'une grande importance, furent reconstruits au commencement du XVIIIe siècle sur une vaste échelle ; ils sont aujourd'hui la propriété de la famille de Mailly.

29 kil. MAYET, chef-lieu de canton de 3,620 hab. Quoi que l'on pense de la fondation d'une église à Mayet par saint Liboire, l'un de nos premiers évêques, il n'en faut pas moins faire remonter très haut les origines de cette église. Charlemagne en confirma en effet la possession à Saint-Martin de Tours en 770. A la fin du XIe siècle, Mayet appartenait à Hélie de la Flèche, comte du Maine du chef de sa femme Mathilde, fille de Gervais de Château-du-Loir. Guillaume-le-Roux, adversaire de Hélie, mit en vain le siège devant Mayet, situé

alors dans l'ancien bourg de Saint-Nicolas. Guillaume des Roches, sénéchal d'Anjou, fut investi de la seigneurie par Arthur, duc de Bretagne (1199), et dès lors elle a partagé et suivi quelque temps la fortune de Château-du-Loir. L'église de Saint-Martin a été démolie vers 1868. C'était un long boyau en partie roman, au centre duquel s'élevait une grosse tour carrée en pierre, terminée par une flèche en ardoise. L'édifice qui la remplace est conçu dans le style gothique ; la façade supporte le clocher terminé par une élégante flèche. Les verrières ont été exécutées à Mayet même dans les ateliers de M. Fialeix.

L'ancien bourg de Saint-Nicolas, distant de 1 kil. du nouveau, offre encore de nombreux vestiges susceptibles de piquer la curiosité d'un archéologue, une tombelle, de vieilles maisons à tourelles et à fenêtres en croix fort pittoresques, deux chapelles, l'une la chapelle de Saint-Nicolas, romane, celle de Sainte-Croix du XIIIe au XIVe siècle. Celle-ci dépendait d'une léproserie réunie en 1696 à l'hôpital de Château-du-Loir. C'est au faubourg de Saint-Nicolas, selon Pesche, que s'élevait jadis la forteresse primitive de Mayet, auprès de la Motte dont nous avons parlé. Il aurait été ensuite rétabli après les guerres anglaises dans la petite vallée qui s'étend au pied du tertre de Saint-Nicolas. Ce château, que l'on appelle aussi *Fort des Salles*, se composait il y a quelques années d'un donjon, du château proprement dit et de bâtiments d'habitation modernes, d'une

chapelle et de communs; un vaste domaine y était annexé. La famille de la Roche-Thulon, qui le possédait, a morcelé et vendu le tout au détail, opération lucrative sans doute mais regrettable. Le château, la chapelle et les communs ont été démolis pierre à pierre; reste encore le donjon auquel le spéculateur n'a pas touché et dont nous recommandons tout spécialement la visite au touriste. En plan, sa forme est des plus irrégulières; quatre tourelles d'angle renforcent une construction centrale à trois étages. De nombreux jours percés au dernier étage permettent de surveiller les approches du donjon; un encorbellement soutient un chemin de ronde dont les machicoulis protègent la porte d'entrée. Le pont-levis traditionnel a laissé ses traces, mais la porte a été murée. Un toit unique très irrégulier, recouvre le donjon, bâti en pierre de taille de bel appareil, orné aux baies de quelques moulures sobres mais de bon goût. A l'intérieur on lit diverses inscriptions gravées à la pointe sur les murs par des soldats désœuvrés. Quelques-unes nous ont rappelé celles que traçaient les prisonniers de Louis XI, dans la tour ronde de Loches.

TV . ES . ENTRÉ . FERME . TA . BOVCHE
NE . PARLE . MAL . DE LABSANT
IAY OREILLE . ET . POINT . DE BOVCHE
MAIS . FAIS PARLER . L'ENFANT

Ailleurs se lisent des professions de foi.

VN . DIEV . VNE . FOY
LAME ET L'HONNEVR

VNE . LOY . VN ROY .
SALVT AV PRINCE

Au-dessous, une main rapide a tracé en caractères cursifs ces mots arrachés à une conscience troublée :

O mon Dieu pardonne nous.

A 1 kil. environ du château de Mayet, dans la direction de Verneil et dans un site tranquille et pittoresque existe encore l'ancien fief de Coulaines, transformé en ferme, avec les débris d'une chapelle romane, une fuie ronde, ses bâtiments du XVe au XVIe siècle. Coulaines est mentionné dans un diplôme de Charles-le-Chauve de 866. On a trouvé sur le territoire de Mayet des monnaies de tous les âges, et des cercueils en pierre coquillière, près de Saint-Nicolas.

EXCURSION A PONTVALLAIN.

Une correspondance conduit de la gare de Mayet à PONTVALLAIN distant de 6 kil., com. de 1808 hab. Pontvallain a été illustré par la bataille de ce nom que Du Guesclin et Olivier de Clisson

livrèrent aux Anglais en 1370 dans la *Lande de Rigalet*. Parti du château de Viré, Du Guesclin tomba à l'improviste, au matin du 10 ou 11 novembre, sur le camp des Anglais commandés par Thomas de Grantson. Les deux partis reçurent des renforts des garnisons voisines, et l'action devint générale. Dans la mêlée Du Guesclin fit prisonnier le chef ennemi. Les Anglais, échappés à la défaite, se rallièrent sur Vaas. Une croix de bois, appelée Croix Brète ou Croix des Bretons, renouvelée d'âge en âge a perpétué jusqu'à nos jours le souvenir de ce fait d'armes. Depuis 1828, un obélisque de pierre avec une inscription a remplacé la croix élevée sur le théâtre de l'action. La chapelle de N.-D. de la Faigne, au hameau de ce nom, réparée par la famille de Mailly est un lieu de pèlerinage fréquenté.

Le chemin de fer décrit une courbe très prononcée, qui commence en face du château de Bossé, à gauche de la ligne, avant d'arriver à

Aubigné, com. de 2,286 hab. Embranchement de La Flèche et Sablé. L'église, dédiée à Saint-Martin de Vertou, se compose d'une nef romane, accostée au Nord d'une tour carrée de la même époque, à deux étages avec baies ornées. Le chœur commencé au milieu du XVI[e] siècle, à pans coupés, a été bâti par Jean Hanniquet, maître de l'œuvre en 1551. La chaire du XVII[e] siècle, en bois sculpté offre sur ses panneaux les statuettes des quatre évangélistes.

La jolie maison de la Renaissance, qui s'élevait

sur la place en face du chœur de l'église, est tombée en 1872, sous la pioche des démolisseurs.

A 1 kil. environ du château de Bossé se voient deux dolmens. Sur la limite des communes d'Aubigné et de Vaas, on rencontre à 7 kil. de cette dernière ville, à deux cents mètres à droite de la route du Lude, les restes d'un théâtre que l'on a pris longtemps pour un temple romain. Ces ruines sont situées à plus d'un kil. de la rivière du Loir, un peu au-dessus de la prairie, au pied des premières ondulations de la colline. Elles ont été fouillées en 1873 par Mme la comtesse de Quatrebarbes, qui a dégagé le pourtour et les précinctions circulaires. Les rangs de gradins se divisent en quatre *cunei*. L'avant-scène ou *pulpitum* s'appuie sur la *scena* ou façade du théâtre, fermée par un mur droit de 63 mètres de longueur. La forme générale est celle d'un demi-cercle. L'édifice a peu de fondations; on n'y voit point de traces de voûtes, et il est probable que la partie inférieure seule en pierre était terminée en bois. La présence d'un nombre considérable de clous de charpente, trouvés dans les décombres, en fournit la preuve. Ces ruines fort curieuses permettent de rétablir en entier le plan du théâtre, malgré leur peu d'élévation ; bientôt elles auront complétement disparu.

Ce monument appartenait au territoire de l'ancienne localité de *Vaas*, marquée comme limite des Cénomans du côté de la Touraine sur la carte de Peutinger.

VAAS, 41 kil. com. de 1755 hab. L'ancienne agglomération à l'époque romaine répondait au hameau des *Halles*, un peu au-delà de la ville actuelle. Là, on a exhumé du sol des objets antiques, vases, poteries, et des tombeaux en calcaire coquillier d'une époque plus récente. Vaas a été le siège d'une abbaye de chanoines réguliers dont l'existence est constatée dès le milieu du XIIe siècle. L'origine du monastère est inconnue ; la légende s'en est emparée. Elle raconte que Charlemagne aurait fondé l'abbaye et l'aurait dotée, après le combat de Roncevaux, des biens du traître Gannelon, désignés dans le pays sous le nom de Châteaux de Ganne. Pour la population, l'antique théâtre serait l'un de ces châteaux que le puissant empereur aurait fait raser à hauteur d'infamie.

L'église de l'abbaye est devenue celle de la paroisse. L'abside à cinq pans, éclairée de fenêtres à lancettes ogivales, repose sur les substructions d'un chœur en hémicycle, en petit appareil ; de solides contreforts à talus renforcent les voûtes. Cette construction appartient au style de transition de la fin du XIIe au XIIIe siècle. La nef unique, large vaisseau d'une époque plus récente, flanquée à l'Ouest d'une grosse tour carrée, et les deux transepts se rapportent au XIVe et au XVe siècles. La grosse tour occidentale a servi à la défense de la ville au temps des guerres anglaises. Nous avons dit plus haut que les Anglais se refugièrent à Vaas après la bataille

de Pontvallain; Du Guesclin les en délogea peu après. Il reste à peine quelques pans de murs de l'ancienne enceinte qui entourait la ville.

Les bâtiments de l'ancien prieuré de Montsureau sont transformés en ferme. Sur la route de Vaas à Château-du-Loir, on entrevoit au milieu de beaux arbres le château de la Roche de Vaas, à Mme de Quatrebarbes.

50 kil. CHATEAU-DU-LOIR. Chef-lieu de canton de 2892 hab., à 1300 mètres de la station. Embranchement sur Saint-Calais et Sablé.

La ville est assise partie sur une colline et partie sur le ruisseau de l'Ire. Le Loir en est éloigné de 2 kil. Le château primitif, dominant le cours du Loir, s'élevait au faubourg de Cohémon, qui a pris le nom du premier seigneur connu, Hamon ou Aimon, mari d'Hildeburge, fille de Yves de Creil ou de Bellême (fin du Xe siècle). Leur fils Gervais, évêque du Mans, soutint un long siège dans Château-du-Loir contre le comte d'Anjou Geoffroi Martel (vers 1050). Gervais II, neveu de l'évêque du Mans, seigneur de Château-du-Loir, restaura une collégiale fondée par ses ancêtres, en l'honneur de Saint-Guingalois, saint breton dont le corps fut déposé pendant quelque temps à Château-du-Loir, à l'époque des Invasions Normandes (vers 878); il remplaça les chanoines par des religieux appelés du monastère de Marmoutiers, et à l'occasion de la fondation de ce prieuré, il donna aux habitants de Château-du-Loir une charte constituant en leur faveur des

privilèges spéciaux, sous le nom de *Coutumes*, 1066. Cette pièce du plus haut intérêt pour l'histoire féodale a été publiée dans notre étude sur le *Prieuré de Saint-Guingalois*. Fille et héritière de



Sceau de Béatrix, dame de Château-du-Loir, XIIIe siècle.

Gervais, Mathilde épousa Hélie de la Flèche, comte du Maine, qui transmit Château-du-Loir à son gendre Foulques V, comte d'Anjou. Philippe-Auguste saisit sur Jean-sans-Terre la seigneurie de Château-du-Loir ; il la donna au célèbre sénéchal d'Anjou, Guillaume des Roches, 1204. Le

sénéchal d'Anjou ne laissa que des filles. Robert IV comte de Dreux, mort en 1281, posséda Château-du-Loir du chef de sa femme Béatrix, de la descendance de Guillaume des Roches. La seigneurie resta dans cette maison jusqu'à Pierre de Dreux, qui la vendit, en 1337, à Philippe de Valois. Elle échut dans la suite à Louis Ier, duc d'Anjou, fils du roi Jean, puis fut réunie une seconde fois à la couronne sous Louis XI, en même temps qu'une partie des biens des princes d'Anjou.

Le château était situé sur la place plantée d'arbres, en face de l'église; les eaux de l'Ire alimentaient les fossés. La motte a été nivelée et les douves comblées à la fin du XVIIe siècle. La ville était close de murs.

Il y avait avant la Révolution deux églises à Château-du-Loir: celle de Saint-Martin a disparu, celle de Saint-Guingalois, ou du prieuré de ce nom, sert actuellement à la paroisse. La nef a été augmentée au XVIe siècle de deux bas-côtés peu élégants; une tour moderne près de la façade est encore plus disgrâcieuse. Tout l'intérêt se reporte sur le chœur, œuvre gothique du XIIIe au XIVe siècle, malheureusement peu en vue, et trop dissimulée. D'élégants contreforts soutiennent les angles des cinq pans du chœur; ils encadrent des baies en lancette, ornées de quatre-feuilles à leur sommet. Sous le chœur s'étend une curieuse crypte, divisée en trois nefs par des colonnes qui supportent des voûtes d'arête. On accède de

l'église à la crypte par un escalier latéral pris dans le mur. Parmi les statues, deux groupes méritent de fixer l'attention; l'un placé au fond du sanctuaire représente une Notre-Dame de Pitié, d'un beau caractère; l'autre, un Saint-Martin, partageant son manteau. Cette terre cuite est due à Barthélemy de Mello qui l'exécuta vers 1687, sur les ordres du célèbre amateur Fréart de Chantelou, pour l'église supprimée de Saint-Martin. Parmi le mobilier, il faut encore donner un coup d'œil à un tableau sur bois, du XVIe siècle, et à une toile suspendue dans le transept



Crypte de Château-du-Loir, XIe siècle.

du nord. Le maître autel en marbre orné de beaux cuivres ciselés, provient de l'abbaye voisine de Bonlieu. L'hospice, placé dans la ville haute, a été en grande partie reconstruit aux frais de Julien Milsonneau, président du grenier à sel, qui légua, en 1694, une somme considérable pour cette œuvre. Le couvent des Récollets qui s'établirent au commencement du XVIIe siècle dans la ville a été transformé en pensionnat et en gendarmerie.

Nous signalerons encore à 1 kil. de Château-du-Loir, le petit manoir de *Riablay*, dont la

tourelle est couverte d'une pyramide en pierre. Henri IV, dit-on, y vint coucher. Sur le chemin de la gare on remarque la ferme de la *Lisardière*, qui a conservé des constructions du XVI[e] siècle.

La ville est assez commerçante; on y vend beaucoup les vins du Loir et les *châtaignes* ou marrons des environs de Vaas et de Lavernat.

En quittant Château-du-Loir, la ligne contourne le faubourg de Cohémon, elle laisse à gauche l'embranchement de Saint-Calais et franchit le Loir sur un pont de pierre de 50 mètres de longueur. Un peu au delà, elle rencontre à gauche les bâtiments modernes de Bonlieu, abbaye de femmes, fondée par Guillaume des Roches, en 1219, et où il fut inhumé; toutes les anciennes constructions ont disparu.

53 kil. DISSAY-SOUS-COURCILLON. La com. de 1383 hab. doit son nom au château de Courcillon, illustré par la famille Dangeau, et agréablement situé sur une colline voisine du bourg. Quoique les constructions féodales soient en grande partie rasées, on reconnait facilement qu'elles formaient un parallélogramme flanqué à ses angles de hautes tours rondes; une seule existe encore. Le bourg s'allonge dans la vallée que baignent deux affluents du Loir, l'Escotais et le Gravot.

L'église romane possède un chœur bâti en pierre de taille, voûté intérieurement dans le style du XII[e] siècle. L'ancien prieuré joint l'église; on y remarque une jolie tourelle de la Renaissance, servant d'escalier, et des parties antérieures. La

Grande Cour est une construction du temps de François Ier; auprès on voit une ancienne chapelle servant de grange. La commune de Bannes, supprimée depuis la Révolution, est réunie à Dissay; l'église est détruite. Au delà de Dissay-sous-Courcillon, le chemin de fer passe auprès du manoir de Verneil, sur le pont de ce nom, qui s'est effondré en 1878, au moment où un train de marchandises venait de s'y engager, et entre ensuite en Touraine.

DU MANS A SABLÉ ET PRÉCIGNÉ.

ROUTE N° 5.

Distance 48 kilomètres.

Au sortir de la gare, le chemin de fer passe sur la rive droite de la Sarthe et traverse le bourg du PETIT-SAINT-GEORGES, paroisse de 1797 hab. Le chœur de l'église appartient au XIe siècle: on y remarque des oculus; dans le cimetière, un beau chapiteau roman, provenant d'un vaste édifice, sert de base à la croix principale. Sur le bord de la Sarthe, du côté opposé de la voie, se trouve le village d'ALLONNES, célèbre par sa villa-romaine, ses vieilles ruines de la *Tour aux Fées*, assise au sommet d'une colline qui domine la rivière.

13 kil. VOIVRES. L'église n'offre aucun intérêt; cette commune de 567 hab. a été établie sur une partie défrichée de la forêt des comtes du Maine. On sait que c'est dans cette forêt que

Charles VI, poursuivant le meurtrier de Olivier de Clisson, donna les premiers signes de cette démence si funeste aux affaires du royaume. On coupe deux fois un petit affluent de la Sarthe et l'on traverse la rivière elle-même sur un viaduc.

19 kil. **La Suze.** Embranchement sur La Flèche. Chef-lieu de canton de 2,603 hab. Les premiers seigneurs portèrent le nom du château, qui passa vers la fin du XIe siècle dans la maison de



Contre-sceau de Robert de Dreux, XIIIe siècle.

Sablé; un siècle après elle entra dans celle des Roches, par le mariage de Marguerite de Sablé, fille de Robert III, avec Guillaume des Roches, sénéchal d'Anjou. En 1220, leur fille Clémence la porta avec Louplande à Geoffroi, vicomte de Châteaudun. Leur fille, Jeanne de Châteaudun, fut mariée : 1° à Jean, comte de Montfort-l'Amaury; 2° à Jean de Brienne, bouteiller de France, dont elle eut Blanche de Brienne, épouse de Guillaume de

Fiennes. Après la mort de Blanche, La Suze retourna à Béatrix de Montfort, fille de Jean et de Jeanne de Châteaudun et femme de Robert, comte de Dreux, en 1260. Jeanne, leur fille, fut alliée à Jean de Rouci, dont naquit Béatrix, qui épousa Amaury III de Craon, auquel elle apporta La Suze. En 1403, Marie de Craon, dame de La Suze, fut mariée à Guy de Laval, seigneur de Raitz. René, leur fils, épousa Anne de Champagne, dame de Crenon. Jeanne, leur fille, s'unit à François de Chauvigny, vicomte de Brosses. De cette alliance naquit André, seigneur de Raitz et de La Suze par sa mère; il ne laissa pas d'enfants de Louise de Bourbon, son épouse. Anne de Champagne, son aïeule, morte en 1501, donna la terre de La Suze à Brandelis de Champagne, son neveu, baron de Bazouges. Gaspard de Champagne dissipa son bien et le comté de La Suze fut vendu. La Suze fut achetée, en 1718, par Michel de Chamillard, ministre d'Etat, grand trésorier des Ordres du roi, qui obtint la réunion des seigneuries de Courcelles, Château-Sénéchal, Verron, Saint-Germain-du-Val, sous le nom de La Suze. (Cauvin, *Statistique du Mans*.)

Le château, à moitié démoli, situé au-dessus de la ville, présente encore quelques parties dans le style du XVe siècle, qui produisent bon effet du chemin de fer ou du vieux pont. Geoffroy Plantagenet vint deux fois assiéger La Suze.

L'église paroissiale dédiée à saint Julien, martyr, servait jadis de chapelle seigneuriale au château

et de succursale à celle de Roëzé. Elle appartient au style roman ; le chœur, orné à l'intérieur de baies à plein cintre, à jambages décorés de colonnettes, date du XIIe siècle. Dans la nef, on voit au lambris, les armes peintes des anciens seigneurs, et sur les murs latéraux des épitaphes du XVIIe siècle. Tout l'intérêt se concentre sur une crypte du XIe siècle, voûtée, située au-dessous du chœur, divisée en deux travées, et éclairée par des baies malheureusement modernisées. On accédait autrefois directement de l'intérieur de l'église à la crypte. Lorsqu'elle eut perdu sa destination primitive, elle reçut la dépouille mortelle de plusieurs seigneurs de la maison de Champagne. Les corps reposèrent jusqu'à la Révolution dans des cercueils de plomb revêtus de bois et portés sur des tréteaux.

La Suze possédait un collège fondé à la fin du XVIIe siècle par Noël Hubert ; il réunissait environ soixante élèves. Cette ville a donné le jour au cardinal de La Forêt, chancelier de France, mort en 1361 ; à l'historien poëte Pierre Olivier, sieur du Bouchet, vivant en 1584 ; à René Le Paige, chanoine du Mans, auteur du *Dictionnaire topographique de la province et du diocèse du Maine*, publié en 1777.

En franchissant la Sarthe sur un pont de pierre de neuf arches élevé sous Henri IV, on se rend à Roezé, distant de 3 kil., com. de 1355 hab.

L'église est celle d'un ancien prieuré fondé par Hodon (1044-1055). Celui-ci donna, avec le con-

sentement de son fils Hubert, aux moines de la Couture l'église de saint Pierre et de saint Paul qu'il avait bâtie sur les bords de la Sarthe, la terre du lieu, le bourg, l'église de Marsilly, les chapelles de la Sainte-Marie (la Mariette), et de Saint-Martin de Coulons, dans la forêt de Longaunay. Renaud de la Suze fit présent de la chapelle de son château (Cauvin). Sur le territoire de cette commune, existe encore le château de Saint-Fraimbault qui remplace un prieuré de ce nom, dépendant comme celui de Roëzé de la Couture.

Le chemin de fer passe auprès du manoir de la Roche-Patras, transformé en ferme; on y retrouve un des écussons qui figure au lambris de la nef. La voie suit la rive gauche de la Sarthe, traverse une partie des bois de Longaunay et franchit de nouveau la rivière.

33 kil. NOYEN, com. de 2,562 hab. L'origine de Noyen remonte aux temps les plus reculés. Un atelier monétaire y aurait existé à l'époque mérovingienne, d'après M. Hucher, et un diplôme de Charlemagne (802) donne à cette localité le titre de bourg public. Odon, seigneur de Noyen, sur l'invitation de l'évêque Gervais concéda l'église de Saint-Pierre de Noyen, la moitié d'une chapelle fondée en l'honneur de la Vierge au monastère de Saint-Vincent, vers 1050. Hugues de Malicorne fonda le prieuré vers 1098, en donnant à la même abbaye de Saint-Vincent les coutumes du bourg de Saint-Germain.

La seigneurie de Noyen a suivi pendant longtemps la même destinée que celle de Pirmil, qualifiée de baronnie par quelques actes de 1500 environ. Après avoir appartenu à la maison d'Anthenaise en la personne de Savary III d'Anthenaise à la fin du XIIe siècle, Noyen passa par le mariage d'Emmanuelle, dame et héritière de ce nom, avec Jean Chamaillard, seigneur de Pirmil, à sa postérité qui réunit ainsi les deux terres (1245 environ). Un de leurs descendants Guillaume Chamaillard prit alliance avec Marie, vicomtesse de Beaumont, sœur et héritière de Louis, vicomte de Beaumont, tué à Cocherel en 1364. Au commencement du XVe siècle les deux seigneuries sont passées dans la famille de Jean du Fou ; elles apparaissent quelques années entre les mains de Louis de l'Abrégement (1501, 1509), de Louis de Malestroit (1515), pour revenir ensuite à Christophe du Fou (1520), et se maintenir dans cette maison près d'un siècle. Après René de Franquetot, François, marquis de Kerveno, en rendait aveu en 1630, comme héritier bénéficiaire du seigneur du Fou et de Jeanne de Maillé, ses aïeux maternels. Catherine de Lannoy, veuve de bonne heure de François de Kerveno, en jouit ensuite, puis Charles de Lorraine ; enfin Michel de Chamillard acquit Noyen au milieu du XVIIIe siècle et le réunit à La Suze.

Noyen possédait deux églises ; celle de Notre-Dame, supprimée depuis la Révolution, a été con-

vertie en halles. Le chœur de cette ancienne église date de la fin du XIIe siècle ; des colonnettes à chapiteaux ouvragés supportent des voûtes qui doivent appartenir au style de transition. Seule l'église de Saint-Germain a été conservée au culte. L'ensemble appartient au style de la Renaissance ; le bas-côté du Nord est moderne. Une tour carrée, à plusieurs étages, s'élève en côté de la façade sur un plan différent ; aussi l'effet produit par ces deux lignes divergentes est-il très désagréable à l'œil. Dans le chœur, sur une plaque de cuivre, on lit l'épitaphe de Me de Querveno, et la sacristie conserve une précieuse croix en argent du XVIe siècle, délicatement ciselée.

Les bâtiments de l'ancien prieuré subsistent encore du côté septentrional de l'église : ils forment un pittoresque assemblage datant du XVe au XVIe siècle. Les rues ont conservé çà et là quelques vieux témoins des âges passés et des générations disparues.

Marguerite de Lannoy, veuve du marquis de Querveno, dame de Noyen, dont nous avons parlé plus haut, fonda en 1637, sur la paroisse de Saint-Pierre, une communauté de religieuses de sainte Elisabeth qu'elle fit venir de Sablé. Ruinée par Law, cette communauté fut réunie avec ses biens au couvent des Maillets du Mans (1771). L'année suivante, un orphelinat et une école de filles dirigées par des sœurs s'installèrent dans les bâtiments. La Révolution vendit ce local qui,

racheté par la famille de Lestang, a été généreusement cédé à la commune en 1807 par les acquéreurs. L'historien Gustave de Lestang appartient à cette famille. Noyen est encore la patrie de René Flacé, auteur d'un poëme latin sur *l'Origine des Manceaux*. La ville de Noyen possédait un collège fondé par François Rabeau, abbé commendataire de Saint-Calais, qui laissa par son testament du 19 mars 1593, la somme de mille écus à cet effet. A gauche de la route de Mézeray, sur le bord d'un étang et dans un site agréable, le manoir du Plessis-de-Vaige montre encore une vieille tour mutilée et de charmants détails de la Renaissance.

EXCURSION A PIRMIL.

A 6 kil. de Noyen, sur la route de Vallon se trouve le bourg de Pirmil, com. de 959 hab., dont l'église romane mérite être mieux connue. A mi-chemin, on aperçoit les hautes tourelles de la Balluère, ancien manoir du XVe siècle. Avant d'arriver à Pirmil, une motte artificielle se voit sur la gauche ; c'est l'emplacement d'un château fort pris par Jean Chandos et entièrement ruiné par les Anglais. Pirmil a presque toujours suivi les destinées de Noyen ; nous ne reviendrons donc pas sur la liste des seigneurs que nous avons donnée plus haut. La seconde invasion anglaise ne fut pas moins funeste que la première ; à partir de 1425, date de la prise du Mans, Pirmil fut occupé, rançonné fréquemment par l'ennemi qui tenait garnison

dans les châteaux voisins de Malicorne, La Suze, de l'Isle. Aussi quand la guerre de Cent Ans fut terminée, Pirmil avait perdu son château, ses halles et une partie de la ville avaient été détruites ou incendiées, ses champs étaient en friche, et la population était ruinée.



Eglise de Pirmil, abside du XIIe siècle et transept du XVIe.

Le prieuré de Pirmil fut fondé dans de dramatiques circonstances. Hugues de Malicorne avait tué Rodulphe; en expiation et pour apaiser le frère de la victime, Sigolus, il donna au monastère de Saint-Vincent l'église de Pirmil. L'archevêque de Tours, et Hildebert, évêque du Mans,

interposèrent leur médiation dans cette affaire (vers 1098). Cette église, dédiée à saint Jouin, servait en même temps à l'usage de la paroisse. Elle appartient tout entière au XII[e] siècle, moins les transepts qui s'élevèrent de 1535 à 1550. L'extérieur de la nef est sobre d'ornements; ils ont été réservés pour le chœur construit en pierre d'appareil. Là, des colonnettes garnissent les jambages des baies, et des modillons sculptés avec soin contournent la corniche. Mais c'est surtout l'intérieur qui présente un réel intérêt ; des voûtes robustes où apparait l'ogive naissante recouvrent l'édifice ; une sculpture d'une richesse exubérante décore les tailloirs et les chapiteaux. Ici, elle emprunte ses motifs à une flore d'un galbe exquis, ailleurs à des scènes inexpliquées encore et d'une verve charmante.

Pirmil a donné son nom à Vincent, archevêque de Tours, 1257-1270. Un de ses curés Claude Nail, a composé des Noëls, 1590.

En arrivant à AVOISE, com. de 998 hab., la voie se rapproche de la Sarthe, près de laquelle s'étend le bourg d'Avoise, 37 kil. station.

L'ancien prieuré dépendait de l'abbaye de la Couture. Sur le territoire de cette commune sont situés les châteaux de Pescheseul, de Dobert et les fiefs de la Perrine, de Cry et d'Hierray. Le château de Pescheseul se cache au milieu des bois de ce nom dans un coude très prononcé que décrit la Sarthe ; une route le relie directement à Parcé dont il est distant de plus de 2 kil. Dès les

premières années du XIIIe siècle il était possédé par l'une des maisons les plus illustres du Maine, celle de Champagne, qui attacha d'abord sa fortune à celle des princes d'Anjou et les suivit dans leurs guerres d'Italie. Ce concours valut à ses membres les titres plus honorifiques que réels de comtes d'*Aquila* dans les Abruzzes (1265), et de princes de *Montorio* en Sicile (1433). En même temps le nom de la maison de Champagne-Pescheseul se trouve mêlé aux grands événements qui intéressent la monarchie elle-même. Guillaume est tué à la Massoure, 1250; Jean Ier, assiste à la bataille de Crécy (1346); Jean II combat dans le Maine avec Du Guesclin, vers 1370. Les neuf fils de Jean III de Champagne furent tués ou blessés à la funeste journée de Verneuil (1424).

Pendant les guerres de religion, sous Charles IX, un Jean de Champagne, joue encore un premier rôle dans le Maine. Quoique sa réhabilitation ait été tentée de nos jours, nous n'en ferons pas un héros de la cause catholique; Jean, grand pourfendeur de huguenots, les faisait jeter dans les eaux de la Sarthe, qui baigne le château. Charles IX vint le voir à Pescheseul, accompagné de Catherine de Médicis, en 1571, et lui demanda combien *il avait fait boire de huguenots à son grand godet ;* c'est ainsi qu'il appelait la Sarthe. « A mauvais meubles on ne tient pas d'inventaire », répondit Jean de Champagne. Cette repartie spirituelle put être goûtée de Charles IX ; l'histoire l'a jugée plus sévèrement.

Plusieurs fois ruiné par la guerre, le château fut en grande partie reconstruit sous Henri II et Charles IX. Deux architectes du Mans, Jean Masneret et René Guitton commencèrent le grand corps de logis en 1559; ils copièrent le château du Puy-du-Fou en Poitou. Cet édifice que M. de la Galissonnière avait pris à tâche de détruire a été rebâti vers 1830 sur les plans de Moutier dans le style italien. M. André Leroy d'Angers, a dessiné le parc. L'intérieur, somptueusement décoré, contient deux bustes de Guillaume Coustou, le jeune, l'un de Mme de Pompadour, l'autre de Louis XV; ils proviennent de Menars-sur-Loire.

En quittant Avoise, on laisse à droite le château de Dobert, assis sur la Vègre, construction du temps de Louis XVI. La famille de Bastard de Fontenay a possédé pendant quatre siècles cette terre, qui appartient aujourd'hui à Me de la Girouardière. Le chemin de fer continue de traverser des tranchées pratiquées au milieu de rocs de marbre.

43 kil. JUIGNÉ. Com. de 1488 hab. Le château s'étend jusqu'auprès du bourg: il est de construction moderne, des bois, un parc l'entourent. Il est entré dans la maison Le Clerc de Juigné par le mariage d'une fille de Nicolas de Lessillé avec Roland Le Clerc, à la fin du XIVe siècle. Le roi accorda en 1647 le titre de baronnie à la terre de Juigné, qui appartient encore à la même famille. Le salon possède une galerie de portraits. On voit dans la commune au lieu dit la *Motte-Blanche* une tombelle au milieu du bois des *Tailles*.

Au moment de couper la route de Sablé à Brûlon, la ligne passe devant le château de Hartenpied, à gauche; elle laisse découvrir le monastère de Solesmes dans une magnifique situation, puis traverse encore la route de Sablé à Château-Gontier, la Vègre affluent de la Sarthe, et atteint la gare de

48 kil. SABLÉ, stat. Chef-lieu de canton de 5947 hab. (Embranchement sur Aubigné et sur Saint-Calais par La Flèche.)

La gare est placée à l'une des extrémités de la ville; les omnibus font sur demande la correspondance avec Solesmes. La ville industrieuse, riche et commerçante est assise sur la Sarthe et la Vègre à son confluent. Le château se dresse sur des rocs à pic qui dominent la rive droite de la rivière.

Historique. — Malgré les recherches du docte Ménage, une grande obscurité plane encore sur les origines des premières maisons de Sablé. A la fin du Xe siècle, la seigneurie, une des plus importantes du Maine, appartenait à Raoul, vicomte du Mans.

L'alliance d'Avoise, fille de Geoffroy de Sablé dit le Vieux avec Robert le Bourguignon, seigneur de Craon, fit passer le château de Sablé dans une nouvelle maison. Robert reçut le pape Urbain qui vint prêcher à Sablé en faveur de la Croisade (1096); il obéit à sa voix et se rendit en Terre-Sainte où il mourut. Robert II, son fils, et Lisiard, son petit fils, furent assez puissants

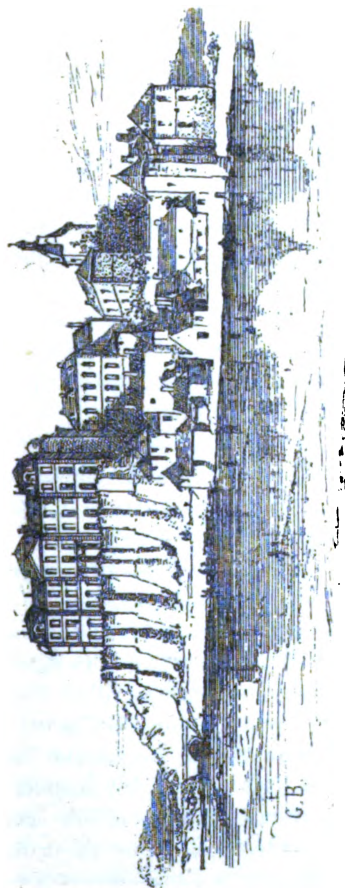
pour entrer en guerre avec les comtes d'Anjou. Robert III, fonda en 1152 l'abbaye de Bellebranche. Marguerite, fille de Robert IV, apporta à Guillaume des Roches, le célèbre sénéchal d'Anjou, mort en 1222, la seigneurie de Sablé, que Jeanne, leur fille aînée, fit rentrer dans la maison de Craon par son alliance avec Amauri Ier, sire de Craon. Amaury IV mourut sans enfants en 1373, après avoir cédé la seigneurie de Sablé à Louis Ier, duc d'Anjou; Louis II, duc d'Anjou, la revendit le 13 juin 1390 à Pierre de Craon, de sinistre mémoire. Après l'assassinat du connétable de Clisson, elle passa de nouveau à la maison d'Anjou, puis à Louis IX, à Charles VIII, à Jean et Louis d'Armagnac. Elle fut adjugée à René II, duc de Lorraine, petit-fils d'Yolande qui la réclama du chef de sa mère (1486), et revendue en 1593 par Charles de Lorraine, duc de Mayenne, chef de la Ligue, à Urbain de Laval-Bois-Dauphin. Abel Servien, surintendant des finances, acquit, en 1652, la terre de Sablé qui, réunie à Précigné, fut érigée en marquisat en sa faveur. Jean-Baptiste Colbert, marquis de Torcy, apparait en 1711, comme possesseur du château; c'est lui qui fit raser l'ancienne forteresse et bâtir le grand corps de logis, flanqué de pavillons aux ailes, que nous voyons aujourd'hui.

L'histoire du château de Sablé touche de près celle de la ville. Nous ajouterons seulement quelques mots à la liste de ses possesseurs. Le château de Sablé a joué un rôle des plus importants durant

la seconde invasion anglaise au XVe siècle : place de guerre au premier chef par sa situation inaccessible au pied de la Sarthe, fortifiée encore par des ouvrages considérables élevés de main d'homme, Sablé put braver les efforts des Anglais, alors que le Maine presque entier fut réduit en leur pouvoir en 1417 et en 1425. A portée de l'Anjou, il en recevait les secours destinés à s'engager contre l'ennemi. Le dauphin, depuis Charles VII, y traite en personne avec Jean, duc de Bretagne, d'une alliance commune contre le roi d'Angleterre, 8 mars 1421. En 1424, Louis d'Avaugour s'y réfugie, de Loré y conduit les restes de la garnison de Sainte-Suzanne et se joint aux sires de Raitz et de Beaumanoir chargés par le connétable de Richemont de défendre le château. Pendant les guerres de religion, Sablé tint pour la Ligue, suivant d'ailleurs le parti de la maison de Lorraine, maîtresse du pays. Le château ne se rendit à Henri IV qu'en 1595; ce fut la dernière place dans le Maine qui se soumit au roi. (*Cauvin*, *Pesche*.)

La principale curiosité de Sablé, c'est le château. Depuis la guerre de 1870-1871, M. de Rougé, son dernier successeur, l'a vendu à Mme la duchesse de Chevreuse, qui l'habite avec M. le duc de Chaulnes. Jusqu'à cette époque on put y admirer une remarquable galerie de portraits historiques, la plupart des Colbert, plusieurs membres des Arnauld par Philippe de Champagne; toutes ces richesses artistiques ont quitté

Sablé, et la porte du château d'un accès facile



Château de Sablé, XVIIIe siècle.

jadis ne s'ouvre plus aujourd'hui devant le tou-

riste. Au reste, grande construction froide comme en savait créer le XVIII[e] siècle, le château, vu à distance, produit meilleur effet que de près. Quelques tours découronnées indiquent seules l'ancienne enceinte.

L'église. — Geoffroy de Sablé dit le Vieux rebâtit au commencement du XI[e] siècle les deux églises dédiées, l'une à N.-D., l'autre à saint Martin, et les fit élever en pierre. L'église de Saint-Martin a disparu ainsi que le prieuré de Saint-Nicolas. Notre-Dame qui sert aujourd'hui à la paroisse, malgré son insuffisance, est une construction de la fin du XV[e] siècle, en forme de croix terminée par un chevet carré. Tout l'intérêt qu'elle présente se reporte sur ses magnifiques verrières trop peu appréciées jusqu'ici. Celles du chœur ont été exécutées vers 1495; la grande fenêtre de la nef un peu plus ancienne appartient au temps de Louis XI, d'après les costumes. Cette dernière verrière offre une suite de scènes empruntées à la naïve légende de sainte Magdeleine; la peinture et le dessin, d'une exécution aussi savante que soignée en font une œuvre hors ligne.

Quelques années séparent le vitrail de la nef de ceux du chœur. Le style en est différent, la partie architecturale diminue de proportion, la facture est moins sèche, les plis et les draperies moins anguleux. La verrière de l'abside représente dans la partie centrale la scène du crucifiement dans tous ses détails; le Christ en croix au milieu des deux larrons, à droite les saintes femmes,

à gauche et au centre les juifs, les soldats, Longin armé de la lance. Le sujet principal est encadré au milieu de scènes secondaires qui se lisent en commençant de l'angle inférieur du vitrail à droite ; c'est d'abord l'entrée triomphale de N. S. à Jérusalem ; son agonie, le baiser de Judas; puis en revenant au point de départ et en remontant, la flagellation, le couronnement d'épines, le portement de croix ; du côté opposé, N.-D. de Pitié, l'ensevelissement du Christ, la résurrection. Les amortissements des lancettes ont reçu les armes de France, du Dauphin, du cardinal de Luxembourg, de Sablé et de Yolande de La Haye, duchesse de Nemours. L'attribution de ce dernier blason, très compliqué, appartient à M. le duc de Chaulnes qui a publié sur ce vitrail et les deux suivants une étude dans la *Revue du Maine* (année 1879).

La fenêtre de gauche ou du sud retrace l'histoire de la vie cachée de N. S. Le donateur, un ecclésiastique présenté par son patron saint Etienne, figure au bas du vitrail. Puis viennent la Salutation angélique et la Nativité ; dans la zône supérieure, l'Apparition des Anges aux Bergers, l'Adoration des Mages ; enfin au-dessus la Présentation de N. S. au Temple et le Massacre des Innocents. Les armes de Guy XVe ou XVIe de Laval et de Jeanne sont placées dans le tympan.

En regard de ce vitrail se voient les principaux actes de la vie publique du Sauveur ; le Baptême, la Tentation dans le désert, les Marchands chassés

du Temple, Jésus et la Samaritaine, la Transfiguration, la Résurrection de Lazare.

Ces belles verrières, que M. le duc de Chaulnes a proposé d'attribuer au peintre Robert Courtois de la Ferté-Bernard, furent endommagées par les Huguenots qui, le 13 octobre 1567, les criblèrent de coups d'arquebuse. Le fait matériel n'est que trop évident; il est constaté en outre par l'inscription énigmatique suivante dont nous proposons l'interprétation au touriste :

LE 13 IOVR OCTOBRE. 1567. IE PATI SI
GRAND OPPROBRE . DESTRE ROMPVE
TOVT ANET . PAR L'HVGVENOT INFET *(sic)*
MAIS DE COEVR BON PARFAICT.

Elle se lit au bas de la grande fenêtre du fond de l'abside.

EXCURSION A SOLESMES.

Trois kilomètres seulement séparent Sablé de SOLESMES, qui est desservi par un omnibus à volonté partant de la gare. Le touriste traverse la ville, passe la Sarthe, et après avoir laissé l'Hôtel-Dieu sort de Sablé et remonte le cours gauche de la rivière. De[illegible] de vue pittoresques, que l'on [illegible] avant d'arriver à Solesmes, [illegible] promenade.

L'abbaye de Solesmes reconnait pour fondateur [illegible]offroy-le-Vieux, seigneur de Sablé, qui, vou-

lant élever une maison de prières pour le *rachat* de son âme, établit ce monastère aux bords de la Sarthe et non loin de son château. L'inauguration du nouveau cloitre eut lieu en 1010 et fut célébrée avec pompe en présence du comte du Mans Hugues Ier, de Raoul de Beaumont-le-Vicomte, des prélats Avesgaud et Hubert, le premier évêque du Mans et le second évêque d'Angers.

La générosité de Geoffroy dota largement le prieuré, qui fut soumis à l'abbaye bénédictine de la Couture, nouvellement rétablie par l'illustre Gauzbert. A la suite de l'une des expéditions de Terre-Sainte, Solesmes s'enrichit d'une épine de la couronne de N. S., précieuse relique pour laquelle Guillaume Cheminart, le restaurateur du monastère après les guerres anglaises fit faire une châsse en argent doré. C'est à ce prieur et à ses successeurs, Philippe Moreau et Jean Bougler surtout, que Solesmes doit les magnifiques travaux d'art qui lui ont valu une si juste renommée (1496-1550). Echappés par une heureuse exception au vandalisme révolutionnaire, le prieuré et ses groupes de statues furent rachetés en 1833 par D. Guéranger, qui y fonda une abbaye des *Bénédictins de la Congrégation de France*, érigée par bref de Grégoire XVI, en 1837. Dom Prosper Guéranger en fut le premier abbé, et par une savante direction fit revivre les études bénédictines en donnant lui-même l'exemple par la publication de l'*Année liturgique et de Sainte Cécile*. En mourant en 1875, il avait la consolation

d'avoir renoué au présent la chaine d'un passé glorieux, et de laisser des élèves qui, dans la personne du cardinal D. Pitra et du savant prieur D. Piolin, s'efforcent d'être les dignes continuateurs de la grande Congrégation de Saint-Maur.

Tous les visiteurs ont entrée à l'église, mais les hommes seuls obtiennent l'autorisation de pénétrer dans l'intérieur de l'abbaye, où ils peuvent demander une hospitalité qui leur est gracieusement accordée.



Abbaye de Solesmes, côté de la Sarthe.

Les bâtiments monastiques s'élèvent sur une colline qui domine la Sarthe; ils datent de 1722 environ, et furent construits avec l'aide du seigneur de Sablé, Jean-Baptiste Colbert, marquis de Torcy. L'église abbatiale elle-même offre peu d'intérêt, et a été presque entièrement remaniée de nos jours; une porte d'entrée toutefois appartient au XIIe siècle, et la tour du XVIe siècle a été terminée par un dôme en 1731.

Les fameuses sculptures de l'abbaye avaient depuis longtemps une certaine notoriété; et dès le XVIIe siècle, comme il parait d'après les mémoires de Du Guesclin, les étrangers venaient visiter les *Saints de Solesmes*. Ces groupes occupent les deux croisillons de l'église; celui de droite offre la *Sépulture du Christ* dont la partie architecturale et les accessoires tapissent le fond du transept. Sous une grotte s'ouvrant par un arc surbaissé, décoré de choux frisés et de délicates feuilles de vignes, huit personnages accomplissent l'ensevelissement du Christ. A gauche, Nicodème, en longue robe damassée, l'aumônière pendue à la ceinture, coiffé d'un turban, la figure encadrée d'une barbe majestueuse, soutient le linceul. En face, un personnage revêtu du riche costume des seigneurs de la cour au temps de Charles VIII, un collier au cou, porte l'autre extrémité du drap funéraire sur lequel repose le corps inanimé du Christ.

La Vierge contemple le corps de son divin fils, dans l'attitude d'une profonde désolation; et saint Jean, aux traits doux et calmes, la soutient, tandis qu'un disciple ouvre un vase de parfums. Deux saintes femmes accompagnent la Vierge; l'une d'elles joint les mains, l'autre, la tête à demi voilée, tient un vase à parfums. Cette dernière statue, d'un beau caractère, d'une grande distinction de formes, mérite tout spécialement de fixer l'attention. Au pied du tombeau et en avant, Magdeleine assise, s'affaisse sous le poids d'une douleur

qu'elle comprime à grand'peine. Le naturel de l'attitude, la grâce exquise de la physionomie ont valu à cette statue une réputation certainement méritée, quoique l'on puisse reprocher au torse un peu trop d'ampleur.

La scène est complétée par la présence de deux soldats, aux riches armures, qui semblent garder le tombeau. De petits anges, délicatement sculptés, et portant les instruments de la passion, garnissent le fond de la grotte. Un pendentif, descendant de la voûte, était destiné à recevoir une relique de la *Sainte Epine*; il se termine par un ange les ailes étendues, portant un phylactère sur lequel on lit une légende se rapportant à la sépulture du Christ.

Deux grands pilastres ornés d'arabesques les plus délicates encadrent la grotte; ils se relient à un entablement qui supporte un calvaire. Au centre, s'élève la croix vide du Sauveur. Sur le roc où elle est plantée, apparait le crâne d'Adam régénéré par le sang divin. Les deux larrons occupent les angles de la composition; David et Isaïe, au pied de la croix, récitent leurs prophéties relatives à la mort du Sauveur.

Une date, importante pour l'histoire de ce monument, précise l'époque de la construction de la partie architecturale de la grotte.

On lit en effet en chiffres romains la date de 1496 (M CCCC IIIj[xx] XVI KAROLO VIII REGNANTE.) inscrite entre les jambages des pilastres de droite et de gauche. Le tombeau doit donc être contem-

porain à quelques années près, car on conçoit qu'un tel ensemble de sculptures n'a pu être exécuté même par tout un atelier de statuaires qu'après un certain temps.

Un autre point, d'une égale importance, n'a pu être complétement éclairci. Nous voulons parler de la question d'origine et d'attribution. Les uns, sans aucun document positif et malgré la différence incontestable qui existe entre ces sculptures et les œuvres authentiques de Michel Columbe et de ses neveux, ont voulu leur faire honneur de ce groupe. D'autres le regardent comme le produit d'un atelier local, en s'appuyant sur le fait positif des signatures inscrites sur le voile de la Vierge, au milieu de caractères pseudo-arabes. On y lit en effet les noms de VASSORDY, FABERT, SALMON, que M. Hucher a déchiffrés et publiés en fac-simile dans les *Monuments de la Sarthe*. Cette origine plébéïenne est moins glorieuse peut-être que celle qui ferait de ces statues l'œuvre des sculpteurs royaux de Charles VIII et de Louis XII; aussi ne nous étonnons pas si elle a moins de droit que la première à la faveur locale.

Dans le même transept, un bas-relief formant retable représente le massacre des Innocents. Il est surmonté d'une Notre-Dame-de-Pitié en grande vénération dans le pays, dont la facture maigre et sèche accuse le gothique du XVe siècle. Auprès se voit la statue un peu lourde d'un Saint Pierre, en pape, couronné de la tiare, mais d'une belle et majestueuse expression.

Le transept opposé est consacré à célébrer les gloires de Marie. Moins d'un demi siècle sépare cette nouvelle statuaire de celle que nous venons de décrire; et cependant quelle distance l'art n'a-t-il pas franchie en ce court laps de temps! Les formes anguleuses, les figures ascétiques, les plis secs et cassés de l'époque gothique ont disparu. La Renaissance, s'inspirant de l'antiquité, montre une connaissance approfondie de l'anatomie humaine; dans les poses, dans les draperies qui dessinent les contours du corps, dans l'architecture, elle imite les productions de la Grèce et de Rome, interprétées et remises en honneur par le génie de Michel Ange et de Raphaël. Et toutefois, aucune note fausse ne détonne dans la belle scène de la sépulture de la Vierge qui n'offre rien que de pieux et de chrétien; elle ne sacrifie pas à l'envahissement du naturalisme dans l'art, quoiqu'elle le laisse pressentir; mais à quelques pas plus loin, le naturalisme se montre avec ses poses affectées et prétentieuses que l'habileté de l'exécution elle-même ne peut faire pardonner. Ces sculptures, élevées à la gloire de la Vierge, offrent un poëme, dont le sens mystique est expliqué et commenté par de longues légendes latines, qui se lisent sur de nombreux cartouches.

Cet ensemble, d'un effet incomparable, se résume en quatre scènes principales de valeur différente: la *Pamoison de la Vierge*, à droite en arrivant dans la chapelle, la *Sépulture*,

l'*Assomption et le Couronnement*. Elles sont abritées par de vastes retables, divisés en deux ordres par des colonnes et des pilastres couverts de rinceaux et d'arabesques raphaëliques.

Dans notre description, nous suivrons l'ordre chronologique et rationnel, et nous commencerons par la *Pamoison*, placée au-dessus de l'autel du transept. Marie, sur le point de quitter la terre, est à genoux et va recevoir la communion de la main de N.-S. qui vient la visiter. « Elle recueille ce qui lui reste de vie, dit dom Guéranger dans son *Essai historique sur Solesmes*, pour aller au devant de la nourriture divine. Un vieillard vénérable la soutient doucement, et en même temps qu'il rend cet office paternel à la mère de Jésus, ses yeux cherchent respectueusement l'hostie que le Sauveur tient à sa main. A genoux, près de sa mère d'adoption, saint Jean lui prodigue les soins de la tendresse filiale. Six apôtres, dans l'attitude du respect, assistent à cette grande scène.

Ce vénérable personnage en chappe, les mains jointes, qu'on aperçoit sur le devant, dans une embrâsure à droite, et qui parait prêter une si grande attention à la scène est saint Hiérothée disciple des apôtres qui, au rapport de saint Denys l'Aréopagite, dans son livre des *Noms divins*, était présent à la mort de la Vierge.

Derrière les personnages du premier plan, se voient deux femmes dont la figure est pleine de douleur et d'expression. Dans un enfoncement,

à gauche, un moine revêtu de l'habit bénédictin, tel que ces religieux le portaient dans une partie de la France, avant la réforme de Saint-Maur, est remarquable par une exécution consciencieuse, un positif de physionomie qui annoncent que cette statue est un portrait. »

Le bras du Christ tenant l'hostie est une restauration moderne qui n'est pas heureuse. Au reste, dans cette représentation si difficultueuse de l'image du Sauveur, l'artiste est resté au-dessous des statues voisines.

Après la *Pamoison*, le poëme sculpté se continue par la *Sépulture* de la Vierge placée dans une grotte voisine, et en regard de la *Sépulture du Christ* du transept opposé. La Vierge s'est doucement endormie, son âme a quitté la terre. Le visage ne saurait être plus pur, la pose plus gracieuse; tout mort qu'il est, ce corps rayonne de sainteté, il attire à lui. Saint Pierre les mains jointes se penche et admire. Les apôtres, les saintes femmes partagent la même émotion. En face de saint Jean, un religieux bénédictin tient une extrémité du linceul. Ce profil distingué, aux lèvres fines, au front élevé, c'est le portrait de Jean Bougler, le prieur de Solesmes, qui fit exécuter ce monument. Assis auprès du tombeau, un autre personnage feuillette les textes sacrés. Il y cherche les prophéties qui viennent de s'accomplir dans la vie mystique de Marie. Comme les deux soldats, gardiens de la Sépulture du Christ, cette statue a été victime d'une piété mal

inspirée; les gens du pays se sont imaginés, paraît-il, qu'elle représentait le diable, recherchant dans un livre les péchés de la Vierge et déconcerté d'en trouver toutes les pages blanches; aussi l'ont-ils traitée en conséquence.

Immédiatement au-dessus de la grotte, quatre docteurs sortant à mi-corps de leurs niches, proclament la gloire de Marie. Ce sont saint Bernard, saint Pierre Damien ou Albert Le Grand, un évêque et saint Bonaventure. Un second ordre d'architecture richement décoré s'étage au-dessus du premier. Il abrite une *Assomption* de la Vierge. La scène, inférieure comme sculpture à la précédente, se passe en présence des apôtres. Au-dessous de Marie qui s'envole vers la demeure bienheureuse, deux petits anges soulèvent la pierre du tombeau vide désormais. En avant, David célèbre sur la harpe les grandeurs de Marie.

Après l'Assomption, vient le *Couronnement de la Vierge*, qu'il faut chercher au-dessus de la Pamoison. Dans ce groupe, plus froid de composition que les premiers, un ange pose un diadème sur la tête de la Vierge, sept Vertus assistent la reine du ciel, tandis que la Volupté assise sur le Dragon à sept têtes de l'Apocalypse et tenant la coupe du plaisir prononce cette vaine imprécation: *Quando morietur et peribit nomen ejus.*

La même chapelle contient encore une scène sculptée qui est un hors d'œuvre et ne se rattache pas au sujet; c'est Jésus au milieu des docteurs.

Elle est placée en face de l'autel, sur la paroi de gauche. La composition est savamment agencée, et les personnages bien groupés ; on reproche seulement un peu de vulgarité dans les types de quelques-uns des docteurs. M. Lenormant a cru reconnaitre dans l'une de ces figures, qui paraissent être des portraits, Luther, le chef de la réforme.

Comme pour la *Sépulture du Christ*, la question d'origine de ce grandiose ensemble de statues a été tout nouvellement encore soulevée par divers savants. L'absence de documents écrits n'a pas empêché un érudit, M. Cartier, de proposer l'attribution de ces sculptures à l'atelier flamand de Corneille de Wriend et de son frère Franz Floris. La signature de l'œuvre même se verrait d'après lui dans le portrait des deux artistes : le premier, Corneille de Wriend, serait figuré par la statue qui soutient l'un des coins du linceul de la Vierge, en face de Jean Bougler, tandis que Franz Floris aurait représenté ses propres traits dans ce personnage du groupe de l'Assomption qui, placé près de David, lève la main au-dessus de ses yeux éblouis par la lumière rayonnant du corps glorifié de Marie. Disons de suite que la démonstration de ce système est encore à faire, et qu'il a été vivement combattu lorsque le congrès archéologique tenu au Mans en 1878 vint visiter Solesmes. M. L. Palustre, directeur de la Société française d'archéologie, connaissant fort bien les productions de l'art flamand, ne peut lui trouver de lien de parenté avec les principaux groupes de la vie de la Vierge.

Dans le chœur, se voient d'anciennes stalles du XVIe siècle, avec miséricordes sculptées, dont l'ornementation compose un arbre de Jessé. Sous le chœur existe une crypte qui a reçu d'abord le corps de saint Léon, martyr, trouvé en 1832 sous la voie Tiburtine. C'est dans cette crypte qu'a été enseveli, en 1875, D. Guéranger.

L'abbaye possède une riche bibliothèque, qui comprend surtout les ouvrages d'histoire ecclésiastique, d'hagiographie, d'écriture sainte ; elle est complétée par une rare série d'anciens livres liturgiques, bréviaires, missels, depuis les incunables jusqu'aux ouvrages publiés de nos jours.

La commune de Solesmes, de 936 habitants, possède une église paroissiale desservie par les religieux et entièrement modernisée. A peu de distance du bourg, Dom Guéranger a institué une abbaye de Bénédictines, dont les bâtiments et l'église ont été construits de 1866 à 1871, dans le style ogival du XIIIe siècle.

A moins de 2 kil. de Sablé, le chemin de fer coupe la Sarthe, près de Souvigné-sur-Sarthe.

57 kil. PINCÉ-PRÉCIGNÉ. Pincé, commune de 211 hab. Correspondance pour Précigné.

A 6 kil. de la station se trouve le bourg de Précigné, commune de 2697 hab., qui possédait deux églises avant la Révolution, celles de Saint-Martin et de Saint-Pierre. La première n'existe plus.

Saint Martin, suivant une tradition dont nous ne discuterons pas la probabilité, passant par

la villa de Priscinius y fonda une chapelle ou église qui plus tard lui fut dédiée. Quoi qu'il en soit le curé de Saint-Martin s'intitulait autrefois *curé de la primitive église de Précigné.*

Le bourg se forma autour de la chapelle primitive et au VIIIe siècle lorsque saint Ménélé et saint Savinien naquirent, il existait déjà. Dom Martène cite un acte de 770, par lequel Charlemagne confirme au chapitre de Saint-Martin de Tours la possession de Parcé, de Précigné, etc. En 862, Charles-le-Chauve renouvela la confirmation de Charlemagne ; Charles-le-Simple, en 899, 903, et Hugues Capet, en 987.

L'existence de la paroisse de Saint-Pierre nous apparait dans la première moitié du XIIe siècle. En 1149, Ulger, évêque d'Angers, donna à son chapitre l'église de Saint-Pierre de Précigné.

Sur la fin du XIIe siècle, 1189, Robert de Sablé, troisième du nom, Hersende, sa mère, et Pierre de Brion fondèrent dans un lieu nommé le Gaut, *alias* Bois-Renou, sur le territoire de la paroisse de Saint-Pierre, une abbaye d'hommes de l'ordre de Prémontré.

Quelques années plus tard, 1209, Guillaume des Roches, et sa femme Marguerite de Sablé, fille de Robert III, la transférèrent au Perray-Neuf, à une moindre distance du bourg de Précigné.

Au mois de mai 1291, Guillaume Le Maire, nouvellement élu évêque d'Angers, dût lancer les foudres de l'Église sur deux habitants de Saint-

Pierre, Michel Fornil et Colin Forestier, ainsi frappés par le saint évêque revinrent à de meilleurs sentiments. L'histoire de Précigné pendant le moyen-âge est presque tout entière renfermée dans les donations faites par les seigneurs aux religieux de l'abbaye du Perray-Neuf.

L'époque de la fondation de la commanderie de Précigné est inconnue.

L'église paroissiale de Saint-Pierre a conservé un chœur voûté en pierre qui date du XIIIe siècle et des stalles anciennes.

Le petit séminaire du diocèse du Mans est installé depuis 1818, sur l'emplacement d'un ancien couvent de Cordeliers que fonda Urbain de Laval, seigneur de Bois-Dauphin, en 1610, au château des Salles. Lorsque les Cordeliers abandonnèrent la maison. M. l'abbé Colombeau, prêtre de Précigné, l'acheta en 1776, et y réunit quelques élèves. A sa mort, le principal de Château-Gontier, M. l'abbé Horeau, s'en rendit acquéreur, et la céda, après l'avoir augmentée, à Mgr de la Myre, évêque du Mans, pour y établir une institution ecclésiastique. (1818). La construction de la chapelle commencée sur un vaste plan depuis de longues années, n'a été terminée qu'en 1879, et encore la sculpture n'est pas achevée.

Cette interruption explique jusqu'à un certain point des défauts graves qui déparent cette œuvre; ainsi, l'on y voit ici des culées de voûte et des nervures qui ne retombent pas d'aplomb sur les colonnes, là des bases qui ne portent pas sur le sol.

Le château de Bois-Dauphin est situé à 1 kil. en avant de l'arrivée du bourg. Le maréchal de ce nom, ligueur fameux, le bras droit du duc de Mayenne, l'a possédé en même temps que Sablé. C'était alors une belle habitation d'un grand air architectural de la fin du XVe au commencement du XVIe siècle, si nous en jugeons d'après les plans publiés par M. l'abbé Ledru, qui s'est fait l'historien du Maréchal de Bois-Dauphin, dans une consciencieuse biographie. La plus grande partie de ce château a été démolie pour reconstruire celui de Sablé. Une restauration intelligente a utilisé les débris de l'ancien manoir, et en a fait une jolie habitation qui appartient à la famille de Rougé, dont le nom est bien connu des égyptologues. Sur la même commune se trouve la Belle-Hoirie, importante maison de plaisance bâtie à la moderne.

Précigné possède quelques anciennes constructions; dans le bourg une curieuse maison du XVIe siècle, la maison d'école avec tourelle du même temps; le Plessis-Roland, manoir crénelé; Sourches, chapelle, contenant une inscription en lettres fleuries du XVe siècle sur une plaque de cuivre.

DU MANS A MAMERS PAR CONNERRÉ.

ROUTE 6.

Distance 69 kilomètres.

Du Mans à Connerré, 24 kil. route 1, page 88.

De Connerré à Mamers. — Du côté de la voie opposé de la gare de l'Ouest, se trouve le guichet provisoire du chemin de fer de Saint-Calais à Mamers. La ligne emprunte d'abord celle de Paris, s'en détache avant Beillé, puis elle entre dans la vallée d'un affluent de l'Huisne et passe au pied du manoir de la Ramée, ancienne cons-



Manoir de la Ramée, avec donjon du XVe siècle.

truction du XVe siècle où l'on remarque un curieux donjon à plusieurs pans terminé par haute toiture. Les constructions à fenêtres à croix de pierre sont crénelées.

6 kil. TUFFÉ, chef-lieu de canton de 1658 hab., sur la Chéronne. Vers l'an 658, une pieuse veuve, nommée Loppa, fonda sur son domaine de Tuffé

un monastère dont elle fut la première abbesse. Après les invasions normandes, Hugues de Montdoubleau le remplaça par une abbaye de moines et le dota des revenus du bourg de Tuffé. Vers 1071, Hamelin de Langeais et Helvise, sa femme, concédèrent le nouveau monastère à l'abbaye de Saint-Vincent du Mans ; il ne tarda pas à être converti en simple prieuré. Il fut réuni avec ses biens à la mense conventuelle du monastère, en 1769. Les bâtiments ont été aliénés ou démolis, le reste sert aujourd'hui de mairie ; on y remarque une belle cheminée de style Louis XIV. Une vue du *Monasticon gallicanum* publié par M. Peigné de la Cour, a conservé le souvenir du prieuré tel qu'il existait au XVII[e] siècle. La seigneurie de paroisse y était annexée. L'église paroissiale se compose d'une nef unique, dont la partie inférieure se rapporte au moins au XI[e] siècle et est caractérisée par la présence de briques dans les cintres des baies et aux angles de la façade. Le chevet avec son transept appartient au style gothique à son déclin. Dans le bourg on remarque la maison de la Cour, où se voient une cage d'escalier et une façade du XVI[e] siècle ; une autre maison a conservé quelques bons détails de fenêtres ornées du XV[e] siècle.

Le château de Chéronne, à 1500 mètres de l'église, sur le ruisseau de ce nom, s'annonce par une entrée fortifiée. La grande et la petite poterne étaient défendues par des douves et par un pont-levis. Les bâtiments, formant le château,

s'étendent dans une cour carrée sur deux côtés et datent du XVe siècle. On aperçoit les toits aigus du château au sortir de Tuffé, au milieu de grands arbres qui couvrent le côteau de Chéronne.

10 kil. **Prévelles**, commune de 516 hab. a été anciennement, dès le XVe siècle, le centre de fabrication de poteries, épis de toit, bénitiers, statuettes, en concurrence avec les fabriques de Ligron et de Malicorne. On cotoie ensuite la forêt de Bonnétable.

17 kil. **Bonnétable**, chef-lieu de canton de 4658 hab. La ville est divisée en deux sections par le Tripoulin, qui prend sa source dans la forêt. Tout l'intérêt se concentre sur *le Château*, qui est la propriété de M. le duc de La Rochefoucauld-Bisaccia, député de la Sarthe. Les seigneurs de Montfort-le-Rotrou possédaient au XIIe siècle la seigneurie de Bonnétable ; elle entra dans la maison de Parthenay-l'Archevêque par le mariage de Jeanne de Montfort avec Jean l'Archevêque. Vers la fin du XIIIe siècle, Isabeau de Parthenay, leur fille, dame de Vibraye, Montfort-le-Rotrou, Bonnétable, épousa en 1315 Jean de Harcourt. Un de ses descendants, appelé comme lui Jean de Harcourt, obtint en 1450 la permission de reconstruire le château de Bonnétable. Ce soin fut confié plus tard à l'architecte Mathurin De Landelles, par acte du 15 juillet 1479. Ces curieux devis de construction ont été découverts et publiés par M. Frédéric Piel, dans sa *Notice sur Bonnétable*. La famille de Harcourt se fondit dans celle de

13

Couësmes au XVI[e] siècle, et en même temps le protestantisme s'implantait à Bonnétable sous Louis de Couësmes, époux de la fameuse duchesse Anne de Pisseleu. Avec François de Bourbon, prince de Conti, la ville, close de portes et de barrières, et le château armé de canons tinrent pour Henri IV contre les ligueurs. Louise de Bourbon-Soissons transmit la terre et le château de Bonnétable par mariage à Charles d'Albert de Luynes, qu'elle épousa en 1710, et la duchesse Mathieu de Montmorency, née d'Albert de Luynes, l'a laissé par héritage à M. de La Rochefoucauld, son petit-fils (1853).

La construction dirigée par l'architecte Mathurin De Landelles à la fin du XV[e] siècle est encore très reconnaissable, malgré des restaurations modernes faites avec goût sans doute, mais qui n'en altèrent pas moins la physionomie primitive de l'édifice. Tel qu'il est, le château de Bonnétable se compose d'une façade principale et de deux ailes formant retour d'équerre. Quatre énormes tours rondes flanquent la façade ; deux aux angles, deux au milieu encadrent la porte d'entrée. Ces tours sont terminées par des toits coniques ; un chemin de ronde en brique, reposant sur des machicoulis en pierre ornés de bons motifs d'une sculpture très ferme, court le long des murs et en protège le soubassement. Le second étage est éclairé par des lucarnes au gable élevé, décoré de crosses végétales. Les deux portes d'entrée se fermaient au moyen du pont-levis et de la herse.

On pénètre par ces portes dans l'intérieur d'une cour carrée ou préau, close sur trois côtés par les bâtiments. L'aile de gauche appartient au vieux château, celle de droite a été construite au XVII[e] siècle ; ces ailes se terminent par des tours, dont l'une est à peu près détruite. Deux tourelles à pans, accostant les portes, donnent accès aux différents étages.

A l'intérieur, on remarque au rez-de-chaussée une belle salle qui a été l'objet d'une restauration récente, et dont les peintures rappellent les essais d'ornementation murale tentés au château de Blois. On voit aussi dans un autre appartement une galerie de portraits. Situé dans un emplacement trop bas, au-dessous de la ville, le château a beaucoup perdu de son élévation par la suppression de ses douves; toutefois sa masse imposante, les grands arbres, les eaux qui l'entourent lui donnent encore un cachet de grandeur sévère.

Qui a visité le château n'a plus grande curiosité à voir à Bonnétable. L'église de Saint-Sulpice, démolie pendant la Révolution, a été rétablie dans un goût détestable vers 1840. On vient d'élever une tour sur la façade (1877); le chœur a été décoré de bonnes peintures par un artiste habile, M. Renouard, du Mans. La chapelle Saint-Nicolas a été convertie en mairie, puis détruite.

Environs. — Le bourg d'AULAINES, com. de 507 hab., forme un faubourg de la ville. A 4 kil. de Bonnétable, sur la route de Saint-Georges-du-

Rosay, à gauche, existait au hameau de Montcolin, un ancien prieuré à la présentation du Gué-de-Launay, en Vibraye.

BRIOSNE. Com. de 420 hab. est réunie pour le spirituel à Bonnétable; l'église dédiée à saint Georges a été abattue depuis 1789. La seigneurie était annexée au fief et terre de la Mousse, qui au XVIe siècle, appartenait à la famille de Saint-Mars.

La ligne laisse à 3 kil. de Bonnétable le bourg de SABLES, com. de 112 hab., dont l'église de Saint-Denis, entièrement restaurée, conserve une pierre funéraire gravée au trait et datant du XVIe siècle.

25 kil. SAINT-AIGNAN. Com. de 736 hab. Station à 1500 mètres du bourg. Un château important, du même nom, joint les dernières maisons du bourg; c'est un corps de bâtiment moderne en parallélogramme, flanqué au centre d'un pavillon.

La châtellenie de Saint-Aignan, composée des seigneuries de Saint-Aignan, Marolles, Dissay-sous-Ballon, Ponthouin, des châtellenies du Plessis et de Verdigné, comprenait dans le ressort de sa juridiction cinquante-quatre paroisses en totalité ou en partie Possédée au XIIe siècle par la famille de Chaources, au XIVe siècle par celle de Craon, elle fut vendue en 1380 par Guillaume de Craon, vicomte de Châteaudun et Marie de Flandre à Hervé de Mauny, seigneur de Thorigné, et à Marie de Craon, sa femme, leur fille pour 3,500 livres d'or. En 1517, Claude de Mauny,

fille de François et de Renée de Villeblanche, l'a porté à François de Sully, seigneur de Dampierre, qui partagea les biens de son beau-père, en 1534. Cette seigneurie passa ensuite à la famille de Clermont-Gallerande et d'Esson.

L'église dédiée à saint Aignan d'Orléans, restaurée sans goût, n'offre aucun intérêt. Les protestants eurent dans le bourg un temple, dont le fameux Amirault fut ministre avant de remplir les mêmes fonctions à Saumur.

C'est sur cette commune que se voient les ruines de l'ancienne abbaye de Tyronneau, fondée en 1151, au confluent de la Dive et de l'Orne, par Patry de Chaources, seigneur de Saint-Aignan. Elle fut confiée aux mains des moines de Citeaux. Il ne reste de l'ancienne abbaye qu'un portail du XIIIe siècle.

Le chemin de fer franchit l'Orne, traverse la vallée et décrit une courbe très prononcée pour se rapprocher de :

29 kil. MAROLLES-LES-BRAULTS. Chef-lieu de canton de 2,178 hab.

L'église de saint Rémi fut donnée aux moines de Saint-Vincent par Hugues de Merlai, et la possession confirmée par Jean, fils de Guillaume Talvas, seigneur du Sonnois, 1191. Peu après Mathieu Pallu fonda à 1 kil. du clocher le prieuré de Saint-Symphorien qu'il concéda à l'abbaye de la Couture.

L'église dont la nef est en partie romane, comme le témoigne de petites ouvertures en meurtrières

bouchées, a été remaniée et a reçu des transepts à la fin du XVe siècle. La tour accolée à un angle de la façade peut dater de la fin du XVIe. L'extérieur de l'édifice n'offre rien de séduisant, le mobilier présente plus d'intérêt. Un grand retable d'ordre corinthien de haut style occupe le fond du chevet; il fut érigé en 1637 par l'architecte Henry Guillaume. Au centre un tableau sur toile reproduit le baptême de Clovis; au bas est peint à genoux le curé Me Angoulvent, en surplis, la joue ornée d'une moustache. A droite du maître autel est placé dans une niche un remarquable groupe en terre cuite, qui fut exécuté par Charles Hoyeau, sculpteur au Mans, avec la statue de saint François du maître autel pour 380 livres. La niche est encadrée dans un retable en pierre d'ordre corinthien de style Louis XIII, à colonnes cannelées, et ornées de feuilles de lierre. Cette architecture mâle et ferme, aux profils fins et délicats, abrite une grotte s'ouvrant par un arc surbaissé qui contient une *Mise au tombeau du Christ*. Au premier plan, Notre Seigneur, étendu sans vie, la tête inclinée sur la poitrine, est soutenu par les épaules par un personnage au riche costume et un genou en terre. Du côté opposé un autre personnage, aussi richement habillé, se dispose à prendre le corps de Jésus pour le déposer dans le sépulcre. Aux pieds du Christ, se tient la Magdeleine reconnaissable à sa longue chevelure. Au second plan et au centre, la Vierge, à genoux, le visage à demi couvert d'un long voile

replié sur la tête, et soutenue par saint Jean à la figure jeune, à la barbe naissante, contemple le corps de son fils, dans une expression de vive douleur tempérée d'une céleste résignation. Les saintes femmes l'entourent, joignant les mains.

Peut-être, doit-on reprocher à ce groupe un peu d'affectation dans les poses des personnages, surtout dans le geste de la Magdeleine retenant d'une main élégante les boucles ondoyantes de sa chevelure ; toutefois il est empreint d'un vrai sentiment artistique. Il a été exécuté quelques années après celui de la cathédrale du Mans, avec quelques modifications de détail qui n'empêchent pas de reconnaître la main du même artiste.

Les retables de la Vierge et de saint Sébastien, dans les transepts, sont l'œuvre de Josias Cremière, qui en passa le marché en 1640.

Au sortir de Marolles, la voie se rapproche de la vallée de la Dive dont elle coupe un petit affluent après avoir dépassé à droite le château de Verdigné ; elle passe auprès d'AVESNES, com. de 385 hab., dont l'église offre un remarquable vitrail de 1540 environ, représentant le Trépassement de la Vierge. Le château d'Avesnes, de construction moderne sur la Dive et près du bourg, a donné son nom à une famille féodale au XIIe siècle.

35 kil. MONCÉ-EN-SONNOIS, com. de 680 hab. L'abside en rond-point et la nef de l'église Notre-Dame de Moncé ont conservé quelques traces de l'époque romane ; une tour carrée, formant porche

à sa base s'élève sur la façade, et se termine par une haute flèche en bois recouverte d'ardoises. Un bas-côté a été ajouté au Sud à la fin du XVI[e] siècle. Une série de retables tapissent le fond du chœur, et faisant retour d'équerre s'étendent jusqu'à la nef; de nombreuses statues en terre cuite fort différentes de valeur peuplent les niches et forment un ensemble imposant. Au-dessus du maître autel, un retable corinthien à colonnes renflées abrite une Nativité en terre cuite. Les statues, plus grandes que nature, de saint Pierre et de saint Paul à gauche du spectateur, de saint Paul et de saint Eutrope accompagnent la scène à droite; puis viennent les statues de sainte Barbe avec sa tour, de sainte Marguerite fouiant aux pieds le dragon. Ce retable, faisant retour d'équerre, pénètre dans la nef et change ses colonnes en pilastres qui encadrent deux scènes en bas-relief. L'une est consacrée au martyre de saint-Pierre, l'autre à celui de saint Paul, comme l'indiquent ces deux inscriptions :

NOBILE MARTYRII
SANCTI PETRI GENVS

et en regard de l'autre côté

CAPVT SANCTI PAVLI INCISVM
PRO CHRISTO NON DOLET

Elles sont suivies de la signature de l'artiste et de leur date.

GREGOR . I . COEFFETEAV . FECIT . 1719

Dans le bas-côté, l'autel Sainte-Anne est également formé d'un bon retable, au centre duquel est placé le bas-relief en pierre de la Nativité de la Vierge.

L'orgue est décoré de fleurs et de feuillages de style Louis XV; la chaire en bois est soutenue par six aigles. Ces meubles proviennent de l'abbaye de Tyronneau.

Dans le cimetière qui entoure l'église se voit une croix de pierre datée de 1719.

Le chemin de fer remonte la vallée de la Dive, dépasse SAINT-VINCENT-DES-PRÉS, distant de la station de 2 kil., com. de 821 hab. D'après la légende, saint Viventien fut assassiné sur le territoire de cette paroisse, et jeté dans un puits. Une petite chapelle s'éleva sur le lieu de sa sépulture, mais elle ne conserva pas ses ossements qui furent transportés à Saint-Laumer à Blois, au moment des invasions normandes. La chapelle de saint Viventien existe encore; elle ne sert pas au culte.

L'église de Saint-Vincent-des-Prés s'annonce par une tour érigée sur un plan barlong, en avant d'une façade romane, et soutenue par des contreforts à talus très allongé. Elle est percée à un seul étage d'ouvertures géminées, en ogive, se termine par un toit en bâtière, et nous semble appartenir au XIIIe siècle. La base de cette tour forme porche, et dissimule dans l'ombre une porte

romane du XII[e] siècle, très richement ornée. Sur un double archivolte à plein cintre courent des zigzags, des têtes grimaçantes alternées de feuillages d'une exécution soignée. Le chœur et le côté du Nord de l'édifice ont été restaurés au XVI[e] siècle, comme l'indique l'inscription suivante gravée dans le chœur sur un chapiteau

EN L'AN 1.5.5.5.

Le chevet, fermé par un mur droit, est tapissé d'un grand retable; celui qui existe dans la chapelle du Sud est sculpté en bois. Le cimetière entourant l'église a conservé une croix de pierre des premières années du XVIII[e] siècle, analogue à celle de Moncé.

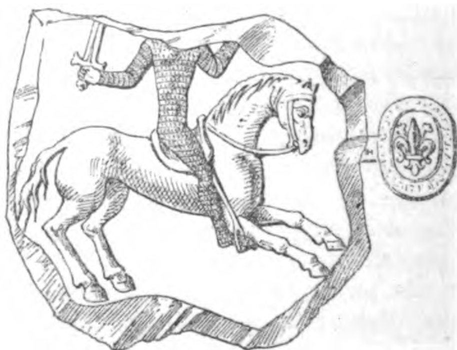
35 kil. SAINT-RÉMY-DES-MONTS. Com. de 972 hab. à 2 kil. de la station, sur la rive droite de la Dive, traversée par la route de la Ferté-Bernard à Mamers. L'église de Saint-Rémy se compose d'un chœur droit, d'un bas côté ajouté au Nord, qui appartient en grande partie au XVI[e] siècle; un des retables contient un tableau signé de Joseph Coëffeteau.

Le manoir de .Planche, servant d'habitation au fermier, possède encore un grand corps de logis, crénelé, avec chapelle du XVI[e] siècle; le château de la *Cour du Bois*, à 4 kil. du clocher est entièrement modernisé.

45 kil. MAMERS. Embranchement sur Sillé-le-Guillaume par Fresnay. Voitures pour Alençon

et Bellême. Ce chef-lieu d'arrondissement de 5,342 hab. remplace Saosne et Saint-Rémy-du-Plain, comme capitale de l'ancien Sonnois, qui s'étendait sur environ soixante-dix paroisses en totalité ou en partie. Les premiers seigneurs de Mamers appartiennent à cette grande famille des Bellême, dont Yves de Creil est la souche. Sans cesse en mouvement, et toujours les armes à la main, la maison de Bellême lutta constamment, avec des alternatives de revers et de succès, contre ses voisins. Les comtes du Maine et les ducs de Normandie eurent avec elle de sanglants démêlés où le poison et l'assassinat, instrument favori des Talvas, jouèrent le rôle principal. Aussi le nom de cette maison est-il devenu, pour les contemporains, le synonyme de la cruauté et de la perfidie, dans la personne de Mabile et de son fils Robert II Talvas, dit le Diable. Habile à construire des places de guerre comme à les surprendre, Robert II, éleva sur les marches du Maine une ligne de fossés qui sont appelés encore les *Fossés de Robert-le-Diable*. Ces retranchements étaient couverts par des points fortifiés à Blèves, Perray, le Mont-de-la-Nue, Saosne, Saint-Rémy-du-Plain, Ortieuse, Aillières, la Motte-Gautier et Mamers. Le fils de Robert, Guillaume III, après avoir passé sa jeunesse à batailler, à l'exemple de son père, cédant plus tard à d'autres sentiments fit plusieurs fondations pieuses. On lui doit la création de l'abbaye cistercienne de Perseigne, 1145, et du prieuré de bénédictins de Mamers.

La maison de Bellême s'éteignit en 1219 avec Robert IV, fils posthume de Robert III. Aimery III de Châtellerault recueillit, à titre de droit successif et comme légataire de Robert III, son oncle, la baronnie de Sonnois; il la transmit à Jean de Châtellerault dont la fille unique Jeanne l'apporta, par alliance, à la famille de Harcourt, vers 1285. Les nouveaux possesseurs jouirent



Sceau de Guillaume III Talvas.

pendant un siècle environ de la baronnie du Sonnois, qui eut fort à souffrir, ainsi que ses seigneurs pendant la première période de la guerre de Cent ans. Jean V de Harcourt que ses liaisons avec Charles le Mauvais, roi de Navarre, avaient rendu suspect à la cour de France, eut une fin tragique; il fut égorgé sans forme de procès le 13 avril 1355. Son fils, Jean VI, ne

songea qu'à venger sa mort, et s'unit aux Navarrais. Alors, dit Cauvin, « Jean surnommé le Grand Galois, entre dans le Sonnois à la tête d'une armée, où commandaient Guillaume de Cerisay, Nicolas le Gaigné, Thomas Lequelaines et assiège Saint-Remy-du-Plain. Jean d'Espinard, qui en était gouverneur, est contraint de capituler et la place est pillée. D'un autre côté, Loquet ravage le pays, pénètre dans l'abbaye de Perseigne, dévaste la maison et force les religieux de se retirer à Saint-Rémy-du-Plain. Charles, dauphin de France, régent du royaume, donne le 28 mars 1358, à Louis de Harcourt, vicomte de Châtellerault, tous les biens confisqués sur Jean, son neveu, entre autres la châtellenie de Saint-Rémy et le Sonnois ». La maison d'Alençon recouvra le Sonnois par une alliance; Pierre de France, deuxième du nom, comte d'Alençon, prit pour épouse la vicomtesse de Beaumont, Marie Chamaillard, et devint baron du Sonnois du chef de sa femme, 1376. En 1417, les Anglais s'emparent de Mamers, et avant de commencer le siège d'Orléans, le comte de Salisbury, en fait raser les fortifications afin de pouvoir disposer de la garnison (1428.) Après l'expulsion des Anglais, 1450, les comtes d'Alençon recouvrèrent leur domaine qui fut réuni à la couronne, lorsque Henri IV, leur héritier, parvint au trône de France.

La ville de Mamers est groupée autour de deux places, celle des Halles et celle des Grouas. L'église principale, Notre-Dame, est située dans

la partie inférieure et à l'extrémité de la ville. Elle s'annonce par une tour en pierre formant porche à l'Ouest, terminée par un gable aigu, sur lequel est assis un léger clocher en bois recouvert d'ardoises. L'église se compose d'une nef avec deux collatéraux sans transepts, d'un chœur agrandi en 1831, et de cinq chapelles absidales, formant pourtour, construites en 1861, sur les plans de M. Gombert. Dans la restauration, on a copié le style de l'église qui appartient à la dernière période du gothique du commencement du XVIe siècle. Tout autour de la nef principale, se développe un triforium qui a été continué dans le chœur. Les vitraux des chapelles sont dûs à deux peintres différents, de la Sarthe; les uns sont de M. Châtel, et les autres sont de M. Fialeix, de Mayet. Les peintures murales des chapelles et du maître autel ont été exécutées par M. Renouard. Cette église était celle d'un ancien prieuré dépendant de l'abbaye de Saint-Laumer de Blois.

L'église de Saint-Nicolas, ancienne paroisse, se compose d'une seule nef dont la façade s'ouvrant sur la place des Halles, accuse la pleine Renaissance. Une tour carrée, plus ancienne, renforcée de contreforts angulaires accoste la façade ; elle est formée de trois étages, dont le dernier est décoré de pignons aigus sur chaque face, avec gable orné de choux frisés. Une flèche tronquée, en bois, s'élève au centre de ce dernier étage. La nef modernisée se termine par un mur plat auquel est adossé un retable en bois du XVIIe siècle.

Sur la place des Grouas que sa grandeur démesurée fait paraître constamment déserte, comme dans certaines villes de la Hollande, se trouvent la Sous-Préfecture, les Tribunaux, la Mairie et la Bibliothèque communale. Ces services sont installés dans le couvent des religieuses de la Visitation, qui s'établirent dans la ville en 1634.

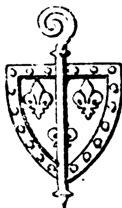
La bibliothèque comprend environ 5,000 volumes imprimés, parmi lesquels nous citerons seulement une des premières éditions de la *Coutume du Maine*, gothique du XVe siècle, et un exemplaire de la *Grande Chronique de Nuremberg*. Le collège ecclésiastique de Mamers, dirigé par des prêtres diocésains, occupe le reste du monastère de la Visitation, et ne compte actuellement pas moins de 180 élèves.

EXCURSION A PERSEIGNE.

Deux chemins conduisent à Perseigne, l'un par Neufchâtel sur la grande route d'Alençon, l'autre plus direct par Villaines-la-Carelle. Le premier chemin de beaucoup plus pittoresque offre l'avantage de faire connaître la forêt de Perseigne, remarquable par la variété de ses sites et par la beauté de sa végétation. Cette forêt de 5,085 hectares, qui appartient à l'Etat, se compose en majeure partie de chênes, partagés en cinq périodes d'exploitation de trente ans chacune.

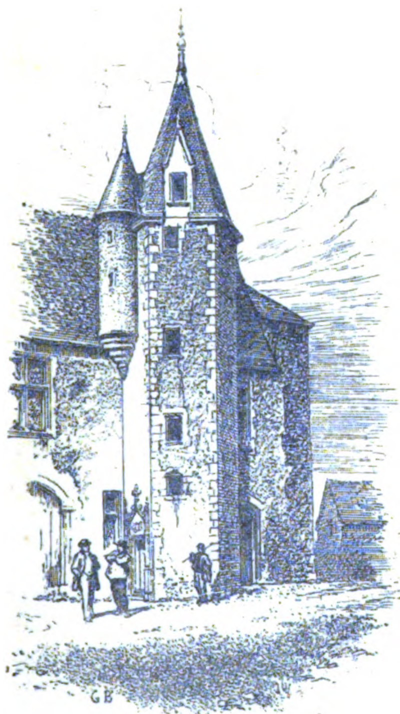
Après avoir donné un coup d'œil à l'église de Neufchâtel (voir ce nom à la table), qui renferme

le portrait de Jean d'Alençon, peint sur verre à la fin du XVe siècle, on quitte la grande route, et l'on prend le chemin de Perseigne, situé à 1,500 mètres du bourg. De vastes étangs aux rives escarpées recouvertes de rocs granitiques, ombragés de chênes de haute futaie, annoncent l'abbaye ou plutôt ses ruines. Le 9 octobre 1145, Guillaume, évêque du Mans, et Gérard, évêque de Séez, procédaient à la consécration de l'église, tandis que Guillaume III Talvas, et sa femme Hameline, fille de Eudes Borel, duc de Bourgogne, dotaient l'abbaye par une charte de fondation qui est parvenue jusqu'à nous. (Voir le *Cartulaire de Perseigne*, publié par M. G.



Sceau de l'abbaye de Perseigne.

Fleury.) Après la mort de l'abbé Erard, le célèbre Adam de Perseigne, si justement renommé par ses sermons et ses lettres, fut appelé à lui succéder. Le nom de l'abbé de Rancé se rattache aussi à ce monastère. Le futur réformateur de la Trappe, renonçant à toutes les jouissances du monde, prit



Château de Fouloire, p. 213.

l'habit de novice de l'Etroite Observance de Citeaux, à l'abbaye de Notre-Dame de Perseigne, le 3 juin 1663.

Aliénés à la Révolution, une partie des bâtiments ont disparu, sauf le logis abbatial. Toutefois un croquis, conservé dans les cartons de Gaignières, permet de restituer les constructions, telles qu'elles existaient au XVIII[e] siècle De la cour carrée du cloitre, on accédait à l'église, important vaisseau du XII[e] siècle en forme de croix latine, avec un, sinon deux bas-côtés. La nef composée de six travées ne mesurait pas moins de 32 mètres de longueur. Les belles ruines d'un transept et d'un bas-côté, qui se voient encore, permettent d'apprécier l'ampleur de cet édifice érigé en style roman. Un vaste retable, en bois de chêne sculpté, fermait le chœur; il a été transporté dans l'église de Monthoudou.

Perseigne reçut les dépouilles mortelles de plusieurs princes de la maison d'Alençon, depuis le fondateur Guillaume III Talvas, ensevelis sous des tombeaux ornés de statues en relief. Les abbés étaient inhumés dans la salle du chapitre, sous les dalles généralement gravées au trait et plus rarement sculptées en relief. Une seule de ces tombes a survécu à la destruction de l'abbaye, c'est celle de l'abbé Simon, mort vers 1416. Ce curieux monument retrouvé par M. G. Fleury, l'historien de Perseigne, dans une maison voisine de l'abbaye représente Simon à genoux aux pieds de N.-S. en croix, accompagné de la Vierge et de

saint Jean. Les autres tombes ont disparu et ne revivent que par les dessins de Gaignières.

Tel a été le sort de la belle pierre gravée qui



Tombe de l'abbé Simon Guitton (1416).

figurait les traits de Françoise de Hérisson, dame de Chéronne, décédée en 1525; c'était la mère de Catherin de Chahanay, abbé de Perseigne de 1524 à 1551.

DU MANS A SAINT-CALAIS PAR CONNERRÉ.

ROUTE 7.

Distance 46 kilomètres.

Du Mans à Connerré, 24 kil. route 1, page 88.

De Connerré à St-Calais, 22 kil. — En quittant la gare de *Connerré-Ouest*, on coupe l'Huisne sur un viaduc, à peu de distance de son point de jonction avec un petit affluent le Dué, qui traverse Connerré et l'on arrive à la station de *Connerré-ville*, 2 kil. Pour la description voir page 93.

La voie suit la vallée du Dué et cotoie la route de Connerré à Thorigné.

6 kil. THORIGNÉ, commune de 1656 habitants. D'après certains auteurs, saint Bomer, un des solitaires du Perche, aurait apporté la foi chrétienne en ce lieu, au VIe siècle. L'église, dédiée à N.-D., le reconnaît pour patron secondaire ; c'est un édifice de chétive construction, à bas côté ; le chœur, terminé par un chevet droit, est tapissé d'un immense retable, érigé en 1669. Dans le bas-côté, des fragments de vitraux, de 1540 environ, représentent un donateur presque complet, recouvert d'un vêtement à ses armes.

Thorigné était le siège d'une châtellenie annexée au château situé à l'entrée du bourg. Elle fut possédée en 1396 par Gui Turpin, chevalier ; en 1407 par Hervé de Mauny ; en 1462-1469 par Guillaume Bellanger. La terre de Thorigné fut acquise de la famille de Crozat, par Paul-Louis de Renaulme, sieur de Préfagille, procureur au

grand Conseil, né en 1728. Le château a été entièrement modernisé et la chapelle détruite.

Au-delà de Thorigné, la ligne entre dans la vallée de la Tortue.

9 kil. SAINT-MICHEL-DE-CHAVAIGNES, commune de 1404 hab., est éloignée d'environ 2 kil. de la station. La pauvreté de cette église et de ses voisines s'explique par la pauvreté du pays lui-même, et par l'absence de pierre de taille dans la région. La porte principale de l'église, quoique fort simple, mérite d'être remarquée ; elle appartient en effet à l'époque romane et probablement au XI[e] siècle. L'intérieur de l'église a reçu une peinture générale dans un goût déplorable ; l'entente du dessin, la connaissance du coloris manquent dans toute la composition.

Le château de Lassay, à 1500 mètres du bourg, possédait la seigneurie de paroisse ; il est situé sur la Nogue dont les eaux servaient de clôture au jardin, tandis qu'une enceinte avec chemin de ronde le défendait par ailleurs. C'est malheureusement le seul objet intéressant au milieu de constructions sans goût entassées les unes sur les autres. Il a appartenu aux familles du Tillet, de Bouillet, de Beauchamp, de Lonlay. La terre et le château moderne de *Saint-Paul* ont été créés en 1822 du démembrement de Lassay, par des membres de l'ancienne famille de Saint-Paul-le-Vicomte, près Alençon.

La ligne remonte le petit ruisseau de la Tortue, qu'elle coupe près de :

13 kil. BOULOIRE, commune de 2193 habitants, le bourg est éloigné de 1500 mètres de la station.

Le château situé dans la ville même, près de l'église, relevait de celui de Saint-Calais, et fut possédé par une famille auquel il donna son nom. En 1222, Mathieu de Bouloire assiste aux funérailles du sénéchal d'Anjou, Guillaume des Roches. La seigneurie a été possédée depuis par les familles de Chabot et de Maillé, de la Tour-Landry ; elle fut érigée en baronnie par lettres patentes enregistrées au Parlement en 1593. La ville fut ceinte de murs vers cette époque. En 1681, un incendie considérable détruisit presque toutes les maisons.

Le château, en majeure partie ruiné, n'est plus représenté que par un corps de bâtiment du XVe siècle, flanqué de plusieurs tours de diverses époques. Une élégante tourelle en pierre à plusieurs pans contient l'escalier. A côté du château s'élève l'église qui fut brûlée en 1681. Le chœur, à absidiole ronde, a conservé quelques traces de substructions de l'époque romane ; le reste de l'édifice a peu ou point de cachet. La fabrique possède un curieux missel gothique orné de deux grandes miniatures.

Bouloire était le siège, avant la Révolution, d'un grenier à sel approvisionnant 25 paroisses.

Le chemin de fer décrit une courbe très prononcée ; il passe auprès du château *des Loges*, construction de la fin du XVIe siècle, et du bourg de ce nom réuni à Coudrecieux, où se trouve la station.

19 kil. COUDRECIEUX, commune de 1480 hab. L'église dédiée à N.-D. se compose d'une nef unique, romane, portant sur le flanc nord des traces de petites baies en meurtrières de même époque. Une inscription constate que le lambris de la nef nef fut achevé en 1545 par François Dollibun. La seigneurie de paroisse était annexée au château de la Pierre ; près de là, une verrerie, qui occupait environ 80 ouvriers en 1827, a été établie en 1723.

Le bourg de Loges, réuni à Coudrecieux, a religieusement conservé sa curieuse église dont nous signalons pour la première fois tout l'intérêt. Elle nous semble formée de la réunion de deux vaisseaux romans joints côte à côte et terminés par une absidiole. Au sud s'élève une tour romane, flanquée de contreforts plats ; ses deux étages sont percés de fenêtres à plein cintre. La tour est surmontée d'une flèche *unique dans son genre ;* c'est la seule qui subsiste de cette époque dans le département entier. Cette flèche, en forme de cône, a été construite en blocage coulé sur couchis, c'est-à-dire sur un moule en charpente comme pour une voûte.

Le chœur du vaisseau principal est encore recouvert de peintures du XVe siècle, représentant un concert d'anges. La scène, parfaitement visible, est presque entièrement exécutée au trait ; les couleurs employées sont l'ocre rouge, l'ocre brun, l'ocre jaune, et la cendre bleue pour les vêtements.

Au sortir de Coudrecieux, on traverse le bois des Loges, et l'on cotoie à gauche un petit affluent de l'Anille.

19 kil. MONTAILLÉ. Com. de 996 hab. Non loin des sources de l'Anille, à 5 kil. environ du bourg actuel, s'élevait une ancienne chapelle dédiée à saint Christophe et détruite depuis la Révolution; près de là existaient encore au dernier siècle les ruines de l'ancien château de Brenaille et d'une motte féodale entourée de fossés. La tradition du pays y place, non sans quelque fondement, le siège d'une ancienne agglomération d'habitants qui aurait précédé le bourg de Montaillé. Une église, nouvellement rebâtie, a remplacé la chapelle de Saint-Christophe. L'église paroissiale de Montaillé se compose d'une nef unique romane, remaniée au XVIe siècle, et laissant voir les amorces du transept; le chœur voûté en pierre appartient à cette époque. Dans le jardin du presbytère, existe une fuie munie de son ancienne échelle tournante.

Avant d'arriver à Saint-Calais, on coupe la grande route du Mans, près de la gare.

22 kil. SAINT-CALAIS, chef-lieu d'arrondissement, 3482 hab.

Ce fut un monastère qui donna naissance à la ville de Saint-Calais. Un solitaire de ce nom, originaire d'Auvergne, vint de Micy établir sa cellule au commencement du VIe siècle, au bord de l'Anille, sur les ruines de la villa du seigneur gallo-romain Gaianus, à l'extrémité de la forêt du

Perche. La sainteté de Calais lui attira de nombreux disciples et lui valut la faveur royale de Childebert, qui concéda au monastère naissant des terrains étendus. A la mort du pieux anachorète, vers 523, son tombeau honoré des foules devint l'objet d'un pélerinage fréquenté ; une école rendit bientôt célèbre l'abbaye d'Anisole, qui changea son nom en celui de son fondateur, et suivit la règle de saint Benoit. La forêt défrichée fit place à des colons, et une agglomération d'habitants se forma peu à peu autour du monastère. Les premiers abbés, dont plusieurs appartiennent à l'histoire littéraire de France, soutinrent avec énergie leurs privilèges d'exemption contre les évêques du Mans, pendant plusieurs siècles; ils furent assez heureux pour triompher définitivement au concile de Verberie, 863.

Quoique protégée par un château féodal, erigé au XI[e] siècle, l'abbaye fut prise et pillée dans la première invasion anglaise, avant 1364. A cette date, Charles V, permet aux religieux de fortifier eux-mêmes leur monastère pour la défense du royaume. Ces travaux militaires attirèrent sur l'abbaye une nouvelle catastrophe, dans le temps de la reddition du Mans, en 1425; les Anglais la détruisirent de fond en comble et le chartrier fut brûlé au milieu de l'incendie. Il ne resta des bâtiments que la grosse tour de l'église dans laquelle les moines habitèrent, pendant que l'abbaye se relevait de ses ruines. Le dernier abbé régulier, Marin Le Broc s'éteignit en 1530, laissant la place

au régime de la commende. En 1562, les Huguenots s'emparent du monastère, le dévastent avec non moins de rage que les Anglais, et pendent les religieux aux cordes des cloches. Malgré les efforts de Simon de Caurienne, l'abbaye ne se releva jamais de ce dernier désastre, quoiqu'elle ait accepté en 1659 la réforme de saint Maur. Les bâtiments furent aliénés à la Révolution. Dans l'hôtellerie, on a installé les services de la mairie et la bibliothèque, qui contient des pièces précieuses pour l'histoire locale, à partir surtout du XIVe siècle. L'église longtemps utilisée comme halle a été démolie vers 1864 ; elle a été remplacée par la construction en brique et pierre, affectée à la même destination.

Église de Notre-Dame. — Elle ne fut d'abord qu'une modeste chapelle, dont l'abbaye avait le patronage. Devenue insuffisante, on dut l'agrandir successivement. Sa forme est régulière; elle se compose de trois nefs, d'un chœur terminé par un chevet droit, d'une tour au Sud. Il n'y a pas de transept.

On reconnait facilement que le chevet avec sa rosace en style rayonnant, et les deux premières travées de la nef à piliers prismatiques à huit pans sont les parties les plus anciennes de l'édifice, et appartiennent au style gothique. Toutefois la date exacte n'a pu être encore fixée ; les uns attribuent cette œuvre au commencement du XIVe siècle, les autres au XVe. Quoi qu'il en soit, une interruption de travaux assez longue amena un

temps d'arrêt dans la construction, qui se poursuivit en pleine Renaissance. L'ensemble des trois dernières travées des nefs doit en effet avoir été élevé de 1530 à 1545. Aux moulures prismatiques des formerets et des arcs doubleaux de voûte, succèdent des moulures plus compliquées ; l'intersection des diagonales se charge de pendentifs aux clefs de voûte ; les piliers ronds remplacent les piliers octogones ; les chapiteaux se décorent d'arabesques, d'anges bouffis, de monstres fantastiques. Le grand pignon de l'Ouest offre une façade surchargée d'ornements dans le même genre classique. Les contreforts se dissimulent sous la forme de pilastres et encadrent la porte principale. Exécutée du reste dans une excellente pierre d'un grain très fin, la sculpture est très serrée et très ferme, quoique le dessin soit parfois lourd et la composition assez médiocre. Des têtes de morts entrelacées, les instruments de la passion, des emblêmes funéraires, se voient sur les pieds droits du portail. L'entrée principale a conservé son ancienne porte en bois ; quatre panneaux sculptés reproduisent l'*Entrevue de la Porte Dorée*, l'*Annonciation*, la *Visite à sainte Elisabeth* et l'*Assomption de la Vierge ;* au-dessus des différentes scènes, un petit écusson à la tige de houx mise en pal, est accompagné des sigles M. G. L. H., heureusement interprétés ; *Maitre Guillaume Le Houx* par l'auteur du Vendômois historique et monumental Les bustes de saint Pierre et de saint Paul surmontent les portes

latérales. Une tour carrée s'élève sur le bas côté du Sud, interceptant une travée ; elle se compose de trois étages, dont le dernier est octogone, et reçoit une haute flèche en pierre ornée sur ses arêtes de crosses végétales. Ce clocher a été construit dans les premières années du XVIIe siècle, par les maîtres maçons, Gilles d'Orléans ou Dolléans et par Pierre Mousseron.

Mobilier. — Un grand retable de style Louis XIII, tapissait jadis le fond du chevet ; il a disparu en 1870, lors de l'ouverture de la vaste fenêtre qu'il fermait. Les vitraux de cette baie sortent de l'atelier dirigé, au Mans, par MM. Hucher et Rathowis. On a pu conserver le maître autel en bois sculpté ; il se compose de deux gradins, d'un double tabernacle à trois pans, cantonné aux angles de trois colonnettes torses à feuillages, d'une galerie surmontée d'un deuxième étage à colonnes torses décoré de fenestrages ajourés. Six petites scènes sculptées sur bois sont ainsi placées ; trois sur le tabernacle, deux en côté et une au-dessous. On y voit la dernière Cène, la Résurrection, l'Ascension, le Couronnement de la Vierge, la Pentecôte, l'Assomption de la Vierge. La châsse de saint Calais, en bois, en forme de coffre, ornée de colonnes, est encadrée dans un petit monument de pierre fort simple, et placée sur une des parois latérales du chevet. Le chœur contient encore une toile signée Lebarbier, d'une peinture un peu réaliste, mais bien étudiée, représentant le Christ en croix.

Une grille en fer forgé sépare le chœur de la nef. Au-dessus de la porte d'entrée, une tribune soutient l'orgue, orné d'anges musiciens de style Louis XIII.

Outre l'abbaye de Saint-Calais, une collégiale sous le nom de Saint-Pierre a existé concurremment, dès une époque fort reculée. Il reste encore quelques pans de murs de l'ancienne église transformée en maison particulière. Au milieu de la muraille, une petite arcade abrite une source qui porte le nom de source de Saint-Calais.

Le château A l'Est de la ville, derrière le collège, se dresse une motte féodale, couronnée encore des pans de murs ruinés d'un ancien donjon en pierre. On reconnait facilement une petite tourelle carrée, qui devait former un des angles du donjon; cette motte est défendue par un fossé profond et par des travaux avancés à peu près complètement disparus. L'origine de ce château remonte au commencement du XI[e] siècle, au temps de Herbert Eveille-Chien qui autorisa Guillaume à élever ce donjon, moyennant une forte indemnité pécuniaire.

Au XII[e] siècle, la châtellenie de Saint-Calais, annexée à la baronnie de Mondoubleau, fut apportée en dot à Geoffroi de Châteaudun, par Helvise de Mondoubleau. Elle passa ensuite aux familles des Roches, de Dreux, de Flandre, de Dammartin. Jean IV de Bueil acheta en 1400, la seigneurie de Saint-Calais, et fut tué à la funeste bataille d'Azincourt; ses héritiers la possédèrent jus-

qu'en 1491. François de Bourbon, à cette date acquit cette châtellenie qui avait été réunie au Vendômois, par Charles VIII, en 1484. Elle entra avec Henri IV dans le domaine de la couronne.

La ville de Saint-Calais était entourée d'une enceinte murale à laquelle plusieurs portes fortifiées donnaient accès. Les dernières portes ont disparu au commencement de ce siècle ; il ne reste plus de l'enceinte que quelques lambeaux de murs flanqués de petites tourelles rondes, derrière le presbytère

Saint-Calais possède un collège qui s'est établi dans les bâtiments d'un couvent de *Bénédictines*, érigé en 1641, par Emery Marc de La Ferté, évêque du Mans.

L'hospice a été fondé en 1656, par René Le Sueur ; il fut augmenté plus tard de la dotation de la *Maladrerie de saint Marc*. Cet hospice succédait à une *Maison-Dieu*, existant dès le XIVe siècle.

Les anciennes maisons ont presque toutes été détruites : nous citerons seulement la *Grande Maison* dans la rue de la Herse, ancien logis du XVIe siècle, assez bien conservé et la tourelle de l'ancien manoir de Manteaux.

DE CHATEAU-DU-LOIR A SAINT-CALAIS.

ROUTE 8.

Distance 44 kil. par chemin de fer.

La voie emprunte d'abord la ligne du Mans à

Tours, et s'en sépare au pont où celle-ci franchit le Loir. Elle remonte la rive droite de cette rivière pittoresque, que bordent à gauche des rampes escarpées, plantées de vignobles productifs ; çà et là, le flanc de la colline a été entr'ouvert pour l'extraction du tuffeau; d'anciennes carrières se sont transformées en caves ou même en habitations. A droite, le coup d'œil n'est pas moins pittoresque ; le Loir roule ses eaux transparentes au milieu de bouquets de peupliers, d'aulnes, derrière lesquels se cachent les villages et les hameaux. Le trajet se prolonge dans les mêmes conditions jusqu'à Bessé

6 kil. VOUVRAY-MARÇON. Le village de Vouvray-sur-Loir, commune de 742 habitants, a été dépassé par le chemin de fer. Il est assis à mi-côte de la colline ; son église romane dédiée à saint Hubert n'offre aucun intérêt. Sur le territoire de cette paroisse, Aremburge fonda au milieu du XI[e] siècle le prieuré de femmes de la Magdeleine de Cohémon, au hameau de ce nom, sous la dépendance du Ronceray d'Angers. Aremburge y prit le voile avec ses deux filles Hersende et Hildegarde.

MARÇON, commune de 1688 hab. On s'y rend en franchissant le Loir au pont de Port-Gautier (péage), et à l'arrivée du bourg, on passe auprès des restes du prieuré de Saint-Lezin, bâti près du Loir. L'église de Notre-Dame se compose d'une nef romane, d'un chœur à chevet droit du XV[e] siècle et d'une tour carrée du XVI[e], comme le bas côté.

De nombreux fiefs ont existé sur cette paroisse, entre autres Poillé et la Roche, près du bourg; Gastineau, Loyré qui ont conservé plus ou moins de vestiges anciens.

Le chemin de fer laisse à la station de Vouvray la pointe Sainte-Cécile, roc couvert de buis et de vignes qui s'avance dans la vallée. Une église abandonnée mais entretenue, de l'époque romane, indique seule l'existence de l'ancienne commune du même nom, réunie à Flée. L'ascension de la colline permet de jouir d'un panorama splendide, sur toute la vallée du Loir.

10 kil. CHAHAIGNES, commune de 1386 hab., à 1 kil. de la station. L'église dépendait du prieuré de Saint-Guingalois, d'après la fondation de Gervais de Château-du-Loir (1066). Elle est composée d'une nef unique accostée d'une tour carrée au Nord, un chevet droit termine le vaisseau. Le maître autel est formé d'un retable de style Louis XV, au centre duquel se voit un bas-relief très mouvementé, le Baptême de N.-S., qui ne manque pas de valeur.

Dans le cimetière existe encore une chapelle du XVIe siècle.

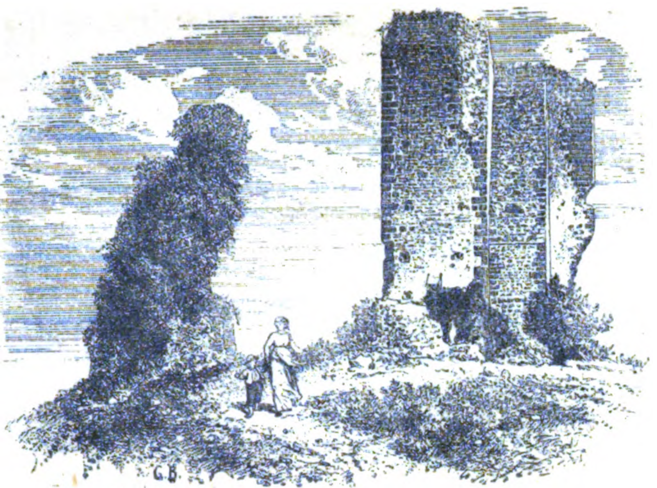
Tout près du bourg se dressent, en s'appuyant sur la hauteur, les constructions modernisées du château de La Jaille, qu'une famille puissante du même nom a longtemps possédé à l'époque féodale. Le prieuré du Jajolay, membre dépendant de Saint-Guingalois de Château-du-Loir, a perdu presque tous ses bâtiments anciens; il est

assis sur les bords de la Veuve, que le chemin de fer traverse près de son confluent avec le Loir. On laisse à gauche le bourg de l'Homme. Voir la table.

15 kil. LA CHARTRE, chef-lieu de canton de 1525 hab. La station est placée à *la Maladrerie*, aujourd'hui l'hôpital. La ville en est éloignée de 3 kil., et s'étend sur les bords du Loir, qui se divise en sept ou huit bras coupés par de petits ponts. La Chartre a compté jusqu'à trois paroisses, la Magdeleine, Saint-Vincent et Châtillon. Les anciennes églises supprimées ont été remplacées par une église neuve unique, érigée sous la Restauration dans un goût déplorable. La seigneurie de la Chartre appartenait au XIe siècle à Geoffroy de Mayenne ; elle passa ensuite aux comtes de Vendôme par le mariage de Jeanne avec Pierre de Vendôme, mort en 1249. Elle fut érigée en marquisat en 1697, en faveur de Nicolas-Robert de Courtoux. La motte de l'ancien château se dresse sur les pentes escarpées du Loir.

Le chemin de fer court parallèlement à la grande route de Saint-Calais à Château-du-Loir; il la coupe au-delà de Ruillé-sur-Loir.

20 kil. RUILLÉ-SUR-LOIR, commune de 1321 hab., doit une grande partie de son importance à l'initiative d'un humble curé de campagne. M. Dujarrié, curé de Ruillé, réunissait, vers 1810, quelques pieuses filles auquelles il confiait d'abord l'instruction des enfants de la paroisse et le soin des malades. Leur nombre augmenta peu à peu, et leur ministère s'étendit aux environs. M. Du-



Ruines du donjon de Saint-Calais, p. 220.

jarrié crut alors devoir leur donner une règle et un habit particulier. Le 7 août 1820, Mme de Roscoët fut nommée supérieure générale, et en 1826, une autorisation royale reconnaissait l'institution, sous le nom de *Congrégation des Sœurs de La Providence*. L'œuvre, aujourd'hui prospère, compte de nombreuses succursales en France, où elle rend les plus grands services. Les bâtiments de la maison mère de Ruillé sont fort importants; dans leur enceinte s'élève une chapelle construite d'après les plans de M. David, en style du XIIIe siècle, et consacrée en 1858 par Mgr Nanquette. Les vitraux sortent de l'atelier du Carmel du Mans, et les sujets en ont été choisis par M. le chanoine Lottin. M. le curé Dujarrié a fondé aussi la maison des Frères de Saint-Joseph, voués d'une manière toute spéciale à l'enseignement de la jeunesse.

Dans l'église paroissiale, le chœur voûté peut dater du XVIe siècle.

La seigneurie annexée au manoir de la *Cour* de Ruillé, dans le bourg, a appartenu aux familles de Mar, de Villiers et de Maillé.

Le bourg de PONCÉ, commune de 688 hab., distant de 4 kil. de Ruillé, borde en partie la grande route; le vieux bourg et son antique église les dominent, et s'étagent du pied au sommet de la colline, qui se dresse à pic dans un site des plus pittoresques. La légende de saint Julien a consacré l'antiquité de Poncé, où le saint évêque délivra une possédée. L'église, qui lui est dédiée,

15

appartient au style roman du XIe au XIIe siècle; elle se compose d'une nef avec bas-côté au Nord d'un chœur en hémicycle, et d'une tour carrée au sud, plus récente, terminée par un toit en bâtière du XVIe siècle. A l'intérieur, des arcades ogivales à colonnettes angulaires font communiquer la nef avec le bas côté, qui a été percé d'ouvertures ogivales. Les fonts baptismaux, à double piscine, ornés de colonnettes dans le style des premières années du XIIIe siècle, sont une des curiosités de l'église.

A quelques pas de là, le château s'adosse au flanc du côteau. Remanié récemment, il a conservé un escalier de la Renaissance. Les ruines du manoir féodal de Poncé se voient à 2 kil. du bourg, au milieu de taillis qui couronnent la crête de la colline ; on distingue à peine les débris d'une tour qu'entouraient plusieurs enceintes. Par sa position, il commandait à la fois les eaux du Loir et les marches du Vendômois, qui se déroule à ses pieds. De ces ruines, l'œil embrasse un vaste horizon, une vallée fertile qu'arrose le cours sinueux du Loir. En face, voici *Couture*, dont le clocher abrite les tombes des ancêtres du poëte Ronsard.

Le château de Poncé, que possédait au XIIIe siècle une famille de ce nom, passa ensuite à celles d'Agennes, de Chambray, de Thiville, de Durcey, de Nonant.

On peut visiter à Poncé plusieurs papeteries importantes. La première y fut établie vers 1766, par Elie Savatier.

Le chemin de fer laisse à gauche le château de la Flotte, érigé au XVIe siècle par Jean du Bellay ; aux souvenirs de la famille des amis et protecteurs du poëte Ronsard qu'il évoque, se joignent ceux de Mlle de Hautefort. Après avoir joui de la faveur de Louis XIII, Mlle de Hautefort y passa en exil les dernières années de ce règne. Le château a été complétement remanié dans le style gothique par M. Delarue. On y voit une suite de beaux portraits : Philippe V, roi d'Espagne, en cuirasse, Elisabeth Farnèse, sa seconde femme, divers personnages de la maison royale de Bavière, le grand Colbert, le président de Malesherbes, une princesse de Lorraine, née de Rohan, la princesse de Lamballe, par Me Lebrun.

Le château constitue tout l'intérêt de la commune de Lavenay, sur laquelle il est situé.

25 kil. Le PONT-DE-BRAYE, station, n'est qu'un simple hameau, près du confluent de la Braye avec le Loir ; correspondance de voitures pour SOUGÉ, TROO, et MONTOIRE.

LAVENAY. Com. de 406 hab., n'est éloigné que de 2 kil. de la station. Dans le bourg, la maison du collège fondé en 1647 par Antoine Huau, curé de la paroisse, a quelque caractère. Près du château de La Flotte, Catherine Le Vayer de Lignerolles fonda en 1648 un couvent de Camaldules.

Au Pont-de-Braye, la ligne quitte la vallée du Loir et entre dans celle de la Braye un de ses principaux affluents ; elle coupe le Tusson près de Lavenay et continue de remonter la rive droite de la Braye jusqu'à :

33 kil. BESSÉ. Com. de 2282 hab. L'église de Sainte-Anne appartient au XVI[e] siècle. A l'intérieur, une inscription gravée sur cuivre, apprend que l'édifice fut consacré le 10 octobre 1529, par Christophe de Chauvigné, évêque de Léon. A 1 kilomètre du bourg, à la GAVOLERIE, existait un couvent de Camaldules, fondé en 1660, par Gilles Renard. Les religieux se firent remarquer par leur attachement à la cause du Jansénisme et durent abandonner leur monastère, quelques années avant la Révolution. A quelques pas plus loin, le château de Courtenvaux adosse à la colline son ensemble imposant de constructions du XV[e] et du XVI[e] siècles. Une porte d'entrée flanquée de deux tours rondes, est ornementée dans le goût italien de la Renaissance et couverte d'arabesques et d'entrelacs ; elle introduit dans une première cour intérieure. Faut-il faire honneur de cette porte, comme on l'a dit, à Mathurin De La Borde, l'habile architecte qui a importé le style de la Renaissance dans l'église de la Ferté-Bernard? Cette opinion ne repose sur aucune preuve positive. Le bâtiment principal se présente à droite, dans le style du XV[e] siècle, et une seconde porte mène à une cour, sorte de préau, fermé de toutes parts. C'est là, que se trouve une chapelle gothique donnant sur les fossés. Une médiocre restauration a quelque peu altéré le caractère original du château.

Les salons renferment une série de toiles, de portraits qui appartiennent aux noms illustres des

maisons de Souvré, Le Tellier et de Montesquiou. Nous citerons, d'après M. le comte de Montesquiou, les portraits suivants: deux maréchaux d'Estrée, le maréchal de Souvré ; son fils ; son arrière petite fille la marquise de Louvois; le marquis de Louvois; leur second fils, le marquis de Barbezieux, successeur de son père au ministère de la guerre; une de leurs filles la duchesse de la Rochefoucauld, trois de leurs petites-filles, les duchesses d'Harcourt, d'Olonne-Montmorency, et de Bouillon; le chancelier Le Tellier, dont Bossuet a prononcé l'oraison funèbre; Blaise de Montluc, l'auteur des mémoires; Jean de Montesquiou-Montluc, prince de Cambray sous Henri IV; le maréchal de Montesquiou qui commandait à Denain; son oncle maternel, le maréchal de Gassion, tué au siège de Lens, en 1647; le marquis de Montesquiou, lieutenant-général, de l'Académie française; l'abbé de Montesquiou, orateur à la Constituante, puis ministre sous la Restauration, etc.

Au commencement du XVI[e] siècle, Françoise de Berziau, fille de Jacques de Berziau, seigneur de Courtenvaux, en épousant Antoine de Souvré lui transporta ses droits sur Courtenvaux, qui fut érigé en marquisat, en 1609, en faveur de Gilles de Souvré, maréchal de France. Cette terre passa ensuite dans la maison des Le Tellier, 1662, par le mariage de Anne de Souvré, avec Michel Le Tellier, marquis de Louvois, ministre et secrétaire d'Etat; M[me] la comtesse de Montesquiou, née Le Tellier, en hérita en 1781.

Le bourg de LA CHAPELLE-HUON est situé au confluant de l'Anille avec la Braye que la ligne quitte pour remonter le cours de la première.

37 kil. La Chapelle-Huon. Com. de 771 hab. L'église, dédiée à saint André, appartient tout entière à l'époque romane; du côté du nord où l'on voit dans les murs les ouvertures primitives en meurtrières, la conservation ne laisse rien à désirer. Le chœur seul est renforcé de contreforts en pierre de taille; à l'intérieur il a été tapissé d'un retable du XVII[e] siècle, érigé aux frais du curé Noël Menant. Sur les murs de la nef, on aperçoit les traces d'une litre surmontée de pierres destinées à porter les armoiries seigneuriales. Le petit manoir de la BECHUÈRE, sur la Hédonne, caché par le revers de la colline, possède une chapelle du XVI[e] siècle.

40 kil. SAINT-GERVAIS-DE-VIC. Com. de 532 hab. Le vieux nom de *Vy*, *Vic*, appliqué d'abord à Saint-Gervais en indique l'antiquité. C'était un centre de population dès l'époque gallo-romaine; des agrafes en bronze, des scories de fer, des poteries trouvées sur différents points le prouvent clairement. Autour de l'église, s'étendait un cimetière d'où l'on a extrait des tombeaux en roussard et en calcaire coquillier. La nef de l'église atteste une haute ancienneté par ses petites baies en meurtrières, son appareil soigné. Le chœur et les transepts datent de la première moitié du XVI[e] siècle, et sont recouverts de voûtes en pierre de la même époque. Les voûtes de la nef ne furent

terminées que plus tard; on y lit en effet : FINIS CORON... OPVS 1616. Les clefs de voûte présentent de nombreux écussons qui ont été repeints dans une restauration récente. La fenêtre du chœur contient des fragments importants d'une remarquable verrière exécutée avec soin ; elle offre le Christ en croix, entouré de ses témoins ordinaires, la Vierge, saint Jean et la Magdeleine. La tête de l'apôtre bien aimé, légère de ton est finement peinte et très expressive ; il est vêtu d'une robe blanche et d'un manteau bleu. Dans le lointain, se détachent les murs de Jérusalem. Une autre baie du transept Nord a conservé quelques morceaux d'une bordure à arabesques et à dauphins, que nous avons attribuée à un atelier de verriers établi à Montoire. Le maître autel est surmonté d'un curieux ciborium en bois sculpté en forme de tour à plusieurs étages, terminé par une pyramide ajourée. Des fenestrages gothiques, complètement évidés, variés de dessin, composent les côtés. Cette belle œuvre, unique dans notre contrée, fut exécutée de 1499 à 1502, d'après un ciborium semblable, existant dans l'église de Thorigné. Les petits autels latéraux, la chaire en bois datent du XVIIe siècle.

Dans le bourg, on voit encore quelques intéressants restes d'anciennes constructions, ainsi qu'au manoir des Mesangères, à 2 kil. plus loin.

44 kil. SAINT-CALAIS, voir page 215.

D'AUBIGNÉ A LA FLÈCHE ET A SABLÉ.

ROUTE 9.

Distance 67 kilomètres.

En quittant Aubigné, on traverse à 3 kil. la route de Château-du-Loir au Lude, puis l'on passe sur la rive gauche du Loir que l'on suit jusqu'à la Flèche. La commune d'Aubigné possède d'importantes papeteries établies sur le Loir.

8 kil. LA CHAPELLE-AUX-CHOUX, com. de 501 hab. tire son nom de la culture du pays. Le chœur de l'église seul est voûté dans le style Plantagenet. On a trouvé dans un champ près du bourg, en 1828, renfermées dans un vase, environ 2,000 monnaies saussées, en petit bronze, appartenant en grande partie au règne de Tétricus.

La voie coupe la route de Château-la-Vallière, et laisse voir à droite une belle porte d'entrée du parc du château du Lude, construite dans le genre italien, avec pierre de taille en bossages, du milieu du XVI[e] siècle.

14 kil. LE LUDE, chef-lieu de cant. de 3,791 hab. L'histoire de cette petite ville se résume dans celle de son château élevé sur une motte qui commande le cours du Loir. Alain III, comte de Bretagne, vint l'assiéger vers 1030, pour venger Herbert, comte du Maine, que Foulques Nerra, comte d'Anjou, avait emprisonné. A la fin du même siècle, le château et la terre du Lude entrèrent dans la maison de Beaumont ; ils y res-

tèrent jusqu'au milieu du XIVe siècle. Les Anglais s'emparèrent du Lude, et en 1427, le sire de Raitz, Ambroise de Loré vinrent attaquer avec de l'artillerie le capitaine anglais Blanckburne qui y commandait, et emportèrent le château d'assaut.

Jean Daillon réussit à réunir sur sa tête, tant par son mariage que par transaction vers 1457, le domaine du Lude. Favori de Louis XI, bien qu'il en eût d'abord été l'ennemi, Jean Daillon parvint aux plus hauts honneurs. Son fils, Jacques Daillon, sénéchal d'Anjou, lui succéda en 1482, et se distingua au siège de Fontarabie dont il fut créé gouverneur par François Ier. Guy de Daillon défendit énergiquement Poitiers contre Coligny et les protestants, 1569, tandis que son fils François s'attacha à la fortune de Henri IV qui vint passer quelques jours au château du Lude de 1596 à 1598. La terre du Lude érigée en comté par François Ier, puis en duché par Louis XIV, échut, après les Rohan-Chabot et les Duvelaër, à Mlle Baude de la Vieuville qui la porta dans la famille de Talhouët. Il est aujourd'hui entre les mains de M. le marquis de Talhouët, sénateur.

Le château, construit tout entier en pierre de taille, placé dans la ville même, est entouré d'une cour carrée. La grande façade offre un pavillon central en avant-corps. L'aile qui se présente à l'arrivée se fait remarquer par sa belle conservation; par ses deux énormes tours circulaires à trois

étages, à chemin de ronde supporté par des machicoulis, par ses grandes baies entourées de pilastres en style de la Renaissance, ses hautes lucarnes, les nombreux bustes qui garnissent les murailles. L'intérieur est somptueusement décoré. Dans la chambre, occupée par Henri IV, on a conservé l'ancien mobilier; on y lit ces deux inscriptions dont l'exactitude absolue a été contestée :

HENRI IV A COUCHÉ DANS CETTE CHAMBRE LA VEILLE DU SACRE L'AN 1598, ET A ASSISTÉ A LA PROCESSION QUI FUT LA PREMIÈRE CÉRÉMONIE CATHOLIQUE OU IL SE TROUVA DEPUIS SA CONVERSION.

LOUIS XIII A COUCHÉ DANS CETTE CHAMBRE LE 5 JUIN 1619, EN ALLANT EN TOURAINE VOIR MARIE DE MÉDICIS SA MÈRE QUI S'Y ÉTOIT RETIRÉE; DOU ELLE ALLA A ANGERS, EXCITA UNE RÉVOLTE QUI FUT APAISÉE EN 1620, PAR LA PRISE DU PONT DE CE, OU LE ROI SE TROUVOIT. IL ÉTOIT ALORS AGÉ DE 18 ANS.

D'anciennes peintures du XVI[e] siècle ont été découvertes dans un cabinet, et représentent l'arche de Noé, différents traits de la vie de Joseph, le triomphe de la chasteté, etc.

Divers appartements renferment les bustes de la famille des possesseurs actuels; ils sont l'œuvre de la jeunesse de Louis Chenillion, fils d'un ancien

serviteur du château, qui dut à la générosité de M. de Talhouët de pouvoir suivre sa carrière artistique.

Dans le parc, on remarque le groupe d'*Hercule étouffant Antée*, exécuté par le sculpteur flamand Barthélemy de Mello, l'auteur du saint Martin de Château-du-Loir.

L'église du Lude a perdu vers 1855 son clocher, qui en tombant écrasa une partie de l'édifice. Le vaisseau a été réparé depuis cet accident.

L'hôpital Sainte-Anne a été fondé en 1606 par François de Daillon, comte du Lude. Il a été reconstruit dans la suite ; la chapelle neuve contient les tombeaux du général marquis de Talhouët, de sa mère et de sa veuve, bienfaiteurs insignes de l'hôpital.

Au-delà du Lude on coupe la route de la Flèche, on laisse à droite le hameau de Saint-Mars-de-Cré, dont l'église a été abattue, et qui est réuni au Lude.

23 kil. LUCHÉ-PRINGÉ. Le bourg de Luché, com. de 2,220 hab. est éloigné de 1 kil. 5 de la station, et est assis sur la rive droite du Loir que l'on traverse. Les moines de Saint-Aubin d'Angers, y établirent un prieuré qui fut gratifié par Raoul de Beauveau et Emmeline de Montrouveau, de l'église de Luché, avec les oblations et une partie de la dîme, (milieu du XIe siècle). L'église de Saint-Martin, vaste vaisseau construit en pierre de taille, se compose de trois nefs en partie du XVIe siècle, d'un chevet droit d'une

forme et d'une dimension peu usitées. Cette abside est flanquée de quatre contreforts à talus prononcés encadrant quatre lancettes ogivales; à l'intérieur, d'élégantes voûtes dites Plantagenet la divisent en trois travées. Le collatéral du Sud est couvert par une série de toits à double égout, dont les rampants sont ornés de choux frisés; le dernier pignon abrite une porte latérale, au-dessus de laquelle est placée une statue équestre très mutilée de saint Martin. Une tour carrée, en pierre dont la partie haute appartient au XVI[e] siècle, se dresse au centre de l'édifice. A l'intérieur, on remarque une chaire en pierre de la fin du XVI[e] siècle, quelques anciennes statues et des débris de vitraux du même siècle. A 3 kil. du clocher sur la route de Pontvallain, se trouve le château de *Venevelle* qui a été pendant quatre siècles entre les mains de la famille d'Espaignes. Près de Luché, sur le bord de la rive gauche du Loir, on aperçoit, au milieu de bois, le château moderne de Mervé, dont le nom a été porté par une ancienne famille alliée aux de Tucé.

La commune de PRINGÉ de 309 hab., éloignée de 4 kil. au moins de la station, possède une curieuse église romane, qui n'a pas été étudiée jusqu'à ce jour. Dans la façade, s'ouvre un portail plein cintre dont les toresre posent sur des colonnettes, la nef est percée d'étroites baies ogivales en lancettes; le chœur construit en pierre de taille appartient au XII[e] siècle. L'abside et l'intertransept sont voûtés; les baies à l'intérieur sont

décorées de colonnes et d'une riche ornementation. Un transept de style gothique est tapissé de peintures murales du XVe siècle de grandeur naturelle, dans lesquelles on reconnait saint Hubert et sainte Barbe; dans cette même chapelle, existe une pierre funéraire gravée au trait.

Deux anciennes épitaphes se lisent dans la nef, l'une écrite en caractères gothiques, l'autre en vieux vers français.

On passe auprès de THORÉE, com. de 921 hab., l'on croise la grande route du Lude à la Flèche et l'on se rapproche sensiblement du Loir. La Flèche apparait bientôt, assise au milieu de la prairie, entourée de côteaux couverts de vignes et d'arbres.

35 kil. LA FLÈCHE, chef-lieu d'arrondissement de 6,897 hab. La gare est située dans le faubourg de Sainte-Colombe, à 1 kil. de la ville, à laquelle il est relié par un pont de pierre.

Historique. — Le premier seigneur connu, Jean de Beaugency, éleva au milieu du XIe siècle la forteresse de la Flèche, d'après un système que nous ne trouvons guère usité ailleurs. Il construisit son château dans une île au milieu de la rivière du Loir sur des arches en maçonnerie bâties sur des pilotis, et par des canaux artificiels l'isola complétement du rivage. Malgré cette situation exceptionnelle, le château ne fut pas moins détruit et brûlé vers 1081 par Foulques-le-Réchin. Peu après, Hélie, fils et successeur de Jean de Beaugency, reconstruisit la forteresse; il rebâtit aussi l'église de

Saint-Thomas et la donna à l'abbaye de Saint-Aubin d'Angers. Hélie avait épousé Mathilde, fille de Gervais de Château-du-Loir ; il en eût une fille unique Eremburge dont les poëtes jusqu'à Villon ont vanté à l'envi le mérite. Ce dernier, dans une de ses meilleures strophes, associe le nom d'Eremburge à celui des femmes accomplies et des héroïnes du XIe au XVe siècle.

. . . .
Mais où sont les neiges d'antan ?

La Royne Blanche comme un lys
Qui chantoit à voix de sereine
Berthe au grand pied, Béatris, Allys,
Haremburge qui tint le Mayne ?
Et Jehanne, la bonne Lorraine
Que les Angloys bruslèrent à Rouen ?
Où sont-ils, Vierge souveraine ?
Mais où sont les neiges d'antan ?

Après la mort du comte du Maine, Hélie (1110), qui fut inhumé dans l'abbaye de la Couture, au Mans, tous ses droits revinrent à son gendre, Foulques, fils du Réchin, son adversaire, et de la trop fameuse Bertrade. L'histoire de la Flèche se confond alors avec l'histoire générale du pays. La seigneurie passa ainsi des comtes d'Anjou aux Plantagenet devenus rois d'Angleterre, et lorsque Jean-sans-Terre, l'assassin de son neveu Arthur, eut été dépossédé de ses possessions françaises,

elle fut concédée à Raoul, vicomte de Beaumont, 1203. La maison de Beaumont s'est fondue dans les de Brienne, les Chamaillard d'Anthenaise qui la transmirent eux-mêmes à la maison d'Alençon. Elle entra dans la maison de Bourbon avec Charles de Bourbon-Vendôme, époux de Françoise d'Alençon, mort en 1527. Sa veuve se retira à la Flèche, où elle fit bâtir le *Château-Neuf*. Son fils et son héritier, Antoine de Bourbon, vint habiter le Château-Neuf avec sa femme Jeanne d'Albret de février 1552 à mai 1553. Jeanne se rendit à Pau, où elle accoucha d'un fils qui devait être Henri IV (13 décembre 1553). Ainsi, comme l'a dit avec esprit M. J. Clère dans son *Histoire du Prytanée*, Henri IV fut *Fléchois avant d'avoir été Béarnais*. Cette circonstance explique l'affection particulière que Henri IV portait à la ville de la Flèche, patrimoine de ses ancêtres. On a conservé le souvenir d'un séjour qu'il y fit à l'âge de 22 ans.

A la demande de son favori Guillaume Fouquet, sieur de la Varenne, Henri IV transforma le Château-Neuf de la Flèche en une maison d'éducation, qui prit un rapide essor, sous la direction des Jésuites (1604). En l'année 1595, Henri IV créa le présidial de la Flèche et Louis XIII fonda l'Hôtel de Ville en 1615. Il existait encore en 1726 un gouverneur de la ville et du château. La milice bourgeoise fut distribuée en quatre compagnies de cent hommes par le sieur René de la Varenne en 1690.

Le 1er décembre 1793, l'armée Vendéenne entra à la Flèche, puis se dirigea sur Angers. Quelques jours après poursuivie par les colonnes de Marceau, de Westerman et de Kléber, elle se porta de nouveau sur la Flèche par Baugé ; mais elle trouva les ponts coupés et les abords de la rivière défendus par des volontaires républicains et par la garde nationale, sous les ordres du général Chabot. Les Vendéens, dit madame de La Rochejacquelein, pris entre deux feux se croient perdus. « M. de La Rochejacquelein ordonna de tenir ferme en avant et en arrière et de continuer le feu ; M. de Verteuil y fut tué. Henri prit trois cents braves cavaliers qui mirent trois cents fantassins en croupe ; il remonta la rivière à trois quarts de lieue, trouva un gué, arriva le soir aux portes de la ville, fit mettre pied à terre aux fantassins, et se précipita dans les rues de la ville en criant : Vive le roi. Les Bleus surpris et effrayés prirent la fuite par la route du Mans. Henri fit en hâte rétablir le pont et courut dégager l'arrière-garde ». Plusieurs Fléchois trouvés les armes à la main furent fusillés ; d'autres auraient subi le même sort, si M. de Biré, ancien major au régiment de Bretagne, n'eût obtenu leur grâce du prince de Talmont.

L'église paroissiale est celle de l'ancien prieuré de Saint-Thomas. Elle a été entièrement remplacée, moins le chœur, par un édifice du style de transition, érigé sous la direction de M. l'abbé Coulon, archiprêtre de la Flèche (1860). On y

remarque une grande peinture exécutée à fresque sur le mur de la nef représentant le martyre de saint Thomas ; le maître autel en marbre blanc, dans lequel ont été insérés une série d'émaux anciens du XVIe et du XVIIe siècle. Les verrières ont été exécutées à Tours par M. Lobin, et au Mans dans les ateliers du Carmel. On lit sur les murs des inscriptions provenant de l'église détruite.

Le *Prytanée*. Les Jésuites arrivèrent à la Flèche, le 2 janvier 1604, et s'installèrent bientôt dans le *Château-Neuf*, que Henri IV destinait au nouveau collège. L'édit de fondation daté de 1607 attache à l'établissement une rente annuelle de 20,000 livres, à prendre sur les revenus des abbayes de Mélinais, de Bellebranche, le prieuré de Saint-Jacques, Luché, l'Echenau, etc., qui y furent réunis. La construction des bâtiments ne demanda pas moins de cinquante ans. Le collège atteignit bientôt une haute prospérité ; il compta parmi ses professeurs le P. Le Tellier, confesseur de Louis XIV ; les PP. Petau, Jouvency, Ducerceau. Gresset, qui y fut envoyé en exil, a dépeint la Flèche dans ces vers souvent cités :

Un climat assez agréable,
De petits bois assez mignons
Un petit vin assez potable,
De petits concerts assez bons,
Un petit monde assez passable
La Flèche pourrait être aimable
S'il était de belles prisons.

Des sujets distingués sortirent en grand nombre de la maison ; il suffit de rappeler les noms de René Descartes, du P. Mersenne, son ami ; du maréchal de Guébriant ; du prince Eugène de Savoie ; de Séguier ; de Voisin, chancelier de France. Deux ans après l'expulsion des Jésuites, une école préparatoire à l'école militaire de Paris remplaça le collège, de 1764 à 1776. Louis XVI y installa à cette dernière date les PP. de la Doctrine chrétienne, qui occupèrent le local jusqu'à la Révolution. La maison fut fermée en 1793. Elle a donné à la patrie des citoyens comme La Tour d'Auvergne, le premier grenadier de France, les frères Dupetit-Touars, le général Bertrand, le comte de Bourmont.

Napoléon Ier établit en 1808 un Prytanée militaire ; il est régi par un décret du 8 novembre 1859. Cette organisation a été modifiée en 1879, par la suppression du général commandant et la simplification du service. Le Prytanée est destiné à l'instruction des fils d'anciens officiers, qui y sont reçus de 10 à 12 ans après un concours. Il admet 450 élèves, dont 350 boursiers et 100 demi-boursiers, et en outre des élèves envoyés et entretenus par leurs familles. Les concours permettent aux élèves de se faire recevoir à l'école de Saint-Cyr, et dans les écoles du gouvernement, au sortir de la maison.

Le Prytanée s'annonce de la Place de l'Eglise par son portail monumental, surmonté du buste de Henri IV, son fondateur. La cour d'honneur

est formée d'un vaste carré entouré de bâtiments; au fond, un perron conduit au vestibule de Henri IV, où se voit une ancienne statue du prince encore enfant, restaurée en 1848. Au-dessus de l'entrée *le balcon du général* s'avance en saillie, et à l'opposé une galerie ouverte soutient la bibliothèque placée au premier étage. L'église du Prytanée est un vaste édifice dans le style classique, mais un peu froid, du XVIIe siècle. La première pierre fut posée le 7 juin 1607, par le maréchal de Lavardin, et elle fut consacrée le 2 septembre 1637, sous le vocable de Saint Louis, par Claude de Rueil, évêque d'Angers. Le vaisseau n'offre qu'une seule nef garnie de chapelles latérales, avec croisillons au chevet; il ne mesure pas moins de 51 mètres de longueur. Au-dessus des chapelles, et tout autour de l'édifice s'étendent des tribunes portées par de vastes arcades. Des voûtes d'une grande portée, bandées de larges arcs-doubleaux, recouvrent la nef. Le Père Martellange prit en main la direction des travaux qui lui furent confiés en 1612. En 1610, le sieur Le Féron s'était engagé à construire *les deux jubés de la croisée avec leur niches*. C'était là, qu'avant la Révolution se voyaient deux cœurs en métal doré renfermant l'un le cœur de Henri IV, l'autre le cœur de Marie de Médicis, apportés à La Flèche en 1643. Aujourd'hui, ces reliques royales ne sont plus qu'un peu de cendre sauvée en 1793 par un courageux citoyen. Les statues de *la Force* et de *la Justice* du côté de l'Évangile,

semblaient veiller sur les restes du roi, comme celles de *la Prudence* et de *la Douceur*, du côté opposé, gardaient le cœur de la reine.

Le maitre autel, d'ordre corinthien, soutenu par huit colonnes de marbre rouge est dû à Pierre Corbineau, architecte à Laval, qui l'exécuta pour 7,000 livres, d'après un marché de 1633. Le tableau de l'Annonciation est de Bertout. La galerie à trois arcades qui supporte l'orgue fut construite par Jacques Nadreau en 1638, sur les plans de Mathurin Jousse, architecte-ingénieur, originaire de La Flèche. Mongendre, sculpteur du Mans a décoré de belles boiseries la chapelle de Notre-Dame. Le caveau placé sous l'église a reçu les dépouilles du P. de La Chaise, du P. Le Tellier, du P. Charlevoix.

Les bâtiments du Prytanée furent construits après la chapelle à des époques différentes. La salle des visites, ancien réfectoire des Pères, date de 1630, le corps de logis occupé par le grand réfectoire le long de la rue du Collège, les arcades du cloître d'entrée furent entrepris en 1653. Au-dessus de ce cloitre est installée la bibliothèque qui se compose d'environ 15,000 vol., parmi lesquels on remarque divers ouvrages reliés aux armes de la famille royale. La façade monumentale, où se trouve le balcon du général avec ses bas-reliefs, son fronton, armorié est due aux Pères de la doctrine chrétienne, héritiers des Jésuites, à la fin du XVIII[e] siècle. La salle des actes se fait encore remarquer par ses voûtes

très surbaissées, ornées de caissons et de rosaces. Au fond, une peinture représente *Henri IV couronné par la Victoire*, et autour de la salle se lisent les noms des élèves qui ont remporté le prix d'honneur depuis 1834. De magnifiques dehors entourent l'établissement, jardins, charmilles, bosquets, où les étrangers peuvent se promener.

Le *château* primitif de La Flèche était situé près du pont des Carmes qui relie les deux rives du Loir. Louis XIII fit, en 1620, donation aux Carmes de l'ancienne forteresse et de partie des jardins, à la condition d'enlever les ruines du château qui obstruaient le cours du Loir. Il ne reste plus des vieilles constructions qu'une tourelle à trois étages, en style gothique, sur la rive droite. Le monastère rebâti par les Carmes, sous Louis XIII, dans un style assez ferme, est devenu propriété particulière.

La Place de l'Église, qui porte le nom de *Place Henri IV*, est ornée d'une statue en bronze de ce prince, érigée en 1857, sur un piédestal en granit servant de fontaine. Cette statue est l'œuvre de M. Bonassieux.

L'Hôtel-de-Ville, rebâti en 1836, s'ouvre sur une petite place carrée. Outre les divers services de la mairie, les Halles, une salle de concert, il contient les éléments d'un Musée naissant, où se trouvent quelques bonnes toiles, et les produits de diverses fouilles locales.

Dans les cours intérieures de plusieurs maisons

de la *Grande-Rue*, on voit encore de jolies tourelles d'escalier en style très ferme de la fin du XVe siècle ; elles dépendaient d'une ancienne construction qui fut occupée par le présidial.

La ville possédait avant la Révolution un grand nombre d'établissements religieux ; presque tous ont disparu. *L'Hôpital* actuel est installé dans les bâtiments du couvent de la Visitation, établi en 1632 par le marquis du Puy du Fou, seigneur de Pescheseul. Il est desservi par des *Hospitalières de Saint-Joseph*.

La maison-mère est originaire de La Flèche. La fondation remonte à Jérôme Le Royer de Dauversière, qui réunit d'abord une association de personnes pieuses dans le but de secourir les malades, vers 1636. Sur la proposition de Marie de La Fère, première supérieure, elles firent des vœux simples entre les mains de l'évêque ; puis en 1682, elles se consacrèrent à Dieu par des vœux perpétuels. Une succursale de l'hôpital de La Flèche s'établit à Québec, en 1641, par les soins du même Le Royer de la Dauversière, au moment où Louis XIV poussait activement la colonisation du Canada.

La chapelle de l'hôpital actuel conserve des statuettes d'argent ciselé, d'un beau travail du XVIIe siècle.

La Flèche a possédé encore des maisons de Récollets, de Cordeliers et de Capucins. Dans la rue des Capucins une inscription latine surmontée d'une niche contenant une Vierge en Ligron

perpétue le souvenir d'une inondation du Loir causée par une rupture d'une chaussée en 1665.

Le faubourg Saint-Jacques a pris son nom d'une léproserie qui y fut établie vers 1135, par Geoffroy Plantagenet, et confirmée par Henri II. Plus tard des chanoines de St-Augustin y furent substitués. Une salle voûtée date du XII[e] siècle. Il ne reste presque rien de l'église. Les terrains du prieuré ont offert de nombreux sarcophages et des inhumations, où l'on a constaté la présence de petits vases en terre percés au fond, contenant des charbons.

Près du grand cimetière, sur la route de Durtal, à droite, la chapelle de Notre-Dame *des Vertus* ou *des Champs* a conservé une porte romane. A l'intérieur, on a placé des sculptures sur bois du XVI[e] siècle, représentant la *Cène*, d'anciens panneaux ornés.

De là, on aperçoit au milieu des terres l'église du prieuré de Saint-André, fondé par Henri II, et transformé aujourd'hui en ferme. La façade de l'église présente une arcature ogivale entourée de deux arcs à plein cintre, et la base d'un campanile au sommet du pignon. Elle remonte au XII[e] siècle.

Sur la rive gauche du Loir, près de la gare, se trouve le bourg de SAINTE-COLOMBE, 2534 hab., réuni à La Flèche. L'église a été reconstruite dans le style gothique; le chœur est décoré de peintures murales qui représentent les principaux saints vénérés dans la paroisse. Elles sont dues

au pinceau de M. Renouard. Les vitraux sortent des ateliers de M. Lobin de Tours.

Après avoir traversé le Loir sur un pont de pierre au sortir de La Flèche, et coupé la route de Sablé, on gravit les pentes escarpées de VERRON, 39 kil., com. de 714 hab. La seigneurie était annexée au fief de la Grande Maison, située dans le bourg, et dépendait en 1509 de la succession de feu Pierre Mauny, seigneur de Saint-Aignan, près Bonnétable ; au XVII[e] siècle, elle était dans la famille de Maillé-Bénehart.

Au delà de Verron, la voie continue de franchir de nombreuses pentes qui séparent le bassin du Loir du bassin de la Sarthe ; elle laisse à droite l'embranchement de La Suze.

47 kil. CROSMIÈRES-LE-BAILLEUL. La station est à environ 1 kil. et demi de ces deux bourgs, le premier à gauche et le second à droite de la voie. CROSMIÈRES, com. de 1049 hab. L'église fut donnée à Ulger, évêque d'Angers, par Geoffroy d'Auvers, Philippe de Basogers, 1145-1149. Les châteaux modernes de la Pótardière et de la Bouillerie sont situés sur cette commune.

LE BAILLEUL. Com. de 1109 hab. L'église du Bailleul était ornée d'une porte romane fort remarquable, qui n'en a pas moins été sacrifiée dans une reconstruction totale de l'édifice. Cette porte était formée de quatre archivoltes décorés de chevrons brisés, de demi cercles et d'étoiles, que supportaient quatre colonnes engagées de chaque côté. Au-dessus courait une corniche,



Ruines du château de La Flèche, p. 245.

chargée de têtes grimaçantes et d'animaux fantastiques. Une commanderie existait au hameau de Montsoreau sur la route de Parcé, d'après Cauvin. La seigneurie de paroisse, annexée à la terre de Pié-du-Fou, dépendait de Pescheseul.

A la hauteur du bourg de Louailles, à gauche de la voie, on entre dans les *Landes de Vion*, terrain désert et stérile.

59 kil. station. LA CHAPELLE-DU-CHÊNE, lieu de pélerinage très fréquenté, autour duquel se groupent quelques habitations. La chapelle occupe la place d'un arbre antique appelé le *Chêne de la Jarriaye*, dans le tronc duquel un saint prêtre nommé Jean Buret plaça, en 1494, une petite statue de la sainte Vierge tenant son fils dans ses bras. De nombreux prodiges ne tardèrent pas à montrer que les prières adressées à Marie dans ce lieu lui étaient particulièrement agréables. Dès le commencement du XVIe siècle, les visiteurs étaient nombreux, et la fabrique de Vion dut affecter les offrandes de chaque jour à la construction d'une chapelle. L'affluence des visiteurs, et les guérisons obtenues ne cessaient pas ; lorsque Etienne Grudé faisait déposer par son fils, aux pieds de la Vierge, un petit poëme composé par lui en l'honneur de Notre-Dame, le 15 mai 1515, le jeune homme se trouva avec plus de quatre mille pélerins, et « *il y en eut plusieurs amenés en charette et autrement détenus de maladie, et plusieurs s'en retournèrent bien joyeux.* » Ces miracles sont décrits dans un volu-

me intitulé *Le Pèlerin* de N.-D. du Chêne en Anjou, imprimé à La Flèche par Griveau. Peu après 1621, la chapelle fut de nouveau rebâtie ; le maréchal de France Urbain de Laval-Bois-Dauphin, l'un des derniers champions de la Ligue, offrit la charpente, et le marquis du Puy-du-Fou, seigneur de Pescheseul, donna le tabernacle de l'autel.

En 1793, l'administration républicaine vendit la chapelle à un couvreur du nom de Lefebvre, en lui imposant l'obligation de la démolir. Lorsque celui-ci, venu en compagnie de quelques ouvriers, fut monté sur le toit pour accomplir son œuvre sacrilège, et eut donné les premiers coups, il fut précipité à terre et se cassa la jambe. « D'autres y monteront s'ils veulent, s'écria Lefebvre au moment de sa chute ; pour moi, je reconnais bien qu'on a raison de croire qu'il se passe ici des choses extraordinaires. » Cet événement arrêta court la démolition. Jusqu'à sa mort arrivée en 1840, Lefebvre demeura persuadé que sa chute avait été causée par une puissance surhumaine. Il ne tarda pas à revendre la chapelle aux époux Dolbeau.

La précieuse statue de la Sainte Vierge, sauvée par M. Le Bailleul, maire de Vion, fut rendue à la chapelle qui rouvrit ses portes en 1802. Rachetée par Me la comtesse de la Porte de Riantz, veuve de M. le comte Grégoire de Saint-Sauveur, la chapelle a été donnée ensuite à la fabrique de Vion avec une rente de 500 francs par la même

bienfaitrice. De nombreuses faveurs ne cessent d'y être obtenues ; les plus éclatantes sont consignées dans l'opuscule de D. Piolin, *La Miraculeuse Chapelle de N.-D. du Chêne*. De nos jours, le vieil édifice, trouvé trop mesquin, a été remplacé de 1868 à 1873 par une basilique à trois nefs, érigée par souscription, dans le style du commencement du XIII[e] siècle, sur les plans de M. Le Mesle, exécutés par M. Rodier. Des croisillons forment le transept, une flèche s'élève sur la façade. A l'intérieur, le vaisseau paraît lourd et écrasé, faute d'une élévation suffisante, et surtout à cause du trop grand *module* des colonnettes. On pourrait remédier à ce défaut par l'emploi de peintures décoratives.

La chapelle du Chêne est desservie par des *Missionnaires diocésains* qui occupent le grand établissement voisin. Cette maison, comme la chapelle elle-même, est bâtie sur le territoire de la commune de Vion, 951 hab. Le bourg est éloigné de plus de 2 kil. de la gare.

L'ancienne église offrait de curieux détails d'ornementation romane ; ils ont disparu dans une construction totale de l'édifice.

Au delà de la Chapelle-du-Chêne, la voie achève de traverser les landes de Vion, coupe la route du Mans à Sablé, puis à 1 kil. plus loin franchit la Sarthe elle-même sur un immense viaduc en pierre non loin de Solesmes et se raccorde avec la ligne d'Angers.

67 kil. station, Sablé, p. 170.

DE LA FLÈCHE A LA SUZE.

ROUTE 10.

Distance, 31 kilomètres par chemin de fer.

La voie suit la ligne de La Flèche à Sablé jusqu'au delà de Verron, 5 kil., première station qui est commune aux deux lignes (voir page 248); elle s'en détache à 2 kil. plus loin.

11 kil. station. VILLAINES-SOUS-MALICORNE, commune de 1056 hab. L'église, dédiée à Saint-Germain, se compose d'une nef à petites fenêtres en meurtrières, d'une abside circulaire à contre-forts plats, d'une grosse tour carrée à l'inter-transept percée de baies géminées ; l'ensemble appartient à l'époque romane. Une chapelle latérale est plus récente. La seigneurie de paroisse était annexée au fief de la Roche-Simon, à 2 kil. du bourg, possédé au XVe et au XVIe siècles par la maison de Champagne-Pescheseul. Pesche signale la présence d'une motte à la Roche-Simon.

Avant d'arriver à Malicorne, on passe sur un pont de pierre un petit affluent de la Sarthe ; on laisse à gauche les bois et le parc du château.

17 kil. station. MALICORNE, chef-lieu de canton de 1507 hab. Le premier nom de cette localité fut *Condé*, *Condate*, qui signifie *confluent*. Cette appellation s'applique parfaitement au bourg, assis sur plusieurs bras de rivière, près de leur jonction avec la Sarthe. Le second nom de Mali-

corne apparaît au XIe siècle avec Gaudin, le premier seigneur connu du château. Ce fut avec la faveur de son successeur Gaudin II, de Malicorne, que Basile, fils de Lonuthon, et Senata, sa femme, fondèrent le prieuré de Saint-Sylvestre de Malicorne, en faveur des moines de Saint-Aubin d'Angers (1075-1080). A la maison des Gaudin de Malicorne succéda, dans la deuxième moitié du XIIe siècle, celle non moins puissante de Chaources, en la personne de Payen de Chaources, qui cumule en même temps les seigneuries de Brûlon et de Bernay. Cette nouvelle famille se distingue dans les guerres anglaises; l'un de ses membres, Antoine, fut blessé à mort à la funeste journée de Verneuil (1424). Le château de Malicorne fut pris vers la même époque par les troupes ennemies et reçut garnison sous les ordres d'un capitaine anglais. Peu après le sire de Raitz et Ambroise de Loré reprennent d'assaut la forteresse et font pendre tous les Français qui étaient entrés au service des Anglais.

Jean de Chaources, seigneur de Malicorne, écuyer de Charles IX, gouverneur du Poitou, prit une part active aux guerres de religion. Il vint finir ses jours dans son château (1609). La seigneurie passa alors à Jean de Beaumanoir, marquis de Lavardin, d'une des plus puissantes familles du Maine au XVIIe siècle. Il eut l'honneur de recevoir, le 16 septembre 1614, la visite royale de Louis XIII, et de sa mère Marie de Médicis, qui couchèrent au château. Mme de Sévigné

passa aussi quelques jours en 1671 et en 1676, dans les mêmes salons sans cesse ouverts aux poëtes et aux hommes à la mode. Lorsque la Révolution arriva, le château était aux mains du marquis de la Chatre, dont les ancètres l'avaient reçu par héritage des Beaumanoir.

Le château, agréablement situé sur la Sarthe, appartient par sa construction au XVIIe siècle ; la façade est ornée de tours angulaires; un parc, des bois, des avenues, en font une délicieuse résidence. L'intérieur a reçu des décorations modernes de Dusillon et de Cicéri.

L'église dédiée à Saint-Sylvestre présente les dispositions habituelles de l'époque romane ; abside en hémicycle, transepts formant la croix, clocher à l'intertransept avec baies géminées, façade éclairée par des oculus. A l'intérieur, tout l'intérêt se concentre sur un remarquable tombeau en pierre dure que l'on a attribué à un sire de Chaources. C'est un beau travail, exécuté dans les données du style gothique, au plus tard du commencement du XVIe siècle. Le chevalier repose couché sur le couvercle du sarcophage, la tête nue appuyée sur un coussin, les mains jointes ; il porte la cotte de maille sous son armure, recouverte du vêtement de guerre. Un dais orné abrite sa tête. Sur les parois du tombeau, de petits personnages, séparés par des arcatures, figurent des pleureurs. Ce tombeau était placé originairement sous l'église, dans un caveau destiné à la sépulture des châtelains de Malicorne.

Au-delà de Malicorne, le chemin de fer remonte la rive droite de la Vezanne, petit affluent de la Sarthe.

22 kil. **Mézeray**, commune de 1853 hab,, était autrefois le centre de la vaste forêt de Longaunay, dont il subsiste encore des parties étendues. Cette forêt était limitée par la Sarthe ; du côté de Noyen elle comprenait une grande portion du territoire de Mézeray, Courcelles, Ligron, La Fontaine-Saint-Martin, la Suze et Roezé. La baronnie de Longaunay réunissait la seigneurie de paroisse.

L'église, peu intéressante, conserve une belle croix processionnelle accompagnée d'une inscription, et le monument funéraire de Marie Hourdier, épouse de Fr. de Conneau, conseiller du roi, seigneur en 1705 des *Grandes-Maisons*, siège de la baronnie de Longaunay, d'après Pesche.

On continue de remonter le ruisseau de la Vezanne, et on le laisse pour entrer dans la forêt de Longaunay que l'on traverse jusqu'à la rencontre de la ligne de l'Ouest à la Suze.

31 kil. **La Suze**. (Voir page 159).

DE MAMERS A SILLÉ-LE-GUILLAUME PAR FRESNAY

ROUTE 11.

Distance 50 kil. en chemin de fer.

Au départ on coupe la route de Mamers au Mans, le ruisseau du Rutin et l'on s'engage dans

une contrée montueuse, jadis en landes incultes, et aujourd'hui encore dépouillée d'arbres.

6 kil. VILLAINES-VEZOT. Le bourg de VEZOT, com. de 195 hab. est tout proche et un peu à gauche de la station. L'église est telle encore qu'au lendemain de la Révolution, avec ses naïves peintures, ses autels à massifs triangulaires, ses tirans, ses moulures et son lambris d'essente de chêne, ses inscriptions parlantes. La nef unique est romane; on y voit les étroites fenêtres en meurtrières du XIe siècle. Deux chapelles du XVIe



Sceau de Foucher Quarrel, XIIIe siècle.

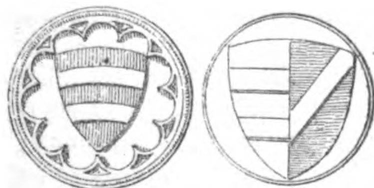
siècle forment transept; elles contiennent deux autels de la même époque, surmontés de petits bas-reliefs en sculpture courante. Le clocher carré, terminé en bâtière, est placé au Nord. Dans la nef, on remarque une peinture murale, tracée à l'ocre, représentant saint Mammès qui retient de la main ses entrailles pendantes; puis près de la porte, la haute statue de saint Christophe portant l'enfant Jésus.



St-Christophe-du-Jambet, Eglise romane, p. 260.

4 kil. séparent VILLAINES-LA-CARRELLE, com. de 536 hab. de la stat. Le bourg doit son surnom aux Quarrel, puissante famille féodale du Sonnois, dont le chef, Anquetil Quarrel, possédait aussi Linières. Richard, son fils, suivit l'expédition Normande qui, sous les ordres de Robert Guiscard et de Roger d'Hauteville s'établirent en Sicile (1070). Foucher Quarrel ou Carrel fut un des bienfaiteurs de Perseigne. L'église dédiée à saint Rémy, a été très modifiée. Une tour carrée en bâtière, de l'époque gothique, s'élève sur un des côtés de la nef.

9 kil. SAINT-RÉMY-DU-PLAIN. Com. de 804 hab. Le bourg est situé à droite de la voie, au sommet d'une colline que Robert de Bellême dit le Diable, fortifia en y construisant une redoute à la fin du XIe siècle. Elle s'élève sur une motte artificielle, entourée de profonds fossés : une enceinte de mu-



Sceaux de la cour de Saint-Rémy-du-Plain, 1338, 1349.

railles faisait en outre le tour de la plate-forme, enveloppant un donjon en pierre dont il ne reste plus que la base. Ce donjon, circulaire à l'inté-

17

rieur, offre des pans extérieurement, et contient les traces d'un puits. Cette forteresse se rattache *aux célèbres fossés de Robert le Diable*, qui éleva sur les marches du Maine, tout un système d'ouvrages avancés, reliés entre eux par des épaulements en terre. Du sommet de cette motte, l'œil embrasse un horizon immense et peut distinguer, par un temps clair, les principaux édifices du Mans, la cathédrale, le séminaire, le lycée. Le château de Saint-Rémy-du-Plain a joué un rôle important dans l'histoire du Sonnois, pendant les guerres des ducs de Normandie, comme dans les guerres Anglaises. C'est ainsi qu'il fut assiégé en 1357, en 1411, ou 1412, et enfin brûlé en 1441, peu avant l'évacuation du pays par l'ennemi. Hugues Ier, comte du Maine, 990-994, donna à l'abbaye de la Couture, l'église de Saint-Rémy et la terre de Moulins où les religieux créèrent un prieuré.

L'église actuelle se compose d'une nef unique, d'un chevet droit avec transepts surmontés d'une double voûte reçue par un pilier central. La tour carrée, romane à sa base, a été reprise au XVe siècle et terminée au XVIe, comme le reste du vaisseau.

A l'autre extrémité de la paroisse, la petite chapelle de *Notre-Dame de Toutes-Aides* est très fréquentée des pélerins qui s'y rendent en foule aux fêtes de la Sainte Vierge ; elle contient un retable corinthien d'un excellent style, orné dans son fronton d'une Assomption en ronde bosse.

Moulins est une ancienne châtellenie dont la juridiction s'étendait sur les Mées et Villaines-la-Carrelle; on y voit encore une chapelle et des restes d'importantes constructions.

Saint-Rémy-du-Plain est la patrie du bénédictin Guy Peccate, auteur de poésies latines, mort en 1580, et de Mme de Villedieu, célèbre romancière, morte en 1683, après une vie des plus agitées.

Le chemin de fer coupe la route de Mamers à Fresnay, puis s'arrête à la rencontre de celle d'Alençon.

12 kil. 8 hect. LES MÉES. Com. de 291 hab. L'église, dédiée à saint Mâlo, appartient en majeure partie au XVIe siècle; elle était encore ornée, en 1830, d'anciens vitraux peints.

Ancien manoir à la Roche.

La voie laisse ensuite à droite à 2 kil. des Mées THOIRÉ-SOUS-CONTENSOR, com. de 237 hab. dont le château situé près du bourg fut pris jadis par les Anglais en 1417. L'église, dédiée à saint Gervais, à porte occidentale romane, fut concédée par Guillaume de Passavant, évêque du Mans, à l'abbaye de Saint-Vincent, vers 1162. Plus loin la voie dépasse encore GRANDCHAMP, com. de 391 hab. dont le bourg est situé du même côté de la ligne, sur le ruisseau de la Bienne. Le château du même nom, flanqué de tours, entouré d'un parc clos de murs, appartient à M. de Perrochel, député de la Sarthe. Cette châtellenie relevant de Beaumont, était dès 1607 dans les mains de la même famille, en la personne de

Charles de Perrochel, grand audiencier de France.

18 kil. CHÉRANCÉ. Com. de 750 hab. L'église, dédiée à saint Maurille, appartient à la dernière période du style gothique, elle conserve une statue d'un seigneur représenté à genoux, mains jointes, dissimulée par les boiseries du chœur; un calice et des ornements anciens. La chapelle de Saint-Gilles, auprès du presbytère, est encore l'objet de pélerinages. Le château de Livet, et celui de Coulouenné qui possédait une chapelle dédiée à saint Jean, sont en ruines.

Le chemin de fer passe auprès de Coulombiers, voir p. 138, se relie ensuite à la ligne de Caen à la station de la Hutte.

24 kil. LA HUTTE. Embranchement sur le Mans. Au delà de La Hutte, la ligne suit d'abord la voie de Normandie, court d'abord parallèlement à la route de Mamers à Fresnay et décrit une courbe en arrivant en gare.

29 kil. FRESNAY. Voir p. 135.

Au delà de Fresnay, le chemin se rapproche des rives pittoresques de la Sarthe, qui coule sur un lit de roches de grès, et la franchit sur un pont avant d'arriver à MOITRON.

36 kil. SAINT-CHRISTOPHE-DU-JAMBET. Com. de 683 hab. L'église est une des plus intéressantes de la région et appartient au même temps que celles de Fresnay, de Vernie et de Ségrie, c'est-à-dire qu'elle date de l'époque de la transition du style roman au gothique; soit de la seconde moitié du XIIe siècle au commencement du XIIIe. Elle se

compose d'une seule nef, sans transept, terminée par une abside, avec une grosse tour carrée élevée entre le chœur et la nef. Le chœur est orné de modillons, de colonnettes ; la porte occidentale à plein cintre s'ouvre sous plusieurs archivoltes concentriques décorés de moulures romanes. Les voûtes ogivales de la nef furent terminées en l'an de l'Incarnation, 1231, du temps de Jacques Le Franc, curé de l'église, comme le constate l'inscription suivante peinte à l'ocre rouge sur la voûte :

ÃNO . AB ĨCARNATÕNE DÑI
M . II . C . TRICESIMO . I . TEMPORE
IACOBI . FRANCI . P̃SONE . H̃. ECLĨE

Rabelais fut quelque temps curé de Saint-Christophe. Le 9 janvier 1553, il donnait sa procuration pour résigner cette cure.

A 2 kil. environ de Saint-Christophe, se trouve le bourg de MOITRON, com. de 703 hab., dont l'église dédiée à la Vierge, présente une grosse tour carrée comme celles des environs. Cette paroisse possédait au lieu du Guéliant, sur les bords de la Sarthe, une commanderie de l'ordre du Temple, qui après la suppression des Templiers, en 1312, passa avec ses biens à l'ordre de saint Jean de Jérusalem. Les anciens bâtiments qui sont conservés et s'étendent autour d'une cour carrée, appartiennent au XV[e] et au XVI[e] siècles.

La chapelle, plus ancienne, date du XII[e] siècle ;

on y remarque deux tombes intéressantes, servant actuellement de table d'autel. Ce sont les effigies gravées au trait sur une dalle représentant deux commandeurs du Guéliant, du XVe siècle et du XVIe, Jean Le Pelletier et un personnage de la famille de Saint-Mars.

Le chemin de fer coupe la route de Sablé à Alençon avant d'arriver à SÉGRIE (40 kil.) Com. de 1294 hab. L'église de Notre-Dame de Ségrie fut consacrée le dimanche de la Sainte-Trinité, 1242, par l'évêque Geoffroi de Loudun; quelques années auparavant, 1228, Rahier, curé de Ségrie avait donné quinze livres, prix de la vente d'une terre, pour subvenir aux dépenses de la construction de l'église. Toutefois les premiers travaux de l'édifice devaient être depuis longtemps commencés, car il date en partie de la fin du XIIe siècle, comme l'église voisine de Saint-Christophe-du-Jambet. Une nef unique, avec tour carrée en bâtière, et s'élevant au centre, et un chevet droit composent le monument d'une architecture simple et sévère, mais de bon aloi. Le chevet fermé par un mur droit, renforcé aux angles de contreforts plats, est éclairé par deux baies à plein cintre, surmontées d'un oculus. La porte occidentale présente l'arc ogival qui se retrouve à l'intérieur dans les voûtes ; ce sont les parties les plus récentes de l'édifice. La seigneurie de paroisse avait le titre de châtellenie, membre du comté de Froullay, érigé au XVIIIe siècle. Elle avait été unie à la baronnie de Lavardin, par lettres patentes données en 1561.

3 kil. séparent le petit bourg de VERNIE, (com. de 718 hab.) de Ségrie. On y remarque une église romane de transition qui offre beaucoup d'analogie avec celle de Saint-Christophe-du-Jambet. La nef est unique, le clocher s'élève à l'intertransept, sous forme d'une tour carrée percée à l'étage supérieur de baies géminées, s'ouvrant sous une arche à plein cintre. Le chœur en hémicycle est éclairé par des ouvertures décorées de tores, entre des contreforts plats. Deux petites chapelles latérales forment transept. Au commencement du XII[e] siècle, Drogon de Villaines, concéda à l'abbaye de la Couture l'église de Vernie, et déposa l'acte de donation sur l'autel, en présence de témoins. Le château, bâti à environ 2 kil. du bourg, appartenait à la famille de Tessé qui y conservait une galerie de portraits. Il a été démoli depuis la Révolution.

La voie coupe la route de Sillé-le-Guillaume à Mamers et se rapproche de la ligne de fer du Mans à Laval.

46 kil. PEZÉ-LE-ROBERT. Com. de 861 hab. Pezé a donné son nom à une ancienne famille. Henri de Pezé signe l'acte par lequel Guy d'Avoise donne à la Couture le prieuré d'Auvers-le-Hamon, fin du X[e] siècle. La châtellenie passa à la maison de Courtarvel, par le mariage de Anne de Pezé, en 1480, avec Ambroise de Courtarvel, puis à celle de Dreux-Brezé, par le mariage de Joachim de Dreux avec Louise-Jeanne-Marie de Courtarvel, le 27 mai 1755. L'église, dédiée à saint Martin,

a été remaniée au XVIIIe siècle ; une tour ronde supporte la flèche en bois.

La voie passe auprès du bourg de Crissé, puis se raccorde à celle du Mans avant d'arriver à SILLÉ-LE-GUILLAUME, 52 kil. Voir p. 117.

DU MANS AU GRAND LUCÉ & A LA CHARTRE

ROUTE 12.

Distance 49 kil. par voiture.

Après avoir franchi l'Huisne à Pontlieue, on laisse à gauche, au carrefour de la Lune, les grandes routes de La Flèche et de Tours, et l'on entre dans une contrée peu fertile, accidentée, couverte de sapins et de bois. A 7 kil. on passe à gauche devant l'avenue du château de Chef-Raison, et à droite devant celle du château de la Paillerie. La route est coupée de ruisseaux, bordée de taillis et traverse en ligne directe au milieu de collines qu'elle ne cherche pas à contourner.

15 kil. PARIGNÉ-L'ÉVÊQUE. Com. de 3317 hab. Le surnom de la paroisse vient des nombreuses possessions que l'évêché y comptait. Gervais, évêque du Mans, céda tous ses droits sur l'église de Parigné au chapitre de la cathédrale, 1036-1055. Dans le cimetière de la paroisse se voit une *lanterne des morts*, sorte de fanal creux destiné à recevoir une lampe. La lanterne de Parigné de forme circulaire, percée à son extrémité de

petites baies en meurtrières, est attribuée généralement au XII[e] siècle.

La terre de Loudon, à 4 kil. du bourg, fut donnée à l'évêché par un riche seigneur du nom de Alain, vers l'an 650. Auprès de ce fiet, l'évêque Geoffroy de Loudun, 1234-1255, fonda le prieuré de Saint-Jean-Baptiste et de Saint-Michel pour deux moines de l'abbaye de Tyron. Quant au château de Loudon, le mariage d'Alix de Loudon, vers 1339, le transmit à Geoffroy Morin, seigneur du Tronchet; il passa ensuite à la famille de Clermont-Gallerande, puis de Murat.

23 kil. Au delà de Parigné, on coupe les bois du château du Breil, qui fut erigé en baronnie vassale de Touvoie par l'évêque Gauthier de Baigneux en faveur de P. Gauguelin.

On traverse le ruisseau de la Narrais, la lande déserte et stérile de Vaugautier, et une extrémité de la forêt de Bersay la plus belle du département. Divisés en six coupes, les arbres de cette forêt de 5,165 hectares, parviennent jusqu'à 180 ans.

Avant d'arriver à Lucé, on aperçoit à droite le parc du château.

27 kil. LE GRAND-LUCÉ. Chef-lieu de canton de 2140 hab. L'église de Lucé aurait été consacrée par les premiers pontifes du Mans, si l'on en croit les Gestes des évêques. Son antiquité est affirmée par des diplômes de Charlemagne (802), de Louis le Débonnaire, (832), et par une charte de saint Aldric.

L'église actuelle est un vaisseau à trois nefs; il appartient en grande partie au style gothique flamboyant de la fin du XVe siècle au commencement du XVIe. Une tour plus ancienne, restaurée en 1874 comme l'église, s'élève sur le bas-côté sud.

Le *château* de Lucé, rebâti sur l'emplacement de l'ancien, vers 1750, dans une belle situation est entouré d'un parc et de bois. Il était au XVe siècle dans la maison de Couesmes qui le porta à celle de Montafié, d'où il passa aux Bourbon-Soissons. En 1739, il appartenait à M. Jacques Pineau de Viennay, président au grand conseil, qui le fit reconstruire. Cette famille a signalé sa présence à Lucé en y multipliant les bienfaits. Le 2 juin 1781, un incendie ayant consumé en quelques instants les halles, le clocher et deux cents maisons, Mme de Viennay, baronne de Lucé, reçut dans son château les habitants sans asile, et dépensa plus de 100,000 francs pour le soulagement des malheureux.

Il y avait encore sur le territoire de Lucé, avant la Révolution, le prieuré de Vazon, dépendant de l'abbaye de Saint-Georges-du-Bois, près Vendôme, et au château de la Chevalerie, une chapelle fondée en 1681, que Rolland Le Vayer fit ériger en succursale de la paroisse. La Chevalerie est une habitation moderne.

Le ruisseau de la Veuve sépare le Grand-Lucé du bourg de Villaines-sous-Lucé, com. de 997 hab. à 1 kil. de distance. Vers l'an 1097, Gontier

de Souligné donna au monastère de Saint-Vincent, du consentement de Adam, seigneur de la Motte, l'église de Notre-Dame de Villaines. Il y existe encore une partie du mur latéral de l'église, au Sud, qui remonte à cette époque éloignée ; elle a été complètement remaniée au XVIe siècle et fut alors augmentée d'un bas-côté au Nord et d'une chapelle latérale au Sud. Elle se termine par un chœur à trois pans, et est recouverte de voûtes en pierre avec pendentifs à la clef. On a, utilisé pour le maître autel, un ancien retable gothique, œuvre capitale de sculpture du XVe siècle. Sept niches ogivales, à fronton orné de choux et de fenestrages flamboyants, encadrent diverses scènes de la vie de N. S. et de la Vierge. L'exécution est d'une rare délicatesse, les draperies bien jetées, et les physionomies très accentuées ne manquent pas de sentiment. Les sujets sont les suivants : 1° la Salutation Angélique; 2° la Nativité de N. S. ; 3° l'Entrée triomphante à Jérusalem, 4° au centre, le Crucifiement; 5° la Résurrection; 6° la Descente de N. S. aux Limbes; 7° le Jugement dernier. Le château moderne de Corbuon sur la Veuve, à 4 kil. du bourg, appartenait à la Révolution à la famille de Renusson.

On quitte Lucé par une pente rapide. La route suit le cours de la Veuve dont la fraiche vallée contraste avec les terres sablonneuses et stériles que l'on vient de traverser.

32 kil. SAINT-VINCENT-DU-LOROUER. Com. de 1458 hab. L'église de Saint-Vincent est celle d'un

ancien prieuré important qui dépendait de l'abbaye du même nom, au Mans. Il fut fondé par Gervais, évêque du Mans, vers 1050. On voyait, il y a quelques années dans l'église de beaux vitraux du XVIe siècle; ils ont disparu, en même temps que l'édifice a perdu tout son intérêt.

Le château des Etangs-l'Archevêque, à moins de 3 kil. du clocher, sur la lisière de la forêt de Bersay doit son nom à sa situation, et son surnom à la famille de Parthenay-l'Archevêque qui l'a possédé au XVe siècle. Au XVIe siècle, il appartenait à la maison de Fromentières, dont les armoiries étaient peintes sur les voûtes de l'église. Le manoir de la Chevalerie, auprès du bourg, dépendait des mêmes familles. Ces deux châteaux, quoique en partie détruits, ont laissé des restes importants.

On continue de longer la vallée de la Veuve et l'on passe au pied de *Follet*, charmant manoir du XVe siècle, avant d'entrer dans le bourg de :

SAINT-PIERRE-DU-LOROUER, 43 kil. Com. de 701 hab. D'origine antérieure à la paroisse voisine de Saint-Vincent-du-Lorouer, ce bourg n'est désigné dans le pays que sous le nom seul du *Lorouer;* cette persistance d'appellation prouve à elle seule l'antiquité de la localité. Comme l'église de Saint-Vincent-du-Lorouer, celle de Saint-Pierre dépendait de l'abbaye de Saint-Vincent du Mans; un jugement de l'évêque lui en confirma la possession en 1096. Formée d'un vaisseau unique, à chevet droit, l'église a été

remaniée au XVIe siècle. Tout auprès le vieux manoir de *la Cour*, auquel était annexée la seigneurie de paroisse, dresse ses hautes tourelles percées de créneaux et de meurtrières. Une route qui passe au pied de cette construction du XVe siècle conduit à : COURDEMANCHE, 2 kil. Com. de 1536 hab. Cette paroisse doit son nom au domaine appelé la *Cour du seigneur (Curia dominica)*, que Karivius, frère de Gauziolène, évêque du Mans, y possédait au milieu du VIIIe siècle. Karivius périt misérablement assassiné par le fils d'une de ses victimes. L'église dédiée à Notre-Dame a subi un remaniement complet au milieu du XVIe siècle ; elle s'augmenta alors de deux transepts, d'un bas-côté au Nord et d'un chœur à trois pans, élevé au-dessus d'une curieuse crypte abandonnée. Cette crypte est recouverte d'un plafond à caissons que soutiennent deux colonnes monolithes. Au-dessus de l'autel on lit :

NOSTRE-DAME DE CONSOLATION PRIEZ POVR NOVS.

La tour carrée en pierre date de 1769. Dans le bas-côté est incrustée une plaque de marbre qui contient l'épitaphe de Jean de La Mothe, valet de chambre ordinaire du roi, mort en 1579.

Ce personnage avait un frère, Jacques de La Mothe, abbé de Saint-Prix en Vermandois, fort en faveur à la cour, de François Ier à Henri III, dont il était secrétaire. Ce fut lui qui fonda en 1579 le collège de Courdemanche, avec obli-

gation d'instruire gratuitement les écoliers pauvres. Les bâtiments servent encore à leur destination primitive. La chapelle contient un vitrail des plus remarquables de la fin du XVIe siècle. Le sujet représente la scène du Crucifiement de Notre Seigneur. Le Christ expire suspendu par trois clous à la croix, la couronne d'épine et l'auréole lumineuse ceignent sa tête. A droite, la Vierge joint les mains dans le sentiment d'une profonde douleur; saint Jean, à gauche, appuie la main sur la poitrine. La Magdeleine, à la pose un peu maniérée, habillée comme les grandes dames de Rubens, les cheveux relevés sur le haut de la tête, embrasse la croix. Le sang ruisselle des plaies du Sauveur et trois anges, vêtus de tuniques blanches nouées sur les épaules, le recueillent dans des calices d'or. Les robes blanches qui se dessinent sur l'azur du ciel sont transparentes et se modèlent légèrement sur le corps.

L'artiste verrier n'a négligé aucune des ressources de son art; il a employé en maint endroit les émaux d'application, et témoigne sa préoccupation de rapprocher son vitrail du tableau par la finesse du modelé, par le soin avec lequel les demi teintes sont traitées. Pour éviter les plombs qui en suivant les contours du dessin alourdissent les formes, il a divisé son vitrail en grands carrés de verre; innovation peu satisfaisante, nous devons le dire. L'ensemble de ces qualités et de ces défauts constitue une œuvre d'une puissante

originalité, une de ces pages où se révèlent toutes les préoccupations artistiques d'une époque.

A 2 kil. au delà de Saint-Pierre-du-Lorouer, la route passe de la rive gauche sur la rive droite de la Veuve, près de son confluent avec l'Etangsort. La vallée présente toujours le même aspect pittoresque, et l'on aperçoit bientôt le château de Bénehart, à gauche de la route, appuyé au versant de la colline. Ce château, dû à la Renaissance française, est composé d'un grand corps de bâtiment central, flanqué à ses angles de tours rondes. La capricieuse ornementation du XVI[e] siècle garnit ses baies de pilastres, décore les toits de hautes lucarnes. Il était au XVI[e] siècle entre les mains de la famille de Maillé, qui a donné à la ville de Tours un de ses archevêques; il appartient aujourd'hui à M. de La Boussinière.

La route s'écarte de la vallée de la Veuve et passe à trois cents mètres à gauche du bourg de L'HOMME, com. de 938 hab. L'église en forme de croix latine, appartient en majeure partie au XVI[e] siècle; on y remarque un tableau du Rosaire, au bas duquel le peintre a représenté le pape, un cardinal, un évêque, le roi et la reine (commencement du XVII[e] siècle). L'abbé de La Mothe, bienfaiteur de Courdemanche, le fut aussi de L'homme, et y fonda un collège, doté de revenus suffisants. Sur cette commune se trouvent un dolmen à la ferme de Maupertuis et auprès du château moderne de la Gidonnière, le clos *des Janières*, le plus renommé des vins du Loir.

On s'écarte de plus en plus de *la Veuve* et l'on entre dans la vallée proprement dite du Loir. A *la Maladrerie* (46 kil.) on arrive à la station du chemin de fer de Saint-Calais. La ville de La Chartre est située à 4 kil. plus loin, et l'on doit traverser encore la vallée entière coupée de plusieurs petits ruisseaux, tributaires du Loir.

La Chartre-sur-Loir, 49 kil. Voir p. 224.

DE MAMERS A SAINT - CALAIS PAR LA FERTÉ-BERNARD.

ROUTE N° 13.

Route de voitures, 64 kil.

On quitte Mamers par la rue de la Chauvinière, en descendant une pente rapide; après avoir suivi la rive droite de la Dive, on passe à 1 kil. de la ville sur l'autre rive.

5 kil. Saint-Rémy-des-Monts, sur une colline élevée. Voir p. 202.

A 2 kil. à droite de ce bourg, se trouve celui de Saint-Pierre-des-Ormes, com. de 534 hab. dont l'église dépendait jadis de l'abbaye de Saint-Aubin d'Angers. La seigneurie de paroisse, annexée au manoir de la Cour de Saint-Père, simple ferme aujourd'hui, fut réunie en 1789 au château de Chèreperrine, en Origny-le-Roux (Orne).

On entre ensuite dans la vallée de *l'Orne* que l'on franchit en arrivant à Champaissant, com.

de 629 hab. L'église, dédiée à Saint-Gilles, s'ouvre à l'ouest par une porte romane, ornée de chapiteaux d'un beau style. Sur cette commune se trouve le château de Forbonnais; il a été habité longtemps par l'économiste distingué de ce nom. Le Mont-Jallu ou Motte d'Igé portait à son sommet une forteresse importante, possédée au XIe siècle par Robert de Giroie, implacable ennemi de la maison de Bellême. Auprès du Mont-Jallu, on a souvent rencontré des monnaies gauloises ou romaines; le public s'étant persuadé que le mont renfermait des trésors, il a été fouillé en tout sens sans aucun résultat, si ce n'est la ruine des chercheurs. Champaissant forme le faubourg de :

11 kil. SAINT-COSME, com. de 1545 hab.

L'église dédiée à Saint-Cosme et Saint-Damien, en forme de croix latine, accuse l'époque romane à sa façade seule. Elle a été complètement remaniée à la fin du XVIe siècle et au commencement du XVIIe; la date 1605 se lit sur les deux contreforts des angles qui soutiennent le chevet droit du chœur. Une tour quadrangulaire s'élève au nord, et se termine par une flèche en ardoises. Saint-Cosme est le centre et la capitale du Verrais. Il renfermait, outre l'église précédente, celle de Notre-Dame démolie pour faire une place; l'ancien prieuré de Notre-Dame de Ver ou *de Convoise*, à 9 kil. du clocher. La seigneurie de paroisse était annexée au château de l'Etang, propriété de la famille du Bois des Cours; il a été détruit depuis 89.

Une route, se détachant de Saint-Cosme, conduit à 2 kil. au bourg de CONTRES, com. de 520 hab. De nombreuses antiquités ont été rencontrées dans cette localité; le presbytère est établi sur l'emplacement d'une ancienne villa gallo-romaine, et environ 200 monnaies romaines en or ont été trouvées au moulin de Contres en 1778. L'église, dédiée à Saint-Augustin, originairement romane a été complètement remaniée de 1860 à 1863, et s'est accrue d'un bas-côté et d'une tour de style gothique. Le bas-relief du maître autel a été exécuté par M. Papin, de Mayet; les vitraux, par M. Fialeix, d'après les cartons de M. Ledoux.

Au delà de Saint-Cosme, la route traverse les bois de Goyette, elle laisse apercevoir entre les bouquets d'arbres de jolies échappées de vue dans la direction de Nogent-le-Bernard.

24 kil. LA CHAPELLE-DU-BOIS, com. de 933 hab. Le territoire de cette commune est détaché de l'ancienne forêt de Hallays, comme celui de Préval et de Dehault, qui formaient à elles trois un bailliage dépendant de la baronnie de la Ferté-Bernard. L'église dédiée à Sainte-Magdeleine a conservé de l'époque romane une porte à double archivolte, d'une facture très ferme du milieu du XII[e] siècle. Les deux bas-côtés appartiennent à la dernière période du style gothique; celui du Nord contient une verrière du XVI[e] siècle, représentant sainte Barbe et saint Jean, restaurée dans les ateliers du Carmel au Mans; et dans le tympan de

la baie voisine une ancienne grisaille figure saint Louis et saint André. Tout autour de l'église, on remarque des meurtrières insérées dans les murailles, au moment des guerres de religion.

De la Chapelle-du-Bois à la Ferté-Bernard, la route suit l'inclinaison d'un côteau qui forme la ligne de faîte de la vallée de la Même.

31 kil. LA FERTÉ-BERNARD, voir p. 97.

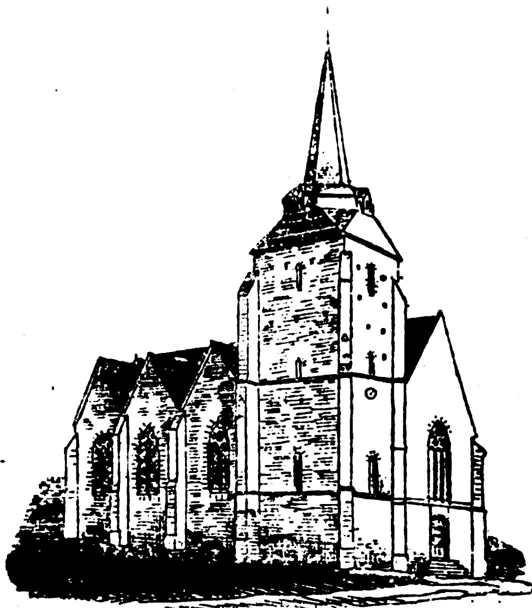
La voiture à destination de Saint-Calais, part de la gare de la Ferté ; elle laisse le faubourg de SAINT-ANTOINE, coupe successivement les deux rivières de la Même et de l'Huisne. Après avoir traversé la ville dans toute sa longueur, on sort par un deuxième faubourg, celui de CHERRÉ. La voiture gravit la colline des *Récollets*, et franchit le ruisseau de Gradon. A 6 kil. de la Ferté, se détache une route conduisant à SAINT-JEAN-DES-ÉCHELLES, com. de 436 hab.

Une villa gallo-romaine a été explorée sur le territoire de cette commune, près de l'ancien manoir de *Planchette*, en 1864, et a livré un mobilier céramique des plus variés. A la fin du X[e] siècle, Saint-Jean-des-Échelles est une possession de l'évêché du Mans, que Mainard lègue avec l'église, le *Courtil des Échelles* au chapitre de Saint-Julien. L'église, appartenant en partie à l'époque romane, s'est accrue d'une tour carrée à la fin du XVI[e] siècle. A l'intérieur, on y voit les fragments fort intéressants d'un retable de la Renais-

sance, offrant une suite de sujets sculptés en pierre dure, avec beaucoup de verve et d'entrain. Ces sujets retracent les scènes de la Vie de N. S. et de saint Jean-Baptiste ; ce sont : 1° la Nativité de saint Jean ; 2° sa Prédication dans le désert ; 3° saint Jean désignant le Christ pour le Messie ; 4° le Baptême de N. S. ; 5° l'Emprisonnement de saint Jean ; 6° sa Décollation. Le Baiser de Judas, le Crucifiement de Jésus-Christ, sa Résurrection, appartiennent à la vie du Sauveur. Ce retable, au temps de sa splendeur, était protégé par des panneaux en chêne peints eux-mêmes et complétant par de nouveaux sujets ceux du retable. Ils ont été convertis en placard, dans la sacristie, où on peut les examiner. On y reconnaît les quatre Évangélistes, l'Annonciation, la Nativité, l'Adoration des Mages. Nous avons publié la description de ce curieux retable dans la *Revue de l'Art chrétien*, année 1876. Le manoir de l'Etang à 1 kil. du clocher, possède encore une jolie tourelle d'escalier en style gothique ogival du XVe siècle.

39 kil. LAMNAY, com. de 1167 hab. Des antiquités de tous les âges ont été observées à Lamnay ; on y a trouvé beaucoup de silex taillés de l'époque quaternaire, un style et des poteries gallo-romaines. L'église de Saint-Martin de Lamnay, se compose d'une nef et d'un bas-côté, d'une tour angulaire datant de 1550 environ ; le chœur voûté, à chevet droit et divisé en deux travées remonte à une cinquantaine d'années plus haut. L'ensemble forme un édifice de bon style et

bien conservé. Les armes des Hurault de Vibraye, seigneurs de paroisse, sont peintes sur les vitres du bas-côté. Dans le chœur on remarque l'effigie,



Eglise de Lamnay, XVe et XVIe siècles.

en peinture murale, du curé Louis Lemaçon, décédé en 1612, bienfaiteur de l'église; il avait donné un retable et un jubé orné des statues des douze apôtres. La porte occidentale est ferrée avec ses anciens clous du XVIe siècle.

A 1 kil. de Lamnay se montre à gauche de la route, les débris du vieux logis fortifié de Charbonnières, puis l'on franchit un plateau formant la ligne de partage des eaux de l'Huisne et de la Braye.

47 kil. VIBRAYE, chef-lieu de canton de 2991 hab.

A l'arrivée, on longe les murs de clôture de l'ancien château entièrement ruiné depuis la Révolution. Au milieu du XIIe siècle, Rotrou de Montfort en était seigneur de même que de Bonnétable. Le château a suivi longtemps la fortune et les alliances des Rotrou ; il appartenait dès le XVIe siècle à la famille Hurault, qui fit ériger la seigneurie en marquisat, s'étendant sur cinq paroisses.

L'église, dédiée à saint Jean, reconstruite sous la Restauration, n'offre pas d'intérêt. Le célèbre critique Jean-Baptiste Thiers, auteur de nombreux ouvrages sur la liturgie et l'histoire religieuse, fut curé de Vibraye, où il mourut en 1703.

En 1656, Etienne Gueffyer, conseiller du roi et ambassadeur à Rome, fonda le collège. Un incendie considérable réduisit en cendres, en 1814, l'église, les halles, les principaux édifices et une grande partie de la ville.

La chapelle de Sainte-Anne, située dans la forêt, à peu de distance de la ville, reçoit de fréquentes visites de nombreux pélerins. C'est une modeste construction en bois et en pierre, qui date seulement du XVIIe siècle.

A 2 kil. de Vibraye, se voient les restes mutilés de l'ancienne abbaye du Gué-de-Launay, située sur la Braye. Rotrou, seigneur de Montfort et de Vibraye, la fonda de concert avec Guillaume de Passavant (1159-1164); elle fut soumise à l'abbaye de Tyron, et le pape Alexandre III, la prit sous sa protection, dans une bulle datée de Sens, en 1164.

Au sortir de la ville, la route traverse un angle de la forêt de Vibraye qui n'a pas moins de 3,000 hectares; elle passe à deux cents mètres de la chapelle de Saint-Sauveur, dont l'origine historique est inconnue. Un plateau la domine, occupé en partie par les ruines considérables du château fort des *Grandes-Loupes* détruit au plus tard dès le temps des guerres Anglaises.

56 kil. BERFAY, com. de 641 hab. Le nom de Berfay est mentionné dans la donation faite à saint Calais (vers 526). L'église, dédiée à saint Pierre, ne se composait à l'époque romane que d'une seule nef, terminée par un chevet droit, avec petites fenêtres en meurtrières. Le bas-côté du Nord a été ajouté au XVI[e] siècle, et un autre au Sud, en 1876. La *Cour des Defais* était avec les *Loupes* l'un des fiefs principaux de la paroisse.

La route laisse à 1 kil. le bourg de CONFLANS, com. de 777 hab., bâti sur l'Anille. Il tire son nom de sa situation géographique, au confluent de deux ruisseaux.

L'église dédiée à saint Maurice et à sainte Marie-Magdeleine, incendiée en 1719, est formée

d'une nef unique dont la nudité a été ornée de peintures murales, exécutées par M. le comte de Galembert, en grande partie aux frais de la famille de Vansay.

Le château de la Barre, à 1 kil. du bourg, qui appartient depuis quatre siècles à l'ancienne et noble maison de Vansay, avait jadis son enceinte fortifiée de murs et de fossés.

Avant d'entrer à Saint-Calais, la route côtoie la petite rivière de l'Anille.

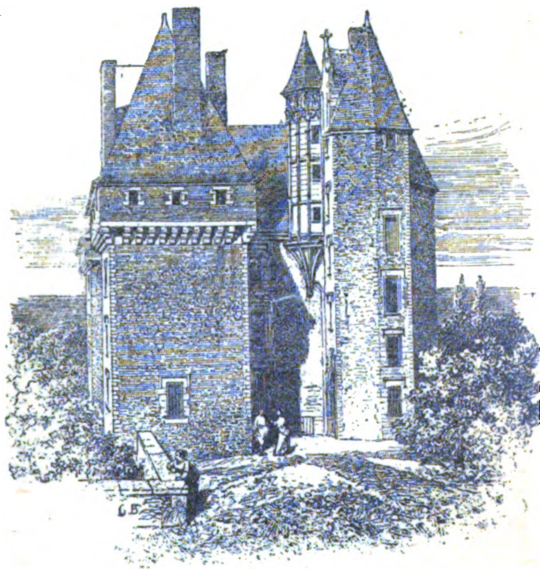
64 kil. SAINT-CALAIS, voir p. 215.

DE SABLÉ A SILLÉ-LE-GUILLAUME.

ROUTE N° 14.

45 kil. Route de voitures.

En quittant Sablé, on s'écarte de la rivière de la Sarthe. Après avoir coupé la ligne de fer du Mans à Angers, l'on traverse les bois de Bricé et l'on se rapproche de la vallée de la Vègre. C'est sur le cours sinueux et accidenté de cette petite rivière qu'est situé le château de Verdelles, de construction gothique, parfaitement homogène et d'un goût exquis. La date du manoir est connue. Il a été bâti par Nicolas Le Clerc, seigneur de Juigné qui, en 1493, commença les travaux sans avoir obtenu l'autorisation de son suzerain, Hardouin de Maillé, seigneur de Champagne-Hommet et Bénéhart. Un acte du 1er août 1496, constate que Nicolas s'était alors mis en



Château de Verdelles, XVe siècle, p. 281.

règle et qu'il construisait sa maison fortifiée de Verdelles avec la permission demandée. Le manoir se compose d'un bâtiment central flanqué aux angles de tourelles irrégulières, tantôt carrées, tantôt à plusieurs pans. Deux tours sont défendues par une galerie portée sur des machicoulis ; une autre contient l'escalier qui se continue dans une élégante tourelle, suspendue tout entière en encorbellement. Des moulures, aux profils nettement sculptés, encadrent les baies, portes et fenêtres. Au rez-de-chaussée, une vaste cheminée offre un large manteau orné de fenestrages et d'arcatures gothiques ; sur les murs de la salle, des médaillons représentent les héros des temps fabuleux, Didon, Priam et le pieux Enée. Moitié forteresse, moitié maison de plaisance, ce charmant château, que le sire de Juigné avait fait élever avec tant de luxe, sert aujourd'hui de demeure aux fermiers, tandis que, par une de ces ironies de la fortune, les descendants du noble gentilhomme habitent non loin de là une grande construction froide et sans valeur artistique.

11 kil. POILLÉ, com. de 879 hab. sur la Vègre. Les Anglais passèrent à Poillé en 1380, commandés par le duc de Buckingham, et dit-on brûlèrent l'église. Une famille féodale de ce nom, parait avoir possédé un autre château de Poillé, dans la commune de Marçon, près Château-du-Loir. La route côtoie les collines de la Vègre, laisse à droite, à 2 kil. de Poillé, le château moderne de Martigné, et à gauche, à 1 kil. de la

grande route, le bourg d'AVESSÉ (com. de 844 hab.). L'église de Saint-Gilles d'Avessé, appartient en majeure partie à l'époque romane.

18 kil. BRULON, chef-lieu de canton de 1715 hab., était jadis une place forte, ceinte de murs; au centre s'élevait sur une motte l'ancien château entouré de fossés. Une habitation moderne de la fin du dernier siècle le remplace. Une puissante famille féodale a possédé ce château aux XIe et XIIe siècles. Cette seigneurie passa ensuite dans les maisons de Craon et de Mathefelon. En 1500, elle était aux mains de Pierre de Courthardy, premier président au parlement de Paris. L'église a été rétablie à la suite d'un incendie allumé par les protestants. Brûlon s'honore d'avoir donné le jour à Claude Chappe, inventeur du télégraphe aérien.

A 2 kil. en remontant le cours de la Vègre, se voient les ruines pittoresques du château de l'Isle, occupé par les anglais vers 1427. Au delà du Bois-de-l'Isle, la route passe à 1 kil. de JOUÉ-EN-CHARNIE, com. de 1208 hab. Il y a dans cette commune les châteaux de l'Hommois, dans les bois de ce nom, et de Beaumont sur le ruisseau de Palais.

CHEMIRÉ-EN-CHARNIE, com. de 738 hab. doit son surnom, comme la précédente, à la forêt de Charnie, qui ne comprend plus aujourd'hui que 1000 hectares. La commune d'Étival-en-Charnie est réunie à Chemiré. C'est à Étival que saint Alleaume fonda en 1109, avec le concours de

Raoul de Beaumont, un monastère soumis à la règle de saint Benoit. La première abbesse fut Godehilde, sœur de saint Alleaume, qu'il fit venir du Ronceray, d'Angers. Jusqu'à la Révolution, l'abbaye se recruta parmi les plus nobles familles du Maine. Lors de la démolition des bâtiments, on rencontra, dit Pesche, dans un caveau placé sous la sacristie, sept tombeaux en pierre, sur lesquels étaient sculptés, en pied, les personnages dont il renfermaient les cendres. C'étaient les statues funéraires des vicomtes de Beaumont, fondateurs de l'abbaye. Plusieurs de ces précieux monuments, sont aujourd'hui déposés au Musée archéologique du Mans. Voir p. 71.

La route traverse un pays extrêmement accidenté, coupé de ruisseaux et de taillis, et passe au milieu des restes de l'ancienne forêt de Charnie.

32 kil. NEUVILLETTE, com. de 874 hab. à 1 kil. de la grande route.

La petite église de saint James de Neuvillette conserve une curieuse statue funéraire, renfermée dans son enfeu encore recouvert des peintures primitives. Au fond de la niche, est une statue en pierre dure; elle représente un sire de Sourches, étendu sur le sarcophage, tête nue, mains jointes, armé de son épée pendue au côté. Les pieds reposent sur deux chiens; deux anges encensent à droite et à gauche. Cette sculpture est lourde et d'une assez pauvre exécution. La peinture murale qui surmonte ce tombeau a une

tout autre valeur artistique. Un édicule gothique abrite la Vierge mère assise, nimbée et couronnée. De la main gauche, elle porte l'enfant Jésus debout sur son genou, bénissant à la manière latine; les deux personnages tiennent chacun un objet rond, difficile à préciser, et sont accostés de deux chandeliers d'honneur. A droite, un ange agite un encensoir, et à gauche, le sire de Sourches, vêtu d'une robe constellée de blasons à ses armes, *burelé de cinq pièces ou plus*, élève les mains vers la Vierge en signe d'invocation. Il est accompagné de sa femme, à genoux et mains jointes. Tout autour les mêmes blasons de Sourches, répandus à profusion, encadrent la scène. Au-dessus de l'ange qui encense se voit un crucifiement. Ces peintures murales, exécutées au trait et très fermes de touche, sont un des rares spécimens de cet art au XIII[e] siècle, et s'harmonisent bien avec ce petit monument.

36 kil. PARENNES, com. de 1012 hab. L'ancienne église, dédiée à saint Martin, à petites ouvertures romanes, démolie vers 1872, a été remplacée par un édifice de style de transition, accompagné d'une tour carrée, terminée par une flèche en pierre. La construction dirigée par M. Rodier, fait honneur à l'architecte. La terre seigneuriale de Courtemanche, à 2 kil. du bourg, possède un château moderne, bâti vers 1730.

Au delà, la route coupe la Vègre près d'un petit affluent, dont elle suit le cours jusqu'en vue de Sillé-le-Guillaume.

45 kil. SILLÉ-LE-GUILLAUME. Voir p. 177.

DU MANS A LA FLÈCHE PAR FOULLETOURTE

ROUTE N° 15.

Distance, 42 kil. par voitures.

Au carrefour de Pontlieue, on laisse à gauche les routes du Grand-Lucé et de Tours, et l'on suit parallèlement la ligne du chemin de fer de Tours que l'on traverse à l'arrivée d'Arnage, (voir p. 143) ; on parcourt au delà d'Arnage, un pays boisé, et à 3 kil. du bourg on rencontre, à gauche, l'avenue du château des Hatonnières, et plus loin, celle du château des Bigottières. On coupe le ruisseau du Rône à l'entrée de Guécélard, 26 kil., ancienne paroisse supprimée, réunie à la commune de FILLÉ-GUÉCÉLARD, située de l'autre côté de la Sarthe. En face de l'allée du château de la Crochardière, une route conduit à 1 kil. du bourg de PARIGNÉ-LE-POLIN, com. de 707 hab. Il a pris son surnom de Polin, témoin avec son fils Sevin, d'un acte de 1106, relatif au prieuré de Souday. Derrière le bourg, le château seigneurial des Perrays, construction du siècle dernier, couronne le côteau; de grands bois et des avenues l'environnent. Il appartenait au XVIIe siècle à la famille de Broc. Auprès de ce château, celui de la Forterie, conserve deux tours d'ancienne construction.

23 kil. CÉRANS-FOULLETOURTE. La commune de 2420 hab., se compose de deux bourgs qui ont

chacun leur église. Celle de Foulletourte, d'origine récente, a été installée sur l'emplacement d'un ancien château, dont la tourelle d'escalier datant du XVe siècle a été conservée Le bourg de Cérans, éloigné de 1 kil. 5 hect. de Foulletourte, possède une église gothique, dédiée à la Vierge. Le hameau de la Soultière, en cette paroisse, se dispute avec la commune voisine d'Oizé l'honneur d'avoir donné le jour au célèbre voyageur et naturaliste Pierre Belon. A quelques pas de la Soultière, la modeste chapelle de Léard, dédiée à la Vierge, est l'objet d'un pélerinage fréquenté. La butte de Bruon, sur Foulletourte, permet d'apercevoir un vaste paysage dominé par la ville du Mans, d'un côté, par Sainte-Suzanne de l'autre. On remarque au pied de cette butte un peulven et un demi-dolmen appelé la *Table de Vignole.* On franchit le ruisseau de Fessard en quittant Foulletourte.

27 kil. La Fontaine-Saint-Martin, à 1 kil. à gauche de la route, com. de 779 hab. Près de l'église dédiée à saint Martin, coule la fontaine que saint Martin fit jaillir, dit-on, en frappant la terre de son bâton pastoral; la piété des habitants l'a décorée d'un petit portique à colonnes de marbre. Foulques V, comte d'Anjou et son épouse Eremburge, fille de Hélie de la Flèche, fondèrent en 1117, un prieuré de femmes, et à la recommandation de Raoul de la Futaye, compagnon de Robert d'Arbrissel, et le soumirent à l'abbesse de Saint-Sulpice de Rennes. La prieure avait le titre

d'abbesse et le droit de seigneurie et de haute justice sur la paroisse. La ferme de la Segrairie occupe, à l'entrée du bourg, l'emplacement du château de ce nom, dont Jean de Cherbaie en fut gratifié par Charles d'Anjou. Il en rendait aveu en 1451. Le château du Maurier, bâti au XVIe siècle a donné asile à Louis Aubery du Maurier qui y prépara ses *Mémoires sur l'Histoire de Hollande*, et y mourut en 1687.

La lande des *Soucis*, à 2 kil. du clocher, contient un dolmen et plusieurs peulvens dont les plus remarquables appelés la *Mère et la Fille*. mesurent sept et trois mètres de hauteur.

On traverse une partie de la forêt de Courcelles, et on laisse, à droite, à 1 kil. de la route la com. de LIGRON, de 838 hab. où se fabrique de la poterie de grès depuis le XIIIe siècle. Les hameaux de Bellouse et de la Croix sont le centre de cette fabrication, qui, au milieu de produits vulgaires, a donné aussi quelques œuvres d'une bonne facture. La chapelle de l'ancien manoir de *Saint-Lomer* est encore fréquentée par des pélerins. La route s'engage de nouveau dans les bois, elle les quitte à *Château-Sénéchal* dont la châtellenie appartenait, en 1508, à Jean de Maridort.

37 kil. CLERMONT-GALLERANDE, com. de 1505 hab. Le bourg doit son origine à un prieuré de bénédictins, dépendant de la Couture, autour duquel se groupa peu à peu un centre d'habitations. Il a donné son nom à la famille de Clermont, qui résidait au château de Gallerande en Pringé. La

seigneurie de paroisse était annexée au château détruit de Roche-Rouelle et faisait partie du marquisat de Gallerande, érigé en 1576, en faveur de Georges de Clermont. L'église, amas incohérent de constructions diverses, offre une tour romane du XIIe siècle, à deux étages, dont le dernier est éclairé par des baies géminées, à double archivolte, orné de tores et de dents de scie. Elle est couronnée par un cordon de modillons à têtes grimaçantes.

La petite paroisse de CRÉANS, sur le Loir, est réunie aujourd'hui à la commune de Clermont. Elle conserve encore sa vieille église, en partie romane, et de beaux restes d'un ancien château fort, entouré de douves. La porte primitive s'ouvrait dans un pavillon carré, à l'abri d'un pont-levis; un second pavillon à trois étages crénelés, surmonté d'une haute lucarne dans le style du XVe siècle, est accolé à la première construction plus récente de date. Un vaste château moderne s'aligne en face du Loir, dont les eaux tranquilles bordent la terrasse.

On laisse à droite le château d'Oizé, puis l'Arthuisière, qui a abrité Henri IV une nuit, dit-on, et l'on aperçoit la vallée du Loir, dominée par les tours du Prytanée et des églises de LA FLÈCHE, 42 kil. Voir p. 237.

DE LA FERTÉ A MONTMIRAIL.

ROUTE N° 16.

Distance 16 kil. par voitures.

On quitte La Ferté à l'entrée du faubourg des Guillotières, près de la gendarmerie, en laissant à droite la route de Saint-Calais, et l'on gravit une longue colline qui domine la ville. A 3 kil. et à l'entrée du bourg de Cormes, on aperçoit le château de Pannet, situé au milieu de grands arbres, sur le petit ruisseau de Valmer. C'est une construction moderne du dernier siècle qui a cependant conservé un pignon du XVIe siècle, baigné par l'eau. A cette date, le château appartenait à la maison du Bellay ; à la Révolution il était aux mains de celle de Simiane.

4 kil. Cormes, com. de 917 hab. Aux temps mérovingiens, Cormes était un bourg public, et de son territoire ont été démembrés successivement, Cherré, Cherreau, la Ferté-Bernard et enfin Saint-Antoine-de-Rochefort. Le bourg est assis sur l'emplacement d'une vaste nécropole, dont la bèche extrait fréquemment des sépultures de tous les âges, dès qu'elle entame la surface du sol. L'église, dédiée à saint Denis, est bâtie sur des souterrains antiques ; sa forme est celle d'une croix latine. La nef, à petites fenêtres en meurtrières, accuse le XIe siècle, avec réfections du XVe. Le chœur, voûté en pierre, remonte à

1530 environ ; une tour carrée en pierre et une chapelle à l'opposé servent de transepts. Les baies de l'édifice contiennent d'importants fragments de vitraux peints du XVIe siècle. Un des vitraux du chœur, représentant sainte Anne et des donateurs, appartient à l'école du peintre fertois François De Lalande (voir p. 105) ; ailleurs on reconnaît les blasons des seigneurs de paroisse dans les tympans. Une famille féodale a porté le nom de Cormes au XIe siècle. Un ancien château couronnait la butte qui s'élève au sud de l'église, à l'extérieur du bourg ; les derniers restes en ont disparu depuis vingt ans seulement. De nombreux objets d'antiquités ont été trouvés à Cormes, dans le bourg et surtout dans les prés de l'*Orme* qui recèlent des amas considérables de poterie gallo-romaine.

4 kil. séparent Cormes de COURGENARD, com. de 757 hab. (251-970). L'évêque Mainard légua au chapitre de saint Julien l'église de Courgenard, qui l'a possédée avec la justice et la seigneurie de paroisse, jusqu'à la Révolution. A la fin du XIe siècle, Guillaume de Cormes appela en duel Berthelot Corilel devant le doyen Guillaume Roil et le chapitre réunis à Courgenard. L'avantage de ce combat judiciaire ne put être attribué ni à l'un ni à l'autre des adversaires, qui reçurent ordre de jeter leurs armes et de soumettre le différend à des arbitres. L'église en croix latine, appartient au style roman ; les absides se terminent par des murs droits ; une tour carrée s'élève sur le tran-

sept du Nord. La porte occidentale offre, sous un archivolte roman à plein cintre, des vantaux en chêne sculpté où l'on distingue les apôtres. Ces curieux panneaux datent du XVIe siècle. Dans le chœur, un vitrail du même temps offre un crucifiement, au bas duquel s'agenouille le donateur, Me Ligneys, revêtu d'un long surplis.



Monnaies romaines trouvées à Courgenard.

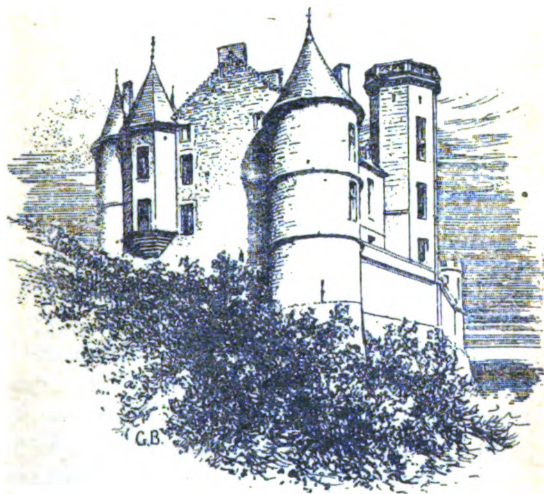
Auprès de l'église, une maison a conservé des parties romanes, et une autre appartient à la Renaissance.

En quittant Courgenard, on laisse à gauche la route d'Authon, et l'on ne tarde pas à apercevoir le petit château modernisé de Courtangis, avec son pont fortifié de tourelles, sa vieille fuie circulaire, qui se détachent sur un fond de verdure. La route traverse ensuite la rivière de la Braye non loin de sa source.

16 kil. MONTMIRAIL, chef-lieu de canton de 768 hab. Montmirail était l'une des cinq baronnies du Perche-Gouet et le château devait à sa belle situation et à son importance de servir de résidence habituelle au suzerain. Le premier seigneur connu, Guillaume Gouët, épousa Mahault, qui lui apporta en dot, Alluye et Brou, et réunit ainsi les cinq baronnies du Perche. Il mourut vers 1040. Son fils Guillaume, ayant pris parti contre les Talvas, fut empoisonné à Courville avec Giroie de Courville, vers 1065, par la trop fameuse Mabile de Bellême. Guillaume eut le bonheur d'échapper au poison, tandis que Giroie mourait, et prit la croix avec son fils Hugues, à la suite de Rotrou de Montfort. Son fils, Guillaume III contribua à la fondation de la célèbre abbaye bénédictine de Tyron, vers 1136. Pendant que le château appartenait à la famille Gouët, il fut le témoin d'une entrevue royale entre Henri II d'Angleterre, d'une part, et Louis VII roi de France, accompagné de l'illustre archevêque Thomas Becket, exilé et proscrit (9 janvier 1169). Montmirail passa, en 1308, dans la maison Flandres, de Bar, puis plus tard dans celles de Luxembourg et de la Gruthuse. Il tenait en 1421 pour les Bourguignons et fut pris par le Dauphin.

Le château actuel a été reconstruit dans la seconde moitié du XVe siècle. De nombreuses restaurations lui ont fait perdre une partie de son ancien cachet; toutefois, son aspect est toujours imposant. Dans la cour extérieure, on admire une

élégante tourelle contenant un escalier et couverte de délicates arabesques. De loin, du côté du bourg ou de la ville, car Montmirail prétend à ce titre, un pignon bien conservé flanqué de tours à ses angles produit un bel effet; mais la partie la plus curieuse consiste dans de vastes salles



Château de Montmirail, XVe et XVIe siècles.

souterraines qui occupent tout le soubassement du château. « Six piliers, dit M. de La Sicotière, soutenant deux rangs de belles arcades ogivales de dix mètres d'élévation, qui s'appuient aux murs latéraux sur des consoles à têtes de mons-

tres et à feuilles de choux, formaient une immense salle de près de cinquante mètres de long sur treize de large. Un mur de refend l'a divisée en deux parties égales. Dans le glacis ou mur extérieur, qui a plus de sept mètres d'épaisseur, sont pratiquées des meurtrières et un escalier tournant qui descend à un second étage de souterrains. » Sous la tour principale, au midi, existe encore un troisième souterrain. Les traces de l'enceinte murée de la ville ont à peu près complètement disparu.

L'église, qui se compose d'une double nef, terminée par une abside polygonale, appartient au XVIe siècle dans son ensemble. On y remarque un vitrail des plus intéressants du temps de Louis XII, où sont représentés les seigneurs de Montmirail, Jean de Bruges, seigneur de la Gruthuse, lieutenant général en Picardie, époux de Marie de Melun, qui lui apporta en dot la terre de Montmirail (1505). A l'entrée de l'église on voit un petit monument de la Renaissance, décoré de grâcieuses statuettes, qui était destiné à contenir le cœur de Marie de Melun, dont nous venons de parler. Cette dame, décédée en 1552, se remaria en secondes noces au brave général de La Palice, dont la postérité peu reconnaissante a payé les services en railleries d'un goût douteux. Dans le chœur de l'église, un monument de marbre plaqué sur le mur, en forme de pyramide, est consacré à la mémoire de Magdeleine-Françoise Le Boucher, épouse de Jean Guillebon,

écuyer, seigneur de Montmirail, morte le 12 octobre 1761. La sacristie conserve un portrait du curé Blaise Champion, qui fonda en 1618, un collège à Montmirail, et y ajouta plus tard la chapelle de saint Servais pour l'usage des écoliers. Un reliquaire moderne contient le crâne de saint Blaise.

Il existait dès le XIIe siècle, à Montmirail, une collégiale sous le nom de saint Nicolas. La création d'un hospice date de 1628; il recevait les pauvres de la paroisse et de celle de Melleray.

Au-dessous de la colline que couronne la petite ville de Montmirail, et à 1 kil. se trouve dans la vallée le bourg de MELLERAY, com. de 1090 hab. L'église, dédiée à saint Pierre, est celle d'un important prieuré, existant dès le XIIe siècle. Le vaisseau, d'une seul nef, se termine par un chevet droit; une grosse tour carrée s'élève au Nord; cet édifice a été complètement remanié au commencement du XVIe siècle, mais il trahit en différentes parties son origine romane. Les fenêtres sont garnies de vitraux qui sortent de la fabrique de M. Fialeix, à Mayet.

DU MANS A LOUÉ ET BRULON.

ROUTE 17.

Distance, 38 kil. par voitures.

En quittant la ville du Mans, on coupe bientôt la ligne de fer de Bretagne et de Normandie. A

6 kil. sur la droite, on rencontre le chemin qui conduit au château de la *Groirie*, rebâti au XVII[e] siècle par Samson de Lorchères. L'abbé de Rancé l'habita quelque temps, après la mort de la duchesse de Montbazon (1657). C'est là qu'il médita la *Réforme* de la Trappe. L'église de TRANGÉ, com. de 471 hab. à 8 kil. du Mans a été modernisée.

10 kil. CHAUFOUR. Com. de 658 hab. L'église, sans intérêt, est dédiée à la Vierge. L'évêque Guillaume de Passavant donna au prieuré de Saint-Martin, la dîme de Chaufour qui fut ensuite échangée avec l'abbaye de Beaulieu pour le terrain destiné à bâtir le prieuré (1180). La route tracée en ligne droite depuis le Mans oblique au-delà de Chaufour, et traverse l'ancienne lande des Cormiers avant d'arriver à :

15 kil. COULANS, com. de 1685 hab. D'après les *Gestes des Evêques*, saint Liboire consacra une église à Coulans (IV[e] siècle). L'antiquité de la commune s'annonce encore par des amas de scories provenant d'anciennes forges, des fragments et débris de briques, de marbres antiques, de poteries et de monnaies recueillis autour de la *Croix*. La seigneurie de paroisse annexée au *château* dépendant du comté de La Suze en fut détachée au XVII[e] siècle.

Au sortir de Coulans, la route coupe le petit ruisseau de la Gée.

18 kil. BRAINS, com. de 873 hab. Le prieuré fut cédé par l'évêque Guillaume de Passavant à

l'abbaye de Beaulieu (1145-1187). La seigneurie dépendait de la terre de Montfaucon, en Auvers.

Après avoir traversé le ruisseau de Doucelles, on atteint LONGNES, 23 kil., com. de 382 hab. L'église dédiée à Saint-Martin, de style roman, à baies ornées de colonnes et de chapiteaux, à contreforts plats où sont percés de petites ouvertures, est plus intéressante que les précédentes. Guillaume de Passavant, évêque du Mans, rendit la présentation de la cure à son chapitre (1145-1187).

A 24 kil. on abandonne la route de Laval, laissant à 1 kil. plus loin le bourg de CHASSILLÉ (voir à la table); l'on se rapproche de la rivière de la Vègre que l'on franchit après avoir passé auprès de *Coulaines*, ancienne terre seigneuriale, avec château entouré de fossés et défendu par un pont-levis.

30 kil. LOUÉ, chef-lieu de canton de 1753 hab. Raoul de Beaumont fonda en 1218 le prieuré de Loué, en faveur de l'abbaye de la Couture.

L'église, dédiée à la Vierge, en partie du XVe siècle, a été récemment l'objet d'une restauration générale. Les autels de la Vierge et de saint Pierre ont été composés avec le retable de l'abbaye des Chartreux du Parc d'Orques.

La seigneurie, annexée à l'ancien château, situé jadis près le bourg, appartenait aux vicomtes de Beaumont, d'où elle passa à Guy VIII de Laval (1286). Elle resta dans la maison de Laval-Loué jusqu'à Guy de Laval, marquis de Nesle, blessé

à mort à la bataille d'Yvry, en combattant pour Henri IV (1590). Loué est la patrie d'Abel Foulon, ingénieur de Henri II.

Au delà de Loué, on côtoie les bords pittoresques de la Vègre et l'on arrive bientôt à MAREIL-EN-CHAMPAGNE, 32 kil., com. de 384 hab., dont dépendent les ruines du château de l'Isle (voir p. 282). On coupe ensuite le ruisseau de Palais, et l'on rejoint la grande route de Sablé à Sillé-le-Guillaume.

38 kil. BRULON, voir p. 282.

INDEX ET RÉPERTOIRE

DES LOCALITÉS.

Aigné, com. du 3e canton et de l'arr. et à 10 kil. (1) du Mans, à 3 kil. de la gare de La Milesse, p. 115.

Aillières, com. de 234 hab., du canton de La Fresnaye, de l'arr. et à 7 kil. de Mamers, à





Sceaux de Guillaume et de Jean d'Aillières, XIIIe siècle.

51 kil. du Mans. L'église, dédiée à saint Denis, offre une tour en pierre terminée par un toit à

(1) Les distances des localités à la ville du Mans sont copiées, dans cette dernière partie, sur le *tableau des distances légales*, établies par la Préfecture. Nous ferons remarquer qu'elles s'écartent parfois des évaluations kilométriques que nous avons données dans le corps de notre guide.

kil. du Mans. L'ancienne église, sous le patronage de saint Germain, a été remplacée par un édifice neuf. Geoffroy-le-Bel, comte d'Anjou, en revenant de Normandie fut attaqué et dépouillé de ses bagages sur le territoire de cette commune, en 1136. Au siècle suivant, l'évêque Jean de Tanlay, en allant consacrer l'église d'Arçonnay, faillit éprouver le même sort (1279). Pendant les guerres anglaises, Ambroise de Loré surprit Edmond, comte de la Marche, et lui fit de nombreux prisonniers (1418). Le château de Maleffre est en grande partie détruit.

Ardenay, com. de 401 hab., de l'arr. du Mans, du canton et à 7 kil. de Montfort et à 19 kil. du Mans, tire son nom de la nature sablonneuse du sol *arena*, d'où *Arreneium*, puis *Ardeneium* qui est la dernière forme.

Le château d'Ardenay, adossé à de grands bois, est une construction moderne du siècle dernier. Il appartenait, sous Louis XIV, à la famille Le Vasseur de la religion réformée, qui entretenait un prêche à Ardenay.

Arnage, com. du 1er canton, de l'arr. et à 9 kil. du Mans, page 141.

Arthézé, com. de 414 hab. de l'arr. de La Flèche, du canton et à 4 kil. de Malicorne, et à 36 kil. du Mans. L'ancienne église, dédiée à saint Jean-Baptiste, a été remplacée par un édifice en style du XIIIe siècle, construit sur les plans de M. Lemesle. La seigneurie de paroisse était attachée à la terre des Essards, relevant de

Juigné. Pesche signale trois tombelles en Arthézé, à la Motte, à la Roche-Girard, à la Roche-Simon.

ASNIÈRES, com. de 671 hab. du canton et à 9 kil. de Sablé, arr. de La Flèche, à 4 kil. de la gare de Juigné, à 39 kil du Mans. L'église, dédiée à saint Hilaire, offre une nef romane, en partie en petit appareil, flanquée d'une tour carrée postérieure, à toit en bâtière; le chevet fermé par un mur droit, présente une fenêtre gothique du XIVe siècle au XVe. D'après les *Gestes des Évêques du Mans*, saint Thuribe consacra cette église. La seigneurie était annexée à la Cour d'Asnières, grande construction gothique qui s'élève au milieu du bourg. Le château de Moulin-Vieux appartient à la famille de Lorière et possède une riche bibliothèque, commencée par M. de Scépeaux et augmentée par M. Edouard Le Monnier de Lorière.

ASSÉ-LE-BOISNE, com. de 1589 hab. de l'arr. de Mamers, du canton et à 4 kil. de Fresnay-le-Vicomte, à 41 kil. du Mans. L'église, dédiée à saint André, en partie romane, est accostée d'une tour en pierre terminée par un toit à double égout. Dans le chœur se voit un retable de style Louis XIV; des restes de vitraux garnissent les fenêtres. L'ancienne famille d'Assé *Le Boigne*, dont le château est situé dans le bourg, a donné son surnom à la paroisse. Sur cette commune existent des restes nombreux d'anciennes constructions: nous citerons le Moland avec fuie, douves; Grateil avec la chapelle de saint Eutrope, jadis commanderie de saint Jean de Jérusalem, annexe du Guéliant.

Assé-le-Riboul, com. de 1102 hab. de l'arr. de Mamers, du canton et à 5 kil. de Beaumont-le-Vicomte, à 24 kil. du Mans. L'église primitivement romane a perdu son caractère à la suite de diverses restaurations ; une tour carrée en pierre, terminée par un toit à double égout, s'élève à l'entrée occidentale. Il existe encore des ruines importantes de l'ancien château des Riboul, placé sur une éminence factice auprès du bourg. Ces débris datent en partie du XVe siècle. La famille Riboul, des plus puissantes du XIe au XIIIe siècle dans le Maine, a pris part à toutes les grandes entreprises du moyen âge ; elle a contribué à fonder l'abbaye de Champagne, les prieurés de Tennie, de Saint-Pavin-des-Champs, de Neuvillelalais. L'évêque du Mans Geoffroy d'Assé, qui était de cette maison, fonda le prieuré d'*Assé*, en faveur de l'abbaye de Saint-Nicolas d'Angers (1260-1279). La famille d'Assé s'est fondue dans celle de Tucé, et la châtellenie fut réunie à celle de Lavardin, par décret enregistré le 15 mars 1565.

Le château de *La Forêt*, reconstruit après les guerres anglaises est beaucoup mieux conservé que celui d'Assé. C'est un long pavillon, aux fenêtres en croix, flanqué d'ailes allongées, où l'on voit dans la salle principale une vaste cheminée en pierre de la fin du XVe siècle, décorée de statuettes aux angles. La chapelle existe encore.

Athenay ancienne paroisse réunie à Chemiré-le-Gaudin, voir ce nom.

AUBIGNÉ, commune du canton de Mayet, arr. de La Flèche, à 38 kil. du Mans, p. 150.

AULAINES, com. du canton et à 1 kil. de Bonnétable, arr. de Mamers, à 28 kil. du Mans, p. 195.

AUVERS-LE-HAMON, com. de 1864 hab. du canton et à 7 kil. de Sablé, arr. de La Flèche, et à 47 kil. du Mans. L'église est celle d'un prieuré de bénédictins fondé par Guy d'Avoise et Hamon, son fils, en faveur des moines de La Couture, XIe siècle; elle fut consacrée par l'évêque Guillaume de Passavant, 1145-1187.

Auvers possédait un collège doté par le prieur François Menault, en 1576, et augmenté par Claude Du Gué, prêtre, né dans la paroisse, *homme très docte ès-langues*, *hébraïque*, *grecque et romaine*, auteur de divers traités.

AUVERS-SOUS-MONTFAUCON, com. de 328 hab. du canton et à 7 kil. de Loué, de l'arr. et à 23 kil. du Mans. La petite église romane, dédiée à saint Pierre, possède une porte à plein cintre dont l'archivolte est décoré de zig-zags. Dans le bourg on remarque d'anciennes maisons à ouvertures en croix. Le château de Montfaucon, au-dessus du bourg, à donné son nom à la paroisse : il a été longtemps possédé par la famille d'Assé-le-Riboul. Il y avait en outre dans cette paroisse le prieuré de sainte Madeleine de Beaulieu, sur la lisière de grands bois.

AVESNE, com. du canton et à 4 kil. de Marolles-les-Braults, à 40 kil. du Mans, p. 99.

AVESSÉ, com. de 844 hab. du canton et à 2 kil.

de Brûlon, arr. de La Flèche, et à 41 kil. du Mans. Une tour romane et percée de baies géminées à plein cintre est placée en avant de l'église qui a la forme de la croix latine et est dédiée à saint Gilles. La cure était un prieuré régulier de l'ordre de Saint-Augustin. Il existe dans la paroisse une chapelle en l'honneur de saint Antoine. Le château de Martigné, modernisé, possédait la seigneurie de paroisse.

AVÉZÉ, com. de 1035 hab. du canton et à 5 kil. de la Ferté-Bernard, arr. de Mamers, à 49 kil. du Mans. Le bourg est situé à peu de distance et sur la rive gauche de la rivière d'Huisne, presque au milieu de la prairie. Vers l'an 1100, Guillaume Chesnel, chevalier, d'accord avec ses frères et sa sœur Agathe, épouse de Hugues de Prez, donna à l'abbaye de Saint-Aubin d'Angers l'église d'Avézé, le presbytère et les dîmes, pour y établir *un bourg*. L'église de saint Pierre d'Avézé se compose de deux nefs, du XVIe siècle, soudées l'une à l'autre. Une tour en pierre quadrangulaire et restée inachevée s'élève sur le bas côté. René du Bellay, consacra l'église le 2 octobre 1545. D'anciennes peintures figurant les quatre évangélistes, des fleurs, des oiseaux, décorent le lambris en bois du chevet.

Le château de la Prouterie, dominant toute la vallée, était au XIIIe siècle la demeure des du Crochet, *Bannerets* des seigneurs de La Ferté. Il a conservé une belle tour carrée, surmontée de machicoulis et crénelée, du XVIe siècle.

Bazouges-sur-Loir, com. du canton, de l'arr. et à 7 kil. de La Flèche, à 50 kil. du Mans. Hugues de Bazouges donna, au XIe siècle l'église au monastère de Saint-Serge d'Angers. L'église romane, dédiée à saint Aubin, offre la forme d'une croix latine, et se compose d'une seule nef, terminée par un chœur sur lequel s'ouvrent trois absidioles. Au-dessus de la voûte de l'intertransept, s'élève une tour carrée en pierre, percée de baies géminées à plein cintre, ornées de gros tores. Une porte romane d'un style ferme s'ouvre dans la façade occidentale ; ses arcs à plein cintre décorés de chevrons reposent sur des chapiteaux délicatement sculptés. Cet ensemble date du XIIe siècle. Au XVIe siècle, la nef fut recouverte d'un lambris peint représentant les apôtres.

Le Loir, qui traverse le bourg, baigne aussi le pied du château de Bazouges. La porte est protégée de deux grosses tours, que couronne un chemin de ronde, supporté par des machicoulis. L'ornementation rappelle celle des châteaux de Montsoreau, Azay-le-Rideau, Montreuil-Bellay, et appartient au dernier tiers du XVe siècle. Parmi les seigneurs de Bazouges, il faut citer Pierre, vice-roi de Naples, prince de Montorio,

mort en 1485, et enterré à Pavie. Dans le bourg, on remarque la maison de *Pilori*, du XVI[e] siècle, près de l'église.

Beaufay, com. de 1912 hab. du canton et à 10 kil. de Ballon, de l'arr. et à 22 kil. du Mans, et à 5 kil. de Bonnétable. L'ancienne église, dédiée à saint Louis, a été en majeure partie rebâtie de nos jours par M. David. Au XVI[e] siècle, Patri de Sourches et Payen, son fils, donnèrent à l'abbaye de Saint-Vincent tout ce qu'ils possédaient dans cette église, en présence de l'évêque Hamelin, du doyen Nicolas (1190-1214). Terres : La Blanchardière et Pambour, le Léard.

Beaumont-la-Chartre, com. de 652 hab. du canton et à 4 kil. de La Chartre, arr. de Saint-Calais, à 51 kil. du Mans. L'église de saint Pierre offre une porte romane à plein cintre, et un clocher en pierre. Le hameau de Vaubuon en cette commune est cité dans les diplômes de saint Aldric (837); l'évêque Sigefroy en fit don à l'abbaye de Saint-Julien de Tours, au siècle suivant. — Châteaux de Beaumont, du Fresne.

Beaumont-Pied-de-Bœuf, com. de 893 hab. du canton et à 7 kil. de Château-du-Loir, arr. de Saint-Calais, et à 35 kil. du Mans. L'église, dédiée à Notre-Dame, possède un portail roman à plein cintre, d'un beau style ; le reste refait postérieurement, se compose d'une nef unique, d'un chevet droit et de chapelles latérales. On remarque à l'intérieur, un curieux *ex-voto*, en bois, représentant une N.-D. de Pitié, aux pieds de laquelle

est agenouillé un seigneur accompagné de sa femme. Le château de Beaumont, situé dans la vallée, est ruiné depuis longtemps ; on voit cependant encore une haute tour ronde du XVe siècle. Il a été possédé au XIVe siècle et au XVe par une famille de chevaliers du nom de Martel; en 1605 par Jacques d'Illiers et ses héritiers, et au milieu du XVIIIe siècle par Charles O'Brien, lord comte de Thomond et de Clare, maréchal de France, époux de Louise Gautier de Chiffreville.

BEAUVOIR, com. de 307 hab. du canton et à 7 kil. de La Fresnaye, à 7 kil. également de Mamers et à 51 kil. du Mans. En 1149, Robert, comte de Ponthieu, confirme à l'abbaye de Saint-Martin de Seèz la possession de l'église de Beauvoir. Cette église, dédiée à sainte Marguerite a été supprimée et la commune réunie à celle d'Aillières pour le spirituel.

BERNAY, com. de 737 hab. du canton et à 6 kil. de Conlie, de l'arr. et à 23 kil. du Mans. Le bourg, est assis sur la rive gauche de la Vègre. Patrice de Sourches, ayant tué le fils de Geoffroy de Brûlon, donna au père du jeune homme,

l'église et le cimetière de Bernay; Geoffroy les remit à l'abbé de la Couture. Telle fut l'origine du prieuré (1081-1090). L'église de Saint-Pierre et Saint-Paul de Bernay, reconstruite en 1766, n'a pas de caractère; dans le transept du Sud, on a placé au-dessus de l'autel un petit retable en pierre du XVIe siècle qui représente trois scènes: au centre le Crucifiement, la Résurrection et la Descente de N. S. aux limbes.

Le château moderne de Bordigné a été illustré par Thébaudin de Bordigné, jurisconsulte distingué.

BÉRUS, com. de 450 hab. du canton à 6 kil. de Saint-Paterne, arr. de Mamers, et à 46 kil. du Mans. L'église, dédiée à saint Germain, offre une tour carrée terminée par un toit en bâtière. Le patronage appartenait aux moines de Saint-Martin de Seèz et leur fut confirmé par Guillaume de Passavant (1145-1187). L'abbé Le Fessier, curé de Bérus accepta, en 1791, le titre d'évêque constitutionnel de l'Orne. — Château de Bois d'Effre ceint de murs.

BESSÉ, com. du canton et de l'arr. de Saint-Calais, et à 52 kil. du Mans, p. 228.

BÉTHON, com. de 286 hab. du canton et à 7 kil. de Saint-Paterne, arr. de Mamers, et à 44 kil. du Mans. Robert, fils de Witterne de Juillé, confirma comme seigneur de fief à l'abbaye de Saint-Vincent le don de l'église de Mont-le-Béton que les frères Robert Potin et Herbert, avaient concédée aux religieux (1098). L'église, dédiée à saint Barthélemy, présente un clocher en bâtière.

Anciennes seigneuries le Grand et le Petit-Béthon.

BLÈVES, com. de 201 hab. du canton et à 7 kil. de La Fresnaye, arr. de Mamers, et 57 kil. du Mans Blèves faisait partie du système de retranchements élevés par Robert Talvas; une forteresse y était construite, et le bourg fermé de murs. L'église de Saint-Nicolas s'ouvre sous une porte romane à plein cintre. — Château de la Cour Potin, avec une tourelle octogone de style gothique et meurtrières.

BOESSÉ-LE-SEC, com. de 760 hab. du canton de Tuffé, arr. de Mamers, à 2 kil. de la station de Sceaux, et à 40 kil. du Mans. Boessé, doit à ses vignes son surnom de Boessé-le-Cep qui par corruption s'est changé dans l'orthographe actuelle. L'église a été entièrement reconstruite au XVIII[e] siècle. On voit un dolmen privé de l'un de ses supports à la ferme de la Perronnière.

BONNÉTABLE, chef-lieu de canton, arr. de Mamers, à 27 kil. du Mans. — Hôtels du Lion-d'Or, de la Corne, Saint-Jacques, p. 193.

BOUER, com. de 352 hab. du canton de Tuffé, arr. de Mamers, à 5 kil. de la gare de Sceaux, et à 36 kil. du Mans. Bouer ou Bouair, a donné son nom à une famille féodale, dont le premier membre connu, Hugues, signe au château de Montmirail l'acte de fondation du prieuré de Souday. L'église, dédiée à saint Pierre se compose d'une nef unique, romane, à laquelle a été ajouté un chœur à trois pans au commencement du XVI[e] siècle. — Le vieux château, à 1 kil. du bourg, est

une construction du XVe siècle ; Courgeon, moderne.

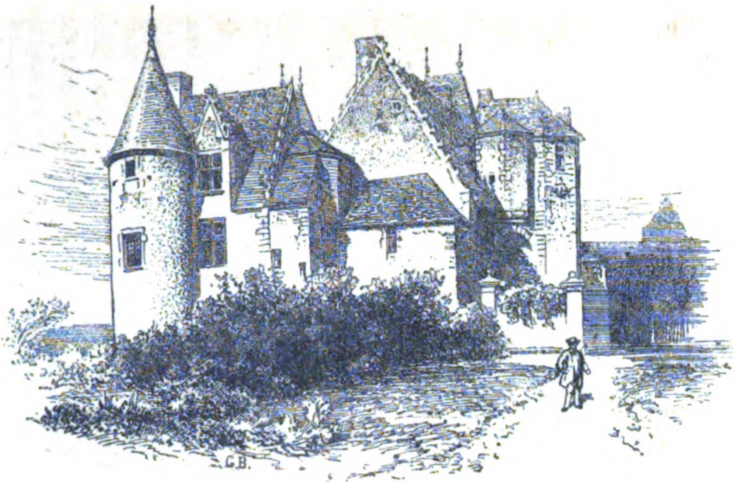
BOULOIRE, chef-lieu de canton, arr. de Saint-Calais, à 29 kil. du Mans, p. 213.

BOURG-LE-ROI, com. du canton de Saint-Paterne, arr. de Mamers, à 42 kil. du Mans, p. 139.

BOUSSE, com. de 828 hab., du canton et à 5 kil. 1/2 de Malicorne, arr. de La Flèche, à 36 kil. du Mans. L'église, dédiée à saint Aubin, dépendait de l'évêché d'Angers et le prieur-curé possédait la seigneurie de paroisse. Il existe deux chapelles sur la paroisse, celle de Brigne et celle de la Chevalerie. — Ramefort est le nom d'un ancien château dont le connétable de Richemont se serait emparé, d'après Pesche, en même temps que de Malicorne et de Gallerande (vers 1425).

BRAINS, com. du canton et à 10 kil. de Loué, de l'arr. et à 18 kil. du Mans, p. 296.

BRETTE, com. de 1280 hab., du canton et à 14 kil. d'Ecommoy, de l'arr. et à 15 kil. du Mans. Correspondance par Parigné-l'Evêque. L'église, dédiée à saint Martin, présente une tour carrée à l'ouest, des chapelles latérales et quelques restes de vitraux. La seigneurie de paroisse était attachée à la terre de Haut-Bois, qui appartient de temps immémorial à la famille de Longueval-d'Haraucourt ; le château de Haut-Bois est moderne ; Coudreau, ancien fief mouvant du comté de Belin, était possédé au XIVe siècle par la maison d'Averton.



Château de la Buzardière, à Changé, p. 313.

président au Parlement, décédé à Paris, le 25 octobre 1505.

CHENAY, com. de 111 hab. du canton et à 6 kil. de La Fresnaye, arr. du Mamers, à 60 kil. du Mans. Le bourg, composé de quelques maisons, domine la rive gauche de la Sarthe. L'église est dédiée à saint André. — Le château, près du bourg, est une construction moderne. La seigneurie, possédée au XVIe siècle par la famille de Caradeux, passa en 1680 dans celle du Hardas. Pierre Paillard de Beauséjour l'acquit en 1697.

CHENU, com. de 1012 hab. du canton du Lude et à 7 kil. de la gare de Vaas, à 48 kil. du Mans, faisait autrefois partie de l'Anjou. L'église date de l'époque romane ; la nef principale offre de petites baies en lancettes, le chœur a été élevé ensuite en pierre d'appareil. Les voûtes de ce chœur sont soutenues par d'énormes contreforts ajoutés après coup.

Près du bourg, on remarque à la Merrerie une vaste grange qui paraît dater du XIVe siècle au XVe, formée de deux nefs accolées, divisées par un rang de piliers de bois formant travées. D'après la tradition, ce bâtiment aurait servi de *Prèche*. A environ 2 kil. du bourg, on reconnaît encore les vestiges d'un ancien camp. La voie romaine du Mans à Tours passait par Chenu, à l'endroit désigné sous le nom de Chemin de César.

Le bénédictin dom Urbain Plancher, auteur d'une histoire de Bourgogne est né à Chenu.

CHÉRANCÉ, com. de 750 hab. du canton de Beaumont-le-Vicomte, à 34 kil. du Mans, p. 260.

Eglise dédiée à saint Fiacre, à la présentation de l'abbé de Saint-Vincent. — La seigneurie de paroisse appartenait en 1606 à François de Champlais, seigneur de la Masserie, fils de Pierre de Champlais.

CHEVILLÉ, com. de 772 hab., du canton et à 2 kil. de Brûlon, arr. de La Flèche, et à 35 kil. du Mans. Le bourg est assis sur le côteau gauche et à peu de distance de la Vègre. L'église, dédiée à la Vierge, appartient au style roman de transition. Dans le bourg, une ancienne maison porte le nom de l'Hòpital; la commanderie de saint Jean de Jérusalem a été réunie plus tard à celle de Thévalle. — Anciens fiefs : la Roche, seigneurie de paroisse; Biard, la Barre, le Veau. C'est de cette dernière terre que Claude Picard du Veau, fondateur de l'école de Dessin au Mans, capitoul de Toulouse, avait pris son surnom.

COGNERS, com. de 512 hab., du canton, de

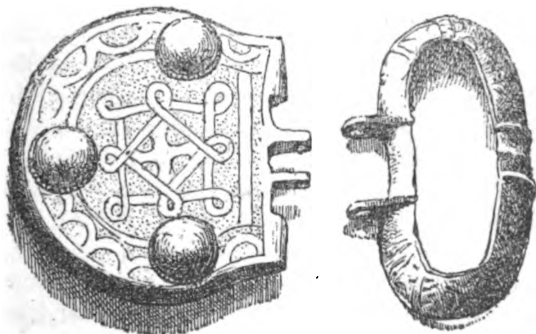
l'arr. et à 8 kil. 1/2 de Saint-Calais, à 43 kil. du Mans. Après la bataille de Pontlevoy, remportée vers 1016 par Foulques Nerra et son allié Herbert Ier, comte du Maine, sur le comte de Blois, Herbert, en reconnaissance de la victoire, fit don à l'église de saint Pierre-de-la-Cour du Mans de la villa de Cogners Le château de Cogners, auprès du bourg dans une agréable situation, se compose d'une grande façade flanquée d'une tour polygonale au centre servant d'escalier et d'une tourelle ronde à un angle. Des mosaïques, formées de briques de diverses couleurs, décorent le parement du mur. Ce château date du XVIe siècle. Il a été longtemps possédé par la famille Le Vasseur de Cogners, qui s'est fait une triste célébrité dans les guerres de religion parmi les chefs protestants.

COMMERVEIL, com. de 343 hab., du canton, de l'arr. et à 4 kil. de Mamers, à 43 kil. du Mans. L'église, dédiée à la Vierge, formée d'une nef unique est terminée par un chevet droit, sans caractère. Le chœur est tapissé d'un retable grec datant du milieu du XVIIe siècle, signé Godard, d'Argentan, qui en a fourni le dessin. Sur le territoire de cette paroisse et près du bourg existait une motte féodale, presque disparue aujourd'hui. Biars, seigneurie de paroisse.

CONFLANS, com. du canton, de l'arr. et à 8 kil. de Saint-Calais, à 45 kil. du Mans, p. 279.

CONGÉ-DES-GUÉRETS, ancienne commune du canton et à 5 kil. de Beaumont-le-Vicomte,

mis à découvert, en 1876, des cercueils anciens en grès roussard ; l'un d'eux contenait une belle plaque de ceinturon, en bronze, de l'époque carlovingienne ou mérovingienne. — Anciens fiefs : Pescoux, dont deux sénéchaux du Maine au XVI[e] siècle, les Pérot ont pris le surnom. Frébourg, ancien manoir, à M. de Fromont. Le château des



Boucle de ceinturon.

Cotinel, puissante famille féodale, bienfaitrice de l'abbaye de Perseigne à son origine, a disparu.

Coulaines, com. du 1er canton de l'arr. et à 3 kil. du Mans, p. 85.

Coulans, com. du canton de Loué, de l'arr. et à 14 kil. du Mans, p. 296.

Coulombiers, com. du canton et à 8 kil. de Beaumont-le-Vicomte, arr. de Mamers, à 2 kil. de La Hutte, et à 35 kil. du Mans, p. 138.

Coulongé, com. de 960 hab., du canton de Mayet, arr. de La Flèche, à 38 kil. du Mans. L'église, dédiée à saint Lubin, construite en pierre d'appareil, appartient au XIIe siècle. Dans la nef unique, s'ouvre une porte à plein cintre, ornée de sculptures romanes. L'évêque Sigefroy, s'empara de cette église que son successeur, Gervais de Château-du-Loir (1030 1055), restitua à l'abbaye de Saint-Vincent.

Ancien fief : les Aiguebelles.

Courcebeufs, com. de 1018 hab., du canton et à 6 kil. de Ballon, de l'arr. et à 18 kil. du Mans. Un diplôme de Charlemagne, daté de 773, mentionne la villa de Courcebeufs, dont la cure fut plus tard à la présentation de l'abbesse de Saint-Julien-du-Pré. Sur cette paroisse se trouvait le prieuré de Belle-Saule ou de l'Hermitage, dépendant de Saint-Sulpice de Rennes. La seigneurie de paroisse, mouvant de la Freslonnière en Souligné-sous-Ballon, était annexée au fief de Belle-Saule ; elle appartenait en 1407 à Hervé de Maulny, seigneur de Thorigné et de Saint-Aignan.

Courcelles, com. de 760 hab., du canton et à 6 kil. 1/2 de Malicorne, arr. de La Flèche, à

33 kil. du Mans L'église, dédiée à saint Jean-Baptiste, conserve une double sépulture très mutilée des seigneurs de Courcelles, sculptés en haut-relief sur une table en pierre. Les deux personnages, le mari et la femme, sont couchés les mains jointes sur la dalle. Le mobilier comprend une monstrance pédiculée en cuivre avec quelques émaux du XVI[e] siècle à la partie supérieure. Le château de Courcelles-la-Suze est une grande construction élevée de 1640 à 1650, dans le style moderne, par Louis de Champlais, qui se ruina avant de l'avoir terminée. On remarque dans les salons du château des portraits du XVII[e] siècle et des tapisseries plus anciennes.

Jean de Bourbon, comte de la Marche et de Vendôme, vendit le 3 novembre 1379, les terres de Courcelles, Noyen et Pirmil à Jean du Fou pour 4,700 livres d'écus d'or au coin du roi. Environ un siècle plus tard, la famille de Champlais acheta Courcelles. Un des membres de cette famille Charles de Champlais, épousa la célèbre Marie-Sidonia de Lenoncourt, dont la beauté, non moins que les aventures galantes firent beaucoup parler. Elle mourut en 1685 sans laisser d'héritier de Charles de Champlais. Michel de Chamillard, le ministre d'Etat, acquit Courcelles en 1709, et obtint l'érection du comté de La Suze par lettres de 1720.

Courcemont, com. de 1441 hab., du canton et à 8 kil. 1/2 de Ballon, de l'arr. et à 25 kil. du Mans. L'évêque Hildebert confirma la possession

de l'église de Courcemont à l'abbaye de Saint-Vincent. Les fiefs principaux étaient le Chenay et la Davière; ce dernier appartenait dès le commencement du XVII[e] siècle à la famille Le Vayer; il passa ensuite à celle de Sourches.

COURCIVAL, com. de 328 hab., du canton et à 6 kil. de Bonnétable, arr. de Mamers, et à 35 kil. du Mans. L'église, dédiée à saint Brice, se compose d'une nef unique, avec chapelles latérales, appartenant au milieu du XVI[e] siècle. Une chapelle du transept offre plusieurs portraits de famille, peints à l'huile, au XVII[e] siècle, des seigneurs de Courcival. L'un représente un seigneur accompagné de saint René, son patron; l'autre, un clerc en surplis et soutane, avec col et manchettes, agenouillé auprès de saint François. Dans le chœur, un édicule en pierre d'ordre ionien encadre une table de marbre où se lisent les épitaphes de M[e] Pierre de Baigneux, chevalier, seigneur de Courcival, décédé en 1626, et de Magdeleine de Fromentières, sa femme, décédée en 1632.

Le château appartenait dès le XVI[e] siècle à la famille de Baigneux, dans laquelle il est resté.

COURDEMANCHE, com. du canton du Grand-Lucé, de l'arr. de Saint-Calais, à 2 kil. de Saint-Pierre-du-Lorouer, et à 37 kil. du Mans, p. 269.

COURGAINS, com. de 1085 hab. du canton et à 6 kil. de Marolles-les-Braults, arr. de Mamers, à 34 kil. du Mans. Avesgaud, abbé de Saint-Vincent, acquit vers 1050 l'église et la terre de

Courgains de Guillaume Viguier, fils de Bérard de Bellême. Roger de Montgommery, seigneur du Sonnois, Mabile sa femme, confirmèrent vers 1076, à l'abbaye de Saint-Vincent l'église de Courgains et de Saosnes. Telle fut l'origine de ce prieuré.

La seigneurie de paroisse était annexée au château du Plessis, elle appartenait en 1609 à Jacques Odet, seigneur de Fontenay. Au milieu du XVIII[e] siècle, elle fut acquise par la famille Pinceloup de la Mustière. — Motte appelée *le Gibet à la Truie.*

Courgenard, com. du canton de Montmirail, arr. de Mamers, et à 50 kil. du Mans, p. 290.

Courtilliers, com. de 205 hab. du canton et à 5 kil. de Sablé, arr. de La Flèche, à 48 kil. du Mans. L'église, dédiée à saint Jean-Baptiste, se compose d'une nef unique de l'époque romane, à baies en meurtrières allongées, d'un clocher gothique du XIII[e] siècle à l'intertransept et d'un chevet en hémicycle modifié.

Crannes-en-Champagne, com. de 757 hab., du canton et à 7 kil. 1/2 de Loué, de l'arr. et à 22 kil, du Mans. Le bourg situé sur la rive droite de la Geé communique par un pont avec le faubourg de La Chapelle. L'église est dédiée à saint Cyr et à sainte Julitte. La seigneurie de paroisse était annexée au château du Mirail, bâti au XVI[e] siècle par Catherine de Couesme, abbesse du Pré.

Cré-sur-Loir, com. de 893 hab., du canton, de l'arr. et à 7 kil. de La Flèche, à 51 kil. du

Mans. L'église, dédiée à saint Martin, est un édifice roman à une seule nef; une tour carrée, percée de longues baies géminées à son dernier étage, forme le côté nord du transept. Quelques peintures, du commencement du XVIe siècle ornent le lambris en chêne de la nef. La chaire dont le dossier est soutenu par deux caryatides de style Louis XIV est attribuée au sculpteur Legeay de La Flèche.

Sur la rive opposée du Loir se trouvent les bâtiments de l'ancien prieuré de Notre-Dame des Champs, transformé en habitation de campagne. Dans la chapelle un retable de pierre présente les emblêmes de la Vierge.

On a rencontré sur ce point d'antiques sépultures, et dans l'une d'elles une plaque de ceinturon gravée au burin, de l'époque mérovingienne ou carlovingienne.

CRÉANS, com. réunie à Clermont, voir ce nom.

CRISSÉ, com. du canton et à 6 kil. de Sillé-le-Guillaume, de l'arr. et à 28 kil. du Mans, p. 116.

CROSMIÈRES, com. du canton et de l'arr. de La Flèche, à 43 kil. du Mans, p. 248.

CURES, com. de 611 hab., du canton et à 2 kil. 1/2 de Conlie, de l'arr. et à 20 kil. du Mans. L'église, dédiée à saint Martin, composée d'une nef unique, sans caractère, présente un campanile à la façade. L'évêque Geoffroy d'Assé acquit un droit de dîmes à Cures en 1277.

DANGEUL, com. de 916 hab., du canton et à 4 kil. de Marolles-les-Braults, arr. de Mamers, et à

30 kil. du Mans. Avant la Révolution, il y avait deux églises paroissiales : celle de saint Georges et celle de saint Martin, démolie depuis. La première église dépendait de l'abbaye de Saint-Vincent, et la seconde de l'évêché. A la fin du XIe siècle Guillaume Braitel, fils du vicomte Geoffroy donna au monastère de Saint-Vincent l'église de saint Martin de Dangeul où son père était inhumé. Vers la même époque, Hélie de La Flèche, construisit près de cette église une forteresse qu'il opposa aux travaux militaires, exécutés dans le Sonnois, par Robert II Talvas dit le Diable. Ce château dont il ne reste plus que les fossés a été possédé au XVIIe siècle par la famille d'Angennes de Rambouillet.

Degré, com. de 508 hab., du canton de Conlie, de l'arr. et à 11 kil. du Mans. L'église, dédiée à saint Martin, a été modernisée.

Dehault, com. de 533 hab., du canton et à 7 kil. de La Ferté-Bernard, arr. de Mamers, et à 40 kil. du Mans. Dehault formait avec La Chapelle-du-Bois et Préval, le bailliage des trois Chapelles, relevant de la châtellenie de La Ferté-Bernard. Le territoire de cette paroisse a été pris sur un démembrement de la forêt de Hallais, qui s'étendait au moyen âge jusqu'aux portes de La Ferté. L'évêque Guillaume de Passavant retira des mains laïques le patronage de l'église, 1145-1187. Dédiée à saint Sulpice, elle est formée d'une nef d'origine romane, avec transepts du XVIe siècle, d'une tour élevée en avant du vaisseau, en 1872,

par M. Pieau. Dans le mobilier nous signalerons une N.-D. de Pitié, sculptée en pierre et des fonts baptismaux, offrant une vasque soutenue



Fonts baptismaux, XVIe siècle.

par trois lions, du XVIe siècle. Le château de Dehault est moderne.

DISSAY-SOUS-BALLON, com. de 308 hab., du canton et 3 kil. de Marolles-les-Braults, arr. de

Mamers, et à 33 kil. du Mans. L'église, dédiée à la Vierge, se compose d'un vaisseau unique terminé par un chevet droit. A l'ouest s'élève une tour carrée, du commencement du XVIe siècle, dont la partie inférieure forme une arche voûtée au bas de la nef. Cette tour est couverte d'un toit en bâtière ou à double égout. Une intéressante pierre funéraire gravée au trait, avec incrustations de marbre et de cuivre, représente, sous une arcade du style de la Renaissance, un clerc les mains jointes et en habits sacerdotaux. Elle est datée de 1534, et placée dans la nef, sous un enfeu.

DISSAY-SOUS-COURCILLON, com. du canton et à 6 kil. de Château-du-Loir, arr. de Saint-Calais, à 46 kil. du Mans, p. 157.

DISSAY-SOUS-LE-LUDE, com. de 854 hab. du canton et à 4 kil. du Lude, arr. de La Flèche, à 48 kil. du Mans. L'évêque d'Angers, Ulger (1125-1149), donna à son chapitre la moitié de l'église de Dissé-sous-le-Lude. Cette église, dédiée à saint Martin-de-Vertou, se compose d'une nef et d'un bas côté. Le principal fief était le manoir de Lorière. On remarque sur le chemin du Lude à Noyant (Maine-et-Loire) près de l'avenue de Lorière un peulven, d'un mètre et demi de hauteur, et plus loin, sur la limite de la paroisse, un dolmen accompagné d'une pierre debout.

DOLLON, com. de 2075 hab., du canton de Vibraye, arr. de Saint-Calais, à 7 kil. de la station de Connerré, et à 33 kil. du Mans. L'église,

dédiée à saint Médard, a la forme de croix latine; la nef unique est terminée par un chevet droit; un transept est accosté d'une tour carrée avec toit en bâtière. Le tout a été remanié du XVIe siècle au XVIIe. — La seigneurie de paroisse, annexée au château de Dollon, était possédée par la famille de la Goupillière au XVIIe siècle.

DOMFRONT, com. du canton de Conlie, de l'arr. et à 18 kil. du Mans, p. 115.

DOUCELLES, com. de 323 hab., du canton et à 4 kil. de Beaumont-le-Vicomte, arr. de Mamers, à 31 kil. du Mans. Hervé de Doucelles donna l'église, dédiée à saint Martin, à l'abbaye de Saint-Vincent, au milieu du XIe siècle. Dans la fenêtre de l'abside on remarque quelques blasons des seigneurs de Doucelles. L'église a conservé jusqu'à nos jours, une curieuse statue funéraire d'un sire de Maule qui a été cédée au Musée archéologique du Mans (voir page 71). Le château de Sérillac, appelé d'abord Courteilles a quitté ce dernier nom en passant aux mains de la famille de Sérillac.

DOUILLET, com. de 955 hab., du canton et à 5 kil. de Fresnay, arr. de Mamers, à 40 kil. du Mans D'après la tradition, Douillet est l'une des églises érigées par saint Thuribe. L'ancienne église, sous l'invocation de saint Pierre a été remplacée en 1878 par un édifice neuf. Les travaux de reconstruction ont fait découvrir un tombeau de pierre en style du XIVe siècle; ce petit monument d'un bon style abrite sous une

arcature trilobée, une Vierge mère debout, aux pieds de laquelle un seigneur et sa femme sont agenouillés. Il se termine en amortissement par la statuette du Sauveur montrant ses plaies. On a retrouvé aussi un retable peint sur bois et daté de 1501, offrant au centre le Crucifiement entre deux autres scènes de la Passion, dans le style gothique.

DUREIL, com. de 184 hab., du canton et à 6 kil. de Malicorne, arr. de La Flèche, à 38 kil. du Mans. L'église, dédiée à saint Aubin a été remplacée par une neuve. La seigneurie de paroisse, annexée au château du Petit-Bois ou de Dureil a été réédifié depuis 1803.

ECORPAIN, com. de 554 hab., du canton de l'arr. et à 6 kil. de Saint-Calais, à 38 kil. du Mans. L'église, dédiée à saint Pierre, se compose d'une nef romane à laquelle un chœur à chevet droit a été accolé au XVIe siècle. La seigneurie de paroisse était possédée au XIVe siècle par la maison d'Illiers; elle fut réunie à celles de Bouloire et de Maisoncelles, érigées en baronnie sous le titre de Bouloire en 1593.

EPINEU-LE-CHEVREUIL, com. de 792 hab., du canton et à 7 kil. de Loué, de l'arr. et à 26 kil. du Mans. L'évêque Hoël (1085-1097), donna au

Chapitre l'église d'Epineu qu'il avait acquise. L'église, dédiée à saint Fraimbault, en forme de croix latine, offre des voûtes dans le chœur et les transepts, et un clocher en bâtière. Le château de la Cour appartenait au commencement du XVIe siècle à la maison de Baïf, qui y fonda une chapelle en l'honneur de Notre-Dame.

ETIVAL-EN-CHARNIE, ancienne com. supprimée et réunie à Chemiré-en-Charnie, voir ce nom.

ETIVAL-LÈS-LE-MANS, com. de 686 hab., du canton de La Suze, arr. du Mans, à 6 kil. de la gare de Voivres, à 11 kil. du Mans. Saint Bertrand affecta Étival à la dotation de l'abbaye de la Couture qu'il venait de fonder, VIIe siècle. L'église dédiée à la Vierge, se compose d'une nef romane remaniée s'ouvrant par des arches sur les bas-côtés.

EVAILLÉ, com. de 691 hab. du canton, de l'arr. et à 8 kil. 1/2 de Saint-Calais, à 38 kil. du Mans. Le curé d'Evaillé avait le droit de porter le titre de baron, en raison de la seigneurie de paroisse annexée à son bénéfice. L'église se compose d'une nef romane à fenêtres en meurtrières et d'un chœur du XVIe siècle.

FATINES, com. de 307 hab., du canton et à 4 kil. 1/2 de Montfort-le-Rotrou, de l'arr. et à 14 kil. du Mans. L'église offre un portail dont l'arc ogival est décoré de motifs de l'époque romane, de la fin du XIIe siècle.

FAY, com. de 578 hab. du 3e canton, de l'arr. et à 9 kil. du Mans. L'ancienne église, dédiée à

saint Pierre vient d'être remplacée par un nouvel édifice. La seigneurie de paroisse était annexée au fief de Brouassin, dont les constructions sont caractérisées par des fenêtres en croix, des tourelles à pans coupés du XV[e] siècle au XVI[e]. Possédée au XVI[e] siècle par la famille de Champlais, cette terre passa ensuite, vers 1605, à celle de Brulard, et au XVIII[e] siècle à celle de Tressan. Sur le domaine de Vandœuvre, autre fief, on a trouvé de nombreuses antiquités gallo-romaines.

Fercé, com. de 111 hab. du canton de Brûlon, arr. de La Flèche, à 6 kil. de La Suze, et à 23 kil. du Mans. Le prieuré de Saint-Pierre-de-Fercé, dépendait de Saint-Laumer de Blois; une bulle de Clément IV en confirma la propriété à l'abbaye, 1247. La chapelle de Saint-Roch, à l'entrée de l'avenue du château de Vaulogé, a été reconstruite en 1691.

Fillé-Guécélard, com. du canton de La Suze, de l'arr. et à 16 kil. du Mans, voir p. 285.

Flacé, ancienne com. réunie à celle de Souligné-sous-Vallon, voir ce nom.

Flée, com. de 976 hab., du canton et à 6 kil. de Château-du-Loir, de l'arr. de Saint-Calais, et à 42 kil. du Mans. L'église dédiée à saint Pierre offre une nef romane, modifiée postérieurement. Le château de la Motte-Thibergeau, à 1 kil. du bourg a été modernisé récemment. Il reste encore une grosse tour ronde, percée d'ouvertures gothiques du XV[e] siècle, au château d'Ourne. La

commune de Quincampoix, dont l'église dédiée à saint Julien, est en partie détruite, a été réunie à celle de Flée le 16 mars 1807. Un autre décret de la même année a annexé la commune de Sainte-Cécile à Flée. L'église romane, à nef unique est conservée et domine la vallée du Loir.

FONTENAY, com. de 601 hab., du canton de Brûlon, arr. de La Flèche, à 6 kil. de la station d'Avoise, à 37 kil. du Mans. L'église, réparée récemment, présente un clocher carré terminé par un toit en bâtière. La seigneurie de paroisse était annexée au château de Fontenay, ancien manoir gothique avec tourelles à pans, fenêtres à croix de pierre, et chapelle; il appartenait dès le XVIIe siècle à la famille de Bastard de Fontenay. Au château de Villiers, la chapelle de saint Roch est encore l'objet de pélerinages.

FOULLETOURTE, commune réunie à Cerans, voir ce nom, p. 285.

FRESNAY-LE-VICOMTE ou sur Sarthe, chef-lieu de canton, arr. de Mamers, à 38 kil. du Mans, p. 135.

FYÉ, com. de 1614 hab., du canton de Saint-Paterne, arr. de Mamers, à 5 kil. de la station de La Hutte, à 39 kil du Mans. L'église, dédiée à saint Pierre, présente dans la chapelle de la Vierge des fragments de vitraux, avec inscriptions gothiques. Au commencement du XIIe siècle, 1109-1116, Guillaume de Champfleur fonda le prieuré de Saint-Jean-de-Cohardon, en faveur de l'abbaye de Tyron. Une assemblée se tint long

temps auprès de la chapelle de saint Jean. Le château avait été reconstruit au milieu du bourg peu avant la Révolution par M. de Quincé.

GASTINES, com. de 342 hab., du canton et à 4 kil. de Sablé, arr. de La Flèche, à 52 kil. du Mans. L'église est dédiée à saint Martin. Le manoir du Gautret sur l'Erve à donné son nom à une famille féodale du XII[e] siècle. Seigneurs du Gautret : René de Montaubon, écuyer, conseiller au présidial d'Angers, 1652 ; François de Montaubon, chevalier, 1720 ; Marin de Montaubon, écuyer, 1732 ; Sébastien Bernard, écuyer, 1745.

GESNES-LE-GANDELIN, com. de 1298 hab., du canton de Saint-Paterne, arr. de Mamers, à 7 kil. de la station de Bourg-le-Roi, et à 44 kil. du Mans. L'église est formée d'une nef romane, d'une tour en bâtière et d'un chœur du XVI[e] siècle.

Le château de Vaux est une grande construction moderne. Eutrope-Alexandre de Courbon, chevalier, marquis de la Roche Courbon, décédé en 1706, était seigneur de Vaux.

GRANDCHAMP, com. de 391 hab., du canton de Saint-Paterne, arr. de Mamers, à 2 kil. de la station de Chérancé, et à 39 kil. du Mans, p. 259.

GRÉEZ, com. de 1380 hab., du canton et à 4 kil. de Montmirail, arr. de Mamers, à 54 kil. du Mans. Au commencement du VI[e] siècle, sous l'épiscopat de saint Innocent, saint Almire ermite établit sa cellule au pied d'une colline entourée de bois ; elle devint ensuite le centre autour duquel s'est groupé le bourg de Gréez. L'église

Guillaume des Roches, fonda à Jupilles, sur l'emplacement de son manoir du Houx, un prieuré dépendant de saint Guingalois de Château-du-Loir (commencement du XIIIe siècle).

La Bazoge, com. de 1805 hab. du 3e canton de l'arr. et à 11 kil. du Mans, à 4 kil. de la gare de La Milesse, ligne de Laval. L'église de La Bazoge, dédiée à Notre-Dame, se comptait parmi les plus anciennes du Chapitre. La nef est construite en petit appareil régulier, avec étroites fenêtres en meurtrières, de l'époque romane. Le vitrail du fond du chœur, représentant une Assomption de N.-D. a été exécuté par M. Duclos; dans la nef quatre scènes de la vie de saint Vincent-de-Paul sortent des ateliers du Carmel.

La Bosse, com. de 486 hab. du canton de Tuffé, à 5 kil. de la station de Prévelles, de l'arr. de Mamers et à 30 kil. du Mans. L'église, dédiée à saint Jacques, se compose d'une nef romane lambrissée. — En 1317, Amaury III de Craon, achetait de Guillaume des Usages, vidame du Mans, la seigneurie de la Bosse, détachée déjà de la châtellenie de la Ferté-Bernard. La seigneurie de la Bosse, annexée à l'ancien château démoli, portait elle-même le titre de châtellenie et sa juridiction s'exerçait sur les bailliages de la Bosse et de Nogent-le-Bernard. — Le château de Mondragon, terre seigneuriale, était en 1200, aux mains de Séquart de Mondragon, bienfaiteur du prieuré de Cherré; en 1704, il appartenait à François Lunel des Essarts.

La Ferté-Bernard, arr. de Mamers, à 44 kil. du Mans, p. 247.

La Chapelle-Gaugain, com. de 505 hab., du canton de La Chartre, arr. de Saint-Calais, à 4 kil. de la station de Pont-de-Braye, à 50 kil. du Mans. L'église est formée d'une nef du XVIe siècle lambrissée, et d'un chœur voûté en cul de four. A gauche de la façade ornée de sculptures de la Renaissance, s'élève une tour carrée dont les contreforts portent les armes de la maison de Ronsard, *à trois poissons, posés en fasce.* Une baie de la nef a conservé des fragments importants d'un ancien vitrail consacré à célébrer les gloires de Marie; on y voit l'image de la Vierge, au milieu de symboles destinés à rappeler ses vertus. Au sommet du tympan, les trois personnes de la Trinité couronnent Marie. Dans la chapelle seigneuriale, une épitaphe gravée sur marbre noir et datée de 1650, nous apprend qu'une même sépulture renferme les trois corps de Henri, Anne et Charles de Xaintrailles, de la race du grand maréchal de France de ce nom. La seigneurie de paroisse appartenait au XVe siècle à la famille Ronsard.

La Chapelle-Huon, com. du canton de l'arr. de Saint-Calais, à 50 kil du Mans, station, p. 230.

La Chapelle-Saint-Aubin, com. de 548 hab. du 2e canton et de l'arr. et à 5 kil. du Mans. L'évêque Aigilbert établit en l'honneur de saint Aubin un monastère dans lequel il plaça des religieuses (679-707); depuis la chapelle fut trans-

formée en église paroissiale. L'église se compose d'une nef unique, d'origine romane, modernisée. Les stalles en bois avec dossier ornementé de style Henri III, qui garnissent le chœur, proviennent de l'ancien couvent des frères Prêcheurs du Mans.

Des panneaux de bois sculpté, ayant servi de retable au XVIe siècle, représentent une suite de scènes de la vie de N. S. Les deux autels et la chaire en bois, ont été exécutés par M. l'abbé Pallu, curé de Saint-Aubin.

La Chapelle-Saint-Fray, com. de 463 hab., du canton de Conlie, de l'arr. et à 15 kil. du Mans, à 4 kil. de la gare de Domfront. Eglise dédiée à saint Mamers. Anciens fiefs à l'Essard et à la Cour.

La Chapelle-Saint-Rémy, com. de 1046 hab., du canton et à 4 kil. de Tuffé, de l'arr. et à 28 kil. du Mans. L'église, dédiée à saint Rémy, se compose d'une nef unique, d'origine romane, mais remaniée, à laquelle deux chapelles formant transept ont été ajoutées au XVIe siècle. Château de Couléon, voir p. 94. Fleuré, ancien donjon.

La Chartre, chef-lieu de canton, arr. de Saint-Calais, à 46 kil. du Mans, p. 224.

La Ferté-Bernard, chef-lieu de canton, arr. de Mamers, à 44 kil. du Mans. Correspondance de voiture pour Saint-Calais, Mamers, Montmirail et Mondoubleau; hôtels de l'Ouest, à la gare; du Chapeau-Rouge et de Saint-Jean, en ville, omnibus, p. 97.

La Flèche, chef-lieu d'arr., à 43 kil. du Mans, ligne ferrée sur La Suze, Sablé, Aubigné ; voitures pour Le Mans, Durtal. Hôtels : les Quatre-Vents, l'Image, Saint-Jacques, p. 237.

La Fontaine-Saint-Martin, com. du canton de Pontvallain, arr. de La Flèche, à 28 kil. du Mans, p. 286.

La Fresnaye, chef-lieu de canton, de 1502 hab., arr. de Mamers, à 49 kil. du Mans. L'église peu intéressante est dédiée à saint Georges. Elle possédait une *Confrérie de Charité* autorisée par l'évêque en 1629, dans le but de subvenir convenablement aux sépultures des défunts.

La Guierche, com. du canton de Ballon, de l'arr. et à 13 kil. du Mans, p. 125.

La Milesse, com. du 3e canton, de l'arr. et à 8 kil. du Mans, station, p. 114.

Laigné-en-Belin, com. du canton d'Ecommoy, de l'arr. et à 15 kil. du Mans, p. 143.

La Quinte, com. de 600 hab., du canton, de l'arr. et à 15 kil. du Mans. Église du XVIIIe siècle.

La Suze, chef-lieu de canton, de l'arr. et à 19 kil. du Mans, ligne de fer sur La Flèche, p. 159.

Lamnay, com. du canton de Montmirail, arr. de Mamers, à 46 kil. du Mans, p. 276.

Lavardin, com. de 491 hab., du canton de Conlie, de l'arr. et à 14 kil. du Mans, s'appelait d'abord Tucé. Le château, presque ruiné, appartenait au XIe siècle à la maison de Tucé ; il entra dans celle de Beaumanoir en 1525. La châtellenie fut réunie en 1561 à la baronnie de Lavardin ; voir p. 352.

LAVARÉ, com. de 1257 hab., du canton et à 6 kil. de Vibraye, arr. de Saint-Calais, à 38 kil. du Mans. Le prieuré fut fondé au milieu du XI[e] siècle, par Patry de Chaources, sous la dépendance de l'abbaye de La Couture : Geoffroy, comte d'Anjou, et Foulques, comte de Vendôme, approuvèrent ce don en qualité de seigneurs de fiefs. L'église, dédiée à saint Pierre, se compose d'une nef romane dont la porte à plein cintre offre un archivolte à claveaux alternés blancs et noirs.

LAVENAY, com. du canton de La Chartre, arr. de Saint-Calais, à 52 kil. du Mans, p. 227.

LAVERNAT, com. de 718 hab., du canton et à 7 kil. de Mayet, arr. de La Flèche, à 36 kil. du Mans. Vers 1066, Gervais, seigneur de Château-du-Loir, donne à Marmoutier l'église de Saint-Pierre de Lavernat pour doter le prieuré de saint Guingalois de Château-du-Loir. L'église se compose d'une nef unique, sans caractère.

LE BAILLEUL, com. du canton de Malicorne, arr. de La Flèche, à 40 kil. du Mans, p. 248.

LE BREIL, com. de 1775 hab., du canton et à 7 kil. de Montfort, de l'arr. et à 23 kil. du Mans. L'évêque Guillaume de Passavant (1145-1187) donna à son chapitre le patronage de l'église du Breil, dédiée à saint Pierre. Le château de Pescheray, importante construction du XV[e] siècle au XVI[e], s'annonce par un pavillon carré flanqué de deux tours au milieu desquelles s'ouvre la porte d'entrée. Il appartenait à la fin du XV[e] siècle à la famille Le Vayer.

dans le style gothique orné par M. Delarue, sous le second empire. On y conserve le buste en marbre du grand poète Fertois, qui fut inhumé dans l'église des Cordeliers du Mans.

LE LUDE, chef-lieu de canton, arr. de La Flèche, à 44 kil. du Mans, page 232.

LE MANS, chef-lieu du département.

Voies ferrées sur Paris, Rennes, Alençon, Angers, Tours, La Flèche, Mamers, Saint-Calais. *Buffet* à la gare.

Omnibus. De la gare à la place des Halles : jour, 30 c. (50 c. avec 30 kil. de bagages); nuit, 50 c. (75 c. avec 30 kil.). — De la gare à domicile, jour 50 c. (75 c. avec 30 kil.); nuit, 75 c. et 1 fr.

Voitures de Place. Voitures à 1 cheval : jour, 1 fr. 25 la course; 1 fr. 50 l'heure; nuit, 1 fr 75 la course, 2 fr. l'heure. Voitures à 2 chevaux : jour, 1 fr. 60 la course, 2 fr. l'heure; nuit, 2 fr. la course, 2 fr. 50 l'heure. Bagages en dehors de la voiture, 15 c. par colis jusqu'à 30 c., au delà 40 centimes.

Hôtels : du Dauphin, place des Halles; du Maine, rue des Minimes; de la Boule-d'Or; de France, place des Halles.

Télégraphe, à la Préfecture.

Bureau de Poste, rue Bourgeoise, 9.

Voitures : Loué, La Flèche, le Grand-Lucé, Pontvallain, Ballon, place des Halles.

Loueurs de voitures, place des Halles.

Libraires : Pellechat, spécialité d'ouvrages an-

MONUMENTS CIVILS.

gallo-romaine, p. 77; Anciennes maisons, p. 79.

Environs du Mans. L'Epau, p. 84; Saint-Pavin des Champs, p. 85; Coulaines, p. 85; Alonnes, p. 87.

LE PETIT-OISSEAU, com. de 927 hab., du canton de Saint-Paterne, arr. de Mamers, à 4 kil. de la station de Bourg-le-Roi, à 41 kil. du Mans.

L'église, dédiée à saint Pierre, a été modernisée, le clocher date de 1827.

LE TRONCHET, com. de 262 hab., du canton et à 7 kil. de Beaumont-le-Vicomte, arr. de Mamers, à 24 kil. du Mans. L'église, dédiée à la Vierge, a été reconstruite en grande partie sous Louis XV, et le nouvel édifice fut bénit le 18 décembre 1749. On voyait avant la Révolution, dans l'église, la statue funéraire d'un seigneur du Tronchet, représenté à genoux les mains jointes, en habits de guerre. La seigneurie était une châtellenie annexée à l'ancien château du Tronchet, qui a été reconstruit à la moderne.

LE VAL, com. de 78 hab. du canton de l'arr. et à 9 kil. de Mamers, route d'Alençon, à 45 kil. du Mans. L'église du Val, contient l'épitaphe gravée sur une plaque de cuivre, en caractères gothiques, de Jean de Clinchamp, seigneur du Val, Marcé et la Buissardière époux de Jacquine de Saint-Père, décédé le 1er avril 1522.

LES AULNEAUX, com. de 377 hab., du canton et à 7 kil. de La Fresnaye, à 55 kil. du Mans. L'église est dédiée à saint Pierre.

LES MÉES, com. du canton et de l'arr. de Mamers, à 39 kil. du Mans, p. 259.

des Mées, à 42 kil. du Mans. L'église, dédiée à saint Germain présente une porte romane, avec campanile sur la façade. Auprès du bourg, le château de Louvigny, entouré d'un parc et d'avenues a appartenu, depuis 1559 jusqu'à nous, à la maison Bouvet de Louvigny.

LOUZES, com. de 324 hab. du canton et à 5 kil. de La Fresnaye, à 53 kil. du Mans. Le château de la Tournerie, sur la lisière de la forêt de Perseigne, a reçu la visite de Henri IV pendant le siège d'Alençon que dirigeait le châtelain René de Saint-Denis, sieur de Hertré, 1589. A l'intérieur, la *chambre de Henri IV*, offre seule de l'intérêt. De riches peintures, dont quelques-unes en camaïeu bleu ou violet sur fond d'or, la décorent. On y voit divers sujets encadrés d'arabesques, de rosaces; Hercule domptant le taureau de Crète, ou le fleuve Achéloüs; Junon et ses paons, la Renommée, la Fortune, la Justice, des amours enchainant des aigles, etc. Des armoiries *d'azur à la gerbe d'or liée de même*, semblent indiquer que ces peintures ont été exécutées par les ordres de Alexandre Sevin, seigneur de la Tournerie en 1682.

Cette terre fut érigée en châtellenie par Henri IV, en 1595, en faveur du baron René de Hertré, avec une mouvance s'étendant sur douze paroisses. Le fils de René, Odet de Hertré, gouverneur d'Alençon, comme son père, fut assassiné à La Fresnaye. Sa fille porta le château aux Boisréon, gouverneurs de Morlaix, puis il passa

en 1682 à Alexandre-Jean Sevin de Quincy, chevalier, et peu après à Jean-Baptiste Le Jariel, conseiller à la cour des aides, dont la famille a encore de nombreux représentants dans le Maine.

LUCEAU, com. de 1074 hab., du canton et à 3 kil. de Château-du-Loir, arr. de Saint-Calais, à 39 kil. du Mans. D'après les Actes des Evêques du Mans, saint Julien consacra l'église de Luceau. Le prieuré fut fondé sous l'épiscopat de Hildebert (1097-1125). Saint Martin est le patron de l'église dont la nef présente des caractères d'une antiquité reculée du côté du Nord, dans les baies et dans l'appareil des murs. Les transepts voûtés datent du XVI[e] siècle, à 1 kil. du bourg, sur la route du Mans, existaient une maladrerie et le prieuré de Rahart.

LUCÉ-SOUS-BALLON, com. de 351 hab. du canton de Ballon, de l'arr. et à 25 kil. du Mans. L'église est dédiée à la sainte Trinité. La seigneurie annexée au château a été pendant environ trois siècles aux mains de la famille de Maridort, d'où elle passa à celle de Touchéprès.

LUCHÉ, com. du canton du Lude, arr. de La Flèche, à 40 kil. du Mans, p. 235.

MAIGNÉ, com. de 682 hab., du canton, à 14 kil. de Brûlon, arr. de La Flèche, à 23 kil. du Mans. En 1125, l'évêque Hildebert confirmait à l'abbaye d'Evron la *chapelle de saint Vigor de Maigné*. L'église se compose d'une nef romane, à portail orné de zigzags, avec additions en style gothique. Au XV[e] siècle, Ambroisine de Crenon,

dame de Brouassin, Vallon, etc., épousa Jean II de Champagne. Leur petite-fille Anne de Champagne, morte en 1501, vendit ces terres, pour payer les dettes de René de Laval son mari. — Le château moderne de Resteau, appartient à M. le comte d'Andigné.

Maisoncelles, com. de 446 hab., du canton et à 5 kil. de Bouloire, de l'arr. de Saint-Calais, à 33 kil. du Mans. L'église, dédiée à la Vierge, se compose d'une nef romane à l'origine, augmentée d'une chapelle latérale du XIIe siècle. Le ciborium du maître autel est une copie moderne du tabernacle gothique de Saint-Gervais-de-Vic (voir p. 230). Un manoir bâti sur une motte dont quelques traces existent encore se voyait dans le bourg même au lieu de la *Cour*.

Malicorne, chef-lieu de canton, arr. de La Flèche, à 32 kil. du Mans, p. 252.

Mamers, chef-lieu d'arr., à 45 kil. du Mans. Embranchements sur Sillé-le-Guillaume, par Fresnay, et sur Bellême. Correspondance avec Alençon; Hôtel d'Espagne, p. 202.

Mansigné, com. de 2203 hab., du canton et à 5 kil. de Pontvallain, arr. de La Flèche, à 31 kil. du Mans. Gervais de Château-du-Loir, neveu de l'évêque du Mans, de ce nom, attribua l'église de saint Martin de Mansigné à la dotation du prieuré de Saint-Guingalois de Château-du-Loir, fondé par lui en faveur de l'abbaye de Marmoutier, près Tours (vers 1066). Des restes importants d'un établissement gallo-romain ont été découverts à Mansigné.

Le château de Fay, flanqué de cinq tours avec douves et pont-levis, chapelle gothique, a été démoli récemment. Vers 1191, Marsile de Fay, cédait le patronage de l'église de Mansigné à Marmoutier. — Le château de Brouassin, appartenait dès le XII[e] siècle à la famille de Crenon. Louis de Champagne, tué à la bataille de Coutras en 1587, fit ériger Brouassin en baronnie.

MAREIL-SUR-LOIR, com. de 848 hab., du canton de l'arr. et à 8 kil. de La Flèche, et à 38 kil. du Mans. Le prieuré de Mareil fut fondé vers 1123, par Bernard de Mareil, sous la dépendance de l'abbaye du Ronceray d'Angers. L'église est dédiée à saint Christophe. Ancien fiefs : La Pilletière, Semur.

MARIGNÉ, com. de 1940 hab., du canton et à 6 kil. d'Ecommoy, de l'arr. et à 27 kil. du Mans. Le comte du Maine, Hugues I[er] (970-1015), affecta à la dotation de la collègiale de Saint-Pierre-de-la-Cour, fondée dans son palais, la paroisse de Marigné. L'église, dédiée à saint Pierre, reconstruite en grande partie au milieu du XVI[e] siècle, possède des vitraux de cette époque.

L'un représente le Christ en Croix, accompagné de sa Mère et de saint Jean; au bas, est agenouillé le donateur Bernardin de saint François, originaire de Marigné. Ce vitrail est l'œuvre d'un des plus habiles verriers de la Renaissance. Dans le bas côté, on voit l'image de la Vierge dans une auréole, entourée des attributs symboliques de ses vertus. — Le château du Ronceray est une ancienne construction modernisée.

de Marolles-les-Braults, arr. de Mamers, à 6 kil. de Beaumont-le-Vicomte et à 31 kil. du Mans. L'église, dédiée à la Vierge, présente trois retables de valeur inégale, de l'époque de Louis XIV. Celui du maître autel de style corinthien, en pierre et en marbre, offre au centre l'Assomption de la Vierge en bas-relief. Les deux petits autels des transepts, soutenus par quatre colonnes, sont en bois sculpté.

MÉZERAY, com. du canton de Malicorne, arr. de La Flèche, à 28 kil. du Mans, p. 255.

MÉZIÈRES-SOUS-BALLON, com. de 983 hab., du canton de Marolles-les-Braults, arr. de Mamers, à 4 kil. de Ballon, à 27 kil. du Mans. Robert de Sourdon, ayant cédé l'église de Mézières à l'abbaye de Saint-Vincent, Herbert de la Guierche confirma cet acte vers 1055. L'église, dédiée à la Vierge, à abside romane, conserve deux inscriptions gothiques dans les chapelles.

MÉZIÈRES-SOUS-LAVARDIN, com. de 915 hab., du canton et à 6 kil. de Conlie, de l'arr. et à 22 kil. du Mans. L'église, dédiée à saint Pierre et saint Paul, est neuve. — La seigneurie était annexée au château du Vieux-Lavardin, qui consiste dans un corps de bâtiments d'habitation du XV[e] siècle, avec fenêtres à croix, donnant sur une cour intérieure, et avec un chemin de ronde supporté en encorbellement au-dessus des douves, du côté opposé. Tout auprès on voit des ruines plus anciennes, Marie Riboule, fille puinée de Foulques Riboule, seigneur d'Assé et de Lavardin, en se

du Mans. L'église, dédiée à la Vierge, servait avant la Révolution à un prieuré-cure, dépendant de l'abbaye de Saint-Georges du Bois, en Vendômois. Ce prieuré était constitué dès 1296, d'après une transaction passée à cette date entre Henri, seigneur de Montreuil, et l'abbaye de Saint-Georges. Le château de Montreuil, qui appartenait dès le XIII[e] siècle à une famille de ce nom, a été la propriété de Henri de Montreuil, en 1399 ; de Henri de la Tillaye, en 1407 ; en 1520, de Adrien de la Maudaye ; en 1566, de Antoine de la Maudaye, écuyer ; en 1664, de Claude de Chapuiset, chevalier, seigneur de Ruillé ; en 1736, de Denis-Charles de Bastard, chevalier, seigneur de Fontenay.

Montrenault, ancienne commune réunie à Saosnes (an X). Dès 1100, les moines de Saint-Vincent abandonnent au chapitre de Saint-Julien, l'église et la dîme de Mont-Renault. L'église, dédiée à saint Julien, à nef unique, avec clocher en bâtière, nef à lambris en bois datée de 1548, existe encore avec une partie du mobilier.

Mont-Saint-Jean, com. de 2119 hab., du canton et à 8 kil. de Sillé-le-Guillaume, à 40 kil. du Mans. L'église romane a été modernisée de nos jours. Une importante villa gallo-romaine a été découverte à Roullée ; une salle terminée en hémicycle a offert une mosaïque figurant des dauphins, au milieu d'une bordure formée de méandres. En 1874, on a rencontré la statue d'un faune, ou dieu des forêts, tenant un arc et

une serpette en main. La seigneurie était annexée au château de Courtarvel, dont il ne reste plus que quelques pans de murs.

MOULINS-LE-CARBONNEL, com. de 1058 hab., du canton et à 13 kil. de Saint-Paterne, à 48 kil. du Mans. L'église est dédiée à saint Symphorien. Gaubert et Thibault de Moulins signèrent l'acte par lequel Robert de Juillé donna à l'abbaye de Saint-Vincent l'église d'Assé-le-Boisne, vers 1097. La seigneurie était annexée au château joignant le bourg; Jacquine de Prez, l'apporta en dot à Joachim de Jupilles, en Fyé (fin du XVe siècle).

MULSANNE, com. de 767 hab., du canton et à 10 kil. d'Ecommoy, de l'arr. et à 12 kil. du Mans. Gervais, évêque du Mans, donna la seigneurie et les dîmes de la paroisse au chapitre de Saint-Julien, 1035-1055. — Châteaux : la Rochère, les Hunaudières.

NAUVAY, com. de 150 hab., du canton et à 7 kil. de Marolles-les-Braults, arr. de Mamers, à 40 kil. du Mans. Le bourg se compose de l'église, dédiée à la Vierge, et de l'ancien prieuré qui dépendait de Château-l'Hermitage. La paroisse est réunie pour le spirituel à celle d'Avesnes.

NEUFCHATEL, com. de 1529 hab., du canton et à 9 kil. de La Fresnaye, à 46 kil. du Mans. L'abbaye de Perseigne, fut fondée vers 1145, sur le territoire de Neufchâtel, voir p. 207. L'église paroissiale dédiée à saint Etienne a recueilli les débris du mobilier de l'ancienne abbaye. On y remarque un vitrail peint au XVe siècle, représentant un

portrait de Jean, comte d'Alençon, en habit de guerre à ses armes, agenouillé aux pieds de la Vierge et présenté par saint Jean-Baptiste; des fonts baptismaux du XVI[e] siècle, aux armes d'un abbé, et un pupitre en bois de style Louis XIV.

NEUVILLALAIS, com. de 1088 hab., du canton et à 5 kil. de Conlie. de l'arr. et à 24 kil. du Mans. Outre l'église paroissiale, dédiée à saint Pierre, existait dans la commune le prieuré de Vignolles, fondé au XII[e] siècle par la famille Riboul. En 1422, Jean du Bellay et Guérin de Fontaine, ayant appris que les Anglais s'étaient établis à Neuvillalais, les surprirent et les dispersèrent. Le lieu du combat se nomme le Cimetière aux Anglais.

NEUVILLE-SUR-SARTHE, com. du 1[er] canton de l'ar. et à 9 kil. du Mans, p. 124.

NEUVILLETTE, com. du canton de Sillé-le-Guillaume, de l'arr. et à 35 kil. du Mans, p. 283.

NEUVY-EN-CHAMPAGNE, com. de 478 hab., du canton et à 5 kil. de Conlie, de l'arr. et à 21 kil. du Mans. Patri de Sourches, seigneur suzerain, concéda à l'abbaye de la Couture l'église ruinée par un incendie, les prémices et les offrandes de l'autel, 1081-1090. L'église, dédiée à saint Laurent, est un édifice roman en croix latine, bien conservé et intéressant dans son ensemble. Deux absidioles, terminant les transepts, environnent le chœur, qui est décoré d'élégantes arcatures en plein cintre appliquées sur la muraille. Le vaisseau a reçu une voûte d'arête, supportée par des arches ogivales,

addition du milieu du XIIe siècle. On a transporté du chœur dans le bas de la nef la pierre funéraire gravée au trait de Antoine Gyrois, chevalier, seigneur de Neuvy et de la Roche Mayet, décédé le 12 novembre 1624. Souvré, Bures, anciens fiefs; une chapelle romane existe encore à Souvré. La commune de Saint-Julien-en-Champagne est réunie à Neuvy; voir ce nom.

Nogent-le-Bernard, com. de 1886 hab., du canton et à 9 kil. de Bonnétable, arr. de Mamers, à 36 kil. du Mans. L'évêque Guillaume de Passavant, fit restituer cette église à son chapitre. L'église, dédiée à saint Jouin, se composait primitivement d'un vaisseau roman, terminé par une abside en hémicycle, et précédé d'une tour portée sur la façade. Les bas côtés, voûtés en pierre furent ajoutés du temps de Henri IV, par Robert et Jean Viet, qui entreprirent cette œuvre après l'achèvement du chœur de la Ferté-Bernard. Un souterrain s'ouvre sous le maître autel de l'église.

Nogent-sur-Loir, com. de 500 hab., du canton et à 3 kil. de Château-du-Loir, à 45 kil. du Mans. L'église, dédiée à saint Denis est formée d'un chevet à trois pans et d'un transept élevé au XVIe siècle dans le style gothique. On y voit quelques restes de vitraux et des clefs de voûtes aux armes de la famille de Maillé. Le château de la Motte de Nogent-sur-Loir, sans caractère, était aux mains d'une famille protestante, qui au commencement du XVIIe siècle, fit venir de Genève un ministre de la religion réformée, pour tenir le

prêche. — Seigneurs : Catherine de Champagne, dame de Nogent, qui épousa Amaury de Goyon, comte de Plouer, mort en 1624 ; — 1676, Henri de Goyon, baron de Nogent.

Notre-Dame-des-Champs, ancienne commune réunie à Saint-Jean-d'Assé. Petite église romane. La seigneurie de paroisse dépendait du marquisat de Lavardin. Voir l'art. Saint-Jean-d'Assé.

Notre-Dame-du-Pé, com. de 331 hab., du canton de Sablé, arr. de La Flèche, à 57 kil. du Mans. L'église est dédiée à la Vierge. Le château de la Motte-Lizard, appartenait en 1678 à M. de Montplacé, écuyer, époux de Catherine Le Vacher.

Nouans, com. de 715 hab., du canton et à 8 kil. de Marolles-les-Braults, arr. de Mamers, à 29 kil. du Mans. Gautier de Montmirail et Richilde, sa femme, cédèrent à l'abbaye de Saint-Vincent l'église de Nouans et les oblations (vers 1060). A la porte de l'église, dédiée à saint Martin, on lit l'épitaphe, gravée sur cuivre, du curé Michel Hérel, décédé en 1517. — Le château, près du bourg, fut porté en dot par Marie d'Usaiges à Gui de La Rochefoucault, seigneur de Barbezieux, au commencement du XVe siècle. La seigneurie avec juridiction était annexée à ce château.

Noyen, com. du canton de Malicorne, arr. de La Flèche, à 30 kil. du Mans, p. 162.

Nuillé-le-Jalais, com. de 515 hab., du canton et à 7 kil. de Montfort, de l'arr. et à 24 kil. du Mans. L'église, dédiée à saint Pierre, offre deux

inscriptions : l'une constate que la première messe du dimanche fut fondée par Julien le Tixier, chanoine de Saint-Corentin en Bretagne, décédé en 1623 ; l'autre gravée sur marbre, contient l'éloge de Nicolas-Philibert Le Sien, bienfaiteur, décédé le 14 août 1723.

OIZÉ, com. de 850 hab. du canton de Pontvallain, arr. de La Flèche, à 26 kil. du Mans. Hélie de La Flèche donna à l'abbaye de Vézelay l'église d'Oizé (vers 1109). L'église est dédiée à saint Hilaire, prêtre et solitaire, mort à Oizé, au IVe siècle, et dont le corps fut enseveli avec honneur au Mans dans l'église de son nom par l'évêque saint Aldric, IXe siècle. — Le Bouchet aux Corneilles est un donjon carré, ruiné par les Anglais. Pierre Belon, Marin Mersenne, sont nés à Oizé.

PANON, com. de 81 hab., du canton, de l'arr. et à 6 kil. de Mamers, à 41 kil. du Mans. L'église, dédiée à saint Sulpice, est formée d'une seule nef, s'ouvrant à l'ouest, par une porte romane à plein cintre dont l'archivolte est orné d'étoiles et de têtes plates. Un clocher en bâtière, surmonte l'entrée ; il est daté de 1748 à son sommet. Les autels latéraux du XVIe siècle se composent d'un massif triangulaire qui reçoit la table ; les fonts monopédiculés présentent une vasque unique. — Les fossés de Robert le Diable passent sur la commune.

PARCÉ, com. de 2051 hab., du canton de Sablé, arr. de La Flèche, à 38 kil. du Mans. Hugues de

Mathefelon ayant construit les églises de saint Pierre et de saint Martin de Parcé, les fit consacrer par Eusèbe, évêque d'Angers (1047-1081). Les Anglais détruisirent l'église de saint Pierre, dont ils ne laissèrent subsister que le clocher (1370). Les châtelains de Pescheseul étaient seigneurs de Parcé (voir p. 167).

Parennes, commune du canton de Sillé-le-Guillaume, de l'arr. et à 35 kil. du Mans, p. 284.

Parigné-l'Evêque, com. du 3e canton de l'arr. et à 15 kil. du Mans, p. 285.

Parigné-le-Polin, com. de 707 hab., du canton et à 8 kil. de La Suze, de l'arr. et à 20 kil. du Mans. Saint Bertrand affecta à la dotation de l'abbaye de la Couture, l'église de Parigné, qui est dédiée à saint Pierre (vers 615). La seigneurie de paroisse dépendait du château des Perrays, qui, depuis trois siècles, est aux mains de la famille de Broc.

Peray, com. de 210 hab., du canton et à 4 kil. de Marolles-les-Braults, arr. de Mamers, à 37 kil. du Mans. L'église, dédiée à saint Jouin. — On remarque à Peray, près du bourg, des fortifications considérables, qui consistent dans une motte centrale, défendue de front par un ouvrage avancé en demi-lune, soutenu lui-même par des épaulements de terre. Ces travaux militaires peuvent remonter à des époques différentes. Toutefois dès le XIe siècle, Peray était un des points fortifiés dans le Sonnois, par Robert II Talvas. La seigneurie portait le titre de châtellenie.

PEZÉ-LE-ROBERT, com. du canton et à 6 kil. de Sillé-le-Guillaume, à 31 kil. du Mans, p. 623.

PIACÉ, com. de 919 hab., du canton et à 5 kil. de Beaumont-le-Vicomte, arr. de Mamers, à 30 kil. du Mans. Le prieuré de Piacé fut fondé vers 1090, par Witerne de Juillé et Hugues, son fils, sous la dépendance de l'abbaye de Saint-Vincent. L'église, dédiée à la Vierge, se compose d'une nef unique de l'époque romane et d'un chœur construit par M. Pieau. Une tour se détache en avant corps sur la façade, formant porche et se termine par un double étage percé de lancettes ogivales; à la base s'ouvre une porte à plein cintre du XIIe siècle.

PINCÉ, com. du canton et à 7 kil. de Sablé, arr. de La Flèche, à 57 kil. du Mans, p. 187.

PIRMIL, com. du canton de Brûlon, arr. de La Flèche, à 5 kil. de Noyen, à 28 kil. du Mans, p. 169.

PIZIEUX, com. de 231 hab., de l'arr. et à 5 kil. de Mamers, à 42 kil. du Mans. L'église, dédiée à saint Rémi, appartient au style roman de transition de la seconde moitié du XIIe siècle. La nef unique présente dans la façade une porte dont les pieds droits simplement chanfrenés reçoivent un archivoîte ogival, décoré de têtes plates saillantes. Au-dessus de la porte on remarque un oculus; on en voit un second dans le mur droit qui termine le chœur. Les fonts, à double piscine, datent du XVIe siècle. L'entrée du prieuré transformé en presbytère, a conservé

gneur de la Matrassière, décédé le 4 mars 1685. — Le château de la Matrassière appartenait vers 1535 à Jean de Lens, prévôt de la Ferté-Bernard; il a été reconstuit au XVIIIe siècle. La Chapelle-Gastineau fut érigée en châtellenie sous le nom de Préval, qui lui est resté, en 1679, en faveur de Philippe Guestre.

PRÉVELLES, com. du canton de Tuffé, arr. de Mamers, à 32 kil. du Mans, p. 193.

PRINGÉ, com. réunie à Luché, voir p. 235.

PRUILLÉ-LE-CHÉTIF, com. de 585 hab., du 2e canton de l'arr. et à 8 kil. du Mans. L'église, dédiée à saint Hilaire, formée d'une nef unique romane, à petit appareil bien conservé et fenêtres allongées en meurtrières date du XIe ou XIIe siècle. L'évêque Guillaume de Passavant (1145-1187), retira cette église des mains séculières et l'attribua au chapitre cathédral.

PRUILLÉ-L'ÉGUILLÉ, com. de 1251 hab., du canton et à 4 kil. du Grand-Lucé; arr. de Saint-Calais, à 32 kil. du Mans. Pierre de Chelles, seigneur de Lucé, établit à Pruillé la confrérie de saint Julien, dont l'évêque Guy de Laval, confirma les statuts en 1329. Cette collégiale était composée de cinq prébendes. Le corps de Marie, fille du fondateur fut inhumé en 1406, dans un caveau sous le chœur de l'église, auprès de son mari Brisegault de Couesmes. Au-dessus on voyait avant la Révolution un mausolée de cuivre à l'effigie des défunts. Dans l'église on remarque un vitrail représentant saint Christophe.

QUINCAMPOIX, ancienne com. réunie (1807) à celle de Flée, voir ce nom.

RAHAY, com. de 520 hab., de l'arr. et à 6 kil. de Saint-Calais, à 53 kil. du Mans. L'église, dédiée à saint Germain, terminée par un chevet droit, flanquée sur un côté d'une tour carrée, date du XVI[e] siècle.

RENÉ, com. de 1011 hab., du canton et à 8 kil. de Marolles-les-Braults, arr. de Mamers, à 35 kil. du Mans. L'évêque Hamelin concéda à l'abbaye de Saint-Vincent l'église de René dont les religieux avaient déjà la présentation (1206). L'église, dédiée à saint Pierre, appartient dans son ensemble au XVI[e] siècle; elle offre la forme d'une croix latine à une seule nef avec une tour sur la façade. Un chevet à pans la termine. On y remarque quelques restes de vitraux et des stalles de la Renaissance, dont les dossiers sont ornés d'élégantes arabesques.

Le hameau d'Epières a eu longtemps une chapelle dédiée à saint Denis. De nombreux vestiges d'antiquités gallo-romaines ont été découverts à la ferme des Georgettes, près d'un ruisseau; nous citerons entre autres une main votive en bronze, portant un anneau.

REQUEIL, com. de 1012 hab., du canton et à 5 kil. de Pontvallain, arr. de La Flèche, à 26 kil. du Mans. L'église a conservé un curieux portail roman du XII[e] siècle; le chœur a été modifié au XVI[e]. Le château de la Roche-de-Vaux a été reconstruit sur les plans de M. Delarue, par M. le

ROUEZ-EN-CHAMPAGNE, com. de 1922 hab., du canton de Sillé-le-Guillaume, de l'arr. et à 31 kil. du Mans. Foulques Riboul et Emma, sa femme, fondèrent en 1188 l'abbaye de Champagne de l'ordre de Cîteaux sur le territoire de cette paroisse. Les fondateurs et plusieurs de leurs descendants furent inhumés dans l'église abbatiale qui a été détruite depuis la Révolution. Il reste encore quelques bâtiments de l'abbaye du XV[e] siècle au XVI[e]. L'église paroissiale conserve sur son lambris peint les blasons des seigneurs de paroisse au XVI[e] siècle. — Assis sur des rochers de schiste, le donjon roman de Courmenant dresse ses hautes murailles couronnées de lierre, dans un site pittoresque et sauvage, arrosé par un petit cours d'eau. Le château se compose d'un donjon en parallélogramme à plusieurs étages du XII[e] siècle, flanqué plus tard d'une seconde tour carrée.

ROUILLON, com. de 630 hab., du 2[e] canton de l'arr. et à 5 kil. du Mans. L'évêque Hildebert, donna à l'abbaye de Beaulieu lès le Mans, l'église de Rouillon (1097-1125). En 1768, l'église fut rebâtie sous l'invocation de la Vierge et de saint Victeur; la première pierre fut posée le 21 juillet par S. B. Soyer, prieur de Beaulieu et F. Nepveu de Rouillon, chevalier, seigneur du lieu, comme l'indique une inscription placée dans le mur au bas de la nef. — Le château de la Cour de Rouillon a été remanié dans le style gothique, par M. Delarue.

ROULLÉE, com. de 685 hab. du canton et à 4 kil. de La Fresnaye, arr. de Mamers, à 60 kil. du Mans. Les religieux du Vieux-Bellême possédaient le prieuré de Roullée que Cauvin suppose fondé par les seigneurs de la maison de Bellême. Guillaume III Talvas, comte d'Alençon, mort en 1171, donna à Robert, son fils naturel, la terre et seigneurie de La Garenne. Mathurin le Jariel, écuyer, rendait hommage à la baronnie de Sonnois pour la seigneurie de Roullée, la Garenne et Bonnebos en 1684, qu'il avait acquis de Jacques de Caumont, seigneur de la Force.

ROUPERROUX, com. de 518 hab. du canton et à 6 kil. de Bonnétable, arr. de Mamers. Le prieuré de Gué-Mançais, fondé au XII[e] siècle, était à la présentation de l'abbé de La Pelice.

RUAUDIN, com. de 841 hab., du 3[e] canton, de l'arr. et à 10 kil. du Mans. L'église, dédiée à saint Pierre, dépendait de la collégiale de Saint-Pierre-de-la-Cour, qui possédait aussi la seigneurie de paroisse, sous l'hommage des châtellenies de Vaux et de Belin.

RUILLÉ-EN-CHAMPAGNE, com. de 1003 hab., du canton et à 10 kil. de Conlie, de l'arr. et à 25 kil. du Mans. Une bulle du pape Grégoire IX, confirma la possession de l'église de Ruillé en faveur de l'abbaye de la Couture (1233). L'église, dédiée à saint Nazaire et à saint Celse, terminée par un chevet droit, se compose de plusieurs nefs juxtaposées à diverses époques. Une chapelle latérale voûtée, date du XVI[e] siècle ; le grand retable qui tapisse le chœur est plus récent.

actuelle ont été reconstruits en 1849, le clocher date de 1852; on a conservé quelques épitaphes du XVII[e] siècle. Le château de Saint-Aubin est un vaste bâtiment rebâti avant la Révolution.

SAINT-AUBIN-DES-COUDRAIS, com. de 1112 hab., du canton et à 5 kil. de la Ferté-Bernard, arr. de Mamers, à 41 kil. du Mans. L'église, dédiée à saint Benoit, présentait au XI[e] siècle une nef unique, éclairée par de petites baies en meurtrières, encore visibles au Sud; une abside en hémicycle avec contreforts plats terminait le chœur. Le vaisseau est précédé d'un porche roman, unique dans le département de la Sarthe et form de petites arcades en plein cintre reposant sur des chapiteaux à volutes. Le bas-côté date du milieu du XVI[e] siècle. Au temps des guerres de religion, toute la partie sud-ouest du vaisseau fut crénelée et percée de meurtrières. La seigneurie était annexée au manoir de la Cour dans le bourg qui, au XVI[e] siècle, appartenait aux maisons de Montmorency-Laval et de Bois-Dauphin.

SAINT-AUBIN-DES-GROIS, ancienne paroisse réunie dès 1790 à Marollette, voir ce nom.

SAINT-AUBIN-LÈS-LE-MANS, du 2[e] canton, de l'arr. et à 4 kil. du Mans. Voir La Chapelle-Saint-Aubin.

SAINT-BENOIT-SUR-SARTHE, com. de 140 hab., réunie, en 1809, à Chemiré-le-Gaudin; la paroisse seule subsiste. L'église appartient à l'époque romane; la façade présente un campanile et

une porte dont l'archivolte est orné d'étoiles. — La seigneurie était annexée au château de Préaux.

SAINT-BIÉ-EN-BELIN, com. de 689 hab., du canton et à 3 kil. d'Ecommoy, de l'arr. et à 22 kil. du Mans. L'église, dédiée à saint Bié, possède deux inscriptions en caractères gothiques. La dîme de l'église fut acquise en 1263 par le chapitre cathédral. — La seigneurie de paroisse annexée à la terre du Plessis fut possédée au XVIe siècle par la famille Cléreau ; — Chardonneux, ancien fief.

SAINT-CALAIS, chef-lieu d'arr., à 45 kil. du Mans. Embranchement sur La Flèche par Château-du-Loir, correspondance par voiture avec la Ferté-Bernard et Mamers. Hôtel de France, place de la Préfecture, p. 215.

SAINT-CALEZ-EN-SONNOIS, com. de 478 hab., de l'arr. du canton et à 7 kil. de Mamers, à 39 kil. du Mans. L'église est dédiée à saint Calais, abbé d'Anisole, et la paroisse fut fondée par une charte du 20 juillet 1493.

SAINT-CÉLERIN-LE-GÉRÉ, com. de 843 hab., du canton et à 3 kil. de Montfort-le-Rotrou, de l'arr. et à 29 kil. du Mans. Le prieuré fondé dans cette paroisse par la famille Giroie, qui a donné son nom au bourg, fut confirmé par l'évêque Hildebert à l'abbaye de Marmoutier (1097-1125). Il reste de ce prieuré des bâtiments d'habitation du XVIe siècle et une fuie. L'église paroissiale, dédiée à saint Cénery est d'origine romane, à chevet droit à une seule nef, le tout remanié. — Le château

de Bois-Doublet conserve d'intéressantes peintures du XVIe siècle, consacrées aux faits d'armes du maréchal de Lavardin. Buis, ancien manoir, du XVIe siècle, avec tourelle à moucharaby.

Saint-Chéron, ancienne paroisse réunie à Mézières en 1790, voir ce nom.

Saint-Christophe-du-Jambet, com. du canton de Beaumont, de l'arr. de Mamers, et à 28 kil. du Mans, p. 260.

Saint-Christophe-en-Champagne, com. de 397 hab., du canton et à 7 kil. de Brûlon, arr. de La Flèche, à 28 kil. du Mans. L'église, dédiée à saint Christophe, en croix latine, est terminée par un chevet droit, éclairé par une baie de style flamboyant. — La seigneurie de paroisse était annexée à la terre de Coulenne en Loué.

Saint-Corneille, com. de 788 hab., du canton de Montfort-le-Rotrou, de l'arr. et à 15 kil. du Mans. L'église, dédiée à saint Corneille, a été restaurée et son clocher reconstruit. L'évêque Gervais, ayant racheté cette église, la donna à l'abbaye de Saint-Vincent. La Perrigne fut d'abord un prieuré fondé par un seigneur des Usages. Guillaume des Usages en augmenta la dotation en 1303; puis l'évêque Robert de Clinchamp obtint l'érection de ce prieuré en abbaye qui reçut des religieuses de l'ordre de Saint-Augustin. Les bâtiments ont été transformés en un château qui appartient à M. Haentjens, député.

Saint-Cosme-de-Vair, com. du canton et de l'arr. de Mamers, à 39 kil. du Mans, p. 273.

SAINT-DENIS-DES-COUDRAIS, com. de 440 hab., du canton de Tuffé, arr. de Mamers, à 36 kil. du Mans. L'église, dédiée à saint Denis, avait été consacrée par le cardinal Philippe de Luxembourg (1477-1519).

SAINT-DENIS-D'ORQUES, com. de 1994 hab., du canton de Loué, de l'arr. et à 37 kil. du Mans. Raoul, vicomte de Beaumont, donna à Marguerite de Fif, sa nièce le parc d'Orques pour y établir des Chartreux (1235). L'évêque Geoffroy de Loudon en fut le principal bienfaiteur et consacra l'église qu'il dédia à la Vierge (1244). L'église et l'abbaye ont été détruites depuis la Révolution. Le tombeau de Geoffroy de Loudon qui fut inhumé dans l'église abbatiale sous un tombeau de pierre recouvert de sa statue funéraire a été transféré dans l'église de la paroisse.

SAINT-DENIS-DU-TERTRE, ancienne com. réunie en 1789 à la com. de Saint-Mars-la-Bruyère.

SAINT-GEORGES-DE-LACOUÉE, com. de 697 hab. du canton du Grand-Lucé, de l'arr. de Saint-Calais, à 40 kil. du Mans. Saint Siviard, abbé, fonda le petit monastère de Savonnières sur la paroisse de Saint-Georges. Il y finit ses jours vers 581, et fut enseveli dans la chapelle transformée depuis en prieuré.

L'église de Saint-Georges, composée d'une abside en hémicycle, soudée à une nef romane, reçut un transept au milieu du XVI[e] siècle. Mathurin Morin en élevait les voûtes en 1558. Nous citerons comme statues : le groupe de saint

Georges terrassant le dragon, qui placé dans le chœur est l'œuvre de Mathieu Dyonise, sculpteur du Mans, et fut exécuté en 1597; et une Vierge en bois sculpté du XIVe siècle dans la chapelle du Sud. Dans cette même chapelle, on voit un reliquaire contenant quelques parcelles du chef de Saint Fraimbault, solitaire originaire d'Auvergne, qui vint se fixer dans le Maine à Saint-Fraimbault. D'après la tradition du pays, ce saint aurait passé par Saint-Fraimbault de Gabrône, ancienne paroisse réunie à la commune de Saint-Georges. — L'église qui existe encore se compose d'une nef unique, terminée par une abside de l'époque romane.

Saint-Georges-du-Bois, com. de 526 hab., du 2e canton, de l'arr. et à 9 kil. du Mans. L'église, dédiée à saint Georges, a été modernisée de nos jours. — Ancien fief, le Grand-Beauvais.

Saint-Georges-du-Plain ou le Petit-Saint-Georges, anc. com. réunie au Mans. L'église, dédiée à saint Georges, se compose d'un vaisseau roman, terminé par une abside en hémicycle percée d'oculus; à l'intérieur un lambris en bois mouluré recouvre la nef. Dans le milieu du cimetière, un chapiteau roman d'un beau caractère et provenant d'un vaste édifice sert de base à la croix.

Saint-Georges-du-Rosay, com. de 974 hab., du canton et à 6 kil. de Bonnétable, arr. de Mamers, à 34 kil. du Mans. Guillaume de Beaugency acquit la moitié de la dîme de Saint-Georges et en fit don au chapitre de Saint-Julien,

1234. L'église offre un chœur roman, avec abside en cul de four; les chapelles gothiques voûtées furent ajoutées vers 1540, sur les plans de l'artiste Fertois Sainctot Chemin. Pendant les guerres de la ligue, on éleva en avant de la nef un porche fortifié, garni de meurtrières et de tourelles crénelées aux angles. Aux fenêtres de la nef, se voient les armes des Saint-Mars, seigneurs de Rosay dans le premier tiers du XVIe siècle. Trois grandes croix de pierre du XVIe siècle sont plantées au carrefour des Aulnays.

A 2 kil. du clocher était situé le prieuré de Montcollain, dépendant de l'abbaye du Gué-de-Launay.

SAINT-GEORGES-LE-GAULTIER, à 46 kil. du Mans, com. de 1446 hab., du canton et à 16 kil. de Fresnay-le-Vicomte, arr. de Mamers. L'église, dédiée à saint Georges, date en partie de l'époque romane. L'évêque Guy d'Etampes, racheta l'église et le presbytère et les céda au chapitre (1122-1136). — La chapelle de sainte Anne du Val, sur les bords de la Vaudelle, conserve quelques débris de vitraux. Au lieu du Logis, on ne voit plus que quelques douves de l'ancien château de Saint-Georges.

SAINT-GERMAIN-D'ARCÉ, com. de 723 hab., du canton du Lude, arr. de La Flèche, à 6 kil. de la gare de la Chapelle-aux-Choux, et à 41 kil. du Mans. L'église à trois nefs, dédiée à saint Germain, appartient en majeure partie au XVIe siècle. Une tour carrée, de la même époque, s'élève au Nord;

le chœur et les bas côtés sont voûtés. Elle possède une statue de la Vierge, couronnée, à longs cheveux, tenant l'enfant Jésus sur ses genoux; cette curieuse statue date du XIIIe siècle. — La seigneurie de paroisse était attachée au château d'Amenon, restauré dans le style du XVe siècle. Auprès du bourg se voient deux manoirs intéressants: la Grande Maison, construction en pierre du XVIe siècle; et le château de la Chaize, avec bâtiments d'habitation du XVe siècle, à fenêtres en croix, porte en accolade, tourelle d'enceinte et fuie carrée. — Pesche signale près de *Chaudru* un peulven et près d'Amenon les traces d'un dolmen renversé et détruit.

SAINT-GERMAIN-DE-LA-COUDRE, com. de 866 hab., du canton de Beaumont-le-Vicomte, arr. de Mamers, à 2 kil. de la gare de la Hutte, à 34 kil. du Mans. Herbert de La Porte, après avoir élevé des droits sur l'église, s'en désista en faveur du chapitre, XIIe siècle. L'église, dédiée à saint Germain, appartient à l'époque romane. Sur les bords du ruisseau du Rosay existaient au XVIIIe siècle les chapelles de saint Thibault et de saint Aubin-des-Vignes, derniers vestiges de ces ermitages.

SAINT-GERMAIN-DU-VAL, com. de 941 hab., du canton, de l'arr. à 2 kil. de La Flèche, à 41 kil. du Mans. L'église, dédiée à saint Germain, est formée d'une nef romane, remaniée; elle est flanquée, au sud, d'une tour carrée du XIIe siècle, voûtée intérieurement. — L'Arthuisière,

petit manoir à tourelle du XVI[e] siècle, ceint de murs, vient d'être restauré. Marguerite de Maulay porta le fief de l'Arthuisière dans la maison de Maridort, en se mariant, en 1510, avec Jean de Maridort, seigneur de Château-Sénéchal.

SAINT-GERVAIS-DE-VIC, com. du canton, de l'arr. et à 4 kil. de Saint-Calais, à 48 kil. du Mans, p. 230.

SAINT-GERVAIS-EN-BELIN, com. du canton d'Ecommoy, de l'arr. et à 16 kil. du Mans, p. 141.

SAINT-HILAIRE-LE-LIERRU, com. de 237 hab., du canton de Tuffé, arr. de Mamers, à 3 kil. de la station de Sceaux, à 32 kil. du Mans. L'église, dédiée à saint Hilaire a conservé une façade du XII[e] siècle, avec porte romane à plein cintre, surmontée d'un campanile double. A l'intérieur on remarque l'épitaphe, en vers rimés, du châtelain Marin de la Goupillière, datée de 1508. — Le château de la Goupillière, modernisé, possède des archives intéressantes. Citons encore le manoir de la Cour, du XVI[e] siècle, et une ancienne maison avec armoiries, dans le bourg même.

SAINT-JEAN-D'ASSÉ, com. de 1657 hab., du canton et à 8 kil. de Ballon, de l'arr. et à 18 kil. du Mans. Les anciennes paroisses de Chevaigné et de Notre-Dame-des-Champs ont été réunies à cette commune. L'évêque Hildebert concéda au chapitre l'église d'Assé, dédiée à saint Jean, flanquée d'une tour carrée en façade. — Jean-Baptiste Le Vray, curé de Saint-Ambroise de Melun, prédicateur distingué, est né à Saint-Jean-d'Assé.

SAINT-JEAN-DE-LA-MOTTE, com. de 1678 hab., du canton et à 7 kil. de Pontvallain, arr. de La Flèche, 35 kil. du Mans. L'église, dédiée à saint Jean-Baptiste, a été prolongée sous la Restauration. Le prieuré fut fondé par le chevalier Suavis, qui donna, vers 1036, à l'abbaye de Micy, l'église de Saint-Jean-de-la-Motte que Achard et Helvise, ses père et mère, avaient bâtie près de leur château. Un prieur, René Colas, fonda le collège en 1570. La seigneurie était annexée au manoir de la Motte-Achard.

SAINT-JEAN-DES-ÉCHELLES, com. du canton de Montmirail, arr. de Mamers, à 49 kil. du Mans, p. 275.

SAINT-JEAN-DU-BOIS, com. de 524 hab., du canton de Malicorne, arr. de La Flèche, à 5 kil. de Noyen, à 25 kil. du Mans. L'église, dédiée à saint Jean-Baptiste, fut affectée à la fin du XI[e] siècle à la dotation de l'abbaye de la Roë. La commune doit son surnom à sa situation au milieu de l'ancienne forêt de Longaulnay.

SAINT-JULIEN-EN-CHAMPAGNE, com. de 154 hab., réunie à Neuvy-en-Champagne. L'église, offrant la forme d'une croix latine, présente en façade une porte romane, d'un style fort ancien, probablement du XI[e] siècle ; au-dessus s'élève un clocher arcade qui abrite une cloche du XVI[e] siècle, sur laquelle on lit : SANCTE IVLIANE ORA PRO NOBIS, 1542. Les deux autels des transepts ont conservé leurs retables, avec sujets sculptés de la seconde moitié du XVI[e] siècle. — Le châ-

teau de la Renaudière, a été restauré dans le style du XVe siècle par M. Delarue; seigneurs, 1400, Jean Turpin; 1461, René de Hallay et Anne Du Bois de Maquillé, sa femme; 1638, Jean Samson de Milon.

SAINT-LÉONARD-DE-LOUPELANDE, voir Loupelande.

SAINT-LÉONARD-DES-BOIS, com. de 1510 hab., du canton et à 10 kil. de Fresnay, arr. de Mamers, à 50 kil. du Mans.

Saint Léonard, solitaire, vint établir sa cellule dans ce lieu sauvage, avec un oratoire dédié à saint Pierre, pendant l'épiscopat de saint Innocent (515-560). Des disciples se joignirent à lui, et formèrent un monastère qui s'appela d'abord Vaudœuvre. Au commencement du XIe siècle, Guillaume Ier de Bellême, transporta le corps de saint Léonard dans la chapelle de son château. Au siècle suivant, Robert de Juillé fondait sur le territoire de Vaudœuvre, sous la dépendance de Saint-Vincent, le prieuré de Saint-Léonard. L'église paroissiale de l'époque romane possède un groupe, en terre cuite, dans le genre de celui de Marolles-les-Braults. Il représente la sépulture de la Vierge. Le territoire de cette commune offre de nombreux accidents de terrain au milieu desquels coule la Sarthe sur un lit de rochers de granit, bordés de hautes collines. L'aspect pittoresque du pays lui a valu le surnom d'*Alpes mancelles*.

Dans le milieu de la rivière se trouve une table

de pierre, sorte de dolmen, soutenue par d'autres rocs. Les habitants l'appellent le *tombeau* ou le lit de saint Léonard.

SAINT-LONGIS, com. de 384 hab., du canton, de l'arr. et à 2 kil. de Mamers, à 45 kil. du Mans. Sous l'épiscopat de saint Hadoin, saint Longis érigea un monastère et une église en l'honneur de saint Pierre à la Boisselière (624-654). Détruit par les Normands, le monastère fut remplacé au XIe siècle par le prieuré de Saint-Longis, sous la dépendance de l'abbaye de Saint-Vincent. Le prieuré joignant l'église offre une porte d'entrée du XIIIe siècle et des bâtiments du XVIe. L'église modernisée présente une tour en bâtière du XIIIe siècle.

SAINT-MAIXENT, à 35 kil. du Mans, com. de 1450 hab., du canton et à 5 kil. de Montmirail, arr. de Mamers. Foulques de Villaines, chevalier, vendit la dîme au chapitre de Saint-Julien en 1282. Auprès de l'église, dédiée à saint Maixent, abbé du Poitou, s'élevait le château possédé jusqu'à nos jours par la famille de Saint-Maixent. La paroisse de Saint-Quentin annexée à Saint-Maixent, a perdu son église, dont il ne reste plus qu'un pan de mur de construction romane. Entre Saint-Quentin et Saint-Maixent, sur le bord de la route, se voit la petite chapelle de Saint-Quentin, d'où sort une source d'eau vive en grande réputation dans le pays.

SAINT-MARCEAU, com. de 750 hab., du canton et à 5 kil. de Beaumont-le-Vicomte, arr. de

Mamers, 21 kil. du Mans. C'est à Saint-Marceau que mourut saint Julien, l'apôtre du Maine. Un prieuré y fut fondé, au XII[e] siècle, par un membre de la famille de Clinchamp, sous la dépendance de l'abbaye de Saint-Vincent. La chapelle date du premier tiers du XVI[e] siècle, et se termine par une abside à trois pans. On y voit des émaux de grande dimension signés des initiales de Jean Courtois, et reproduisant le sacrifice de la Croix, comme source de toutes grâces, la Résurrection et un autre crucifiement. Une suite de vitraux, fort remarquables, du même temps que les émaux et la chapelle, retracent les principaux actes de la vie de saint Julien.

Le pont qui traverse la Sarthe, formé d'arches ogivales, appartient au XVI[e] siècle ; au milieu un petit édicule en pierre, en forme de niche, contient une statue de la Vierge.

du canton et à 7 kil. de Bouloire, de l'arr. de Saint-Calais, à 25 kil. du Mans. L'église, dédiée à saint Médard, offre une porte romane. On voit un dolmen, appelé la *Pierre-Plate*, dans la lande du Petit-Bouleau.

SAINT-MARS-D'OUTILLÉ, com. de 2,066 hab., du canton et à 6 kil. 1/2 d'Ecommoy, de l'arr. et à 20 kil. du Mans. Le bourg doit son surnom au château fort d'Outillé, qui, situé sur une motte et entouré de fossés fut pris et détruit dans la guerre de Hélie de La Flèche contre Guillaume Le Roux, roi d'Angleterre, vers 1098. L'église est dédiée à saint Médard. Vers 1163, Henri II d'Angleterre, fonda dans la forêt de Bersay un couvent de l'ordre de Grammont, augmenté par les successions de l'évêque Guillaume de Passavant (1168). L'église du monastère a été détruite et les bâtiments aliénés; on voit cependant une curieuse construction qui passe pour avoir été l'ancienne cuisine. — Segrais, château fortifié jadis.

SAINT-MARTIN-DES-MONTS, com. de 250 hab., du canton de la Ferté-Bernard, arr. de Mamers, à 4 kil. de la station de Sceaux, à 42 kil. du Mans. L'église, dédiée à saint Martin, contient dans la sacristie un curieux bas-relief de style Henri IV, représentant la dernière cène de N. S.

SAINT-MICHEL-DE-CHAVAIGNES, com. du canton de Bouloire, arr. de Saint-Calais, à 32 kil. du Mans, p. 212.

SAINT-OUEN-EN-BELIN, com. de 1009 hab., du canton et à 4 kil. 1/2 d'Ecommoy, à 21 kil. du Mans. L'église, d'origine romane, dédiée à saint Ouen, fut cédée au chapitre par l'évêque Gervais, de Château-du-Loir. On y voit une pierre funéraire à double effigie, gravée avec une grande pureté de trait et représentant, sous une niche richement ajourée, Andrieu d'Averton, sire de Belin, mort en 1329, et sa femme Isabeau de Rainville, décédée en 1344. Andrieu offre l'aspect du chevalier du XIVe siècle, équipé de pied en cap ; il porte en tête le pot conique, à ses côtés sont suspendus la dague et l'épée et un bouclier à ses armes. Le haubert est recouvert de la cotte-de-mailles chargée du blason du chevalier. — Du château de Belin qui eut jadis une grande importance, il ne reste plus qu'une tour ronde, des murs ruinés dont il est difficile d'apprécier l'âge.

SAINT-OUEN-EN-CHAMPAGNE, com. de 698 hab. du canton et à 4 kil. de Brûlon, arr. de La Flèche et à 33 kil. du Mans. L'église est dédiée à saint Ouen. — Le château de Saint-Ouen, détruit depuis la Révolution, comprenait dans sa mouvance quatre seigneuries et la châtellenie de l'Isle. Claude Picard du Vau, ancien capitoul de Toulouse, né à Saint-Ouen en 1674 et mort en 1754, fonda au Mans, par testament, une école de dessin, qui en vulgarisant cette science, contribua à la diffusion des arts plastiques dans la province, sous Louis XV et Louis XVI. — Château de la Tremblaye avec chapelle.

de 150 hab., du canton de La Fresnaye, à 61 kil. du Mans. Roger de Montgommery et Mabile de Bellême, sa femme, affectèrent à la dotation de l'abbaye de Saint-Martin de Séez, l'église de Saint-Paul avec ses dépendances.

On voit encore au château de Saint-Paul les vestiges d'une ancienne forteresse, environnée de fossés.

SAINT-PAVACE, com. de 302 hab., du 1er canton de l'arr. et à 5 kil. du Mans. Plusieurs auteurs placent sur cette paroisse le monastère de Saint-Sauveur, institué par saint Aldric, sur les bords de la Sarthe, dans un lieu appelé le Breuil (vers 840). L'église, conserve extérieurement les traces d'un appareil fort ancien, antérieur sans doute au XIe siècle. — Le château de Chaîne-de-Cœur, grande construction froide et sans caractère au milieu de bois, domine agréablement la vallée.

SAINT-PAVIN-DES-CHAMPS, com. supprimée et réunie au Mans. Voir p. 85.

SAINT-PIERRE-DE-CHEVILLÉ, com. de 668 hab., du canton de Château-du-Loir, arr. de Saint-Calais, à 48 kil. du Mans. Airard de Bannes, concède à Marmoutier une partie des revenus de l'église de Saint-Pierre-de-Chevillé (XIe siècle). L'église, d'origine romane à nef unique, terminée par un chevet droit, a été remaniée à l'époque ogivale. Tout auprès, le presbytère est installé dans un ancien manoir, de style gothique de la fin du XVe siècle, avec tourelle à pans défendue par un moucharaby.

SEPVLCRVM BEATISSIMI VLFACII. L'église, composée de deux vaisseaux juxtaposés dans le style gothique, date de Louis XII. Le bas côté adjoint à l'église formait la chapelle de sainte Barbe, fondée vers 1500, par Jean de Saint-Père et Béatrix de Montfaucon, son épouse, pour quatre chapelains. Il contenait un mausolée qui a disparu. De beaux restes de vitraux de l'école de la Ferté-Bernard se voient aux fenêtres. — Le château de Gémasse entouré d'un parc, et de charmants dehors, est moderne; seule, la chapelle appartient au XVIe siècle.

SAINT-VICTEUR, com. de 577 hab. du canton de Fresnay, et à 42 kil. du Mans. L'église, dédiée à saint Victeur, accuse une origine romane dans la façade, le clocher est moderne. Robert de Grateil et son frère, revendirent au chapitre les dîmes qu'ils possédaient sur la paroisse (1267).— Le château de Saint-Victeur a été reconstruit dans le goût moderne.

SAINT-VINCENT-DES-PRÉS, com. du canton, de l'arr. et à 6 kil. de Mamers, à 3 kil de la gare de Moncé, à 44 kil. du Mans, p. 201.

SAINT-VINCENT-DU-LOROUER, com. du canton et à 4 kil. de Lucé, arr. de Saint-Calais, à 29 kil. du Mans, p. 267.

SAINTE-CÉCILE, com. supprimée et réunie à Flée, p. 331.

SAINTE-CÉROTTE, com. du canton, de l'arr. et à 4 kil. 1/2 de Saint-Calais, à 43 kil. du Mans. D'après la relation des Bollandistes, sainte Cérotte

était la suivante de sainte Osmane, jeune vierge Irlandaise qui vint se fixer dans l'Armorique au VIe siècle. Après la mort de sa maîtresse, sainte Cérotte finit ses jours au lieu qui porte son nom. Sur son tombeau s'élevait déjà au IXe siècle une église, où les fidèles vénéraient ses reliques. Le chœur de l'édifice a été rebâti au milieu du XVIe siècle, par Guillaume Dorléans ou Dolléans. Les stalles proviennent de l'abbaye de Saint-Calais; ce sont celles que l'abbé Samuel de Caurienne, mort en 1614, fit exécuter. Quelques dossiers présentent des sculptures; on y voit la scène du crucifiement et saint Nicolas d'un style médiocre. La Chevalerie, à 2 kil. du bourg, est un curieux manoir que l'on peut citer comme type d'une gentilhommière du temps de Louis XII. La maison de maître tient encore du logis féodal; elle est formée d'un bâtiment flanqué d'une tourelle à pans; un moucharaby protège la porte d'entrée. Les fenêtres en croix sont garnies de leurs petits volets de bois, décorés de fenestrages flamboyants et de leurs ferrures découpées. La cour est défendue par une enceinte de murs sur lesquels s'appuyent les bâtiments d'exploitation rurale et une tourelle pour surveiller l'entrée du manoir.

SAINTE-COLOMBE, com. réunie à La Flèche, p. 247.

SAINTE-JAMMES-SUR-SARTHE, com. du canton et à 6 kil. de Ballon, de l'arr. et à 18 kil. du Mans, à 3 kil. de la station de Montbizot. L'église

fut cédée par l'évêque Gervais (1036-1055) au chapitre, à la condition de faire célébrer son anniversaire. A Antoigné-sur-Sarthe, près de forges importantes, existe un château moderne. L'ancien château d'Antoigné, avec son enceinte fortifiée, ses fenêtres à croix, ses solives apparentes et peintes, sert d'habitation au fermier; il a été le siège d'une baronnie dépendant du marquisat de Lavardin.

SAINTE-OSMANE, com. du canton, de l'arr. et à 10 kil. 1/2 de Saint-Calais, à 37 kil. du Mans. L'église, dédiée à sainte Osmane (voir p. 389), dont elle conserve des reliques, tirées en 1662, du trésor de Saint Denis, appartient au XVe siècle et au XVIe. Elle fut recouverte d'un lambris en chêne en 1610, par Nicolas et Antoine *les Merveilles*.

SAINTE-SABINE, com. de 736 hab., du canton et à 10 kil. de Conlie, de l'arr. et à 19 kil. du Mans. L'église de Sainte-Sabine fut affectée par le comte du Maine, Hugues Ier (970-1015), au temporel de la collégiale de Saint-Pierre-la-Cour. — La commune de Poché est réunie à Sainte-Sabine.

SAOSNE, com. de 468 hab., de l'arr. de Mamers et à 40 kil. du Mans, à 4 kil. de la station de Saint-Rémy-du-Plain. Saosne doit son nom à une colonie de Saxons qui, croit-on, occupèrent le pays. La présence de sépultures carlovingiennes prouve la haute antiquité de Saosne. A la fin du XIe siècle, Robert de Bellême y construisit une forteresse que nous croyons retrouver dans la

base d'un donjon bâti en arête de poisson sur plan barlong, auprès de l'église. Celle-ci, dédiée à saint Hilaire, offre une seule nef avec baies en meurtrières et date de l'époque romane ; on y remarque des autels de pierre du XVI[e] siècle.

SARCÉ, com. de 715 hab., du canton et à 7 kil. de Mayet, arr. de La Flèche, à 35 kil. du Mans. L'église de Sarcé fit partie de la dotation de l'abbaye de Saint-Vincent, fondée par saint Domnole (560-561). L'évêque Gervais la retira plus tard des mains laïques et la restitua à ce monastère. L'église, dédiée à saint Martin, construite en entier en tuffeau et d'une belle conservation, appartient au milieu du XII[e] siècle. Elle est formée d'une nef unique, avec clocher central à l'intertransept, abside en hémicycle ornée de corniches à modillons et de colonnettes dans les jambages des fenêtres. La façade offre une porte dont les archivoltes à plein cintre sont décorés d'animaux fantastiques, de fleurons, dans lesquels on a cru voir à tort les signes du zodiaque. Une chapelle a été ajoutée au Sud après coup. Les statues des apôtres et les scènes sculptées d'un retable méritent d'être remarquées. — Près de l'église, le prieuré présente des restes de construction de l'époque romane ; une maison du bourg bâtie en pierre date du XVI[e] siècle. — La Cour de Sarceau, ancien manoir.

SARGÉ, com. de 1,120 hab., du 1[er] canton, de l'arr. et à 5 kil. du Mans. L'église, dédiée à saint Aubin d'Angers a été, en 1878, l'objet d'une

restauration complète. L'évêque Hildebert céda l'église de Sargé au chapitre (1097-1125). Sur le territoire de cette paroisse existe un aqueduc antique qui amenait de l'eau potable dans la ville du Mans.

SAUSSAY, ancienne commune réunie en 1806 à Montfort-le-Rotrou. L'église, dédiée à la Vierge existe encore. — La Boudonnière, ancien fief. Voir Montfort, p. 91.

SAVIGNÉ-L'ÉVÊQUE, com. de 2,423 hab. du 3e canton, de l'arr. et à 13 kil. du Mans. L'église, dédiée à saint Julien, modernisée, possède un intéressant *Sépulcre* en terre cuite, du XVIIe siècle, analogue à ceux de la Cathédrale et de Marolles-les-Braults; il provient, croyons-nons de l'abbaye de la Perrigne. — L'évêque Arnault, concéda au chapitre l'église de Savigné (1067-1081). Gervais Lebert, archidiacre de Montfort, fonda par testament un hôtel-Dieu, dont la chapelle fut décrétée en 1329. Le château de Touvoie, assis sur un petit affluent de l'Huisne, était la résidence favorite des évêques du Mans. Après les guerres anglaises le cardinal de Luxembourg, le fit réparer et presque reconstruire, 1477-1519. L'évêque René du Bellay y résidait souvent, et se plaisait à entretenir dans de magnifiques jardins les plantes rares que Pierre Belon, rapportait de ses voyages (1535-1547). Touvoie avait le titre de baronnie. — Chères, ancien fief, a été longtemps possédé par la famille Crespin de Chères, qui a donné quelques magistrats au présidial du Mans.

Savigné-sous-Lude, com. de 1,073 hab., du canton et à 10 kil. du Lude, à 15 kil. de La Flèche, à 52 kil. du Mans. L'église, dédiée à saint Loup, d'origine romane, a été remaniée à diverses époques. — Anciens fiefs du Bois-Pincé et des Gigottières.

Sceaux, com. du canton de Tuffé, arr. de Mamers, à 36 kil. du Mans. station, p. 96.

Ségrie, com. du canton et à 9 kil. de Beaumont-le-Vicomte, arr. de Mamers, à 36 kil. du Mans, p. 262.

Semur, com. de 931 hab., du canton et à 8 kil. de Vibraye, arr. de Saint-Calais, à 39 kil. du Mans. Charlemagne concéda le domaine de Semur au chapitre de la Cathédrale. L'église, dédiée à saint Martin, a été remaniée au XVIe siècle et se compose d'une nef unique terminée par un chevet droit à contreforts angulaires ; un lambris apparent recouvre le vaisseau. — Un camp retranché est situé au Châtelier, sur une colline qui domine les sources de la Longuère. Dans le bourg, le château, a conservé quelques traces de son ancienne architecture du XVe siècle au XVIe.

Sillé-le-Guillaume, chef-lieu de canton, de l'arr. et à 37 kil. du Mans, p. 117.

Sillé-le-Philippe ou le Brulé, com. de 878 hab., du canton et à 8 kil. de Montfort, de l'arr. et à 19 kil. du Mans. L'église, dédiée à saint Pierre, a été reconstruite de nos jours sur les plans de M. Rodier. — La seigneurie de paroisse était annexée au château de Passay, que posse-



dait, en 1394, Gervais d'Izé. Louise de La Vallée le porta au XVIIIe siècle à Thomas de Laval, seigneur de Tartigny. Il est depuis plus d'un siècle aux mains de la famille Ogier d'Ivry.

SOLESMES, com. du canton et à 3 kil. de Sablé, arr. de La Flèche, à 49 kil. du Mans, p. 177.

SOUGÉ-LE-GANNELON, com. du canton et à 6 kil. de Fresnay, arr. de Mamers, à 45 kil. du Mans. L'église de Sougé, dédiée à saint Martin, appartient surtout à la période gothique. Elle dépendait d'un prieuré dont les bâtiments du XVe siècle au XVIe subsistent encore en partie. L'abbaye de la Couture possédait ce prieuré dès le commencement du XIIIe siècle.

SOUILLÉ, com. de 320 hab., du canton de Ballon, de l'arr. et à 15 kil. du Mans. L'église possède une Nativité peinte sur bois au XVIe siècle.

SOULIGNÉ-SOUS-BALLON, com. de 1292 hab., du canton et à 4 kil. de Ballon, de l'arr. et à 18 kil. du Mans. L'église, dédiée à saint Martin de Tours, a été modernisée. — La seigneurie de paroisse était annexée au château de la Freslonnière qui a passé de la famille de Bricqueville à celle de la Girouardière.

La petite paroisse de Saint-Rémy-des-Bois a été réunie à la commune de Souligné-sous-Ballon.

SOULIGNÉ-SOUS-VALLON, com. de 986 hab., du canton et à 11 kil. de La Suze, de l'arr. et à 17 kil. du Mans. L'église est dédiée à saint Rigomer, pieux solitaire, originaire du Sonnois, qui vint

établir sa cellule en ce lieu sous l'épiscopat de saint Innocent, évêque du Mans. Après sa mort, son corps fut transporté au Mans, où une église lui fut érigée. — Le château des Epichelières, construction du XVIe siècle, avec chapelle, a été possédé par Charles Guillard, président au parlement de Paris, en 1521.

SOULITRÉ, com. de 706 hab., du canton et à 6 kil. de Montfort, de l'arr. et à 22 kil. du Mans. L'église, dédiée à saint Martin de Tours, présente des meurtrières pratiquées dans la tour. Une plaque de cuivre apposée à un pilier indique la fondation d'une chapelle par Jean Amellon, prêtre, curé de Tuffé qui la fit bâtir, et mourut le 30 octobre 1567. Anciens fiefs : la Roche-Breslay, Brusson, la Beccanne.

SOUVIGNÉ-SUR-MÊME, com. de 286 hab., du canton et à 5 kil. de la Ferté-Bernard, arr. de Mamers, à 47 kil. du Mans. L'église, dédiée à saint Martin de Tours, a été reconstruite du commencement du XVIe siècle au dernier tiers dans le style gothique d'abord, puis dans celui de la Renaissance qui se manifeste dans une porte latérale datée de 1542. Louis Le Vasseur s'engageait à refaire les pignons et les côtés de la nef en 1531, et en 1552, Sainctot Chemin, sculpteur fertois, commençait la *contretable* de l'autel sur laquelle il figurait en demi nature la scène du Crucifiement. Cachées ensuite pendant les guerres de religion, ces curieuses sculptures ont été retrouvées en 1876, enfouies dans le cimetière;

elles viennent de reprendre une place honorable dans l'église. Le lambris peint dans le chœur représente les évangélistes et les docteurs de l'église. La chaire en bois, les tombeaux des petits autels sont l'œuvre du sculpteur manceau Jacques Préville, qui les exécuta au XVIII[e] siècle.

SOUVIGNÉ-SUR-SARTHE, com. de 605 hab., du canton et à 5 kil. de Sablé, arr. de La Flèche, à 54 kil. du Mans. L'église, dédiée à saint Maurille, remaniée à diverses époques a conservé une tour carrée romane sur l'intertransept. Une inscription carlovingienne, tracée sur ardoise, analogue à la célèbre inscription de Bazouges-lès-Château-Gontier a été découverte dans cette église par M. l'abbé Ledru, en 1880. — Le château de la Roche-Talbot, reconstruit à la moderne, appartenait au XV[e] siècle, au chambellan du roi de Sicile, Bertrand de la Jaille, mort en 1459.

SPAY, com. de 748 hab., du canton de La Suze, de l'arr. et à 12 kil. du Mans. L'église est dédiée à la Vierge. L'évêque nommait à la cure. La fabrique possède un missel manceau du commencement du XVI[e] siècle. La seigneurie de paroisse était annexée à la terre du Gros-Chesnay en Fillé. La terre des Bizerais, avec chapelle, fut acquise par la famille Trouillard, qui a produit Jacques Trouillard, médecin d'Antoine de Bourbon, auteur d'ouvrages de chimie; Pierre Trouillard, avocat au Mans, auteur de l'*Histoire des comtes du Maine*.

SURFOND, com. de 392 hab., du canton de

Montfort, de l'arr. et à 23 kil. du Mans. L'évêque Mainard, légua à l'église cathédrale la villa de Surfond (951-970). La seigneurie de paroisse était annexée à l'ancienne terre de Coudray.

Tassé, com. de 514 hab., du canton de Brûlon, arr. de La Flèche, à 34 kil. du Mans, à 3 kil. de la station de La Suze. Mainard, évêque du Mans (951-970), donna la paroisse de Tassé avec l'église au Chapitre. L'église, dédiée à saint André, se compose d'un chœur roman en hémicycle, à petites baies étroites, soudé à un transept plus récent. La tour placée au centre de l'église contient une cloche du XVIe siècle au XVIIe, dont les lettres de l'inscription sont interverties. Dans le cimetière on voit une intéressante croix buisée en pierre, offrant dans un quatre feuille, le Christ d'un côté, la Vierge de l'autre; elle date du XVe siècle. — Ancien château, Berseau.

Tassillé, com. de 281 hab., du canton et à 5 kil. de Loué, de l'arr. et à 25 kil. du Mans. L'église, dédiée à saint Martin, était à la présentation du chapitre de Saint-Pierre-de-la-Cour. Le prieuré de Teillau, sur la même paroisse, dépendait de l'abbaye de Fontgombaut en Poitou.

Teillé, com. du canton de Ballon, de l'arr. et à 21 kil. du Mans, à 3 kil. de la gare de Montbizot, p. 129.

Teloché, com. de 1669 hab., du canton et à 7 kil. d'Ecommoy, de l'arr. et à 17 kil. du Mans. Saint Aldric (832-857) fonda à Teloché un monastère, qui fit place plus tard à un prieuré dépen-

dant de la Couture. L'église est dédiée à saint Pierre et saint Paul. La chapelle de Notre-Dame de l'Épine, dans la campagne, est l'objet de pèlerinages. Le Rancher, château avec chapelle, est transformé en noviciat des *Frères de la Doctrine chrétienne.*

TENNIE, com. de 1816 hab., du canton et à 5 kil. de Conlie, de l'arr. et à 26 kil. du Mans. Le prieuré fut fondé par Hubert Riboul, sous la dépendance de la Couture (1087-1097). L'église, contemporaine ou à peu près de cette fondation se compose d'une seule nef, terminée par un chevet en hémicycle, et accostée d'un transept à absidioles. On y remarque des fonts baptismaux à double piscine, ornés d'arcatures ogivales, du XIIIe siècle. — Le château de Tennie fut pris et ruiné en 1425 par le chef anglais Falstof.

TERREHAULT, com. du canton et à 4 kil. de Bonnétable, arr. de Mamers, à 31 kil. du Mans. La paroisse qui s'appelait au moyen âge Saint-Errehault, possède une église, dédiée à saint Pierre. La seigneurie dépendait de la Davière, en Courcemont.

THÉLIGNY, com. de 716 hab., du canton et à 10 kil. de la Ferté-Bernard, arr. de Mamers, à 55 kil. du Mans. L'église, dédiée à N.-D. est formée d'un vaisseau unique, à chevet droit, construit d'un seul jet sous Louis XII, par des architectes de l'école de la Ferté-Bernard. Le style appartient encore au gothique; les voûtes, simples et bien conçues, se composent seulement de l'arc doubleau

et des diagonales; elles mesurent près de dix mètres sous clef. Le clocher roman de l'église, repris en sous œuvre au XVIe siècle, a été renforcé de contreforts angulaires à talus et augmenté d'un escalier. Près de l'église, se voit une tourelle crénelée du XVIe siècle.

THOIGNÉ, com. de 416 hab., du canton et à 9 kil. de Marolles-les-Braults, arr. de Mamers, à 38 kil. du Mans. L'église, dédiée à saint Martin, se compose d'un vaisseau roman très caractérisé, sur la façade, par des contreforts plats et par une arche romane, qui à l'origine soutenait un campanile remplacé par une flèche en bois. Les transepts, de style ogival, datent du XVe siècle au XVIe. — Près de l'église, il reste un bâtiment à tourelle de l'ancien prieuré.

THOIRÉ-SOUS-CONTENSOR, com. du canton de Saint-Paterne, à 41 kil. du Mans, p. 259.

THOIRÉ-SUR-DINAN, com. de 725 hab., du canton et à 1 kil. de Château-du-Loir, à 40 kil. du Mans. A la fin du Xe siècle, l'église était tombée entre des mains laïques ; nous voyons, en effet, à cette époque, Jaucelin et Dementrude, sa femme céder les cens de l'église de Saint-Denis à une autre famille.

Pesche signale un peulven de plus de 2 mètres de haut sur le chemin de Flée à Thoiré, à 1 kil. 1/2 du bourg.

THORIGNÉ, com. du canton de Bouloire, arr. de Saint-Calais, à 28 kil. du Mans, p. 211.

THORÉE, com. du canton du Lude, arr. de La Flèche, station, p. 237.

TORCÉ, com. de 1326 hab., du canton et à 10 kil. de Montfort-le-Rotrou, de l'arr. et à 22 kil. du Mans.

Le village de Torcé doit sa renommée à un sanctuaire dédié à la Vierge, dans lequel une foule nombreuse de pélerins vient chaque année s'agenouiller, surtout à la fête de la Juillette (2 juillet). Cette église fut d'abord celle d'un prieuré dépendant de Marmoutier que Burchard fils de Crapon, fonda vers 1063, sous la dédicace de Notre-Dame. On retrouve la trace des pélerinages dès le XIIIe siècle, et depuis ils n'ont pas été interrompus, même au milieu des temps les plus calamiteux et des guerres les plus désastreuses. L'église actuelle appartient à une date relativement plus récente ; elle a été formée de trois nefs accolées de style ogival. La majeure partie des constructions se rapporte au temps de Charles VIII et Louis XII. L'abside à trois pans, avec ses fenêtres au tympan flamboyant, ses élégantes voûtes à nervures date de la fin du XVe siècle. Une tour s'élève sur la façade et une flèche au centre du vaisseau. Des vitraux dont quelques-uns sont très remarquables, ornent les fenêtres ; malheureusement ils ont été déplacés d'une fenêtre dans une autre et l'ordre des panneaux a trop souvent été interverti. Nous signalerons la fenêtre absidale, qui offre la scène du Crucifiement, au milieu d'une architecture de la Renaissance. Marie et saint Jean se tiennent aux côtés de Notre Seigneur ; la Magdeleine enlace

de ses bras le pied de la croix ; elle porte une coiffure relevée sur la tête, un long manteau damassé d'or, une robe bouffante aux épaules qui découvre sur le sein un col finement plissé. Saint Jean présente une donatrice, à genoux, parée d'un collier, et en robe décolletée. La facture et le style sont d'un habile maître du temps de François I[er]. Les têtes, les carnations sont traitées avec très peu de couleur; des enlevés en clair au grattoir adoucissent les demi teintes. Sur un panneau d'une autre facture se lisent ces initiales ainsi disposées :

F. A.

R.

dans un cartouche. Un autre vitrail qui représente saint Louis est également d'une excellente facture. Croirait-on qu'un restaurateur moderne s'est permis de remplacer le portrait du saint roi par un pastiche ?

Auprès du bourg, se voit un dolmen.

Torcé est la patrie du chancelier du roi de Navarre, Le Barbier de Francour, l'une des victimes de la Saint-Barthélemy.

TRANGÉ, com. du 3[e] canton, de l'arr. et à 8 kil. du Mans, p. 296.

TRESSON, com. de 1212 hab., du canton et à 9 kil. de Bouloire, arr. de Saint-Calais, à 36 kil. du Mans. Saint Domnole (560-581), affecta le domaine de Tresson à la fondation de l'abbaye de Saint-Vincent. L'église, dédiée à saint Martin, offre deux chapelles latérales, formant la croix, ajou-

La seigneurie de Vallon relevait de la baronnie de Sillé-le-Guillaume, et portait le titre de châtellenie. Les possesseurs appartenaient au XIIIe siècle à la famille de Crenon qui s'est fondue dans celle de Champagne-Pescheseul. Jean de Champagne, celui-la même qui *prenait plaisir à faire boire les Huguenots dans son grand godet*, céda vers 1550, la châtellenie de Vallon, à la maison d'Averton, d'où elle ne tarda pas à passer dans celle des Guillart, seigneur des Epichelières.

Autres seigneuries : Crenon, Chantelou, Bérus. Cette dernière terre a donnée son nom à l'abbé Louis-François Belin de Béru, archidiacre de Montfort, né en 1700 et mort en 1782. Amateur distingué, il s'est occupé d'histoire locale avec fruit, et a publié d'intéressants articles dans l'Almanach Manceau. Pierre Saichépée, dominicain du Mans, qui figura au Concile de Trente parmi les théologiens consultés, naquit aussi à Vallon ; il est mort à Saint-Brieuc en 1593.

VANCÉ, com. de 810 hab., du canton, de l'arr. et à 14 kil. de Saint-Calais, à 44 kil. du Mans. Herbert Eveillechien, comte du Maine, affecta Vancé à la dotation de la chapelle de Saint-Pierre-de-la-Cour. L'église, d'origine romane, mais remaniée à diverses époques, offre un chœur voûté du XVIe siècle. Un bas relief sculpté sur bois représente saint Martin. patron de l'église, coupant son manteau ; il porte la date et la signature : 1583. I. GVI. — La motte Chauvin est une butte fortifiée sur le point culminant d'un plateau.

Chef-lieu d'une châtellenie, Vancé dépendait de la baronnie de Lavardin-sur-Loir.

VERNEIL-LE-CHÉTIF, com. de 992 hab., du canton et à 3 kil. de Mayet, arr. de La Flèche, à 33 kil. du Mans. L'église, dédiée à saint Denis, se compose d'une nef unique de l'époque romane, très caractérisée sur le flanc Sud par son petit appareil, d'un chœur droit ajouté au XVI[e] siècle et augmenté encore de nos jours. Une grosse tour carrée, à contreforts plats forme transept au Nord; elle joint une chapelle voûtée du XVI[e] siècle qui reçut la sépulture de François de Baïf, chevalier, seigneur de Mangé, décédé en 1524, et de Françoise de Villiers, sa femme, dame des Mésangères. Un autel en bois sculpté, de style Louis XIII, décore le chœur.

Le château de Mangé a été illustré par la famille de Baïf, qui a produit en la personne de Lazare de Baïf, né à Mangé, un voyageur et un antiquaire des plus distingués du XVI[e] siècle. Le fils Antoine de Baïf, obtint dans les lettres la réputation que son père s'était acquise dans les sciences. Du château de Mangé, il reste encore un grand corps de bâtiment flanqué de deux petites tourelles à revêtement en bossage dans le genre Italien de la Renaissance.

VERNIE, com. du canton de Beaumont-le-Vicomte, arr. de Mamers, à 57 kil. du Mans, p. 263.

VERNIETTE, anc. commune réunie à Conlie, voir ce nom.

MAMERS. — TYP. G. FLEURY ET A. DANGIN. 1880.